Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Société suisse d'histoire
Società svizzera di storia
Societad svizra d'istorgia

SCHWEIZERISCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE

REVUE SUISSE D'HISTOIRE

RIVISTA STORICA SVIZZERA

SCHWABE VERLAG

Vol. 70/3
2020

Inhalt / contenu / indice

Artikel / Articles / Articoli

Danielle Buyssens, Ulrich Schädler: Les vies multiples d'un plateau de jeu de *mancala* européen, XVII[e]–XXI[e] siècles 349

Georg Kreis: Coca-Cola «erobert» den Schweizer Markt 369

Dossier: Le partage des biens dans les communautés chrétiennes de l'Antiquité tardive

Cristina Soraci: Divites e comunione dei beni: ideali e realtà nell'Occidente latino tardoantico 391

Martin Roch: Richesse et pauvreté chez Salvien de Marseille (V[e] siècle), entre devoirs des individus et idéal social 408

Debatte / Débat / Dibattito

Peter-Paul Bänziger, Francesca Falk, Alix Heiniger, Pauline Milani, Regina Wecker: Geschichtswissenschaft und Geschlechtergerechtigkeit an schweizerischen Universitäten. Ein Debattenbeitrag 426

Peter-Paul Bänziger, Francesca Falk, Alix Heiniger, Pauline Milani, Regina Wecker: Sciences historiques et égalité dans les universités suisses. Une contribution au débat 433

Miszellen / Mélanges / Miscele

Volker Stamm: Aspekte bäuerlichen Wirtschaftens nach der Tiroler Getreidebeschreibung von 1615 436

Rezensionen / Recensions / Recensioni

Christian Rohr, Ursula Bieber, Katharina Zeppezauer-Wachauer (Hg.): Krisen, Kriege, Katastrophen. Zum Umgang mit Angst und Bedrohung im Mittelalter (G. Althoff) 455

Colette Halter-Pernet: Felix Hemmerli. Zürichs streitbarer Gelehrter im Spätmittelalter (E. Tremp) 457

Laurent Ripart (dir.): Écrire l'histoire, penser le pouvoir. États de Savoie, XV[e]–XVI[e] siècles (F. Briegel) 459

Rechtsquellenstiftung des Schweizerischen Juristenvereins (Hg.): Die Rechtsquellen des Kantons St. Gallen, dritter Teil: Die Landschaften und Landstädte. Dritter Band. Die allgemeinen Rechtsquellen des Rheintals, drei Teilbände (A. Niederstätter) 462

Ilse Haari-Oberg: Die Erfindung von Geschichte in der Schweizer Chronistik. An den Beispielen der Trierer Gründungssage und der «Germania» des Tacitus des 16. und 17. Jahrhunderts (B. Ryser) 464

Maria-Cristina Pitassi: Jean-Alphonse Turrettini (1671–1737). Les temps et la culture intellectuelle d'un théologien éclairé (C. Gantet) 465

Franziska Hilfiker: Sea Spots. Perzeption und Repräsentation maritimer Räume im Kontext englischer und niederländischer Explorationen um 1600 (E. Corredera Nilsson) 467

Nadine Amsler: Jesuits and Matriarchs. Domestic Worship in Early Modern China (S. Broomhall) 469

Andreas Würgler: Die Tagsatzung der Eidgenossen. Politik, Kommunikation und Symbolik einer repräsentativen Institution im europäischen Kontext (1470–1798) (N. Weber) 470

Anne-Lise Head-König, Luigi Lorenzetti, Martin Stuber, Rahel Wunderli (Hg.): Kollektive Weiden und Wälder. Ökonomie, Partizipation, Nachhaltigkeit (S. Egloff) 472

Paola Vismara: L'Église et l'argent à l'époque moderne (B. Dompnier) 474

Martin Lengwiler, Nigel Penn, Patrick Harries (Hg.): Science, Africa and Europe. Processing Information and Creating Knowledge (M. Huber) 476

Flavio Eichmann: Krieg und Revolution in der Karibik. Die Kleinen Antillen, 1789–1815 (F. Pestel) 479

Nicolai Hannig: Kalkulierte Gefahren. Naturkatastrophen und Vorsorge seit 1800 (M. Salvisberg) 481

Lea Haller: Transithandel. Geld und Warenströme im globalen Kapitalismus (C. Dejung) 482

Peter Lehmann: Die Umdeutung der Neutralität. Eine politische Ideengeschichte der Eidgenossenschaft vor und nach 1815 (G. Kreis) 485

Silvia Bolliger: Im Zeichen der Nationalisierung. Die Haltung der Universität Zürich gegenüber ausländischen Studierenden in der Zwischenkriegszeit (S. Salvisberg) 486

Joan Waldvogel: Swiss Settlers in New Zealand. A History of Swiss Immigration to New Zealand (M. Kaspar) 488

Céline Angehrn: Arbeit am Beruf. Feminismus und Berufsberatung im 20. Jahrhundert (L. Bürgi) 490

Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (Hg.): Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990 (C. Schrapper) 491

Sebastian Steiner: Unter Kriegsrecht. Die schweizerische Militärjustiz 1914–1921 (R. Jaun) 495

Nina Flurina Caprez: Bedrohungen in Friedenszeit. Muri-Gries – ein Schweizer Kloster in Südtirol nach dem Ersten Weltkrieg (M. Sochin-D'Elia) 497

Tobias Straumann: 1931. Debt, Crisis and the Rise of Hitler (C. Kopper) .. 498

Guy P. Marchal: Gustloff im Papierkorb. Ein Forschungskrimi (A. Mattioli) 500

Josef Zwicker: Der Fall Charles Davis. Ein politisches Vergehen zwischen Polizeiraison und Strafverfolgung 1950–1951 (H. Haumann) 501

Aude Joseph: Neuchâtel. Un canton en images. Filmographie tome 2 (1950–1970) (F. Sardet) 504

Omar Gueye: Mai 1968 au Sénégal. Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical (M. Gillabert) 505

David Gugerli: Wie die Welt in den Computer kam. Zur Entstehung digitaler Wirklichkeit (C. Mierau) 508

Sabine Jenzer, Willi Keller, Thomas Meier: Eingeschlossen. Alltag und Aufbruch in der psychiatrischen Klinik Burghölzli zur Zeit der Brandkatastrophe von 1971 (E. Neuhaus) 509

Les vies multiples d'un plateau de jeu de *mancala* européen, XVII^{e}–XXI^{e} siècles

Danielle Buyssens, Ulrich Schädler

The multiple lives of a European *mancala* game board from the 17th–21st century

This article recounts the investigation around an exceptional wooden game board kept at the MEG (Musée d'ethnographie de Genève). Its finely sculpted baroque decoration, certainly a European work, suggests it dates back to the latter half of seventeenth century. With its two rows of six cavities each, it is meant for playing *mancala*, a widespread game Europeans came to know at the time through their contacts to the Near East and East Africa. Before its presence is attested in the castle of La Tour-de-Peilz (Vaud) in the nineteenth century, the origin as well as the social life of the object are the subject of an attempted reconstitution which questions its potential and transitory representations. We also consider the terms and conditions of a link between the history of this object and the first colonial and merchant globalization. Thus, this article sheds light on a poorly known practice of playing this game in a part of Europe, namely in the Netherlands and Germany during the decades around 1700. More recently, the difficulty of choosing the appropriate assignment in either the art museum or the ethnological museum of Geneva and, previously, its inclusion in a collection of "national" furnishings, reveal the complex outlines of the notion of identity. More generally, this case study wishes to testify to the uncertainties and focal effects that characterize the notion of exoticism.

> «Il y a toujours en histoire cette possibilité de l'inattendu qu'il faut évidemment toujours solliciter.»
>
> Carlo Ginzburg[1]

La matière de cet article vient d'une enquête menée il y a quelques années sur un plateau de jeu singulier, aujourd'hui conservé au MEG (Musée d'ethnographie de Genève).[2] De confection européenne, orné d'un décor sculpté de belle facture baroque, il date selon toute vraisemblance de la seconde moitié du XVII^{e} siècle et proviendrait des Pays-Bas ou d'Allemagne. Il permet de jouer au *mancala*, un jeu que les Européens ont découvert à cette époque au Proche Orient et en Afrique de l'est, et constitue un témoignage d'une pratique qui fut alors introduite en Europe de manière sporadique, abandonnée déjà dans le courant du XVIII^{e} siècle et ressurgie sous nos latitudes à la fin du XIX^{e} siècle seulement (Fig. 1).

1 Entretien de Carlo Ginzburg avec Claire Zalc paru dans *Libération* le 10 octobre 2019.

2 Musée d'ethnographie de Genève (MEG), ETHEU 066050. Les résultats de cette enquête ont été présentés par les auteurs au XVIII^{e} colloque annuel de l'International Society for Board Game Studies, La Tour-de-Peilz, Musée Suisse du Jeu, 15–18 avril 2015.

Figure 1: Plateau de jeu de *mancala*, palissandre sculpté, long. 74,7, larg. 20, haut. 4,4 cm, Pays-Bas ou Allemagne 2e moitié du XVII[e] siècle. MEG (Musée d'ethnographie de Genève), Genève, photo Johnathan Watts.

Dénoncé pour ses stéréotypes et leurs implications par les études postcoloniales,[3] le goût des Européens pour la culture matérielle non occidentale et pour les usages qui lui sont liés fait aujourd'hui l'objet de nouvelles évaluations, cherchant à mieux cerner la notion d'exotisme en la replaçant dans la longue durée de son expression, jusqu'à nos imaginaires contemporains.[4] Un nouvel éclairage provient de l'intérêt porté à la diffusion des biens au sein d'une histoire connectée de la consommation à l'époque moderne, qui prend en compte les significations changeantes des objets au cours de leur trajectoire.[5] Au sein des sociétés occidentales elles-mêmes, ces significations ne sont pas stables. Luxe des élites, les objets d'origine lointaine font partie de leurs moyens de distinction, mais cette faculté de démarcation n'est pas définitive: certains biens passent «du statut de produits exotiques rares et chers, luxueux, à celui de consommations ordinaires»;[6] d'autres sont incorporés par un métissage qui brouille ou dissout le

3 On pense ici bien entendu au fameux ouvrage d'Edward W. Said, L'Orientalisme, Paris 2005, qui a ouvert la voie à ce qui allait devenir la pensée *postcoloniale*.

4 Utile mise au point par Anaïs Fléchet dans le cadre d'un Séminaire de l'École doctorale qu'elle a dirigé: Anaïs Fléchet, L'exotisme comme objet d'histoire, in: Hypothèses 11/n°1 (2008), pp. 15–26. À signaler dans le même volume la conclusion stimulante du grand spécialiste Frank Lestringant, Faut-il en finir avec l'exotisme? Réflexions d'après-coup, *ibid.*, pp. 67–74. Pour le contexte suisse, on attend beaucoup des résultats du projet de recherche dirigé par la professeure Noémie Etienne (Université de Berne), qui seront présentés dans l'exposition «Exotic? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières» au Palais de Rumine à Lausanne, du 24 septembre 2020 au 28 février 2021, avec un catalogue.

5 Anne Gerritsen, Giorgio Riello (éds), The global lives of things: the material culture of connections in the early modern world, London, New York 2016. Voir aussi Natacha Coquery, La diffusion des biens à l'époque moderne. Une histoire connectée de la consommation, in: Ville, consommation, exotisme dans l'Europe atlantique XV[e]–XVIII[e] siècles, Histoire urbaine 30/n°1 (2011), pp. 5–20; Nadège Sougy (éds), Luxes et internationalisation (XVI[e]–XIX[e] siècles), actes du colloque de juin 2009, Neuchâtel 2013, avec une préface de Daniel Roche.

6 Natacha Coquery, *op. cit.*, p. 15.

lien avec leur provenance initiale.[7] Ainsi non seulement des exemples bien connus des boissons ou des épices d'origine coloniale, mais aussi du jeu d'échec, importé en Occident avant l'an mille, dont la dimension symbolique fut occidentalisée au cours du Moyen Âge par le remplacement de l'affrontement de deux armées par celui de deux cours.[8] Le jeu d'échec allait plus tard connaître un regain d'exotisme avec l'engouement pour les objets fabriqués en Asie, notamment en Chine et en Inde, pour les marchés européens: sans que les règles fussent modifiées, iconographie et matériaux dépaysants renouvelèrent l'apparence aussi bien du trictrac que des échecs, des jeux de cartes ou des jetons.[9] Quant aux jeux étrangers, s'ils suscitèrent l'intérêt des voyageurs comme on le verra dans l'exemple qui nous occupe, leur adoption resta exceptionnelle,[10] la mode éphémère du *mancala* aux Pays-Bas et en Allemagne témoignant toutefois de la possibilité de phénomènes d'acclimatation ponctuels.

Le plateau de jeu dont nous proposons ici de reconstituer la biographie – nous reviendrons à ce terme – manifeste dans son aspect formel l'intégration d'une pratique étrangère à la culture européenne, et sa conformité aux critères esthétiques des élites a pu en son temps redoubler l'effet de distinction dû à la connaissance d'un jeu exotique. Mais c'est peut-être un cas limite dans la mesure où cette fonction cessera bientôt d'être exercée et donc identifiée, laissant l'objet franchir les siècles et intégrer les collections publiques genevoises comme un beau morceau de sculpture baroque d'usage oublié (un «vieux jeu»). Le resurgissement tardif d'une dimension exotique sera dérangeant, bousculant les catégories convenues du Nous et des Autres qui régissaient encore, jusqu'à une époque récente, la répartition des collections dans les musées correspondants.[11]

Notre plateau pointe aussi vers l'étude, en plein essor, de la position de «la Suisse et des Suisses dans la marche du monde», pour reprendre le titre d'un ouvrage récent qui tente l'exercice sous l'angle de l'histoire économique, et donc

7 Pour des exemples diversifiés, cf. Judy Sund, Exotic. A Fetish for the Foreign, Londres 2019, p. 14.

8 Cf. le dossier très fouillé consacré à ce jeu sur le site de la Bibliothèque nationale de France, http://classes.bnf.fr/echecs/index.htm (08.02.2020).

9 Cf. Hans et Barbara Holländer, Schachspiele made in China – Kulturtransfer oder Chinoiserie?, in: Karen Aydin [et al.] (éds), Games of Empires: kulturhistorische Konnotationen von Brettspielen in transnationalen und imperialen Kontexten, Berlin 2018, pp. 205–233; Ann. C. Gunter, Chess and its Visual Culture in West, South, and Southeast Asia, in: Irving L. Finkel, Colin Mackenzie (éds), Asian games: the art of contest, New York 2004, pp. 137–168; Vincent Lieber, Jetons de nacre et boîtes de laque, Nyon 2017.

10 Sur la diffusion – ou non – des jeux venus d'autres continents en Europe, cf. Ulrich Schädler, Some games travel, some games don't, in: Proceedings of the 2nd Baduk Conference, Saint-Pétersbourg 2003, pp. 9–22.

11 Sur cette question, cf. l'ouvrage essentiel de Benoît de L'Estoile, Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers, Paris 2007.

de nouveau de la circulation des biens, des usages et des hommes.[12] Toutefois, plutôt qu'au récit des exportations et autres tentatives d'expansion, c'est au constat d'une Suisse travaillée de l'intérieur par des apports tant humains que matériels que cet objet va nous entraîner, puisqu'il appartint très probablement à une famille de colons d'origine franco-hollandaise de la Guadeloupe, qui s'installa dans le canton de Vaud et rendit son lustre à un château aujourd'hui considéré comme un monument historique. Et c'est dans ce même château que notre jeu s'inscrira pour un temps dans une collection de mobilier à vocation nationale helvétique: au-delà de son caractère anecdotique et du malentendu qui le fonde, l'épisode invite à réfléchir sur les aléas de la construction des identités nationales.[13]

La méthodologie de la «biographie d'objet» s'impose pour traiter une pareille trajectoire: il s'agit non seulement de tenter d'éclaircir une provenance, mais de faire résonner, à travers les épisodes successifs et parfois inattendus de sa vie sociale, les contextes humains des représentations transitoires et même potentielles de ce plateau de jeu au destin singulier.[14] Cette étude d'un cas prodigue en écarts, dont on peut typiquement attendre la mise en évidence d'interactions à l'œuvre dans les grands phénomènes sociaux,[15] souhaite en particulier témoigner des incertitudes et des effets de focale qui caractérisent la notion d'exotisme, lequel demeure le produit d'une perception susceptible d'évoluer selon les lieux et les époques. En miroir ou en creux, c'est aussi la définition d'un Nous qui se révèle dans sa perméabilité aux emprunts. L'objet, dans cette perspective, devient un acteur de l'histoire à part entière.

12 Béatrice Veyrassat, Histoire de la Suisse et des Suisses dans la marche du monde (XVII^{e} siècle – Première Guerre mondiale). Espaces, circulations, échanges, Neuchâtel 2018.

13 Cf. l'ouvrage désormais classique d'Anne-Marie Thiesse, La création des identités nationales, Paris 1999.

14 La biographie d'objets trouve ses fondements dans l'ouvrage dirigé par Arjun Appadurai, The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective, Cambridge Cambridgeshire, New York 1986. Actualisation dans le contexte de l'histoire globale dans l'introduction d'Anne Gerritsen et Giorgio Riello à leur ouvrage *op. cit.*, pp. 1–28.

15 Notre étude est en ce sens évidemment redevable au paradigme indiciaire élaboré par Carlo Ginzburg dans un article célèbre, auquel nous renvoyons dans son édition française de 2010, Traces. Racines d'un paradigme indiciaire, in: Carlo Ginzburg, Mythes emblèmes traces. Morphologie et histoire, nouvelle édition augmentée, traduction de l'italien, Lagrasse 2010, pp. 218–294. Ici aussi une actualisation dans le contexte de l'histoire globale est en cours, dont témoigne l'analyse procurée dans Romain Bertrand et Guillaume Calafat, La microhistoire globale: affaire(s) à suivre, in: Annales HSS 73/n°1 (2018), pp. 3–18.

Figure 2: Détail du mascaron sculpté à la tête du plateau de jeu. MEG, Genève, photo J. Watts.

Un plateau de jeu de *mancala*

Précisons maintenant ce qu'est cet objet. Il est taillé dans un épais panneau de palissandre massif, sans doute américain (dit aussi de Rio), un bois importé en Europe à partir du milieu du XVII[e] siècle.[16] Sa surface est creusée de deux rangées de six cavités circulaires, minutieusement polies, encadrées de motifs floraux. À une extrémité, le compartiment qui contenait les pièces du jeu a perdu son couvercle coulissant. À l'opposé, la tête du plateau est un exemple du style auriculaire particulièrement élaboré: le motif symétrique consiste en un mascaron grotesque – on reconnaît le nez et la bouche grande ouverte – encadré de vrilles stylisées d'acanthes frisées qui forment les sourcils (Fig. 2).

Tant le motif lui-même que le style, très proches du recueil d'ornements de Friedrich Unteutsch publié autour de 1650 (Fig. 3) mais aussi de spécimens

16 Le plateau mesure de 72,5 à 74,7 cm de longueur sur env. 20 cm de largeur et 4,4 cm d'épaisseur. Le bois est très bien conservé. L'étude matérielle de l'objet a été menée par Isabel Garcia Gomez, conservatrice restauratrice au Musée d'ethnographie de Genève (MEG), avec la collaboration de Pierre Boesiger, conservateur restaurateur au Musée d'art et d'histoire (MAHG). Une analyse approfondie a été réalisée en 2013 par Jean-Albert Glatigny, expert en étude et conservation du bois (son rapport est conservé au MEG).

Figure 3: Friedrich Unteutsch, planche de *Neues Zieratenbuch den Schreinern*, Nuremberg vers 1650. Fondation de la bibliothèque Werner Oechslin, Einsiedeln.

d'orfèvrerie néerlandaise contemporains (Fig. 4), incitent à rattacher l'objet à l'Allemagne ou aux Pays-Bas.[17]

Le *mancala*, ou jeu de semailles, est répandu sous de nombreuses appellations au Proche Orient (en Arabe *mangala*), en Afrique (où on le nomme plutôt *awelé* ou *awalé*), en Inde et en Asie de l'Est, ainsi que dans les Caraïbes.[18] Il est dit «de semailles» en raison du geste des joueurs qui «sèment» à tour de rôle les

17 Cette identification géographique rejoint le sentiment qu'ont bien voulu nous communiquer Reinier Baarsen, conservateur en chef du mobilier au Rijksmuseum, Amsterdam et professeur à l'Université de Leide, et Paul van Duin, conservateur restaurateur en chef du mobilier au Rijksmuseum, Amsterdam. Qu'ils en soient remerciés. Pour les comparaisons: Friedrich Unteutsch, Neues Zieratenbuch den Schreinern, Tischlern, oder Künstlern und Bildhauer[n] sehr dienstlich, Nuremberg vers 1650; le plat que nous reproduisons est dû à un orfèvre d'origine allemande actif aux Pays-Bas, Johannes Lutma (1584–1669).

18 Il manque une publication de référence sur la famille des jeux de semailles, leur histoire, leurs règles et stratégies, notamment en Turquie et au Proche-Orient. Pour une introduction générale: Harold J. R. Murray, A History of Board Games other than Chess, Oxford 1952, pp. 158–168; Alexander J. de Voogt, Mancala Board Games. British Museum, London 1997, pp. 11–20. Pour l'Afrique: André Deledicq, Assia Popova, «Wari et Solo»: le Jeu de Calculs Africain, Paris 1977. Parmi les travaux récents: Jean Retschitzki, Graines, cauris et tabliers. Diversité, origine et traditions dans les jeux de semailles, in: Ulrich Schädler (éds), Jeux de l'Humanité. 5000 ans d'histoire des jeux de société, Genève 2007, pp. 43–49; Alexander J. de Voogt, Mancala players at Palmyra, in: Antiquity 84 (2010), pp. 1055–1066.

Figure 4: Johannes Lutma, détail de la bordure d'un plat en argent ciselé et gravé, Pays-Bas 1653. Musée Hallwyl, Stockholm.

pièces du jeu – graines, coquillages, petits cailloux, fèves, etc. – de creux en creux. À la fin du «semis», le joueur peut «récolter» ce qui se trouve dans le dernier creux à certaines conditions. Pouvant atteindre une grande complexité, ce jeu a suscité l'intérêt des voyageurs européens à partir du XVII[e] siècle, nous en verrons plus loin des exemples. Cependant, la conservation d'un support matériel de confection européenne semble rarissime pour cette époque: nous n'avons trouvé de comparable au plateau de Genève qu'une petite série de jeux fabriqués en Allemagne avant le milieu du XVIII[e] siècle dans des contextes aristocratiques. Notre plateau semble le seul à avoir ensuite connu une vie sociale riche en rebondissements, dont nous allons tenter de remonter le fil.

Un intrus dans une collection «nationale»

Le plateau est entré dans les collections publiques genevoises au début du XX[e] siècle, à la faveur d'un don important destiné au Musée d'art et d'histoire de la même ville. La construction de ce dernier venait à peine de commencer lorsque, en 1903, la petite-fille de Jean-Jacques Rigaud (1785–1854) annonça vouloir confier à l'institution, investie dès l'origine d'une forte signification identitaire, les meubles et objets de provenance suisse pour la plupart autrefois rassemblés par son grand-père dans le château de La Tour-de-Peilz, près de Vevey.[19] Constituée par une figure de premier plan de la vie à la fois politique et artistique genevoise et nationale, cette collection avait été mise en lumière quelques années plus tôt

19 Frédéric Hueber, Les «objets gothiques» de Jean-Jacques Rigaud (1785–1854): histoire et enjeux, in: Vincent Chenal et Frédéric Hueber (éds), Histoire des collections à Genève du XVI[e] au XX[e] siècle, Genève 2011, pp. 211–233.

dans le cadre de l'Exposition nationale suisse à Genève, en 1896, comme un fleuron du goût historiciste et patriotique qui battait son plein.[20]

En 1909, lors du transfert effectif de la collection au musée genevois, certains objets furent écartés. Ce fut notamment le cas d'une «grande lance Yaloff»,[21] d'un «grand javelot» et d'un «harpon pour la pêche» réputés provenir des Iles Sandwich, que Rigaud avait acquis chez un antiquaire local en 1840, ou encore du «*yatagan* avec poignée incrustée, argent, acheté [à Lyon] d'un sergent revenant d'Alger (prise récente)».[22] Refusées aussi par le musée deux «épées flamboyantes à deux mains» acquises à Berne, identifiées comme modernes; acceptée en revanche, une autre épée à deux mains, mais dépouillée de son appartenance légendaire aux comtes de Toggenburg et privée de son lien avec le Moyen Âge héroïque de la Suisse, pour être désormais datée du XVI[e] siècle.[23] Ces quelques exemples qui se suivaient dans le carnet du collectionneur montrent que le magistrat amateur d'art savait apprécier des curiosités dans l'air du temps, aussi bien exotiques que romanesques: on ne s'étonnera pas qu'il fût grand lecteur des œuvres de Walter Scott (1771–1832), comme le révèle, dans sa bibliothèque, une liste de pas moins de dix-huit titres du célèbre écrivain écossais, chantre du romantisme historique.[24] Un examen attentif de l'inventaire du mobilier du château dressé par Rigaud en 1847[25] permettrait ainsi d'éclairer les contours parfois inattendus de ce qu'avait pu être une collection «nationale» au milieu du XIX[e] siècle: mêlant en réalité différents univers pittoresques, elle subit à travers le tri opéré en 1909 une ferme correction.

Quant à notre plateau, Rigaud l'avait simplement qualifié de «vieux jeu».[26] Amputé de sa dimension exotique par la perte de l'identification du jeu, il fut acheminé sans hésitation au Musée d'art et d'histoire et prit place dans la salle baptisée du nom du collectionneur.[27]

20 *Idem.* Cf. aussi Danielle Buyssens, Jean-Jacques Rigaud (1786–1854), historien romantique, in: Karine Tissot (éds), Artistes à Genève. De 1400 à nos jours, Genève 2010, pp. XXXVII–XXXVIII.

21 Qualificatif mystérieux pour un objet aujourd'hui disparu, qui pourrait faire penser à Wolof…

22 Archives de la Ville de Genève (AVG), 340.C.5.1/12, Catalogue de mes tableaux, carnet manuscrit de Jean-Jacques Rigaud, sans date, feuillets non paginés contenant des indications non exhaustives sur la collection de La Tour-de-Peilz. Notre jeu n'y figure pas.

23 Correction apportée dans le catalogue de la Collection J.-J. Rigaud publié dans le Compte rendu de l'administration municipale pendant l'année 1909, n° 144, Genève 1910, p. 159.

24 MAHG, Inventaire et documentation scientifique, Catalogue de la collection J.-J. Rigaud – 1847: l'inventaire de sa bibliothèque figure à la fin du cahier et les titres de Walter Scott sont donnés en deux fois. Sur l'importance des œuvres de l'écrivain écossais dans les constructions identitaires à l'époque, cf. A.-M. Thiesse, *op. cit.*, pp. 131–136.

25 *Idem.* Cet inventaire a été retrouvé récemment dans les archives du MAHG. Que Gaël Bonzon trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour sa précieuse contribution.

26 MAHG, *op. cit.*, p. 17: le «vieux jeu» se trouvait au deuxième étage de la tour du château de La Tour-de-Peilz, à proximité d'un «chevalier cuirassé [assis] sur une stalle gothique».

27 Le jeu figure au numéro 77, sans indication de provenance mais daté du XVII[e] siècle, «époque Louis XIV», dans le catalogue de la Collection J.-J. Rigaud publié dans le Compte rendu de l'administration municipale, *op. cit.*, p. 152. Cf. aussi Waldemar Deonna, Musée d'art et d'histoire, Collections

Ce n'est que quelque soixante ans plus tard, en 1970, qu'un visiteur africain reconnut un jeu qui lui était familier: l'objet fut aussitôt envoyé au Musée d'ethnographie, à l'intention du conservateur du Département Afrique.[28] Lequel fit bientôt part de ses observations: en effet, les douze cavités correspondaient au jeu africain de l'*awelé*, dont le spécialiste précisait l'aire de diffusion jusqu'à son introduction en Amérique par les esclaves. Mais l'objet lui-même n'était pas africain. Il ne pouvait dès lors être à ses yeux qu'une «copie du jeu exotique», et «non la preuve de l'extension de l'*awelé*, comme nous l'aurions espéré».[29] Ce raisonnement, qui peut paraître étrange, excluait donc du domaine du «musée des Autres» l'intérêt qu'un Européen avait pu porter à ce jeu; selon cette logique, l'objet fut renvoyé au «musée de Soi», pour reprendre les concepts utilement forgés par Benoît de l'Estoile.[30] Est-il nécessaire de préciser qu'à son retour, le plateau de jeu – devenu là aussi un intrus – ne retrouva pas sa place dans les salles d'exposition du Musée d'art et d'histoire? Il fut donc remisé dans un dépôt, témoin occulté de la gêne suscitée de part et d'autre par un objet mettant en échec une conception étanche des identités, au sein de laquelle l'authenticité ne saurait souffrir ni témoigner d'aucun métissage culturel.[31]

Quatre décennies s'écoulèrent encore jusqu'à ce qu'une mention d'archives n'attire l'attention sur le curieux parcours de cet objet; cette fois, les problématiques ayant évolué, c'est précisément pour son caractère hybride, incarnant la rencontre de cultures diverses, qu'il fut mis en valeur dans le prologue de l'exposition permanente du nouveau MEG, témoignant de l'évolution de la définition de l'objet ethnographique.[32]

Au château de La Tour-de-Peilz

Notre plateau n'aurait aujourd'hui rien d'incongru – bien au contraire – dans un bâtiment historique devenu, en 1987, Musée suisse du jeu. On doit en revanche s'interroger sur les circonstances de son intégration à la collection Rigaud.

archéologiques et historiques: Moyen Age et temps modernes, Genève 1929, p. 34, sous son numéro d'inventaire d'alors, 5195.

28 AVG, Fonds du MEG, ETHEU 066050, extrait annoté du catalogue cité dans la note précédente et lettre de Claude Savary à Paul Rousset au Musée d'art et d'histoire, 13 avril 1970.

29 *Idem.*

30 Benoît de L'Estoile, *op. cit*.

31 Pour une critique de cette conception statique au profit de la prise en compte de l'historicité des faits sociaux en anthropologie, cf. Alban Bensa, La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique, Toulouse 2006. Serge Gruzinski, La Pensée métisse, Paris 1999, explore quant à lui l'ancienneté d'un phénomène largement répandu.

32 Intitulée «Les archives de la diversité humaine», cette exposition permanente a été installée pour la réouverture du MEG en novembre 2014, après son agrandissement. Le *mancala* est présenté dans le prologue, conçu par Danielle Buyssens, à l'époque conservatrice chargée de recherche sur l'histoire culturelle des collections.

Son acquisition par le collectionneur paraît de fait peu vraisemblable. Les quelques objets exotiques qu'il avait achetés pour l'ornement de son château avaient à leur actif une apparence immédiatement dépaysante, renvoyant au pittoresque d'une vie réputée «sauvage»; cela correspondait mieux à l'horizon d'attente de son époque que le détour subtil d'une appropriation, laquelle d'ailleurs n'était plus perceptible dès lors que l'identité du jeu était perdue. L'incertitude sur son usage – un jeu, certes, mais quel jeu? joué par qui? – ne correspondait pas non plus à ce que l'on peut supposer avoir été les critères de Rigaud, qui incluaient un intérêt pour les us et coutumes de la région. Quant à avoir été acquis dans l'optique d'une collection de mobilier suisse et régional (les acquisitions de Rigaud s'étendirent à toute la Suisse ainsi qu'à la Savoie), la chose paraît également très douteuse, même si les compétences du collectionneur ont été plus d'une fois prises en défaut: l'objet n'a rien à faire valoir qui le rattache à cette aire de production, ni dans son exécution, ni dans son matériau.[33] Supposera-t-on un coup de cœur pour un bel objet sculpté, rencontré chez tel ou tel antiquaire, dont l'étrange masque baroque aurait séduit le collectionneur? Quoi qu'il en soit, une telle acquisition, si elle ne peut être complètement exclue, n'est pas documentée par les sources aujourd'hui conservées.

On peut dès lors être tenté d'examiner l'hypothèse selon laquelle l'objet se serait déjà trouvé dans le château quand Rigaud en prit possession.

C'est par voie d'héritage que le magistrat genevois était devenu propriétaire du château, légué par son oncle Jean Paul Martin dit Martin de la Tour (1765–1833). Genevois né à Livourne, banquier et collectionneur vivant principalement à Paris où il mourut sans alliance, Martin avait transmis à son neveu l'édifice pour lequel il avait déjà lui-même acheté quelques meubles provenant d'un château voisin.[34] Il l'avait aussi décoré d'objets acquis à Paris, comme un grand tapis de Turquie qui figure dans le carnet de Rigaud et qui ne fut pas transféré au Musée d'art et d'histoire.[35] Si la qualité indéniable de la sculpture de notre plateau lui a certainement valu d'être conservé à travers le temps, un mobile seulement esthétique peut-il avoir présidé à son acquisition? Observons de surcroît que cet objet ne semble pas de fabrication française, laquelle a plutôt utilisé le palissandre comme élément de placage ou de marqueterie. Là encore, la documentation fait défaut pour pousser plus loin l'investigation.

Remontons encore d'une génération de propriétaires. Martin avait acheté le château en 1789 à Frédéric-Jean-Rodolphe de Blonay (1732–1819), agissant au nom de son épouse Anne-Catherine Gressier (1736–1811), laquelle avait hérité le bien de son père, Jean Gressier (1705–1785). D'origine franco-hollandaise, ce

33 Cela même si C. Savary, dans la lettre mentionnée *supra*, propose d'y voir un spécimen du «mobilier aristocratique suisse». Sur les acquisitions effectuées par Rigaud, cf. F. Hueber, *op. cit.*

34 Archives d'État de Genève (AEG), Jur. Civ. AAq 6. Cf. F. Hueber, *op. cit.* Martin avait acquis des meubles anciens provenant du château du Chatelard, près de Montreux.

35 AVG, 340.C.5.1/12, Catalogue de mes tableaux.

dernier était né en Guadeloupe, dans une famille de colons ayant fait fortune dans le sucre à Trois-Rivières.[36] Venu en Europe en 1732 pour y épouser, à Rotterdam, sa cousine germaine Catherine Gressier (1701–1763), il fut réduit à la misère par des intrigues et des différends familiaux.[37] Laissant femme et enfant à Bordeaux, il se résolut à retourner en 1737 en Guadeloupe pour y rétablir sa position. Finalement rejoint par les siens, et après quelque dix ans d'efforts dans un environnement dont son autobiographie fait percevoir les duretés, il quitta la colonie pour s'installer à Vevey en 1747, attiré par ce que le protestant convaincu qu'il était regardait comme un «pays de liberté». Devenu bourgeois de La Tour-de-Peilz, Gressier procéda à d'importantes transformations du château, construit au XIII[e] siècle et ravagé deux siècles plus tard lors des guerres de Bourgogne, puis laissé à l'abandon. C'est donc à cette génération que s'arrête la possibilité de l'introduction de notre jeu dans le château.

Pour autant, Jean Gressier fait-il un bon candidat à la propriété d'origine de notre mystérieux plateau? Le jeu de *mancala/awelé*, on le sait, a circulé dans l'espace colonial où il a été diffusé par les esclaves, et les Antilles ne font pas exception. Toutefois, réticent pour des raisons morales à s'adonner aux jeux de hasard comme les cartes ou les dés,[38] Gressier ne semble pas non plus avoir été homme à occuper ses loisirs avec un passe-temps qui, dans ce contexte, restait symboliquement associé aux esclaves: la tension qui régnait dans les rapports de domination n'était sans doute pas propice à un tel partage. En outre, à l'époque de Gressier, le style du plateau et la parfaite maîtrise de son exécution semblent devoir exclure une fabrication locale: ce n'est en effet que très progressivement, dans le courant de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, qu'un ameublement d'un certain confort commença à se répandre dans les demeures coloniales.[39] En admettant dans ce cas un retard stylistique,[40] l'objet, s'il avait été fabriqué aux Antilles, devrait donc être largement postérieur au départ définitif de Gressier pour l'Europe: la chronologie paraît décidément trop bancale.

Quant à penser que Gressier aurait pu profiter de son séjour au Pays-Bas pour commander à un artisan un objet d'un tel luxe, ses déboires financiers

36 Philippe et Bernadette Rossignol, Les Gressier. Une famille protestante de Guadeloupe, in: Généalogie et Histoire de la Caraïbe, 14 décembre 2019, http://www.ghcaraibe.org/articles/2019-art31.pdf (08.02.2020).

37 Archives cantonales vaudoises (ACV), PP 637 V/20/0/034, Partie de la biographie de Jean Gressier et de la généalogie de sa famille, [1750], ainsi que PP 637 V/20/0/036, Copie des lettres envoyées par Jean Gressier établi en Guadeloupe de 1738 à 1747 avant de s'installer à Vevey correspondant avec des Londoniens, des Hollandais, des Français…

38 ACV, PP 637 V/20/0/034, *op. cit.*, pp. 73–74.

39 Christophe Charlery, Maisons de maître et habitations coloniales dans les anciens territoires français de l'Amérique tropicale, in: In Situ 5 (2004), http://journals.openedition.org/insitu/2362 (16.08.2019).

40 Communication orale de Christophe Charlery, architecte des bâtiments de France, auparavant architecte du patrimoine dans les Antilles françaises, en juin 2013.

rendent la chose encore moins crédible. Finalement, on pourrait encore supposer une provenance du côté de la famille de Catherine Gressier, dont le père, André Gressier, né en Guadeloupe, était mort à Bordeaux en 1710: dans ces villes portuaires, l'utilisation d'une planche de bois massif comme celle dans laquelle a été taillé notre plateau est plus vraisemblable qu'à Paris. On touche ici cependant aux limites d'une conjecture purement gratuite.

La cause est-elle perdue? C'est à un ultime rebondissement que nous devons en fin de compte l'hypothèse la plus probable. Jouons donc notre atout!

La fille du mathématicien

La mort d'Anna Élisabeth Meyboom, soit Meibom, survenue à La Haye en 1760, semble de prime abord bien éloignée de notre sujet. Or, la fille du philologue, mathématicien et musicologue Marcus Meibom (vers 1630–1711) – savant danois ayant vécu principalement aux Pays-Bas, ainsi qu'en Suède et un temps en France et en Angleterre, et qui mourut à Utrecht – était une parente des Gressier avec laquelle Jean correspondit souvent lors des difficultés qui marquèrent les débuts de sa vie de famille.[41] Manifestement restée proche d'eux, Anna Élisabeth Meibom légua à la fille du châtelain, Anne-Catherine Gressier, tous ses biens et ceux qui avaient appartenu à son père, dont l'inventaire, établi dans sa maison à La Haye,[42] mentionne «*een speel tafeltje*» – une petite table de jeu, expression que la dimension de notre plateau pourrait justifier.[43] De quel jeu s'agissait-il? Une fois de plus l'identification manque, mais cette lacune permet précisément d'exclure des jeux mieux connus que les auteurs de l'inventaire n'auraient pas manqué de nommer, tels que les jeux de dames, d'échecs ou de trictrac (*damborden*, *schaakborden* ou *verkeerborden*). Cette fois, la piste prend plus de consistance.

41 Les copies de lettres de Jean Gressier mentionnées ci-dessus, note 37, signalent des courriers assez fréquents à M^lle^ Meyboom, sa «cousine». De fait, Marcus Meibom avait épousé, au Danemark en 1664, Elisabeth Van der Venne (née en 1644), jeune sœur de l'arrière-grand-mère de Jean et de Catherine Gressier, Pauline Van der Venne. Un très grand merci à Bernadette Rossignol pour son aide précieuse dans l'identification de ce lien familial. Voir aussi Philippe et Bernadette Rossignol, Famille Van GANSPOËL ou de GANSPOËL. Pays Bas, Allemagne, Brésil, Guadeloupe, in: Généalogie et Histoire de la Caraïbe, 7 mai 2018, https://www.ghcaraibe.org/articles/2018-art16.pdf (08.02.2020).

42 ACV, PP 637 V/20/0/007, Inventaire après décès des biens d'Anna Elisabeth Meyboom en hollandais et succession en faveur d'Anne-Catherine Gressier, p. 18. La Biographie universelle ancienne et moderne, Tome 28, Paris 1821, p. 142, mentionne d'ailleurs un manuscrit auquel Meibom attachait un grand prix, passé par sa fille aux mains de Gressier.

43 Il n'est d'ailleurs pas impossible que le plateau aujourd'hui conservé ait été à l'époque assorti d'un piètement, comme c'est le cas du *mancala* du château de Charlottenbourg (cf. Fig. 5) ou de celui de Dresde, meubles dont il sera question *infra*.

Notons tout d'abord qu'aujourd'hui comme hier, le *mancala/awelé*, jeu de calcul dit «de stratégie combinatoire abstrait», a de quoi fasciner un mathématicien. Il fait l'objet de tournois internationaux, tandis que les capacités cognitives qu'il engage sont analysées et qu'il intéresse le monde pédagogique comme un instrument propice à exercer diverses facultés et compétences.[44] Le hasard n'y a strictement aucune part; tout repose sur l'habileté stratégique et l'agilité mathématique des joueurs.

On s'accorde à relever la première mention du *mancala* par un ouvrage européen dans *The Golden Trade* (1623) du Britannique Richard Jobson, récit de son exploration le long du fleuve Gambie au cours de laquelle il avait observé les Mandingues jouant à l'aide d'une pièce de bois creusée de cavités et de petits cailloux qu'ils y répartissaient.[45] Dans son *Histoire de la Grande Isle Madagascar* (1661), le Français Étienne de Flacourt s'efforça non sans peine d'expliquer à ses lecteurs le fonctionnement d'une variante à trente-deux cases, qu'il appelait *fifangha*, mais il dut conclure que «le jeu s'apprend plus facilement en jouant que de parole».[46] Dans son *Lexicon Æthiopico-Latinum* (1661), l'Allemand Hiob Ludolf désigna le jeu par le vocable de l'éthiopien ancien *qarqis* et signala qu'il avait été employé pour la divination.[47] Jean de Thévenot cita quant à lui le *mancala* comme un passe-temps apprécié des Turcs dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant* (1664), traduite avant la fin du siècle en hollandais (1681), en anglais (1687) et en allemand (1693).[48] D'autres encore, comme le Néerlandais Cornelis de Bruyn dans son *Reizen door de vermaardste Deelen van Klein Asia etc.* (1698), rapidement traduit en français (1700) et en anglais (1702),[49]

44 Jean Retschitzki, Stratégie des joueurs d'awalé, Paris 1990; Jean Retschitzki, Caroline Wicht, Plaidoyer pour l'exploitation didactique des jeux de semailles, in: Carrefours de l'éducation, 26/n°2 (2008), pp. 153–168.

45 Richard Jobson, The Golden Trade, or a Discovery of the River Gambra and the Golden Trade of the Æthiopians, Londres 1623, p. 38: «and they pass the time in communication, having only one kind of game to recreate themselves withal, and that is a piece of wood, certain great holes cut, which they set upon the ground betwixt two of them, and with a number of some thirty pebble stones, after a manner of counting, they take one from the other, until one is possessed of all».

46 Etienne de Flacourt, Histoire de la grande Isle Madagascar, Paris 1661, pp. 108–110. Le jeu décrit et illustré par Flacourt est une variante à trente-deux cavités.

47 Hiob Ludolf, Lexicon æthiopico-latinum, Londres 1661, col. 158: «QARQIS: Ludi genus, cum factis aliquot in tabula foraminibus globuli mittuntur; quo genere lusus aliqui ad divinationes abusuntur.» Dans l'édition de Francfort 1699, col. 196, Ludolf fait en outre référence au Livre des mystères du ciel et de la terre, manuscrit éthiopien du 14^e^ siècle. Cf. Richard Pankhurst, Gäbäṭa, in: Siegbert Uhlig (éds), Encyclopædia Æthiopica, Wiesbaden 2005, Tome 2, p. 598.

48 Jean de Thévenot, Relation d'un voyage fait au Levant, Paris 1664, pp. 65–66; traduction en néerlandais: Gedenkwaardige en zeer naauwkeurige reizen van den heere de Thevenot, Amsterdam 1681, p. 58; traduction en anglais: The Travels Of Monsieur De Thevenot Into The Levant, Londres 1687, p. 35; traduction en allemand: Reisen In Europa, Asia und Africa, Francfort 1693, p. 47.

49 Cornelis de Bruijn, Reizen van Cornelis de Bruyn door de vermaardste Deelen van Klein Asia etc., Delft 1698, p. 136; traduction en français: Corneille Le Brun, Voyage au Levant, Delft 1700, p. 135; traduction en anglais: A Voyage to the Levant, Londres 1702, p. 95.

élargirent à leur tour la réputation de ce «jeu d'esprit», comme le qualifiait Flacourt, devenu à travers ces récits un attribut des populations auxquelles l'islam interdisait les jeux de hasard.

On peut douter que quiconque soit jamais devenu un joueur émérite en se contentant de lire l'un des ouvrages qui viennent d'être cités, et de bien d'autres qui les suivirent: les récits de voyageurs ont généralement pour objectif de porter à la connaissance de leurs lecteurs des usages étrangers, voire étranges, et non de les leur faire adopter. En revanche, en consacrant pas moins de six pages au *Ludo Mancala* dans son *De ludis orientalibus* (1694), le Britannique Thomas Hyde en livra une description utilisable par un esprit curieux.[50] *De l'origine et du progrès du café*, prétendument tiré d'un manuscrit arabe par le Français Antoine Galland (1699), expliquait lui aussi assez clairement le fonctionnement du jeu introduit dans les «maisons de café» de La Mecque.[51] Or, il n'est pas indifférent de signaler ici l'intérêt que Meibom portait aux reconstitutions: dans le cadre de ses recherches en musicologie, il avait ainsi fait construire des instruments de musique imitant ceux que l'on supposait avoir été en usage chez les Grecs et les Romains.[52] Il s'était d'ailleurs distingué – et ridiculisé! – à la cour de la reine Christine de Suède en faisant exécuter sur ces instruments et en chantant lui-même des airs de musique qu'il prétendait avoir pu reconstituer d'après les indications laissées par des auteurs antiques. Il pensait aussi avoir compris le mode de construction des galères à trois rangs de rameurs superposés des anciens, les trirèmes, et il proposa au gouvernement français de lui vendre sa découverte, en vain. S'était-il intéressé au *mancala* sur la base de ses lectures, passant alors commande d'un plateau à quelque habile ébéniste?

Les cafés d'Amsterdam et les châteaux d'Allemagne

Pour être initié au *mancala* à l'époque de Meibom, il n'était toutefois pas nécessaire d'avoir lu ces livres et encore moins d'avoir fait soi-même le voyage au Levant ou dans quelque autre lieu d'un monde mis à portée des Européens par le commerce et par la colonisation en plein développement. Régulièrement approvisionnée par les navires des Compagnies néerlandaises des Indes orientales et occidentales, la culture des Pays-Bas ne s'enrichissait pas que d'épices, de laques et de porcelaines, mais de tout ce dont se nourrissait un orientalisme aux

50 Thomas Hyde, De Ludis orientalibus Libri Duo, Oxford 1694, De Ludo Mancala, pp. 226–232.

51 Antoine Galland, De l'origine et du progrès du café: sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roi, Caen, Paris 1699, pp. 26–29. Signalons encore une description précise du *mangala*, un peu plus tardive, dans Laurent d'Arvieux, Voyage fait par ordre du roy Louis XIV dans la Palestine, Paris 1717, pp. 296–297.

52 L'épisode est relaté sous une forme tronquée dans la plupart des biographies du personnage. Cf. Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés, Tome 34, Paris 1861, col. 764–766.

contours élastiques. C'est ainsi qu'au cours du dernier tiers du XVII^e^ siècle et dans les premières années du siècle suivant, le *hoornbord* ou «jeu des coquilles»[53] – par quoi il faut entendre le *mancala* joué avec des cauris, ces petits coquillages dont les Hollandais faisait grand usage pour la traite – y connut une certaine vogue: on y jouait notamment dans les cafés,[54] ces établissements en plein essor où se développait un peu partout en Europe une nouvelle sociabilité dont faisaient partie les jeux de société – les échecs, les dames, le trictrac et bien entendu les cartes.

L'acclimatation du *mancala* aux Pays-Bas était un fait bien attesté au début du XVIII^e^ siècle. L'explication des planches du fameux *Recueil Ferriol* représentant les nations du Levant, en signalant la pratique du jeu par les femmes turques, ajoutait: «c'est un jeu de compte et de mémoire, assez en usage en Hollande».[55] Il n'est pas moins significatif de relever, dans la traduction en néerlandais de la *Modern History, or the Present State of all Nations* de Thomas Salmon, l'invitation faite aux lecteurs de se représenter le *mangala* des Arabes en le comparant au «*hoornen*» qui devait leur être familier.[56] Dans son édition de 1750, le *Dictionnaire universel de commerce* signalait encore qu'un jeu nommé *tsionka* [*tchonka*] par les Malais et les Siamois, pratiqué avec des cauris «en en comptant un certain nombre réitéré plusieurs fois dans des creux faits en petits bassins dans une petite planche épaisse», était «fort connu dans les Caffés de Hollande, où l'on le voit jouer tous les jours».[57] Une origine plus ou moins lointaine associait ainsi cette pratique au goût du grand large qui caractérisait la culture hollandaise.[58]

Bien qu'elle ne soit pas documentée,[59] l'affirmation récurrente selon laquelle des marchands auraient joué au *mancala* en Angleterre au XVII^e^ siècle – ou l'y

53 Cornelis de Bruijn, entre autres, signalait l'équivalence entre *Mankala* et *Hoornbord*, soit jeu des coquilles. Cf. Dictionnaire portatif de commerce, Tome I, Bouillon 1770, pp. 503–505.

54 Rob Jansen, Helaas! Hoe beklaaglijk zijn de spellen verslimmert, in: Hoofdlijn n° 15 (1990), pp. 5–6. Cf. aussi Arie van der Stoep, Draughts in relation to chess and alquerque, Hooge Zwaluwe 2005. Un vif merci à Thierry Depaulis pour le signalement de ces références.

55 Charles de Ferriol [et al.], Explication des cent estampes qui représentent différentes nations du Levant, Paris 1715, p. 16, LIII.

56 Thomas Salmon, Matthias van Goch, Hedendaegsche Historie of Tegenwoordige Staet van alle Volkeren, IV. Deel Behelzende den Tegenwoordigen Staat van Persia, Arabia, en het Asiatisch Tartaryen, Amsterdam 1732, p. 451: «en het spel geheten Mangala; dat wel wat na het hoornen by ons gelykt». L'équivalence entre les termes *mancala* et *hoornbord* apparaît déjà à partir de l'édition de 1682 de la traduction du récit de voyage de Thevenot parue à Amsterdam sous le titre Tweede Reizen van den heere de Thevenot, p. 11.

57 Jacques Savary des Bruslons, Philémon-Louis Savary, Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle, & des arts & métiers, 6^e^ édition, Tome I, Genève 1750, col. 768.

58 Sur la prégnance de l'exotisme dans la culture urbaine hollandaise, cf. l'étude de cas de Thierry Allain, Exotisme et déclin dans la ville portuaire d'Enkhuizen au XVIII^e^ siècle, in: Ville, consommation, exotisme, *op. cit.*, pp. 67–85.

59 Cette affirmation est souvent reprise sur le WEB, mais elle n'a pu être recoupée avec une source fiable.

auraient introduit – est plausible: les marchands sont un vecteur de transmission d'usages évident, et le jeu se serait ainsi installé quelque temps dans ces deux nations aux Compagnies des Indes puissantes, dont les capitales étaient en lien direct avec la mer et l'arrivée des navires au long cours, et où le brassage humain était intense. Au contraire, c'est par une diffusion directe au sein de l'Empire ottoman que le jeu se serait largement répandu et de manière pérenne dans les Balkans.[60] En France, on n'a aucun indice que le jeu ait jamais été introduit.[61]

Quant à l'Allemagne, les traces que nous y avons trouvées sont ténues mais leurs contextes prestigieux. Ici, le *mancala* tire son nom des fèves ou haricots (*Bohnen*) utilisés au lieu des coquillages hollandais: «c'est pourquoi on l'appelle *Bohnenspiel*».[62] Une petite table en bois veineux *(masern holz*), creusée de cavités teintées en noir, figure à l'aube du XVIII[e] siècle dans l'inventaire établi à Charlottenbourg après le décès de Sophie-Charlotte de Hanovre (1668–1705); on relèvera que l'épouse de l'électeur de Brandebourg Frédéric III, qui fut brièvement reine consorte de Prusse, était connue pour son goût des turqueries et qu'elle utilisait volontiers les jeux comme un support de conversation informelle lors de ses audiences.[63] Aujourd'hui exposé au château, un autre exemplaire, celui-là en marqueterie et bois doré, semble légèrement postérieur, exécuté probablement vers 1710 dans un atelier berlinois (Fig. 5).[64]

Deux autres tables à *mancala* de style baroque sont conservées au château de Weikersheim, dans le sud-ouest de l'Allemagne, propriété ancestrale de la famille von Hohenlohe (Fig. 6).[65] Taillées dans le chêne, imposantes par leurs

60 Vesna Bikić, Jasna Vuković, Board Games reconsidered: Mancala in the Balkans, in: Etnoantropološki problemi, 5/n°1 (2010), pp. 183–209.

61 Rare mention du *hoornbord* expliqué aux francophones dans Pieter Marin, Compleet Nederduitsch en Fransch woordenboek ou Dictionnaire complet Hollandais et Français, Amsterdam 1717, p. 390: «Bord daar in de Koffyhuizen met hoorentjes in gespeeld werd. *Espèce de boëte en longueur dans laquelle il y a deux rangées de trous dans lesquels on fait tomber les coquilles qu'on ramasse chacune à son tour.* Op 'thoorn-bord speelen. *Jouer aux coquilles*».

62 Wahreste und neueste Abbildung des Türckischen Hofes, Nuremberg 1719, pp. 98–99: «man braucht auch an Statt der Müschelgen Bohnen; Dahero nennt mans auch das Bohnen-Spiel». Le terme sera repris et popularisé par Fritz Jahn, Alte deutsche Spiele, Berlin 1917, pp. 14–15. L'expression apparaît en français dans l'Histoire générale des voyages d'Antoine François Prévost, Tome 6, La Haye 1748, p. 16.

63 Sophie Charlotte und ihr Schloss: ein Musenhof des Barock in Brandenburg-Preussen, Munich 1999, p. 367, reproduisant l'Inventaire du château de Charlottenbourg dressé en avril 1705. La table se trouvait dans un garde-meuble de l'intendante (*in der Amtmannin Marpin Spinde*). Cf. dans ce même catalogue Stephan Gehlen, «portée en chaise par ses Turcs», Turquerie und «Kammertürken» am Hof Sophie Charlottes, pp. 106–112, et Jörg Meiner, Repräsentation – Status – Zeremoniell. Die Erste Wohnung Sophie Charlottes im Schloß Lietzenburg und die Maximen fürstlicher Selbstdarstellung, p. 143.

64 Nous remercions Henriette Graf, conservatrice de la collection de meubles de la Fondation des châteaux et jardins prussiens de Berlin-Brandebourg, pour ces précieuses informations.

65 Cf. Mancala World. Weikersheim mancala boards, https://mancala.fandom.com/wiki/Weikersheim_mancala_boards (18.10.2019). Les tables sont hautes de 80 cm et mesurent, l'une, 110 x 74 cm, l'autre, 168 x 70 cm. Elles dateraient de 1709 ou de 1704.

Figure 5: Table à jouer le *mancala (Bohnenspiel)*, marqueterie, ivoire, bois sculpté et doré, laque rouge, haut. 80,4, long. 76, larg. 28,1 cm, Berlin? vers 1710. Fondation des châteaux et jardins prussiens de Berlin-Brandebourg, Château de Charlottenbourg, photo Wolfgang Pfauder.

dimensions, ces tables sont dues à un ébéniste d'une famille d'artistes réputés, les Sommer de Künzelsau; elles pourraient dater des premières années du XVIII^e siècle. On repère encore à Dresde, dans un inventaire de la collection de jeux du château de Pillnitz dressé en 1747, un *Bohnenspiel* composé d'un piètement en chêne et d'un plateau en noyer comportant à une extrémité un tiroir renfermant soixante coquilles, qui pourrait faire penser au dispositif genevois.[66] Ces quelques exemples montrent que le *mancala* avait pénétré les plus hautes sphères d'une société européenne: c'est une piste qu'il faudrait continuer à explorer.

66 Dresde, Sächs. HStA, Hausmarschallamt, R XVI N. 81, Akte 269, Specification, Dererjenigen Spiele welche bey dem Königlichen Lust-Schloße Pillnitz […] vorhanden […], pp. 325 sq.: «Ein Bohnen-Spiel. / Hierzu gehört / Ein Tisch von eichenem Holze mit einem vorn / geschloßenen Schubkasten. Das Spiel besteht / aus: / Einem kleinen Tüschelgen von Nußbaumenen / Holze von 2 Reihen mit 2 meßingenen / Bändungen, inder Reih mit 6 rundten / Löchern zum Spiel, und einem kleinen / Schubfächelgen zu denen Muscheln, / ingleichen / Sechzig Stück kleine Muschelgen, oder sogenanndte / Schlangenköpffgen wovon 2 / Stück fehlen.» Sur les jeux à Pillnitz, cf. Anke Fröhlich, Barocke Spiele im Schlosspark von Pillnitz. Ein Ort des Feierns und Spielens, in: Staatliche Schlösser, Burgen und Gärten Sachsen, Jahrbuch 12 (2004), Dresde 2005, pp. 80–93. Ces jeux, transférés au palais du Grand Jardin, ont disparu pour la plupart. Nous remercions Sabine Wilde, Palais, châteaux et jardins publics de Saxe, pour ses informations.

Figure 6: Table à jouer le *mancala (Bohnenspiel)*, chêne, haut. 80, long. 110, larg. 74 cm, Allemagne début 18e siècle. Châteaux et jardins publics du Bade-Wurtemberg, Château de Weikersheim.

Un mystère demeure: si des inventaires après décès établis à Amsterdam autour de 1700 révèlent la présence de plateaux du jeu des coquilles à côté des damiers et des jeux d'échecs, aucun exemplaire de fabrication européenne remontant à cette époque n'est aujourd'hui connu aux Pays-Bas. Aucun ne figure non plus dans la très riche collection de plateaux de *mancala* du British Museum.

En guise de conclusion

Meibom ne s'étant jamais rendu en Allemagne, il reste plus vraisemblable d'imaginer qu'il s'était intéressé à l'univers du *mancala* au cours de ses séjours prolongés aux Pays-Bas. Mais est-ce bien lui qui avait commandé le plateau sculpté dans le palissandre, un bois recherché, convenant à la fabrication d'un objet évidemment coûteux? Le plateau lui avait-il été transmis, vendu ou offert, par un autre joueur, d'un rang social et d'une fortune supérieurs, comme il lui fut

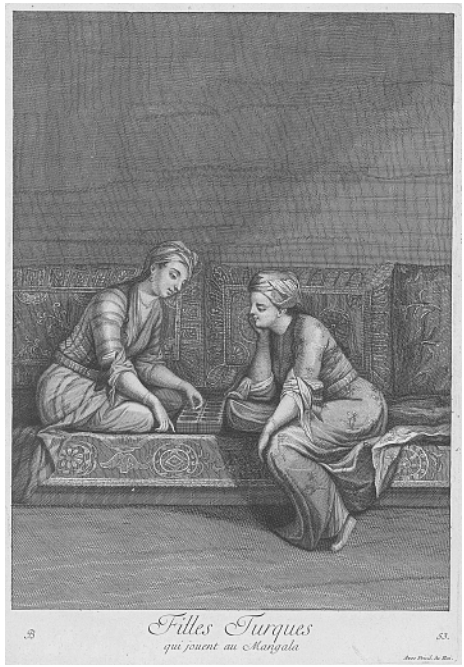


Figure 7: D'après Jean-Baptiste Vanmour (1671–1737), Femmes turques jouant au *mancala*, planche du *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*, 1714. Bibliothèque de Genève.

donné d'en fréquenter? Meibom devait en tout cas attacher un grand prix à l'objet pour l'avoir conservé jusqu'à sa mort, alors qu'il passa la fin de sa vie dans la gêne et dut vendre une partie de sa bibliothèque.[67] Sa fille se serait-elle à son tour passionnée pour ce jeu, à la manière des femmes turques que le célèbre *Recueil Ferriol* montre concentrées sur une partie de «*mangala*» (Fig. 7)?

Et finalement, la question reste posée: le plateau qui se trouve aujourd'hui à Genève est-il bien la «petite table» qu'Anna Elisabeth Meibom avait léguée à Anne-Catherine Gressier, que celle-ci aurait abandonnée dans le château mis en vente?

Agissant comme un indice ou une trace au gré des interrogations qu'il soulève, notre plateau nous aura entraînés à parcourir les connections potentielles entre une histoire locale des collections et des phénomènes plus larges de

67 Bibliotheca Marci Meibomii… Continens Raros Libros Theol. Jurid. Medic. Mathemat. Philosoph. Hist. & Miscellaneos. Qui publica Auctione Vendentur, In Ædibus Meibomianis… ad diem 23. Martii & seq. An. 1705, Amsterdam 1705.

circulation des biens et des usages à l'échelle de la première globalisation. En amont de son entrée dans le circuit des musées genevois et des aller et retour qu'il y a connus – des épisodes riches en significations identitaires –, la question de l'introduction du jeu dans le château de La Tour-de-Peilz est restée ouverte. Elle nous aura cependant fait voyager des Antilles coloniales aux Pays-Bas fécondés par leurs marchés lointains, avec un détour par l'Allemagne et son goût aristocratique des turqueries. Sans oublier la possibilité qui demeure qu'un tel objet, porté par l'étrangeté de son masque baroque, se soit faufilé dans la définition passablement extensible d'un ensemble de mobilier «national» en plein âge romantique. Maintenus, faute de preuve décisive, à la formulation d'hypothèses, nous avons ainsi été amenés à examiner dans quelle mesure des individus placés dans des contextes divers, éventuels propriétaires successifs, étaient susceptibles d'avoir manifesté un intérêt – et quel type d'intérêt? – pour ce jeu. Quel rôle pouvait notamment avoir joué l'exotisme, dès lors que l'adaptation au goût occidental domine l'apparence de l'objet, en ne le laissant plus percevoir comme une altérité importée? C'est aussi le cas des tables de Berlin, Weikersheim et Dresde, et, certainement sous une forme plus rudimentaire, des plateaux utilisés dans les cafés d'Amsterdam, dont on peut supposer que la plupart avaient été fabriqués sur place. D'où la tentation de parler, à propos du jeu de *mancala* adopté çà et là en Europe au tournant des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles sous des appellations diverses, d'une ébauche de transfert culturel, restée ponctuelle et éphémère.[68] Cela explique sans doute que les témoins matériels de cette appropriation – les plateaux de jeu –, une fois privés d'usage, soient devenus difficilement interprétables. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ils furent conservés de manière si exceptionnelle.

Danielle Buyssens, Rue Verte 9, 1205 Genève, danielle.buyssens22@gmail.com

Ulrich Schädler, Musée Suisse du Jeu, Rue du Château 11, 1814 La Tour-de-Peilz (VD), u.schaedler@museedujeu.ch

68 La notion de transfert culturel est due aux travaux de Michel Espagne et Michael Werner. Utile synthèse dans Béatrice Joyeux-Prunel, Les transferts culturels. Un discours de la méthode, in: Hypothèses 6/n°1 (2003), pp. 149–162.

Coca-Cola «erobert» den Schweizer Markt

Georg Kreis

Coca-Cola «conquers» the Swiss Market

It is not easy to answer the question, under which circumstances Coca-Cola came to be distributed in Switzerland. This article regards the entry of this soft drink into the Swiss market as part of a larger discourse about «Americanization,» and further wants to delineate how economic competitors, politics and society reacted. On the one hand, the local beverage industry employed xenophobic slogans to defend itself against this market penetration. On the other hand, politics argued for the freedom of trade, wanting to let consumers decide for themselves. Consumers themselves might even have had their interest in the new soft drink awakened precisely due to campaigns against it. Ideologically, the political left generally approved the fight against the American product, while the political right, though it had little sympathy for the new drink, rejected state-imposed restrictions. Initially, Coca-Cola may have been valued or abhorred as a part of the «American way of life.» The subsequent «triumph» of Coca-Cola suggests that after its breakthrough in the 1960s, it at least partly lost its special association with America and, like cappuccino and other beverages, came to be treated as a product that had (almost) always been here. This minor story about Coca-Cola provides an opportunity to reflect on how much self-appropriation is involved in what appears at first to be imposed.

Nach einem gängigen und wohl auch zutreffenden, aber noch wenig fundierten Bild erlebte die Schweiz nach 1945 einen Amerikanisierungsschub. Das als Amerikanisierung gedeutete Phänomen hatte mit der Einführung rationalisierter Arbeitsabläufe allerdings bereits wesentlich früher eingesetzt, sogar schon vor dem Ersten Weltkrieg.[1] Wer sich mit dieser Problematik befasst, dem stehen zwei grundsätzlich verschiedene Erkenntniswege zur Verfügung: Entweder geht man davon aus, dass Amerikanisierung eine feststehende allgemeine Gegebenheit sei, und sucht dann deduktiv nach konkreten Belegen. Oder man geht induktiv von konkreten Phänomenen aus und fragt sich dann, ob diese der Amerikanisierung zuzuordnen seien und, wenn ja, ob damit die Vorstellung, was unter Amerikanisierung zu verstehen sei, allenfalls eine Präzisierung erfährt. Einige wenige Studien haben sich bereits mit der Amerikanisierung der schweizerischen Gesellschaft nach 1945 als allgemeinem Phänomen beschäftigt und

1 Dazu etwa die Schrift von Gustav W. Meyer, Die Amerikanisierung Europas. Kritische Beobachtungen und Betrachtungen, Bodenbach a. Elbe 1920. Oder der noch frühere Zeitpunkt bei Frank Becker, Elke Reinhardt-Becker (Hg.), Mythos USA. «Amerikanisierung» in Deutschland seit 1900, Frankfurt a. M. 2006. Und noch früher für die Schweiz: Rudolf Jaun, Management und Arbeiterschaft: Verwissenschaftlichung, Amerikanisierung und Rationalisierung der Arbeitsverhältnisse in der Schweiz 1873–1959, Zürich 1986. Vor Jahren ist mir auf einer Fotografie der Luzerner Luftschiffhalle aus der Zeit vor 1914 eine «American Bar» aufgefallen; Foto Bundesarchiv, E 27x1000/721x14095x1392*, verwendet in: Georg Kreis, Insel der unsicheren Geborgenheit. Die Schweiz in den Kriegsjahren 1914–1918, Zürich 2013, S. 96.

damit verdienstvolle historiografische Pionierarbeit geleistet.[2] Abgesehen von Ausführungen in Eva Maria Wyls Arbeit über den Wandel der schweizerischen Ess- und Trinkkultur[3] gibt es jedoch keine Auskünfte über den Eintritt von Coca-Cola in der schweizerischen Markt, die der grossen Bedeutung dieses Getränks entsprechen. Der folgende Beitrag geht dieser Frage nach und klärt ab, was sich an Hand der Frühgeschichte der schweizerischen Coca-Cola-Präsenz an Einsichten zur weiteren Amerikanisierung der Schweiz nach 1945 gewinnen lässt.

Was ist Amerikanisierung?

Gemeinhin wird angenommen, dass auf Grund des hegemonialen Status und des zivilisatorischen Vorsprungs eine einseitige, überwältigende Einwirkung durch die USA auf die ausseramerikanische Welt stattfand (und noch immer stattfindet) und so eine bestimmte mentale wie materielle Kultur andere Länder überziehe – und dies ein nach 1945 an breiter Front stattfindender Prozess sei. Der Vorstellung von Expansion hält Sibylle Brändli in einem bereits vor mehreren Jahren erschienenen Aufsatz ein Verständnis entgegen, das auch in der absorbierenden Seite ein aktives Verhalten sieht und darum wie dies später auch Victoria de Grazia vertritt[4] die Vorstellung von Transfer- und Vermischungsprozessen und von Aneignung und Integration für angemessener hält.[5] Von Wyl schliesst

2 Seit 1992 zum Thema mehrere Beiträge von Jakob Tanner, Zwischen 'American Way of Life' und 'Geistiger Landesverteidigung'. Gesellschaftliche Widersprüche in der Schweiz der fünfziger Jahre, in: Unsere Kunstdenkmäler 43 (1992), S. 351–363. Zuletzt: Jakob Tanner, Angelika Linke (Hg.), Attraktion und Abwehr. Die Amerikanisierung der Alltagskulturen in Europa, Köln 2006 (mit einer Einleitung der Hg. zum Thema «Amerika als gigantischer Bildschirm Europas»).

3 Eine erste Beschäftigung mit der Coca-Cola-Präsenz in der Schweiz findet sich in der von Jakob Tanner angeregten Zürcher Dissertation von Eva Maria von Wyl, Ready to Eat. Die Schweiz entdeckt die amerikanische Esskultur, Baden 2015.

4 Victoria de Grazia, Irresistible Empire. America's Advance Through Twentieth-Century Europe, Cambridge 2005. Mit ein paar wenigen Ausführungen auch zu Migros Schweiz.

5 Sibylle Brändli, Amerikanisierung und Konsum in der Schweiz der 1950er und 1960er Jahre: Einstiege und Ausblicke, in: Jakob Tanner u. a. (Hg.), Geschichte der Konsumgesellschaft, Zürich 1998, S. 169–180 (Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte Bd. 15), S. 173 (kurze Erwähnung von Coca-Cola in einer Aufzählung neben Turnschuhen und Geländejeep). Brändlis zwei Jahre später publizierte Dissertation konzentriert sich auf das Selbstbedienungsphänomen und das Migros-Unternehmen: Der Supermarkt im Kopf. Konsumkultur und Wohlstand in der Schweiz nach 1945, Wien 2000. Brändli betont in ihrem Aufsatz von 1998, dass Länder im Allgemeinen schwer abgrenzbare und keineswegs homogenisierte Kulturen haben. Damit verbunden ist die Vorstellung hybridisierter Kulturen (das Wort fällt nicht), die sich transnational aus verschiedenen *scapes* gleichsam zusammensetzen. Der Sammelband von Tanner, Linke (Hg.), Attraktion und Abwehr (2006) führt ein Kapitel, in dem neben «Eroberung» auch die Begriffe «Übernahme» und «Anverwandlung» im Titel stehen (S. 225–250). – Gleicher Ansatz bei Heide Fehrenbach, Uta G. Poiger (Hg.), Transactions, Transgressions, Transformations: American Culture in Western Europe and Japan, New York/Oxford 2000. Aus amerikanischer Sicht: Victoria de Grazia, Irresistible Empire.

sich in ihrer Arbeit dieser Auffassung grundsätzlich an und betont, dass Amerikanisierung nicht einzig über Push-, sondern auch über Pull-Faktoren eintrat; in der Beeinflussung, einem Vorgang also, der doch von aussen kommt, sieht die Autorin allerdings den stärkeren Faktor.[6] Dennoch sollte nicht übersehen werden, was Kaspar Maase in einem Aufsatz von 2006 nebenbei als Selbstamerikanisierung bezeichnet hat.[7]

Dieser komplexe Prozess war von gegenläufigen Haltungen begleitet: Einerseits erfuhr er durch die positive Symbolik, die den Produkten mit ihrer Herkunft aus dem Land der Verheissung modernen Lebens innewohnte, eine Beschleunigung. Andererseits regte die amerikanische Herkunft aber auch Widerstand. Zentral ist die Frage, ob Aneignung wie Ablehnung der amerikanischen Produkte einzig ihnen selber galten oder auch und sogar primär der symbolischen Aura, die sie umgab.

Gemäss einer gängigen, aber nur schwach belegten Annahme wurden gewisse Produkte bewusst als Ausdruck einer Lebenshaltung, des *«American Way of Life»* (was immer dies bedeutete) gleichsam mitverkauft. Im Falle von Coca-Cola, dies sei vorweg bemerkt, spielte das «Amerikanische» anfänglich, das heisst bis in die 1950er Jahre eine erstaunlich geringe Rolle. Die Werbung betonte vielmehr das «Schweizerische» des Produkts. In einer umfangreichen Broschüre aus der Zeit 1951/52 wird die amerikanische Herkunft nur einmal und stark relativierend kurz angesprochen: «Es erscheint uns als wichtig, festzustellen, dass zwischen uns und dem amerikanischen Konzentrat-Fabrikanten keinerlei Abmachungen betreffend Lizenzgebühren bestehen (…). So dürfen wir ruhig festhalten: Coca-Cola gehört zur schweizerischen Getränkeindustrie!»[8] Das Amerikanische des Produkts war derart offensichtlich, dass man es nicht mehr hervorheben musste und die Anbieter vielmehr daran interessiert waren, es als Teil auch der schweizerischen Wirtschaft zu präsentieren.

Kein rasanter Start für Coca-Cola

In Frankreich und in Deutschland etablierte sich Coca-Cola in der Zwischenkriegszeit. In Frankreich, wo das amerikanische Getränk im Gefolge der amerikanischen Soldaten bereits im Ersten Weltkrieg auf den alten Kontinent ange-

6 Von Wyl, Ready to Eat, S. 69–71. Nicht symmetrischen Vorstellungen von Push und Pull entspricht jedoch der Begriff der «Beeinflussung» (S. 69) wie auch die Begrifflichkeit in den Ausführungen zu den Sphären des «Einflusses» und den Geschichten des «Einflusses» (S. 74–216).

7 Kaspar Maase, Entamerikanisierung des Amerikanischen? Eine Lokalstudie zur Nutzung von Kulturimporten in Tübingen, in: Alexander Stephan, Jochen Vogt (Hg.): America on my mind. Zur Amerikanisierung der deutschen Kultur seit 1945, Paderborn 2006, S. 257–255, Zit. S. 253.

8 Selbst im Titel dieser Broschüre wird hervorgehoben, dass es sich um ein «Produkt der Schweizer Getränke-Industrie» handelt.

kommen war, erhielt Coca-Cola 1919 eine Lizenz für eine Abfüllkonzession.[9] Und in Deutschland konnte Coca-Cola 1929 Fuss fassen.[10] Dass Coca-Cola bei Kriegsende die Produktion in Deutschland nicht sogleich wieder aufnahm, wurde allseits als bewusster Ausschluss von der Welt interpretiert und die Wiederaufnahme im Oktober 1949 als eine Art Erlösung von historischer Stigmatisierung.[11]

Das 1886 in den USA entwickelte Getränk erreichte auf seinem globalen Siegeszug erst 1936 auch die Schweiz und erlebte da zunächst einen bloss bescheidenen Anfang.[12] Zwei Jahre vorher, so erzählt es die Firmengeschichte, war der Schweizer Autoimporteur Max Stooss auf einer Geschäftsreise in den USA (Detroit) mit dem ihm zuvor unbekannten Getränk gleichsam in Berührung gekommen.[13] Darauf sicherte er sich die Lizenzrechte und gründete eben 1936 in Lausanne die «Boissons Désaltérantes SA», zu Deutsch die «Durstlöscher AG». Die kleine, aber wegweisende Gründung erhielt in den folgenden Jahren bald Geschwisterbetriebe, 1937 in Zürich, 1938 in Bern, 1939 in Luzern, 1949 in Basel, 1957 in Chur, 1958 auch im Tessin (in Bioggio).[14]

In den Jahren bis zum Kriegsausbruch 1939 nahm Coca-Cola in der öffentlichen Debatte aus zwei Gründen keinen grossen Platz ein: zum einen wegen der noch geringen Produktionszahlen und zum anderen, weil die USA noch nicht in hohem Mass als Hegemonialmacht wahrgenommen wurde. Nach 1945 dagegen sollte sich in der Schweiz aus einer Mischung von Wirtschaftsprotektionismus, Antiamerikanismus und generellem Antimodernismus da und dort heftige Kri-

9 Vgl. Coca-Cola en France, une aventure industrielle. Edition de la Martinière 2015, S. 14. Diese Publikation erwähnt nur in einem halben Satz (S. 15), dass nach 1945 die französischen Kommunisten zusammen mit den Weinbauern einen Kampf gegen die «Cola-Kolonisierung» führten und erreichten, dass im Februar 1959 die Einfuhrlizenz vorübergehend aufgehoben wurde.

10 Coca-Cola konnte seine Präsenz in den ersten Jahren der Nazi-Herrschaft sogar ausbauen, kriegsbedingt erlebte es dann aber ab 1940 Einschränkungen. Doch 1947 war Coca-Cola in Westdeutschland unter den alkoholfreien Getränken noch immer die bestbekannte Marke, und 1949 wurde mit dem Slogan «Coca-Cola ist wieder da!» geworben. Vgl. Hans Dieter Schäfer, Das gespaltene Bewusstsein. Deutsche Kultur und Lebenswirklichkeit 1933–1945, München 1981, S. 118. Frank Becker, Amerikanisierung im «Dritten Reich»? Wege und Irrwege der Moderne, in: Becker, Reinhardt-Becker (Hg.), Mythos USA, S. 151–171.

11 Maase, Entamerikanisierung des Amerikanischen?, S. 253. Gestützt auf Jeff R. Schutts, Born Again in the Gospel of Refreshment? Coca-Colonization and the Re-Making of Postwar German Identity, in: David Crew (Hg.), Consuming Germany in the Cold War, Oxford 2003, S. 121–150.

12 Es ist allerdings ein früherer Versuch der Einführung belegt: Die Basler Firma Eugen Suter & Co. bemühte sich bereits 1927 um eine Einfuhrgenehmigung für das Coca-Cola-Konzentrat und erhielt eine Genehmigung. Vgl. von Wyl, Ready to Eat, S. 177.

13 Keine Firmen- und Produktegeschichte ohne Gründungsgeschichte, vgl. die zum 100. Geburtstag erschienene kleine Schrift: Die Coca-Cola Story, Zürich 1986. 32 Seiten, mehrheitlich Bilder.

14 Schweizerisches Wirtschaftsarchiv (SWA), H+I Ba 1106, Die Coca-Cola Story, 1986. Und: https://de.coca-cola.ch/unternehmen/geschichte-schweiz (3.9.2020).

tik an dem «fremden» Getränk. regen.[15] 1950 erklärte ein Vertreter der Anti-Coca-Cola-Bewegung, anfänglich sei Coca-Cola nur spärlich getrunken worden und nicht der Rede wert gewesen. 1948 sei aber «unter amerikanischer Flagge» in Zürich die Coca-Cola-Export-Corporation gegründet und der ominöse Plan aufgestellt worden, innert drei Jahren 80 Millionen Fläschchen zu verkaufen.[16]

Von der positiven Grundstimmung, die gegenüber den zur Schutzmacht des «freien Westens» aufgestiegenen Befreiern Europas herrschte, konnte Coca-Cola anfänglich nur wenig profitieren. Zunächst beherrschte, wie auch Eva Maria von Wyl in ihrer Dissertation zeigt, ein anderes Produkt das Feld: das von der Eglisau Mineralquelle 1938 zur besseren Nutzung seines Wassers auf den Markt gebrachte Vivi-Kola.[17] Es war zwei Jahre nach dem schweizerischen Coca-Cola-Erstauftritt offenbar von einem deutschen Coca-Cola-Getränk kopiert worden und erlangte in den 1940er/50er Jahren den Status eines Nationalgetränks. In der Werbung wurde um 1949 nicht nur das Schweizerische, sondern auch das Nichtamerikanische hervorgehoben und als Verkaufsargument gegen Coca-Cola eingesetzt. Ein «Eglisauer»-Firmenporträt rühmte sich 1949 damit, dass Vivi-Kola «gegen damals ebenfalls aufkommende amerikanische Ware» bemerkenswerte Erfolge erziele. Im gleichen Jahr konnte man im «Gelben Heft», einem Familien-Wochenblatt, zu Vivi-Kola lesen: «Von Schweizern für Schweizer hergestellt.»[18] Und ein Plakat aus dem Jahr 1949 zeigte, wie «Vivi-Kola» der amerikanischen Konkurrenz davonläuft.[19] Ein in der «National-Zeitung» im Spätsommer 1950 publizierter Leserbrief aus Zürich wies auf den «ausserordentlichen Aufschwung» von Vivi-Kola in den beiden letzten Jahren hin. Seine Fabrikanten hätten es verstanden, mit der Zeit zu gehen. Die Zuschrift hielt weiter fest:

> Ihre Reklame war gerissen und nicht minder amerikanisch. Das Plakat von Diggelmann mit den drei Läufern war ein Volltreffer, die Inserate mit den kleinen Männchen psychologisch erstklassig. Dann hat Vivi-Kola die Namen der berühmtesten Rennfahrer gesichert, und auf den Sportplätzen dominiert heute diese Marke eindeutig. Rassig und schwungvoll hat die Vivi-Kola-Reklame den amerikanischen Angriff aufgefangen.[20]

15 Allgemein zum Antiamerikanismus: Georg Kreis (Hg.), Antiamerikanismus. Zum europäisch-amerikanischen Verhältnis zwischen Ablehnung und Faszination, Basel 2007.

16 Fritz Matzinger, Berichterstattung zu einem Basler Vortrag von Dr. F. Kutter vom Abwehrkomitee der schweizerischen Getränkeindustrie, in: National-Zeitung Nr. 402 vom 1. September 1950. Darin der Referent: Es gehe nicht gegen das Getränk, sondern gegen «die von Amerika finanzierte, gigantische und skrupellose Reklame». Zuvor erhob die Abwehrstelle den Vorwurf, Coca-Cola verfüge über eine Million Franken für die Einführungsreklame. Gemäss der Delisca AG stammte diese Zahl aus dem «Vorwärts» und der «Voix ouvrière» (undatiertes Schreiben 1949/50, Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

17 Andrea Sailer, Barbara Weber-Ruppli, Vivi Kola – Zeitgeist in Flaschen, Bern 2013.

18 Das «Gelbe Heft» Nr. 26 vom 2. Juli 1949, zit. nach von Wyl, Ready to Eat, S. 178.

19 Plakat von Alex Walter Diggelmann. Abb. bei von Wyl, Ready to Eat, S. 183, dort allerdings ohne Datum.

20 K.B., in: National-Zeitung Nr. 415 vom 8. September 1950.

Die «Eglisauer» beteiligten sich an der Anti-Coca-Cola-Kampagne, erweiterten aber mit ihrer Coca-Cola-Imitation selber ihr Produkteangebots. Dieses schweizerische Cola wurde nicht wie das amerikanische mit der Betonung, dass es sich um ein «braunes» Getränk handle, diskreditiert. Vivi-Kola dürfte, wie in von Wyls Buch, vor allem als Getränk mit seiner «exotische Note» positiv bewertet worden sein.[21]

In den 1960er Jahren wurde Vivi-Kola aber mehr und mehr als bieder und altmodisch eingestuft und musste Coca-Cola das Feld teilweise räumen, das als das pure Gegenteil dazu erschien – nämlich als cool und progressiv.[22] Was die Eglisauer Mineralquellen mit Vivi-Kola anboten, hätte wertschätzend oder abqualifizierend wegen der Coca-Cola imitierenden Kola-Komponente ebenfalls als «amerikanisch» wahrgenommen werden können.[23] Das war aber nicht der Fall, weil das Produkt kein global vertriebenes Getränk war.[24] Von Coca-Cola-Seite wurde im Basler Rechtsstreit von 1950/51 (vgl. unten) darauf hingewiesen, dass dem Getränk mit amerikanischer Beteiligung Dinge zur Last gelegt würden, die man durchaus auch den Eglisauer Mineralquellen hätte vorwerfen können, dies aber nicht tat, weil «Eglisau» ein führendes Mitglied des Mineralquellen-Verbandes war, der an der Anti-Coca-Cola-Kampagne beteiligt war.[25]

Die Vorstellung, dass Coca-Cola wie andere Produkte (Kaugummi, Penicillin) nach 1945 sozusagen im Gepäck der GIs nach Europa gekommen sei, muss relativiert werden. Weder in Frankreich noch in den westdeutschen Besatzungszonen und auch nicht in der Schweiz, wo immerhin rund 300'000 US-amerikanischen Soldaten in der Zeit vom Juli 1945 bis zum März 1949 Urlaubstage verbrachten, dürfte Coca-Cola in den ersten Nachkriegsjahren gross zur Verfügung gestanden haben.[26] Regula Bochslers Aufsatz über die Rezeption der mit den GIs in die Schweiz gekommenen amerikanischen Güter nennt in Aufzählungen

21 Von Wyl, Ready to Eat, S. 178.

22 Ebd., S. 190–191.

23 Mit der Präsenz an Radrennen, 1949 auch an der Tour de Suisse, praktizierte die Eglisau Mineralquelle ähnliche Methoden wie Coca-Cola. Vgl. von Wyl, Ready to Eat, S. 179.

24 Bezüglich «Fremdheit» war das in Eglisau seit 1932 als spanisches Lizenzprodukt hergestellte *Orangina* offenbar völlig unproblematisch. Generell wurde mit Süssung der eigentümliche Geschmack von Mineralwasser verbessert (von Wyl, Ready to Eat, S. 176).

25 Vernehmlassung zur Klagebeantwortung vom Juni 1952 (vgl. unten, Anm. 66): Vivi-Kola werde als Mitglied der schweizerischen Getränkewirtschaft bezeichnet, obwohl sein Zusatz, nämlich das Kola, aus dem Ausland stamme. Und in seiner Propaganda unterscheide es sich nicht von derjenigen Coca-Colas: Eine Reklame im «Sport» vom 22. Juni 1951 zeige einen grossen Lastwagen mit der Aufschrift Vivi-Kola in Verbindung mit Sporthelden der Tour de Suisse.

26 Die Urlauber unterstanden einem strengen Regime mit Mahlzeitencoupons. An Weihnachten erhielten die in Luzern stationierten GI's Bier von der örtlichen Eichhof-Brauerei. Vgl. Danielle Berthet, Süsse Zeiten für Luzern? Die «Aktion für amerikanische Armeeurlauber» 1945/46, in: Historische Gesellschaft Luzern (2010), S. 9–27. Auswertung einer Bachelorarbeit der Universität Luzern.

sozusagen automatisch zweimal auch Coca-Cola, in den ausführenden Darstellungen ist aber nur von harten Drinks die Rede.[27]

Eine undatierte zeitgenössische Einschätzung meinte allerdings, die einheimische Jugend trinke Coca-Cola direkt aus der Flasche, wie sie es bei ihren GI's gesehen hätten. Auf diese Weise könnten sie sich wie Amerikaner fühlen und, da damit vor allem die männliche Jugend gemeint war, bei den Mädchen punkten.[28] Nachahmungsbedürfnis zeigte sich vor allem beim Konsum von Kaugummi. Die «Illustrierte Luzerner Chronik» bemerkte im Oktober 1945, obwohl das Kauen selber nicht sehr ästhetisch sei, imitiere es mittlerweile fast jedermann – als Anpassung an die Grossmacht.[29] Eine Art, den Kaugummi abzulehnen, bestand im Argument, dass er «nicht einmal schweizerisch» sei.[30]

Die sieben schweizerischen Coca-Cola-Konzessionäre produzierten das neue Getränk nach dem Prinzip des Franchisen-Systems, das ein bestimmtes Grundprodukt und seine Marke mit ihrem Erscheinungsbild (einschliesslich Werbematerial) und auch das Betriebsmodell dem Lizenznehmer zur Verfügung stellte, die nötige Anschaffung der Abfüllanlagen, die Beschaffung der Zusatzprodukte (Wasser/Zucker/Kohlensäure) sowie die Marktbearbeitung aber ihm überliess. Die unbekannte Zusammensetzung des Coca-Cola-Konzentrats erschien als Mysterium mit ambivalentem Effekt, es konnte als suspekt erscheinen, oder es ging von ihm die Faszination des Unbekannten aus. Vereinfacht konnte man die Konzessionäre als «Bottler» (Abfüller) bezeichnen, wobei das Getränk anfänglich in Bars und an Kiosks, in einer zweiten Phase aber auch in den bekannten, schon 1915 entstandenen Design-Fläschli[31] in Sechser-Kartons verkauft wurde. Dem Kleinformat der Flaschen wurde als Alternative zu den üblichen grossen Flaschen eine besondere Attraktivität zugeschrieben, weil aus ihnen ohne Trinkglas direkt konsumiert werden konnte.[32]

Um dem Vorwurf, dass es sich um ein fremdes Getränk handle, zu begegnen, wurde von Seiten der Coca-Cola-Produzenten betont, dass die Abfüllanlagen ganz mit schweizerischem Kapital betrieben würden, alle Angestellten Schweizer seien, ausser dem Konzentrat alles schweizerischer Herkunft sei (von den Flaschen und den Kronenkorken über die Harassen und Drucksachen bis zu

27 Vgl. auch Regula Bochsler, Kaugummi und Swing. Die GIs erobern die Schweiz, in: Tanner, Linke (Hg.), Attraktion und Abwehr, S. 225–249. Zu den Drinks, S. 235ff. Aufzählungen u.a. mit Coca-Cola, S. 227 u. 237.

28 Frederick Allen, Coca-Cola Story. Die wahre Geschichte, Köln 1994, S. 15.

29 Berthet, Süsse Zeiten für Luzern, S. 25. In Bochsler zum Kaugummi zwei Karikaturen aus dem Nebelspalter vom November/Dezember 1945 (S. 230ff).

30 Zeitschrift «Sie und Er» vom 21. September 1945, zit. nach Bochsler, Kaugummi und Swing, S. 232.

31 Mitunter wird bemerkt, dass die Flaschen erotisierende Rundungen aufweisen.

32 Vgl. etwa: «Ein Getränk, das in spiessbürgerlichen Literflaschen in den Handel kommt, widerspricht ihrem Lebensstil und passt auch nicht zu ihrer Nase.» (National-Zeitung Nr. 266 vom 16. Juni 1950).

den Karosserien der Vertriebsautos).[33] In der Aufzählung der schweizerischen Produkte fehlten allerdings die für die «eiskalt» angebotenen Getränke wichtigen Kühlschränke. In einer Reklameschrift wurde deren amerikanische Herkunft angegeben; dies geschah aber in Kombination mit dem Hinweis, dass die beim Öffnen fröhlich erklingende Melodie von jurassischen Musikautomaten stamme, also gut schweizerischen Ursprungs sei.[34] Die Meinung, dass die schweizerischen Abfüllbetriebe dennoch vom amerikanischen Mutterbetrieb abhängig seien, stützten sich auf den Umstand, dass sich im Frühjahr 1949 die Coca-Cola Corporation Wilmington, NC, USA, in Zürich etabliert hatte.[35]

Beanstandet wurde weniger die rationelle Produktionsorganisation, die mit ihrer tayloristischen Durchstrukturierung und moderner Personalführung durchaus amerikanisch war. Eine reich bebilderte Broschüre im Grossformat präsentierte das 1949 in Zürich erbaute «ansprechende und geschmackvolle» Fabrikgebäude, legte stolz die hochmodernen Produktionsabläufe dar und wies auch auf den Erfrischungsraum und die Duschen für das Personal hin.[36]

Scharf kritisiert wurde der enorme Werbeaufwand mit bisher wenig üblichen Methoden, etwa mit Angeboten von Betriebsbesichtigungen, Aussendienstschulung, uniform gekleidetem Personal, mit Gratisdegustationen, Präsenz an Sportanlässen, Cola-Spielzeugautos und Wettbewerben.[37] Die Reklame sei aufdringlich und verunziere mit ihrer minderwertigen Qualität die Schönheit des Landes. Konkret wurde befürchtet, dass eines Tages «leuchtend rote Reklameschilder» im Schatten des Matterhorns angebracht werden könnten.[38]

33 Auch die heutige Werbung betont: «In Coca-Cola steckt mehr Schweiz, als man denkt.»

34 «Geheimnis eines Erfolges!», Separatdruck unter Verwendung von Textinseraten aus der NZZ von 1950/1951, S. 9 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

35 Gemäss Handelsblatt Nr. 113 vom 16. Mai 1949.

36 Broschüre mit dem sonderbaren Titel «Die Bibliographie eines Produktes der Schweizer Getränke-Industrie» (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

37 Typisches Beispiel eines allerdings erst 1951/1952 durchgeführten Wettbewerbs, der 12 Fragen zur Firmengeschichte umfasste und als 1. Preis eine Ferienreise mit der Swissair nach Amerika und als 11.–20. Preis einen Coca-Cola-Picnic-Kühler in Aussicht stellte, mit Bekanntgabe u. a. in der «Schweizer Illustrierten», Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652. Die Luftverbindung Schweiz-USA war am 2. Mai 1947 in Betrieb genommen worden und ein Beleg für die von der Schweiz ausgehenden Pull-Variante.

38 Die Matterhorn-Reklame (heute ein gängiger Typus für verschiedenste Produkte) war damals bloss Zukunftsvision eines Artikels der Wochenzeitschrift «Time» (S. 16ff), der mit dem positiv wie negativ interpretierbaren Titel überschrieben war, dass die Sonne über Coca-Cola nie untergehe, und der ohne genauere Datierung in der Klagebeantwortung des Wirteverbands vom Februar 1951 zitiert wurde. – Fritz Kutter von der Abwehrstelle erklärte in einem Scheiben vom 22. November 1949: «Was die Amerikaner mit dem Coca-Cola liefern, ist nichts als Reklame und die Anweisung, wie man mit genügend Kapital skrupellos einen Markt erobern kann.» (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 1106). Gemäss der Vernehmlassung der Coca-Cola-Klage vom Juni 1951 wurde die Abwehrstelle zu einem Drittel durch die Bierbrauer, zu einem Drittel durch den Obstverband und zu einem Drittel durch andere sich von Coca-Cola konkurriert fühlende Branchen finanziert.

Abb. 1: Das gigantische und zugleich auch niedliche Coca-Cola-Auto beliefert die ganze Schweiz und scheut darum auch nicht den Weg in und über die Alpen.
Quelle: Titelblatt einer Firmen-Broschüre aus den Jahren 1950–1955, Schweizerisches Wirtschaftsarchiv Erw.G. H&I, B 652.

Das Aufkommen von Coca-Cola wurde in der Schweiz von den traditionellen Getränkeanbietern nicht kampflos hingenommen. Apfel- und Traubensaft, Wein- und Bierproduzenten schufen in Zürich eine «Abwehrstelle Coca-Cola» (später umbenannt in «Koordinationsstelle der Schweiz. Getränkeindustrie»), deren Aufgabe es war, den einheimischen Markt gegen das «ausländische Getränk» zu verteidigen. In deren Botschaften wurden die als natürlich und gesundheitsfördernd propagierten einheimischen Fruchtsäfte dem «Kunstgetränk» gegenübergestellt, das teils aus Chemikalien produziert werde, mit täuschenden Angaben versehen sei und «nach amerikanischem Muster dem Fabrikanten Geld einbringen soll».[39] In diesem Fall kam es zu einer Allianz unter Kontrahenten der Produzenten von alkoholfreien Getränken (Apfel- und Traubensaft) und von alkoholischen Getränken (Bier und Wein).

39 Leserbrief des Lebensmittelchemikers Dr. Ad. Hartmann, «Süssmost oder Coca-Cola», in: NZZ Nr. 1504 vom 22. Juli 1949. Die Coca-Cola Gegenposition dazu betonte, dass von einem Franken nur 5,8 Rappen nach den USA flössen, Vgl. Separatdruck unter Verwendung von Textinseraten aus der NZZ von 1950/1951, S. 9 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

Einspruch gegen das neue Getränk kam auch von Kantonschemikern, die, im Herbst 1948 von Coca-Cola-Gegnern angegangen, das Getränk untersucht hatten.[40] Coca-Cola betonte in seiner Werbung, dass es reines Schweizer Brunnenwasser verwende. Dieses Wasser wurde, damit es den gewünschten Sprudeleffekt erhielt, mit Kohlensäure durchsetzt. Das amerikanische Ausgangskonzentrat enthielt anfänglich freie Phosphorsäure, und dies stand im Widerspruch zur geltenden Lebensmittelverordnung.[41] Die Zürcher Abfüller wurden aufgefordert, innert einer kurzen Frist ihr Produkt den Bestimmungen anzupassen. Dieses Ultimatum und die Aktivitäten der Zürcher «Abwehrstelle» veranlassten den amerikanischen Gesandten John Carter Vincent, im Bundeshaus zu intervenieren. Es stellte sich die Frage, ob die Lebensmittelverordnung mit einer entsprechenden Revision dem Produkt oder das vorläufig nonkonforme Produkt der Lebensmittelverordnung angepasst werden soll. Obwohl von amerikanischer Seite Artikel XII des Bilateralen Handelsabkommens ins Spiel gebracht wurde und die Möglichkeit bestand, für den schweizerischen Uhrenexport Retorsionsmassnahmen einzuführen, blieb die Schweiz nach einigem Zögern unnachgiebig.[42] Coca-Cola nahm mit Weinsäure die nötige Anpassung vor, was als «Schweizer Formel» in die Literatur einging.[43] In einem Gentlemen's Agreement wurde über die amerikanische Intervention und die Rezepturanpassung im September 1949 Stillschweigen vereinbart.[44]

Trotzdem gelangte diese Auseinandersetzung an die Öffentlichkeit. Bereits im Januar 1949 hatte Karl Geissbühler (SP/BE), vormaliger Primarlehrer, jetzt Nationalrat und Sekretär der Schweizerischen Zentralstelle zur Bekämpfung des Alkoholismus,[45] den Bundesrat in einer Interpellation aufgefordert, die einheimischen Apfel- und Traubensaft-Produzenten vor «der Bedrohung durch das amerikanische Kunstgetränk» zu schützen. Der Interpellant stellte die Qualität der neuen Limonade grundsätzlich in Frage, zudem denunzierte er die mit enormem Aufwand betriebene Werbung (Gratisverteilung des Getränks, Reklame an den Plakatwänden, «blitzblanke» Lieferautos). Geissbühler forderte vom Bundesrat, dass insbesondere die Jugend über den Wert von Süssmost und Trauben-

40 Eidg. Gesundheitsamt an EPD, 28. Mai 1949, über die Prüfung des Zürcher Kantonschemikers, nachdem bereits 1948 wegen unkorrekter Beimischung von Phosphorsäure diverse Klagen eingegangen waren (https://dodis.ch/6401, 3.9.2020).

41 Ausführliche Darstellung bei von Wyl, Ready to Eat, S. 201–216.

42 Die Hauptargumente waren, dass bereits andere Getränke gleichbehandelt worden waren und eine Gesetzesanpassung zu lange dauern würde.

43 In Frederick Allens Buch von über 500 Seiten erfährt die Schweiz bloss zwei Nennungen: Die eine zur Jugendbegeisterung; die andere als Land, das den als problematisch erachteten Phosphorsäureanteil mit der so genannten «Schweizer Formel» leicht geändert («lediglich kaschiert») habe. (Allen, Coca-Cola Story, S. 19).

44 Von Wyl, Ready to Eat, S. 207.

45 Peter Stettler, https://hls-dhs-dss.ch/de/articles/006316/2005-05-20/ (3.9.2020).

saft aufgeklärt würde.[46] Im September 1949 kam Geissbühler in seiner Interpellationsbegründung auch auf eine Intervention des amerikanischen Gesandten zu sprechen, von der er erfahren hatte, weil er vom Aussendepartement aufgefordert worden war, in seiner Interpellationsbegründung der Tatsache Rechnung zu tragen, dass hinter Coca-Cola einflussreiche amerikanische Politiker stünden. Geissbühler wertete dies als «unerhörte Einmischung in innerschweizerische Interessen».[47] Die geforderte Abwehr des fremden Getränks bezeichnete der Interpellant als «ein Stück wirtschaftliche Landesverteidigung».

Bundesrat Philipp Etter, Chef des Departements des Innern und in früheren Jahren Vater der «geistigen Landesverteidigung», versicherte in seiner Interpellationsbeantwortung vom September 1949, dass die problematische Substanz des Coca-Cola-Konzentrats inzwischen angepasst worden und nun mit der schweizerischen Lebensmittelverordnung konform sei. Es sei aber nicht Aufgabe der Lebensmittelpolizei, die Cola-Propaganda, die in der Tat «sehr intensiv und geschickt» sei, zu bekämpfen. Der Bund unternehme zahlreiche Anstrengungen zur Förderung der einheimischen Landwirtschaft. Die vom Interpellanten vertretenen Kreise müssten ihrerseits dafür sorgen, dass das Schweizervolk die «Erzeugnisse unserer eigenen Scholle» würdige. Etter hatte zuvor, wie das jeder Bundespräsident tat, im Rahmen der «Schweizerwoche» von 1947 dazu aufgerufen, die einheimische Arbeit zu schätzen und ihr auch in einer Zeit, da die Grenzen wieder geöffnet sind, treu zu bleiben.[48] Der «Schweizerwoche»-Verband schaltete sich im Herbst 1949 ebenfalls in den Coca-Cola-Streit ein und klagte öffentlich über die «Überflutung» der gefährdeten schweizerischen Getränkeindustrie und appellierte an die Solidarität der Bevölkerung.[49]

Noch 1950 sah sich Coca-Cola mit Widerstand konfrontiert. Werbeagenturen weigerten sich, für das amerikanische Getränk zu werben, und Zeitschriftenverlage lehnten es ab, Inserate mit Coca-Coca-Werbung zu übernehmen. Schliesslich gelang es Coca-Cola, die renommierte Zürcher Agentur Farner zu

46 Interpellationsbegründung Geissbühler und Interpellationsbeantwortung Etter im Nationalrat 21. September 1949. Unter den 17 Mitunterzeichnern der SP-Fraktion finden sich prominente Namen wie Bratschi, Bringolf, Meierhans, Oprecht und Schmid-Oberentfelden. Protokollauszug auch bei Dodis abrufbar: https://dodis.ch/6403 (3.9.2020).

47 Aktennotiz vom 28. Sept. 1949 zur Unterredung zwischen Nationalrat Geissbühler und dem Politischen Departement/EDA (https://dodis.ch/6402). Im Nationalrat protestierte Geissbühler: «Es ist eine merkwürdige Tatsache, wenn Mitglieder der höchsten eidgenössischen Behörde ersucht werden, ihre freien demokratischen Rechte hier im Rate beschränkt auszuüben. Ich glaube, das freie Wort sei eines der vornehmsten Rechte des Schweizerbürgers, und dieses lassen wir uns auch von den Amerikanern nicht beschneiden, selbst dann nicht, wenn es sich um amerikanische Waren handelt.» (https://dodis.ch/6403). Die Intervention des amerikanischen Gesandten wird auch ausführlich dargestellt in von Wyl, Ready to Eat, S. 201–212.

48 NZZ Nr. 2037 vom 18. Oktober 1947.

49 NZZ Nr. 1771 vom 2. September 1949. Dieser Leserbrief reagierte auf einen Leserbrief der Refresca AG, der seinerseits eine Reaktion auf kritische Presseartikel war, NZZ Nr. 1739 vom 28. August 1949.

gewinnen, und dieser gelang es im Zuge des gesellschaftlichen Aufbruchs der 1960er Jahre nach und nach die bestehenden Widerstände zu überwinden und Coca-Cola zu einem Produkt zu machen, das auch schweizerischen Konsumentinnen und Konsumenten ein modernes Lebensgefühl vermittelte.[50]

Der Basler Getränkekrieg

Im Juni und Juli 1950 publizierte der Kantonale Wirteverein Basel-Stadt in allen Basler Zeitungen zwei Inserate, in denen er erklärte, warum die Basler Wirte kein Coca-Cola führten, und die «verehrlichen Gäste» der Wirtshäuser bat, Verständnis dafür zu haben. Begründet wurde diese Haltung im ersten Inserat mit sieben Punkten: 1. Die bestehende Auswahl von guten Getränken sei reichhaltig genug und darum sei es unnötig, «diese durch eine mit einem amerikanischen Konzentrat hergestellte Limonade verdrängen zu lassen». 2. Man wolle kein Schrittmacher eines Getränks ausländischen Ursprungs sein, das nicht durch seine besondere Qualität, «sondern nur das Verkaufs- und Propaganda-System seiner Hersteller unseren Gästen aufgedrängt werden soll». 3. Der Konsum der traditionellen und ausgezeichneten Schweizer Getränke gehe zurück, «wenn die sehr weitgesteckten Expansionspläne der amerikanischen Coca-Cola-Gesellschaft» realisiert werden können. 4. Der Weltruf der schweizerischen Getränkewirtschaft und des schweizerischen Gastgewerbes sei nicht auf Propaganda, sondern auf Qualität und Tradition aufgebaut. 5. Man wolle den einheimischen Reb- und Obstbau im Absatz seiner Produkte unterstützen und gegen die amerikanischen Propagandamethoden schützen. 6. Man wolle nicht, «dass unser Land wie andere Länder durch Plakate für Coca-Cola verunziert wird». 7. Die vielen Arbeitskräfte der schweizerischen Getränkewirtschaft sollen vor Arbeitslosigkeit geschützt werden.[51]

In einem zweiten Inserat wurde erklärt, Coca-Cola werde mit seinem Plan, jährlich 80 Mio. Fläschchen zu verkaufen, den Weinbauern, Landwirten, Mineralquellen und Bierbrauern «den grössten Schaden» zufügen und Arbeitslosigkeit verursachen.[52] Zusätzlich forderte der Wirteverein in einem Rundscheiben den Bäcker- und Conditorenmeisterverein auf, in diesem Sinn auf seine Mitglieder einzuwirken.[53]

Der kommunistische Grossrat Theo Dunkel (PdA) griff die Inserate sogleich auf und lancierte eine Interpellation zum Basler Coca-Cola-Abfüller und zu den Inseraten des Wirteverbands. Dunkel beklagte, dass Teile der

50 Von Wyl, Ready to Eat, S. 184 ff.

51 Erstes Inserat z. B. in der National-Zeitung Nr. 250 vom 2./3. Juni 1950.

52 Zweites Inserat z. B. in der National-Zeitung Nr. 335 vom 24. Juli 1950.

53 Der Basler Wirteverein nahm mit dieser Aktion eine eigene Haltung ein, die sich mit dem schweizerischen Wirteverein nicht deckte.

schweizerischen Volkswirtschaft «durch die amerikanischen Trustmethoden beim Vertrieb des braunen Coca-Cola-Wassers» geschädigt würden und dies zu Arbeitslosigkeit führe, und fragte die Regierung, wie sie dem «Verlangen breiter Volkskreise» nach wirksamem Schutz vor «minderwertigen amerikanischen Produkten» Rechnung trage.[54] Regierungsrat Gustav Wenk (SP) äusserte sich in der Grossratssitzung vom 15. Juni 1950 ausgesprochen positiv zur Aktion der Wirte. Er hielt die «zunehmende Überschwemmung der Schweiz mit minderwertigen amerikanischen Produkten» explizit für gegeben und begrüsste die aufklärenden Inserate. Es sei aber vor allem Aufgabe der Wirte, den Kampf gegen ausländische Produkte zu führen, indem sie einheimische Obst- und Traubensäfte, die «wesentlich wertvolleren Gehalt aufweisen», zu günstigen Preisen abgäben. Der Staat habe keine Möglichkeit, die Handels- und Gewerbefreiheit einzuschränken, die beste Gegenwirkung sei ein Appell an die breiten Volkskreise.[55] Genosse Dunkel war mit der Antwort zufrieden und nahm für sich in Anspruch, mit seinem Vorstoss ebenfalls die Bevölkerung «über das Unwesen des amerikanischen Coca-Cola-Trusts» aufgeklärt zu haben.[56]

Nach der Sommerpause machte die Basler «National-Zeitung» den Konflikt zu einem Medienthema und eröffnete Ende August 1950 mit einem längeren Beitrag eine zehnteilige Artikelserie, die sich in den September 1950 hinzog. Der verantwortliche Redaktor nahm im ersten Beitrag deutlich gegen Coca-Cola Stellung, in dem er das Vorgehen des lokalen Wirtevereins guthiess und bemerkte, dass Coca-Cola bloss aus Brunnenwasser hergestellt werde, andere Limonaden hingegen mit schweizerischem Mineralwasser produziert würden. Ein völliges «*laisser faire*» im Freihandel und das hohe Coca-Cola-Umsatzziel von 80 Mio. Fläschchen jährlich würden eine Gefahr bilden. «Genauso wie sich die Amerikaner für ihre eigene Uhrenindustrie wehren, dürfen wir uns gegen die 'Coca-Cola'-Schwemme zur Wehr setzen.» Im Falle von Coca-Cola seien «gewaltige amerikanische Interessen» im Spiel, dabei würde ein «gehöriger Tribut» über den Ozean abwandern.[57] Im Schlusskommentar zur Serie erklärte das Blatt, zum Nachdenken angeregt zu haben: «Wer künftig Coca-Cola trinkt, wird dies nicht

54 Ganzer Interpellationstext im Beitrag «Coca-Col go home», in: Vorwärts Nr. 134 vom 14. Juni 1950.

55 Interpellation Dunkel, Interpellationsbeantwortung Wenk. Bericht in den Basler Nachrichten Nr. 250 vom 16. Juni 1950 und Protokollauszug in der Klagebeantwortung des Wirteverbands.

56 Vorwärts Nr. 137 vom 17. Juni 1950. «Trust» war ein diffamierender Begriff aus dem antikapitalistischen Kampfvokabular; sachlich bezeichnet er den Zusammenschluss mehrerer Unternehmen unter einer Dachgesellschaft. Coca-Cola-Werbeaussagen traten dem entgegen, betonten, dass die Abfüller in den Bezügen der zusätzlich benötigten Produkte völlig frei seien.

57 Redaktor Fritz Matzinger (fm), Diskussion um «Coca-Cola», in: National-Zeitung Nr. 396 vom 29. August 1950. Die weitere Serie erstreckte sich zwischen dem 31. August und dem 8. September 1950 von Nr. 400 bis 415, alles in allem waren die ablehnenden Haltungen in der Überzahl.

mehr gedankenlos tun – und er wird's vor allem nicht nur darum tun, weil es in Amerika grosse Mode ist.»[58]

Die «National-Zeitung» hatte bereits im Juni und Anfangs August 1950 mit zwei anderen Beiträgen gegen Coca-Cola Stellung bezogen, indem sie im ersten Beitrag hervorhob, dass das Getränk aus einer geheimnisvollen «gelatineartigen Masse» hergestellt und mit einer den Verstand ausschaltenden Reklame propagiert werde, bis die Menschen «braun sehen». Im Widerspruch zum alarmierenden Auftritt bemerkte das Blatt: «Die grosse Masse des Volkes ist allerdings gescheit genug, unsere einheimischen, natürlichen Getränke jeder künstlichen Limonade vorzuziehen.» Es sei darum nicht nötig, Bundesbern anzurufen, es genüge und sei lobenswert, dass die Basler Wirte das «braune Mysterium» in ihren Kühlschränken nicht duldeten.[59] Im zweiten Beitrag forderte das Blatt in einem redaktionellen Kommentar Aufklärung, wie das Getränk zu seinem «exotischen Namen» gekommen sei, was Coca und was Cola damit zu tun habe. Es sei unklar, was man trinke. Solange man das nicht wisse, sei man für die Ablehnung des Getränks – und nachher vielleicht erst recht.[60]

Jetzt schalteten sich die liberal-konservativen «Basler Nachrichten» ein. Peter Dürrenmatt, ihr Chefredaktor und Mitglied der Liberalen Partei, 1950–1965 Grossrat, 1959–1979 Nationalrat, nahm Anfang September 1950 in einem wuchtigen Leitartikel unter dem Titel «Der Coca-Cola-Schreck» mehr gegen die Gegner als für das Produkt Stellung. Der Coca-Cola-Kampf sei nur zum Teil in der Öffentlichkeit sichtbar geworden, hinter den Kulissen tobe er jedoch um so heftiger. Gegen Wachsamkeit und gegen «Abwehr unguter Ausländerei» sei erst recht nichts zu sagen. Einen von interessierten Verbänden «befohlenen» Boykott lehnte er jedoch ab. Klüger wäre es, Coca-Cola ungehindert dem «Volksurteil» zu unterstellen.[61]

Das Getränk erschien Dürrenmatt noch so neu, dass er meinte, der Leserschaft erklären zu müssen, was es war. Er mokierte sich jedoch vor allem über die gross aufgezogene Schlacht und wandelte den bekannten, zum Schweigen aufrufenden Slogan aus den Kriegsjahren ab, indem er höhnte, es fehle zur Vervollständigung der Abwehr nur noch, dass man sage: «Wer Coca-Cola trinkt, schadet der Heimat!» Er rief zu mehr Gelassenheit auf, gab aber auch aufschlussreiche Hinweise auf mögliche, nicht im eigentlichen «Gegenstand des Zornes» liegende Gründe für die hochschnellende Empörungsbereitschaft: das

58 Fritz Matzinger, Schluss der Diskussion um Coca-Cola, in: National-Zeitung Nr. 415 vom 8. September 1950.

59 Pseudonym Pankraz unter dem Titel «Das braune Mysterium», in: National-Zeitung Nr. 266 vom 13. Juni 1950.

60 Nochmals Pankraz, «Jetzt gang i ans Brünneli», in: National-Zeitung Nr. 361 vom 8. August 1950.

61 Das liberale «Journal de Genève» vom 18. Oktober 1950 pflichtete Dürrenmatt völlig bei. «Notre confrère et ami» habe zu Recht vor der Psychose der «Anti-Coca-Coliste» gewarnt und sich von der «politique stérile d'interdictions et de limitations des droits du consomateur» distanziert.

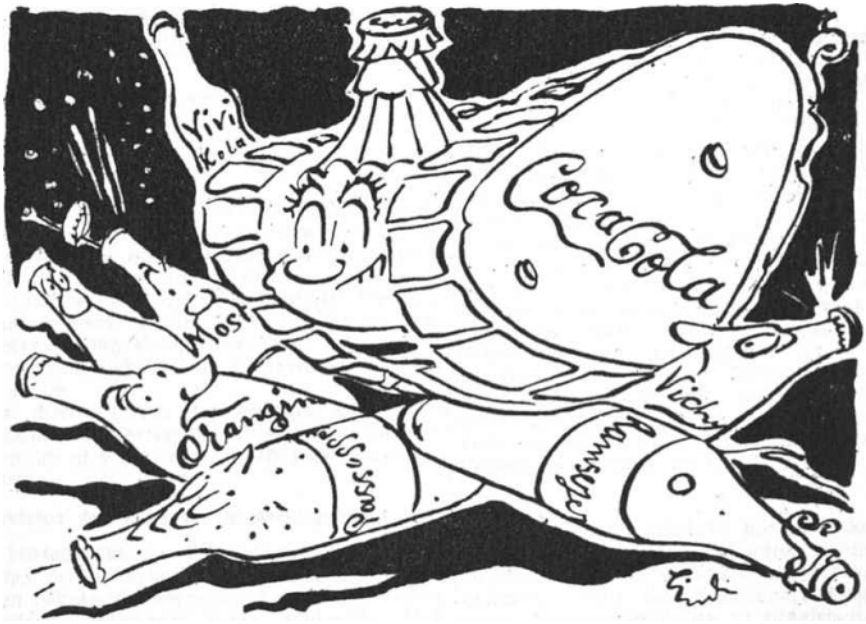


Abb. 2: Amerikanischer Panzer scheitert beim Versuch, helvetische Getränke platt zu walzen. Zur grossen Leserbrief-Serie der «National-Zeitung» gehörte auch eine Karikatur des bekannten Zeichners Lindi.
Quelle: National-Zeitung, Wochenendausgabe Nr. 405 vom 2./3. September 1950.

Washingtoner Abkommen von 1946, in dem sich der schweizerische Rechtsstandpunk dem amerikanischen Machtanspruch beugen musste. Seither wisse man in der Schweiz, dass sich da zwei grundverschiedene Grössendimensionen einander gegenüber stehen.[62] Die Schweiz war für ihn aber kein Einzelfall; in einer allgemeineren Einordnung bemerkte er: «Amerikas draufgängerischer wirtschaftlicher Geist erscheint den müde gewordenen Europäern als Ausdruck eines wirtschaftlichen Imperialismus.»[63] Imperialismus – das war in Kombination mit dem Wort von der «Cola-Kolonialisierung» tatsächlich ein zentraler Begriff der auf dem linken Flügel des Politspektrums manifestierten Ablehnung.

Auf die Kampagne des Basler Wirtevereins reagierte das Basler Coca-Cola-Abfüllunternehmen Delisca AG zunächst mit einer Reihe von Gegen-Inseraten gerade in der «National-Zeitung». Delisca entschloss sich dann aber, auch rechtlich vorzugehen, und verklagte den Wirteverband am 30. September 1950 beim Zivilgericht wegen unlauteren Wettbewerbs. Ihr Produkt würde in ein schlechtes

62 Washingtoner Abkommen: Artikel von Marc Perrenoud im https://hls-dhs-dss.ch/de/articles/017343/2013-06-21/ (3.9.2020).
63 Basler Nachrichten Nr. 373 vom 2./3. September 1950.

Abb. 3: Coca-Cola, obwohl eine mächtige US-Company im Rücken, wird als kleiner David dargestellt, der vom Goliath der vereinigten Getränkeindustrie angegriffen wird. Eine Karikatur im «Nebelspalter» vom 17. Oktober 1949 zeigte Coca-Cola – nicht wie hier – als mächtigen Goliath, der den kleinen Süssmostproduzenten das Maul verbinden will.[a)]

Quelle: Postkarte um 1950; Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Erw.G. H&I, B B 652.

[a)] Abb. in von Wyl, Ready to Eat, S. 196.

Licht gestellt und mit einem rechtswidrigen Boykott bekämpft. Die Aktionen des Basler Wirtevereins seien darauf angelegt, den Umsatz und damit den Reingewinn des Unternehmens zu schädigen. Der Angriff auf einen Konkurrenten sei im Namen schweizerischer Gesamtinteressen gemacht worden, die es so nicht gebe. Das Ursprungsgebiet des Getränks spiele keine Rolle, die Hervorhebung, dass es sich um ein «amerikanisches Konzentrat» handle, sei unnötig verletzend. Die «Aufpeitschung nationalistischer Gefühle» im Rahmen des wirtschaftlichen Wettbewerbs verstosse gegen die elementaren Regeln der loyalen Konkurrenz. Bei allen mit unnatürlichen Fruchtsäften hergestellten Limonaden stamme die Essenz (Zitrone, Orange, Grapefruit etc.) aus dem Ausland. Auch sei notorisch, dass Hopfen und Malz für das Bier aus dem Ausland stammten. Unangebracht sei auch der Begriff der «Verdrängung».

Die im Auftrag des Basler Wirtevereins verfasste Klagebeantwortung stellte sich auf den Standpunkt, die Parole, kein Coca-Cola in ihren Betrieben zu führen, sei entsprechend dem Recht auf freie Meinungsäusserung gegeben und dies der Öffentlichkeit bekannt gemacht worden. Die Parole sei nicht durch privat-

wirtschaftliche Interessen, sondern «ausschliesslich» durch die Interessen der schweizerischen Volkswirtschaft bestimmt worden. Mit Hinweisen auf mehrere Pressereaktionen, die den Boykott guthiessen, wollte die Klagebeantwortung den Nachweis erbringen, dass der «Kampf gegen die Überschwemmung der Schweiz durch Coca-Cola» als öffentliches Problem empfunden werde und man auch deshalb dazu öffentlich Stellung beziehen dürfe. Schliesslich sei es auch ein gutes Recht, sich gegen «Mammutpropaganda», «Riesenplakate», «Entgleisungen der Reklame», «Verunzierung» von Landschaften und Strassenkreuzungen zu wehren.[64]

Der Basler Coca-Cola-Abfüller hatte in der Vernehmlassung zur Klagebeantwortung nochmals Gelegenheit, seinen Standpunkt darzulegen. Neben den bereits in der Klageschrift vorgebrachten Argumenten ging es ihm darum, Coca-Cola bezüglich seiner transnationalen Präsenz als Normalfall des Freihandels darzustellen und aufzuzeigen, dass die schweizerische Uhrenindustrie die gleiche Freizügigkeit wünsche (und brauche), wie sie Coca-Cola eingeräumt werden soll.[65] «Die Propaganda unserer schweizerischen Uhrenindustrie, der Chemischen Industrie, der Hotellerie, der Stickerei und nicht zuletzt auch zahlreicher Mineralwasser im Ausland betreibt ihren Export nach analogen Methoden.» Nestlé, Elna-Nähmaschinen und Wander-Ovomaltine würden in den USA ebenfalls im grossen Stil Werbung betreiben. Dem Argument entgegentretend, dass die Schweiz Coca-Cola «nicht nötig» habe, folgte noch der Hinweis, dass den Schweden vielleicht überflüssigerweise Roco-Ravioli angepriesen würden. Und zum Argument, dass es Coca-Cola nur ums Geld gehe, bemerkte die Vernehmlassungsschrift, alle, auch die Boykotteure, würden das Ziel verfolgen, den Umsatz mit allen legalen Mitteln möglichst zu steigern.[66]

Obwohl die Kläger in ihrer umfangreichen Vernehmlassung von 60 Seiten (!) im Juni 1951 ihre Vorwürfe «in allen Teilen» nochmals bekräftigten, zogen sie die Klage im September 1951 zurück und übernahm sogar einen Teil der Anwaltskosten der Gegenpartei.[67] Was zu diesem Rückzug geführt hat, lässt sich ohne die Akten der Konfliktparteien nicht feststellen. Da die Rechtsfrage ausserhalb unserer Fragestellung liegt, müssen wir über den möglichen Ausgang des Rechtsstreits keine Spekulationen anstellen. Somit blieb ausser den Spesen nichts aus diesem Verfahren – und immerhin eine aufschlusseiche Dokumentation mit

64 Klagebeantwortung vom 10. Februar 1951, gezeichnet von Dr. Paul Bürgin, Sekretär des Basler Wirteverbands.

65 Die Schrift zitierte die «Nation» (S. 28) mit dem Artikel «Geben und Nehmen – ein Grundsatz des Welthandels».

66 Undatierte Vernehmlassung zur Klagebeantwortung, Eingangsstempel des Gerichts vom 30. Juni 1951. Das Zitat müsste richtig heissen «point d'argent» und hat auch eine positive Seite, dass bei Geldvereinbarungen die damit verbundenen Verpflichtungen auch tatsächlich eingehalten würden.

67 Lukas Burckhardt von der Kanzlei Conrad Gelzer an Zivilgerichtspräsident, 5. September 1951. Die Parteientschädigung betrug 2500.– (Gerichtsarchiv LL 20, 1950, 232).

Argumenten zu Coca-Cola selber und zum allgemeineren Verständnis der Meinungsäusserungs- und der Gewerbefreiheit. Der Rechtsstreit als solcher dürfte kein Medienthema gewesen sein. Hingegen war die Kontroverse um Coca-Cola – wenigstens am Rande – auch ein Thema der Basler Fasnacht.[68]

Das Besondere wird zum Gewöhnlichen

Obwohl bereits 1936 erstmals in der Schweiz selber abgefüllt, blieb Coca-Cola während über eines Jahrzehnts bedeutungslos. Erst 1949/50 wurde das amerikanische Getränk – positiv wie negativ – als etwas Fremdes wahrgenommen. Diese ambivalente Fremdheit dürfte Coca-Cola zusammen mit anderen Produkten in den folgenden dreissig Jahren sogar noch eine gewisse Intensivierung erfahren haben, dann aber nach und nach wieder verloren gegangen sein.[69] In den Jahren 1949/50 hatte Coca-Cola den Status eines besonderen Getränks: positiv als Symbol für moderne, aufgeschlossene, weltläufige und universalistische Haltung und für einen Aufbruch in eine neue Zeit; negativ als Symbol für die imperialistische und regionale Kulturen zerstörende Expansion des amerikanischen Grosskapitals. Ob man sich die eine oder andere Einschätzung zu eigen machte, hing von persönlichen Einstellungen wie von den Zeitumständen ab.

Um 1950 stiess sich ein Teil der politischen Linken an der amerikanischen Herkunft dieses neuen Getränks. Dies zeigen Coca-Cola-Kommentare der kommunistischen und teilweise auch der sozialdemokratischen Presse. Die «Thurgauer Arbeiterzeitung» warf dem Bundeshaus vor, sich zu verhalten, als ob man «unter der Fuchtel des Marshallplanes» stünde, und betonte, dass das Schweizervolk die Unabhängigkeit «auch gegenüber der europäischen Wirtschaftsoffensive der Dollarkönige» verteidigt sehen möchte. Und der Basler «Vorwärts» kritisierte in der Coca-Cola-Debatte die Mitwirkung im Marshallplan als schwerwiegender Fehler und bemerkte trotzig: «Die Schweiz unterwirft ihr Wirtschaftsleben nicht arroganten Business-Leuten aus Wall Street, die mit der Phrase 'Freiheit, Freiheit' auf den Lippen sich die eigene Raff-Freiheit sichern möchten.»[70] Im grösseren Hintergrund hatten die Verhältnisse, die sich durch den Marshallplan und die schweizerische Mitwirkung in diesem Programm ergaben, tatsächlich eine gewisse Bedeutung. Regierung und Parlament hatten sich

68 Zum Beispiel in einem Leserbrief, Coca-Cola werde ein reizvolles Thema abgeben, vgl. National-Zeitung Nr. 407 vom 4. September 1950.

69 Der Schwund der spezifischen Bedeutung, nicht der eigentlichen Produkteattraktivität, wird mitunter dem Ende der bi-polaren Welt zugeschrieben. Die kulturelle Globalisierung dürfte dazu aber wesentlich mehr beigetragen haben.

70 «Coco-Cola tropft in die Bundeshauspolitik» (Coco nicht Coca), in: Vorwärts Nr. 202 vom 31. August 1949. Das Blatt zitierte ausführlich die «Thurgauer Arbeiterzeitung», die über Geissbühlers Interpellation berichtete, und von der der «Vorwärts» sagte, dass er noch nicht «komplett marshallisiert» sei wie beispielsweise das sozialdemokratische «Volksrecht».

bekanntlich sozusagen einstimmig für eine Beteiligung ausgesprochen. Die praktischen Konsequenzen (Stichworte Beeinträchtigung des Sonderfalls Schweiz und Bürokratie) führten dann aber auch möglicherweise in Kombination mit Spätwirkungen des als Demütigung empfundenen Abkommens von Washington (1946) zu einem gewissen Missmut, das heisst Amerika-kritischen Haltungen, doch ist dazu wegen ausstehender Abklärungen erst wenig bekannt.

Es mag erstaunen, dass aus dem konservativen Lager, wie die Stellungnahmen von Etter und Dürrenmatt zeigen, kaum energische Ablehnung des modernen Getränks kam, und es, wie die Haltung der «National-Zeitung» zeigte, die linken, von positiven Zukunftserwartungen getragene Kräfte waren, die Coca-Cola bekämpften. Und für den liberalkonservativen Dürrenmatt war die Tatsache, dass die Kommunisten zum Boykott aufriefen, ein zusätzlicher Grund, die Anti-Coca-Cola-Kampagne abzulehnen. Spöttisch bemerkte er: «Was die Nordkoreaner mit Kanonen besorgen, leistet die PdA mit dem Anti-Coca-Cola-Kampf. Jedem das Seine!»[71]

Ende der 1940er Jahre lag die Kriegszeit nur wenige Jahre zurück. Es mag zwar eine gewisse Aufbruchstimmung geherrscht haben, die Auseinandersetzung mit den neuen Verhältnissen wurde teilweise jedoch nach alten Einordnungsmustern betrieben. Ohne eine Gleichsetzung vorzunehmen, sprach Chefredaktor Dürrenmatt dies an: «Amerika ist in mancher Hinsicht an die Stelle Deutschlands getreten. Aber im Handel mit diesem Amerika begegnen wir einem Partner, der aus völlig anderen Dimensionen und aus völlig anderen Vorstellungen kommt, als sie uns vertraut sind.» Dass die Zeiten des Zweiten Weltkriegs noch nahe waren, zeigte auch Dürrenmatts abgewandelter Spruch von der Schädigung der Heimat. Eine weitere Verbindung zu den Kriegsjahren stellte ein Coca-Cola-Gegner her, indem er die Abwehr dieses Getränks als nötigen Schutz der Landwirtschaft präsentierte und daran erinnern wollte: «Den Bauern haben wir es mit zu verdanken, dass unser Volk die beiden Weltkriege ohne Hunger überstanden hat.»[72] Die freisinnige «Neue Glarner Zeitung» leistete sich in ihrer Empörung über die Intervention des amerikanischen Botschafters zu Gunsten von Coca-Cola eine grobe Gleichsetzung, als sie festes Auftreten gegenüber ausländischen Zumutungen jeder Art forderte, «ob sie von einem Hitler oder einem Coca-Cola-Fabrikanten stammen».[73] Und die «National-Zeitung» polemisierte, wie schon gezeigt, gegen Coca-Cola in einer Glosse, die mit «braunem Mysterium» überschrieben war.[74] Die wiederholte Bezeichnung als «braunes» Getränk könnte mindestens unbewusst eine diffamierende Nähe zur noch nicht lange

71 Basler Nachrichten Nr. 373 vom 2./3. September 1950. Dürrenmatt bemerkte zudem, es sei grotesk, dass ausgerechnet die PdA in patriotische Wehrufe ausbreche und danach trachte, die Anti-Coca-Cola-Kampagne ihrem Antiamerikanismus dienstbar zu machen.

72 Ebd.

73 Neue Glarner Zeitung vom 4. Oktober 1949, zit. nach von Wyl, Ready to Eat, S. 211.

74 National-Zeitung Nr. 266 vom 13. Juni 1950.

zurückliegenden braunen NS-Vergangenheit hergestellt haben. Auch die «Schweizerwoche» sprach in einem Pressetext gegen Coca-Cola vom «brauen Übersee-Universalgetränk».[75] Die anrüchigen Züge des von der bürgerlichen Gesellschaft abgelehnten Getränks machte es bei Jugendlichen besonders attraktiv. Wie die Historikerin Regula Bochsler gezeigt hat, nutzten schweizerische Jugendliche die von den GIs importierten Kulturgüter auch mit der Intention, so gegen die konservativen Konventionen der von den sechs Aktivdienstjahren geprägten Gesellschaft zu protestieren.[76]

In der Debatte um das richtige Verhalten in der Coca-Cola-Frage war mehrfach davon die Rede, ob und inwiefern dies auch den Uhrenexport tangiere. Vergleiche mit der Uhrenindustrie wurden in doppelter Weise gezogen: Zum einen würde die schweizerische Uhrenindustrie ebenfalls nur ihre eigenen Werke exportieren, damit diese im Destinationsland dann in fremde Gehäuse gesetzt würden. Und zum anderen würde dieser schweizerische Import in den USA vor Ort ebenfalls Arbeitsplätze schaffen.[77] Im weiteren wurde zur Unterstützung uneingeschränkter Coca-Cola-Aktivitäten auf Retorsionsmöglichkeiten hingewiesen: Die Schweiz würde es sicher auch nicht schätzen, wenn in den USA gegen Schweizer Uhren und gegen das Reiseland Schweiz Plakate und Inserate erscheinen würden.[78]

Welche Bedeutung hatte Coca-Cola für die Fremdenindustrie? Für Coca-Coca war sie hoch, für die Coca-Cola-Gegner gering. In der einen Variante konnte die «Schweizer Hotel-Revue» zitiert werden, die ihr Werben um amerikanische Touristen durch eine «oft unsachliche Zeitungskritik und -polemik» beeinträchtigt sah. Coca-Cola gab der Kritik Gewicht, indem es um 1951 auf die gegen 600'000 Logiernächte der vergangenen acht Monaten hinwies.[79] In der anderen Variante liess die Gegenseite das Argument nicht gelten, dass unter den fremden Besuchern viel Amerikaner seien und man jedem Gast geben solle, was er wolle. «Es ist jedoch kaum anzunehmen, dass der Fremdenverkehr mit Coca-Cola angekurbelt werden kann.»[80]

In der Auseinandersetzung mit dem Coca-Cola-Phänomen wurden verschiedene Konfliktlinien sichtbar, die alles in allem eine komplizierte Gemengelage ergaben.

75 Pressedienst vom 8. Januar 1951, zit. aus der Klagebeantwortung, S. 23.

76 Bochsler unterstreicht, dass sich in diesem Nonkonformismus auch frauenemanzipatorische Bestrebungen manifestierten. (Bochsler, Kaugummi und Swing, S. 249).

77 Separatdruck unter Verwendung von Textinseraten aus der NZZ von 1950/1951, S. 9 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

78 Aktennotiz Albert Weitnauer an verschiedene 7. September 1950: https://dodis.ch/6400 (3.9.2020). Ähnlich auch «Schweizerische Metall- und Uhrenarbeiter-Zeitung» vom 9. August 1950.

79 Separatdruck unter Verwendung von Textinseraten aus der NZZ von 1950/1951, S. 15 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652).

80 Schrift von Fitz Kutter, 22. November 1949 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba1106).

Ein deutlich fassbarer Gegensatz ergab sich aus gegensätzlichen Wirtschaftsinteressen: Akteure der etablierten und gut organisierten Getränkeindustrie wehrten sich 1949/50 mit grosser Entschiedenheit gegen den Markteintritt des Neulings Coca-Cola. Coca-Cola wurde weniger als amerikanischer Anbieter denn als ausländischer Konkurrent im einheimischen Mark bekämpft. Die Abwehr brachte aber Formulierungen ins Spiel, die an antiamerikanische Ressentiments appellierten. In Anbetracht der schweizerischen Marktanteile fiel die ablehnende Reaktion bemerkenswert heftig aus. In den Anfängen war Coca-Cola ein Winzling und die Gruppe, die die gesamte schweizerische Getränkeindustrie zu vertreten vorgab, der Gigant im Binnenmarkt. Doch der Winzling erschien als Teil einer globalen Macht, der sich Zugang zu einem kleinstaatlichen Binnenmarkt verschaffte.

In diesem Abwehrkampf verbanden sich Getränkehersteller verschiedener Lager, nämlich Produzenten alkoholfreier Getränke (Apfel- und Traubensaft) und Produzenten von Bier und Wein. Die einen beklagten den tatsächlichen Rückgang der Nachfrage und meinten, dass dies Coca-Cola zuzuschreiben sei; die anderen verzeichneten im Gegenteil einen Zuwachs (im Falle des Biers möglicherweise auf Kosten des Süssmosts).[81] Sie wollten aber einem künftigen Rückgang vorbeugen. Gemäss Coca-Cola betrug sein Umsatz in der Schweiz weniger als ein Prozent der Bierverkäufe und der Süssmostproduktion.[82] Coca-Cola-Gegner beanstandeten, dass sich politische Kräfte in den Dienst wirtschaftlicher Interessen stellen, in einer Weise als ob dies bloss ein amerikanisches Phänomen wäre und nicht gerade auch in der Schweiz so funktionierte. So hob die Schrift des Basler Wirteverbands hervor, dass James Farley, der Verwaltungsratspräsident der Coca-Cola-Exportgesellschaft, lange Zeit Präsident der amerikanischen Demokratischen Partei gewesen sei.[83] Weitere Vorbehalte bezogen sich auf die unüblichen Propagandamethoden und auf die angebliche Beeinträchtigung der Gesundheit.

Das eine wie das andere Lager appellierte an den helvetischen Freiheitsinstinkt, in der einen Variante die kollektive Freiheit des Kleinstaats, in der anderen die individuelle Freiheit der einzelnen Konsumenten vor Augen. Ein gegnerischer Text äusserte sich ebenfalls herablassend über das «braune Wässerlein» und beschwor im gleichen Atemzug die grosse Gefahr, die von ihm ausgehe: «Uns Eidgenossen ist es aber auch dank eines unbeugsamen Wehrwillens und

81 Diesen Standpunkt vertrat Coca-Cola in der Vernehmlassungsschrift vom Juni 1951 «Der Rückgang des Süssmosts hat nämlich sofort mit der starken Wiederzunahme des Bierkonsums seit dem Braujahr 1946/47 eingesetzt, also noch bevor der Coca-Cola-Rummel losgegangen ist.»

82 Separatdruck unter Verwendung von Textinseraten aus der NZZ von 1950/1951, S. 8 (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Ba 652). Coca-Cola visualisierte in der gleichen Schrift mit einer Grafik für die Jahre 1945–1949 die starke Zunahme des Bierkonsums und den beinahe gleichzeitigen Rückgang des Süssmostkonsums.

83 Klagebeantwortung des Wirteverbands vom 10. Februar 1951, S. 27.

der Einigkeit in gefährlichen Situationen seit Jahrhunderten gelungen, unserem Land den Frieden und die militärische und politische Unabhängigkeit zu bewahren. Das moderne Zeitalter kennt aber nicht nur die militärische, sondern auch die wirtschaftliche Bedrohung. Dem Riesenunternehmen Coca-Cola wird es aber nicht gelingen…»[84]

Coca-Cola war in der Ausgangswahrnehmung amerikanisch, nicht nur wegen seiner Herkunft, sondern auch wegen seiner Art und seines vermeintlicherweise damit verbundenen Lebensgefühls. Die Werbung musste das Amerikanische nicht betonen, sie wollte, wie dargelegt, im Gegenteil das Produkt zugleich auch als schweizerisch verstanden wissen, weil in Teilen auch in der Schweiz hergestellt. Es waren die Coca-Cola-Gegner, die das Amerikanische des Getränks herausstrichen, weil sie meinten, es damit diskreditieren zu können. Das mochte bei einem Teil des Publikums verfangen – bei einem anderen Teil bewirkte es jedoch gerade das Gegenteil.

Mittlerweile ist Coca-Cola weitgehend zu einem gewöhnlichen Gebrauchsgut mit geringer Aussagekraft über den Lebensstil der Kosumierenden geworden. Mit seinem Konsum verbindet sich kaum noch ein bestimmtes weltanschauliches Bekenntnis. Wie bei anderen «Importen», die einfach Teile der globalisierten Wirtschaft und der kulturellen Globalisierung geworden sind, wurden sie nicht mehr als eingeführtes Produkt empfunden, weil sie beinahe «schon immer» da waren. Damit entfiel auch die Möglichkeit, sich mit dem «fremden» Produkt ein bestimmtes Lebensgefühl und einen bestimmten (überlegenen) Status zu verschaffen. Ähnliches gilt für andere Transnationalisierungen, etwa für den Cappuccino, den Döner, das Yoga etc. Was Kaspar Maase 2006 bezüglich einer McDonalds-Filiale bemerkte, dass sie nämlich weder eine US-Botschaft noch einfach eine lokale Gaststätte sei, sondern «ein von solchen Bindungen weitgehend gelöster Punkt in einem globalen Netzwerk», liesse sich auch von einem Coca-Cola-Ausschank sagen.[85] Und trotzdem nimmt im globalen Gemisch unterschiedlicher kultureller Provenienz, was aus den USA stammt, oft noch immer eine besondere Stellung ein.

Georg Kreis, Europainstitut, Riehenstr. 154, 4058 Basel, Georg.Kreis@unibas.ch

84 Dr. Fritz Kutter von der Koordinationsstelle der schweizerischen Getränkeindustrie, Zürich, 22. November 1949. Ingenieur Kutter war gleichzeitig Redaktor der Brauerei-Rundschau, E. Ryf, Direktor der Propagandazentrale für die Produkte der schweizerischen Landwirtschaft, Exponent der Obst- und Weinproduzenten.

85 Maase, Entamerikanisierung des Amerikanischen, S. 254.

Divites e comunione dei beni: ideali e realtà nell'Occidente latino tardoantico

Cristina Soraci

Divites and communion of goods: ideals and realities in the Latin West of Late Antiquity

The sharing (or communion) of goods illustrated in the Acts of the Apostles was based on the overarching unanimity of sentiment, thought and action among the members of a community. Previous studies of the connection between wealth and power in early Christian communities have examined either the behaviour of prominent individuals or practices in monastic communities. The focus here instead is to verify to what extent, during the late Latin West (4th–6th centuries) and based on the existing documentation, the biblical model of the communion of goods as proposed in the Acts of the Apostles was implemented as suggested, especially in non-monastic communities.

Il tema della ricchezza e delle sue connessioni con il potere nell'antico cristianesimo è stato negli ultimi anni ampiamente scandagliato dalla lucida e feconda penna di Peter Brown;[1] d'altro canto, nei decenni precedenti alcune ricerche avevano già messo ben in luce l'atteggiamento degli antichi nei confronti dei precetti evangelici in materia di ricchezza e comunione dei beni.[2] Tali studi sono stati, tuttavia, dedicati all'analisi dei comportamenti dei singoli individui o si sono soffermati sulla comunione dei beni all'interno di comunità monastiche più o meno ristrette; tutt'al più, hanno esaminato i passi delle opere in cui vescovi e personalità ecclesiastiche invitavano i fedeli ad imitare l'esempio di comunione rappresentato dalla prima comunità cristiana di Gerusalemme.

1 Peter Brown, Through the Eye of a Needle. Wealth, the Fall of Rome and the Making of Christianity in the West, 350–550 AD, Princeton 2012. – Il presente articolo, in questa sede rielaborato e ampliato, nasce come intervento presentato alla quinta edizione del *Congresso svizzero di scienze storiche* (Zurigo, 5–7 giugno 2019), nel corso del Panel *Le partage des biens dans les communautés chrétiennes de l'Antiquité tardive: entre idéal et réalité*; la sua realizzazione è stata concepita nel contesto di uno studio condotto insieme a Martin Roch (Université de Genève), il cui contributo su *Richesse et pauvreté chez Salvien de Marseille (5e siècle), entre devoirs des individus et idéal ecclésial*, offerto nella medesima occasione, appare pubblicato in questo numero della *Rivista storica svizzera*.

2 Pier Cesare Bori, Chiesa primitiva. L'immagine della comunità delle origini (*Ac*. 2.42–47; 4.32–37) nella storia della Chiesa antica, Brescia 1974 e Giuseppe Visonà (a cura di), *Per foramen acus*. Il cristianesimo antico di fronte alla pericope evangelica del «giovane ricco», Milano 1986 (Studia Patristica Mediolanensia 14). Si veda da ultimo, Bernhard Schneider, Christliche Armenfürsorge von den Anfängen bis zum Ende des Mittelalters. Eine Geschichte des Helfens und seiner Grenzen, Freiburg im Breisgau 2017, in partic. pp. 45–80. Utili risorse per ricerche in tal senso sono oggi rappresentate dalla *Library of Latin Texts – Series A* – http://clt.brepolis.net/llta/pages/QuickSearch.aspx (30.4.2020) e, soprattutto, dal motore di ricerca in *open access* BIBLindex – http://www.biblindex.mom.fr/citation_biblique/?lang=fr (30.4.2020), sebbene ancora parzialmente incompleto, che consentono di individuare in quali opere sono stati citati i versetti biblici e di analizzare l'uso che di essi hanno fatto gli scrittori dei primi secoli.

SZG/RSH/RSS 70/3 (2020), 391–407, DOI: 10.24894/2296-6013.00066

La presente ricerca si pone, invece, come obiettivo quello di verificare in che misura – per quanto è dato dedurre sulla base della documentazione a noi pervenuta – il modello della comunione dei beni prospettato negli *Atti degli apostoli* sia stato concretamente attuato, nonché se e come potesse esserlo soprattutto nelle comunità non monastiche.

Il modello della prima comunità cristiana e la morale evangelica in tema di ricchezza

Dal racconto degli *Atti degli apostoli* la vita della prima comunità cristiana appare basata sull'armonia del pensiero e dell'agire:

> La moltitudine dei credenti aveva un cuore e un'anima sola e nessuno diceva che gli fosse proprio qualcosa dei beni, ma per essi tutto era comune […]. Nessuno infatti era bisognoso tra loro; quanti, infatti, possedevano campi o case li vendevano, portavano il ricavato di ciò che era stato venduto e lo deponevano ai piedi degli apostoli. Quindi veniva distribuito a ciascuno secondo il suo bisogno.
>
> Giuseppe […], levita, Cipriota di origine, che possedeva un campo, dopo averlo venduto portò il ricavato e lo pose ai piedi degli apostoli.[3]

Ai fini di quanto verrà osservato nelle pagine che seguono, si ritiene utile riportare qui di seguito i corrispondenti testi originari, in greco e in latino:[4]

> 32 Τοῦ δὲ πλήθους τῶν πιστευσάντων ἦν καρδία καὶ ψυχὴ μία, καὶ οὐδὲ εἷς τι τῶν ὑπαρχόντων αὐτῷ ἔλεγεν ἴδιον εἶναι, ἀλλ' ἦν αὐτοῖς πάντα κοινά. […] 34 Οὐδὲ γὰρ ἐνδεής τις ἦν ἐν αὐτοῖς· ὅσοι γὰρ κτήτορες χωρίων ἢ οἰκιῶν ὑπῆρχον, πωλοῦντες ἔφερον τὰς τιμὰς τῶν πιπρασκομένων καὶ ἐτίθουν παρὰ τοὺς πόδας τῶν ἀποστόλων· 35 διεδίδετο δὲ ἑκάστῳ καθότι ἄν τις χρείαν εἶχεν.

3 *Ac.* 4.32–37 (trad. dell'autore); cf. 2.44–45. Il concetto dell'assenza di persone bisognose all'interno della comunità era presente anche nel *Primo testamento:* cf. ad es. *Deut.* 15.4. Interessante anche il paragone con le pratiche degli Esseni: Joachim Jeremias, Gerusalemme al tempo di Gesù. Ricerche di storia economica e sociale per il periodo neotestamentario, trad. it., Roma 1989, pp. 211–213 e, soprattutto, Emil Schürer, Storia del popolo giudaico al tempo di Gesù Cristo (175 a.C.–135 d. C.), trad. it., vol. II, Brescia 1987, pp. 675–677 e 689.

4 Per il testo greco del *Nuovo Testamento* abbiamo seguito l'edizione di Agostino Merk (Pontificio Istituto Biblico, 1984), per quello latino della *Vulgata* l'edizione curata da Bonifatius Fischer, Jean Gribomont, Hedley Frederik Davis Sparks, Walter Thiele e Robert Weber (Württembergische Bibelanstalt, 1975), cui è stata aggiunta la punteggiatura. Nel corso del presente lavoro si noterà, tuttavia, come gli autori cristiani dei primi secoli spesso non seguano la *Vulgata*, ma attingano ad altre versioni del *Nuovo Testamento* o citino a memoria, rielaborandoli, i passi scritturistici. In particolare, per quel che concerne i brani oggetto di questo studio, appaiono significative le varianti *anima una et cor unum* e *cor et anima unum* rispetto all'espressione, riportata nella *Vulgata*, *cor et anima una.* Per il peculiare caso rappresentato da Agostino e dal suo intervento sul testo degli *Atti* cf. bibliografia citata in Bori, Chiesa primitiva, pp. 125–126 n. 15 e *infra*, n. 16.

36 Ἰωσὴφ δὲ […], Λευίτης, Κύπριος τῷ γένει, 37 ὑπάρχοντος αὐτῷ ἀγροῦ, πωλήσας ἤνεγκεν τὸ χρῆμα καὶ ἔθηκεν πρὸς τοὺς πόδας τῶν ἀποστόλων.

32 *Multitudinis autem credentium erat cor et anima una nec quisquam eorum quae possidebant aliquid suum esse dicebat sed erant illis omnia communia.* […] 34 *Neque enim quisquam egens erat inter illos; quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant vendentes adferebant pretia eorum quae vendebant* 35 *et ponebant ante pedes apostolorum. Dividebantur autem singulis prout cuique opus erat.*

36 Joseph autem […] *Levites Cyprius genere* 37 *cum haberet agrum vendidit illum et adtulit pretium et posuit ante pedes apostolorum.*

Il distacco dai beni personali e la condivisione di questi con i fratelli può, quindi, avvenire solo grazie alla piena comunione di cuore (*καρδία*) e anima (*ψυχή*), posta dall'autore degli *Atti* quale premessa e segno della profondità dell'esperienza che giungeva a informare di sé l'intimo di quanti la vivevano. Con l'espressione «un cuore e un'anima sola» o con l'avverbio *ὁμοθυμαδόν*, «unanimamente», più volte ripetuto nel corso degli *Atti*,[5] l'evangelista intendeva, infatti, indicare non una semplice consonanza di intenti, non la classica *ὁμόνοια*, per i latini *concordia*,[6] né un'amicizia o il legame tra un gruppo di persone in accordo tra loro, ma una relazione caratterizzata da perfetta armonia, dall'unanimità di sentimenti, pensieri e azioni.[7]

In questa comunità non sembra trovar posto nessuna possibilità di distinzione che non sia, come quella messa in atto dal levita Giuseppe, motivata dal servizio ai fratelli. Una tale forma di «livellamento» non poteva che scoraggiare, almeno in teoria, le adesioni dei membri delle classi più elevate, tradizionalmente inclini a far valere la propria superiorità. In pratica, tuttavia, già in alcune delle

5 Cf. *Ac.* 1.14, 2.46, 4.24, 5.12, 15.25. Occorre precisare, tuttavia, che negli *Atti* l'avverbio *ὁμοθυμαδόν* non era usato solo in riferimento alla prima comunità cristiana (cf. *Ac.* 7.57, a proposito di quanti martirizzarono Stefano; 8.6, riferito alle folle che ascoltavano Filippo; 12.20, sui cittadini di Tiro e Sidone; 18.12, sui Giudei che trascinarono Paolo in tribunale; 19.29, sugli abitanti di Efeso che si recarono nel teatro): il termine faceva parte del frasario dell'autore. D'altro canto, se l'avverbio non è presente nel versetto 2.46 della cosiddetta «recensione occidentale» degli *Atti*, le altre varianti di questo testo mirano a rafforzare l'immagine di una comunità salda nell'unità: Bori, Chiesa primitiva, pp. 199–201.

6 Sull'importanza che gli antichi annettevano alla concordia, un bene da ricercare e salvaguardare, cf. Klaus Thraede, Homonoia (Eintracht), in: Reallexikon für Antike und Christentum (RLAC), Band XVI, Stuttgart 1994, coll. 176–289; Ines D'Arco, Il culto di *Concordia* e la lotta politica tra IV e II sec. a.C., Roma 1998; Frédéric Hurlet, Le *consensus* et la *concordia* en Occident (I^{er}–III^{e} siècle apr. J.-C.). Réflexions sur la diffusion de l'idéologie impériale, in: H. Inglebert (a cura di), Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage à Claude Lepelley, Paris 2002, pp. 163–178; G. Daverio Rocchi (a cura di), Tra concordia e pace: parole e valori della Grecia antica, Milano 2007; S. Cataldi, E. Bianco, G. Cuniberti (a cura di), Salvare le *poleis*, costruire la concordia, progettare la pace, Alessandria 2012.

7 Gérard Rossé, Atti degli apostoli. Commento esegetico e teologico, Roma 1998, pp. 224–225 sottolinea che si tratta di una «comunione più profonda basata sulla fede». Sull'aspetto della condivisione cf. Maria Grazia Mara, Nota sulle ragioni della carità nell'antichità cristiana, in: Augustinianum 40 (2000), pp. 5–19, in partic. pp. 7–8.

prime comunità era forte la tentazione di trattare diversamente quanti entravano in contatto con esse: la *Lettera di Giacomo*, che immagina uno scenario in cui un ricco e un povero, entrati nell'assemblea dei credenti, ricevono accoglienze diseguali in funzione della loro ricchezza, mette in guardia dall'adottare un simile comportamento, ricordando la predilezione del Signore nei confronti dei poveri.[8] La tensione tra l'ideale di piena fraternità e comunione e la realtà quotidiana era, quindi, avvertita come un problema già dai primi cristiani.

La morale evangelica, dal canto suo, non condannava la ricchezza, ma la concepiva ancora una volta in funzione dell'amore al prossimo e della vita della comunità. Emblematico, a tal proposito, il brano noto come «pericope del giovane ricco». L'uomo, che solo l'evangelista Matteo definisce giovane,[9] afferma di avere osservato i comandamenti ebraici (dunque, si può supporre, anche quello dell'elemosina, intesa come donazione di una parte delle proprie sostanze ai poveri) e, nella versione matteana, domanda a Gesù se dovesse fare altro per ereditare la vita eterna. Egli, in realtà, sembra aver chiesto più che altro una conferma del suo operato, come farebbe pensare il fatto che, nei racconti offerti dagli evangelisti Marco e Luca, il ricco si limita ad affermare di avere osservato i comandamenti, senza porre altre domande. Gesù, tuttavia, lo sorprende: lo invita a fare di più, a seguirlo, in primo luogo vendendo i propri beni e donando il ricavato ai poveri. Sia tale pericope, sia il racconto dell'obolo della vedova, che aveva versato nel tempio, a differenza degli altri, tutto il denaro di cui disponeva per vivere (*ὅλον τὸν βίον αὐτῆς),*[10] vanno letti attraverso la medesima linea interpretativa: non importa quanto si possieda e quanto si è già fatto, importa la disponibilità, continuamente rinnovata e accresciuta, a distaccarsi dalle ricchezze possedute.

D'altro canto, il parallelismo, linguistico e contenutistico, tra il brano del *Vangelo di Luca* («pericope del giovane ricco») e quello degli *Atti degli apostoli* (vita della prima comunità cristiana) indica che i poveri ai quali il ricco avrebbe dovuto distribuire i soldi ricavati dalla vendita dei suoi possedimenti erano, almeno secondo l'evangelista Luca, i poveri della comunità.[11]

8 *Gc.* 2.1–9; Paul Bony, L'Église et les pauvres, Paris 2001, pp. 124–128.

9 *Mt.* 19.20 e 22.

10 «Pericope del giovane ricco»: *Mt.* 19.16–30; *Mc.* 10.17–31; *Lc.* 18.18–30; obolo della vedova: *Mc.* 12.41–44, *Lc.* 21.1–4.

11 Si veda, in particolare, l'impiego in entrambi i passi del verbo *διαδίδωμι* (gli altri due *Vangeli* presentano, invece, il verbo *δίδωμι*, che nella *Vulgata* diviene *dare* nei corrispondenti brani dei sinottici): Gérard Rossé, Il vangelo di Luca. Commento esegetico e teologico, Roma 2001[3], p. 707 e n. 115. Non sarà un caso che Agostino, nell'illustrare la condotta da seguire a quanti avessero desiderato entrare nel suo monastero, indichi una duplice possibilità di destinazione delle ricchezze: *aut erogare pauperibus, aut in commune mittere* (Aug. *serm.* 355.6, ed. Jean-Paul Migne, PL 39, 1865), o «donare ai poveri» (al di fuori della comunità monastica) o «mettere i beni in comune» all'interno della stessa comunità. Una duplice interpretazione del precetto evangelico era sempre possibile.

I *Vangeli* ammettono, quindi, in linea con le prescrizioni ebraiche, la validità dell'elemosina, ossia della cessione di una anche minima parte dei propri beni in favore dei poveri,[12] ma invitano ogni fedele a compiere una scelta totalitaria: rinunciare ai beni materiali per seguire Dio e servirlo in totale libertà.

Nelle opere degli scrittori ecclesiastici dei primi secoli il motivo del buon uso della ricchezza è ben presente; esso assume non di rado la forma di commento di alcuni brani della Scrittura, tra i quali occupano un posto di rilievo, anche se in misura diversa, la «pericope del giovane ricco» e la descrizione della vita di comunione praticata dalla prima comunità cristiana. In questa sede verranno presi in esame solo alcuni esempi provenienti dall'Occidente tardoantico (IV–VI sec. d.C.) che sono apparsi particolarmente significativi ai fini della presente indagine.

Il riferimento ad *Ac.* 4.32–35: le comunità monastiche

Sebbene tutti i cristiani siano chiamati a confrontarsi con il modello di comunità descritto negli *Atti degli apostoli*, la comunione dei beni, intesa in senso integrale, venne considerata un modello applicabile e applicato soprattutto nelle comunità monastiche.[13]

In questa sede si è preferito affrontare solo in maniera marginale il tema della comunione dei beni praticata all'interno delle comunità monastiche e ciò per due motivi: sia perché in passato esso è stato oggetto di studi specifici[14] sia, soprattutto, perché proprio la supposizione che il modello di comunione dei beni fosse (e potesse essere) meno facilmente attuato in contesti ecclesiali più ampi, costituiti da gruppi di fedeli buona parte dei quali coniugati, è parsa meritevole di approfondimenti. In particolare, si tenterà di capire in che modo e in che misura i Padri della Chiesa abbiano inteso additare la comunione dei beni «integrale» quale modello da vivere all'interno di una comunità «aperta», formata sia da laici sia da consacrati e contrapposta a quelle monastiche, i cui membri erano numericamente circoscritti e, spesso, vincolati da apposite disposizioni alla pratica della povertà.

In merito alla comunione dei beni vissuta all'interno delle comunità monastiche è, comunque, opportuno soffermarsi su due aspetti. In primo luogo,

12 *Mt*. 26.9 e 11, *Mc*. 14.5 e 7, *Gv*. 12.5–8; cf. pure *Gv*. 13.29.

13 Si veda, ad esempio, quanto affermato da Cassiano, secondo cui un simile modello, inizialmente messo in atto da tutta la Chiesa, sarebbe stato in seguito imitato solo nei monasteri: «tale, dico, era allora tutta la Chiesa, mentre adesso è difficile trovarne pochi nei cenobi» (Cassian. *conl.* 18.5, ed. Eugène Pichery, Les Éditions du Cerf, 1959: *talis, inquam, erat tunc omnis ecclesia, quales nunc perpaucos in coenobiis invenire difficile est*).

14 Bori, Chiesa primitiva, pp. 145–178, ove bibliografia; per Cassiano cf. anche Adalbert de Vogüé, Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'antiquité, 1.6: Les derniers écrits de Jérôme et l'œuvre de Jean Cassien (414–428), Paris 2002, in partic. pp. 321–322.

occorre precisare che la povertà vissuta dai monaci non era sempre la stessa, ma presentava, al contrario, notevoli sfaccettature. L'eremita praticava una rinunzia ai beni diversa da quella attuata dal cenobita e, del resto, anche nell'ambito del cenobitismo vi erano significative differenze: beni e ricchezze provenivano alle comunità cristiane circostanti sia dal lavoro dei monaci d'Egitto sia dalla povertà individuale vissuta dai Benedettini, che donavano il loro superfluo.[15] In questi e altri casi simili, tuttavia, e almeno nei confronti di quanti non vivevano nei monasteri, si può parlare di attività caritativa più che di «comunione dei beni»: i monaci donavano il frutto del loro lavoro e gli altri lo ricevevano, senza che vi fosse necessariamente tra essi la condivisione di sentimenti, pensieri e azioni propria della prima comunità cristiana. In secondo luogo, per quel che concerne il modo in cui i cenobiti in genere erano chiamati a vivere la povertà, è utile richiamare alcune importanti acquisizioni ravvisabili nel pensiero di Agostino, che, pur molto articolato e snodatosi nel tempo, segna in questo come in altri casi un momento di svolta rispetto alla tradizione precedente.

Innanzitutto, l'unanimità di spirito evidenziata dal brano degli *Atti* viene più volte ribadita quale premessa o caratteristica per nulla scontata ma necessaria alla vita in comune e alla condivisione dei beni: «il motivo principale per il quale siete riunite insieme», scrive in una lettera rivolta intorno al 424 d.C. alle consorelle del monastero di Ippona, «è che abitiate unanimi nella casa e che sia tra voi *un cuor solo e un'anima sola* in Dio. E non dite che qualcosa è vostro, ma siano tra voi *tutte le cose in comune*».[16]

Il vescovo di Ippona giunge, poi, a non ritenere la comunione di vita delle comunità monastiche un'esperienza destinata ad incidere unicamente sull'agire di una ristretta cerchia di individui. In una delle sue *Enarrationes in Psalmos* Agostino afferma che le comunità monastiche hanno il compito di attualizzare e

15 Per quanto concerne i monaci dell'Egitto cf. Cassian. *coen.* 10.22; sulla povertà benedettina cf. Bened. *reg.* 55.9 e 12. Più in generale, su come il precetto della povertà era inteso nelle varie regole monastiche cf. Giuseppe Turbessi, Regole monastiche antiche, Roma 1990; Laura Swan, Le madri del deserto. Detti, vite e storie di donne del Cristianesimo delle origini, trad. it., Milano 2005 (ed. or. 2001), in partic. pp. 118–138.

16 *Epist.* 211.5: *primum propter quod estis in unum congregatae, ut unanimes habitetis in domo et sit uobis* cor unum et anima una *in Deum et non dicatis aliquid proprium, sed sint uobis* omnia communia (ed. Aloys Goldbacher, CSEL, 1911); cf. anche *Praec.* 1.2 e l'illuminante brano dell'*epist.* 243.4, che ben illustra come la comunione dei beni fosse strettamente legata alla condivisione delle anime: *sic enim anima tua non est propria, sed omnium fratrum* («così la tua anima non è tua, ma di tutti i fratelli»). L'importanza annessa da Agostino all'unanimità di spirito intesa nel senso di concordia fraterna all'interno delle comunità monastiche è stata oggetto di numerose discussioni: cf. Luc Verheijen, Saint Augustin, in: Théologie de la vie monastique. Étude sur la Tradition patristique, Paris 1961, pp. 203–211 e Dominique Sanchis, Pauvreté et charité fraternelle chez Saint Augustin. Le commentaire augustinien de *Actes* 4, 32–35 entre 393 et 403, in: Studia monastica 4 (1962), pp. 7–33; Carlo Scaglioni, Verso la beatitudine: l'esegesi di Agostino, in: Visonà, *Per foramen acus*, pp. 399–528, in partic. pp. 410–411; Adalbert de Vogüé, Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'antiquité, 1.3: Jérôme, Augustin et Rufin au tournant du siècle (391–405), Paris 1996, pp. 179, 213, 217, 351 e 394.

testimoniare la validità del modello di unione fraterna rappresentato dalla prima comunità di Gerusalemme; in tal modo, la benedizione derivante dalla loro concorde condotta di vita si sarebbe propagata all'interno dell'intera compagine ecclesiale e non solo: «né questa benedizione riguarda tutti, ma alcuni, dai quali tuttavia si riversa sugli altri».[17]

Per inciso, si osservi che, nell'additare ai suoi monaci il modello di comunione dei beni della prima comunità cristiana, Agostino fece ricorso all'esempio rappresentato da lui stesso, ispirandosi in questo alla tradizione degli *exempla* che affondava le sue radici nella cultura e nella formazione classica prima ancora che cristiana, rendendo così manifeste le concrete possibilità di attuazione dei precetti scritturistici.[18]

L'imitazione del modello di rinuncia ai beni e della loro comunione tra fratelli comportava, d'altro canto, il rispetto dei diritti degli eventuali eredi di quanti desideravano entrare in monastero: il caso di Ianuario, che in punto di morte dichiarò di voler donare alla Chiesa una somma della quale non doveva più disporre giacché aveva fatto voto di povertà, offre ad Agostino l'occasione per rilevare come tale ricchezza sia fonte di discordia tra i figli, ai quali spettava; il vescovo, inoltre, mostrò di comportarsi con equità, rinunciando a reclamare l'eredità per la sua Chiesa e anteponendo l'interesse degli eredi diretti, peraltro minorenni e di cui egli doveva sentirsi in qualche modo tutore, a quello della comunità.[19] Dunque, di fronte allo sdegno derivante dal comportamento non coerente del monaco e nel rispetto dei due ragazzi, Agostino preferisce applicare, da profondo conoscitore della legge qual era, il principio di «successione legittima», secondo il quale quando un figlio viene trascurato o diseredato senza validi motivi il testamento viene annullato:[20] nel caso dell'eredità di Ianuario il testamento non fu annullato per via legale, ma venne reso inefficace dalla rinuncia all'eredità da parte di chi era stato designato a riceverla, ossia la Chiesa rappresentata da Agostino.

17 Aug. *in. psalm. enarr.* 132.1 (ed. Eligius Dekkers, Jean Fraipont, CC SL, 1956): *nec ad omnes pertineat ista benedictio, sed ad quosdam, a quibus tamen descendat ad ceteros.*

18 *Serm.* 355.2 (del 425–426 d.C.); cf. Poss. *v. Aug.* 5.1 e le osservazioni di Brigitta Stoll, Einige Beobachtungen zur *vita Augustini* des Possidius, in: E. A. Livingstone (a cura di), Studia patristica XXII. Papers presented to the Tenth International Conference on Patristic Studies Held in Oxford 1987, Leuven 1989, pp. 344–359. Non era la prima volta che Agostino affermava di aver messo in pratica i dettami della Scrittura; in *epist.* 157.4.39 (del 414–415 d.C.), tuttavia, il brano di riferimento è rappresentato dalla «pericope del giovane ricco», del resto spesso contenutisticamente collegata ai versetti degli *Atti* (cf. anche *Vita Antonii*, 2.2–3): Scaglioni, Verso la beatudine, pp. 407–410; sulla concretizzazione del brano degli *Atti* nella comunità monastica formatasi attorno ad Agostino cf. Brown, Through the Eye, pp. 167–169.

19 *Serm.* 355.3–4. Lietta De Salvo, *Nolo munera ista* (Aug. *serm.* 355.3): eredità e donazioni in Agostino, in: Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana, IX, Napoli 1993, pp. 307–310.

20 Biondo Biondi, *Diritto ereditario romano. Parte generale*, Milano 1954, pp. 167–168.

Imitare il modello di perfetta comunione prospettato dagli *Atti* presentava, dunque, qualche difficoltà di attuazione anche alle persone che avevano esplicitamente scelto di vivere in una comunità monastica.

Il riferimento ad *Ac.* 4.32–35: un modello valido per tutto il popolo di Dio

Nonostante ciò, non solo i monaci ma tutto il popolo di Dio veniva esortato a considerarsi parte di una stessa comunità, che doveva ispirarsi a quella di Gerusalemme. Così ancora una volta Agostino, del cui pensiero il testo degli *Atti* appare, com'è stato osservato, un «elemento costitutivo», invitava i seguaci del donatismo – movimento scismatico molto diffuso in Africa che propugnava la purezza della Chiesa e l'invalidità del battesimo amministrato da peccatori – a rientrare «nella società dell'unità» (*in unitatis societatem*); a tale scopo egli additava la comunità di Gerusalemme, tra i cui membri vigeva la comunione di anime e beni, come esempio per tutti i cristiani: «facciamo ciò che è scritto negli *Atti degli apostoli*» (*faciamus quod scriptum est in Actibus Apostolorum*).[21] Se la prima comunità di Gerusalemme aveva costituito un modello limitato nel tempo, tale unanimità e comunione era destinata a reiterarsi continuamente nella vita quotidiana della Chiesa.[22] Per Ilario di Poitiers, d'altro canto, l'unità dei credenti era una realtà già presente nel corpo mistico, ma anche un modello di perfezione cui tendere: «Quando avverrà ciò che è scritto: 'tutti coloro che credevano avevano un cuore e un'anima sola', allora saremo la città di Dio».[23]

Nella continua tensione tra una realtà testimoniata nel passato e un obiettivo da raggiungere compiutamente nel futuro, è cruciale la problematica dell'attuazione concreta del modello degli *Atti* nel presente della Chiesa. Destinatari delle esortazioni all'unanimità e alla condivisione dei beni erano in particolare i cristiani benestanti, la cui disponibilità a distaccarsi dalle ricchezze avrebbe molto giovato alla Chiesa, sia in termini concreti sia perché il loro esempio avrebbe potuto indurre anche altri a fare altrettanto.[24]

Cromazio di Aquileia, denunciando l'avarizia, la cupidigia, l'invidia, la discordia e il dissenso esistente in città, insiste sul concetto di *commune* ed esorta i destinatari dei suoi discorsi a condividere le sorti di quanti si trovano in situazioni di necessità; citando l'esempio della comunità cristiana di Geru-

21 *Epist.* 185.9.36.

22 Bori, Chiesa primitiva, pp. 125–143 e, in partic., p. 136.

23 Hilar. *in psalm.* 121.5 (ed. Jean Doignon, Roland Demeulanaere, CC SL, 2009): *cum fuerit, ut scriptum est: Erat autem omnium, qui credebant, cor et anima unum, tunc erimus ciuitas Dei.*

24 Sull'impatto sociale delle scelte evangeliche praticate con radicalità cf. Aug. *util. cred.* 17.35 (ed. Joseph Zycha, CSEL, 1891): *populi probant, populi audiunt, populi favent, diligunt postremo populi*, «la gente approva, la gente ascolta, la gente approva, la gente, in ultimo, apprezza».

salemme, di cui esalta a più riprese la *caritas* e l'*unanimitas*, egli incoraggia i suoi fedeli a realizzare la piena comunione, dello spirito e dei beni materiali.[25]

Zenone di Verona, dal canto suo, giunge ad affermare, sul solco di una lunga tradizione,[26] che nessuno può dire suo ciò che possiede e cita a sostegno di tale affermazione proprio il brano degli *Atti degli apostoli*. Tuttavia, la soluzione prospettata non è la vendita di tutto ciò che si possedeva, ma l'aiutare chi è nel bisogno donando una parte delle proprie sostanze (ad esempio, convertire in denaro anche un solo gioiello: «O quante vite perdute pendono dalla collana di una pia matrona!»); e a chi gli obietta la presenza di figli, che non sarebbe giusto privare di una parte dell'eredità, Zenone risponde invitando a confidare nella Provvidenza divina, la quale non mancherà di ricolmare di beni chi dona con generosità.[27]

Ai cristiani benestanti veniva chiesto, quindi, in primo luogo di imitare la mirabile concordia e consonanza di pensieri esistente tra i membri della prima comunità cristiana di Gerusalemme; questa sarebbe stata la premessa che avrebbe consentito loro di guardare alle necessità dei poveri come alle proprie e di donare parte dei propri beni nella misura suggerita dall'amore fraterno.

Siamo solo parzialmente in grado di verificare quanto simili esortazioni siano state ascoltate e tradotte in pratiche virtuose; se è possibile richiamare esempi concreti di carità, più difficile è stabilirne le motivazioni.

Un esempio illustre è rappresentato dalla nobildonna romana Paola. Girolamo impiega, a proposito dell'attività caritativa di Paola, il verbo *divido*, lo stesso del brano degli *Atti* (nella versione della *Vulgata*): «ella divideva il suo denaro ad ognuno, affinché ognuno avesse il necessario, non per il superfluo, ma per l'indispensabile. Nessuno dei poveri si allontanò da lei a mani vuote».[28] Vi è qui, come si può osservare, un richiamo implicito al brano degli *Atti*.[29]

25 Chromat. *serm.* 31.4 (ed. Joseph Lemarié, CC SL, 1974); cf. anche 1.7. Sulle denunce «sociali» di Cromazio cf. Vittorio Cian, La catechesi aquileiese nel IV secolo, Trieste 1993, pp. 57–58. Ad Aquileia il tenore di vita era elevato (cf. Vanna Vedaldi Iasbez, Fonti letterarie sull'economia di Aquileia in età romana, in: G. Cuscito, C. Zaccaria (a cura di), Aquileia dalle origini alla costituzione del ducato longobardo: territorio, economia, società. Atti della XXXVII settimana di studi aquileiesi (18–20 maggio 2006), Trieste 2007, pp. 41–73, in partic. pp. 48–49 e 56–60) e per questo Cromazio insiste più volte sul tema del buon uso della ricchezza: Claire Sotinel, Identité civique et christianisme. Aquilée du III^e^ au VI^e^ siècle, Roma 2004, pp. 222–223.

26 A mero titolo di esempio, cf. *Didaché* 4.8; in merito al pensiero di Ambrogio sul tema cf. Ernesto Frattini, Proprietà e ricchezza nel pensiero di S. Ambrogio, in: RIFD 39 (1962), pp. 745–766; Brown, Through the Eye, pp. 131–134.

27 Zeno 2.1.17–21 (ed. Bengt Löfstedt, CC SL, 1971, dal cui paragrafo 9 è tratta la frase tradotta nel testo: *O quantarum neces animarum in phaleris pendent timoratae matronae!*).

28 Hier. *epist.* 108.16 (ed. Jérôme Labourt, Les Belles Lettres, 1955): *ita enim singulis suam pecuniam dividebat, ut singulis necessarium erat* […] *nemo ab ea pauperum vacuus reversus est*).

29 *Ac.* 4.35: *con neque enim quisquam egens erat inter illos* […]; *dividebantur autem singulis, prout cuique opus erat.*

Tuttavia, il paragone non poteva essere esplicitato; le due forme di carità, infatti, differivano profondamente nella sostanza: nella prima comunità cristiana vigeva il regime di comunione dei beni e il ricavato della vendita dei possedimenti veniva deposto ai piedi degli apostoli, dai quali era diviso tra i membri della comunità,[30] mentre Paola si ispirava al modello di Gerusalemme senza perdere la propria identità di donatrice e distributrice. Paola, dunque, rimase protagonista della sua attività caritativa, non «scomparve» dietro le sue donazioni; lo stesso Girolamo scrisse di lei: «si nascondeva e non si nascondeva. Rifuggendo la gloria, meritava la gloria».[31] Tale posizione di preminenza venne mantenuta anche quando ella abbracciò la vita comunitaria, ritirandosi a vivere nel monastero da lei fondato: neppure in questo caso Girolamo parlò di condivisione di cuore e anima sull'esempio della prima comunità cristiana.[32]

Diverso il caso di Melania Iuniore, che affidò ad una compagna l'incarico di dirigere il monastero da lei fondato e di cui il biografo mette in risalto la *συμπάθεια*, letteralmente la «capacità di condividere i sentimenti altrui», mostrata nei confronti delle altre consorelle: solo in virtù di tale *συμπάθεια* e, dunque, di una superiorità nell'amore secondo i dettami evangelici («chi vuol essere il primo tra voi sarà vostro schiavo»), ella divenne comunque una superiora *in pectore*, cui fu rivolta in definitiva l'obbedienza delle consorelle, che «cercavano di ascoltarla in ogni cosa» (*ἐσπούδαζον κατὰ πάντα αὐτὴς ὑπακούειν*).[33] Ma occorre dire che proprio il mantenimento di una certa forma di prestigio anche «formale» rendeva il modello di Paola maggiormente imitabile agli occhi degli altri aristocratici;[34] si noti, d'altronde, che, anche in questo caso, si trattava di

30 Rossé, Atti degli apostoli, p. 227 e n. 118. Va notato che in un caso Agostino interpreta l'impersonale *distribuebatur* del testo biblico a sua disposizione (diverso dalla *Vulgata*, che riporta *dividebantur*) attribuendo agli apostoli la responsabilità della ripartizione: *vendebant omnia quae habebant et pretia rerum suarum ante pedes apostolorum ponebant, ut ipsi distribuerent unicuique, sicut cuique opus erat* (Aug. *catech. rud.* 23, ed. J.-B. Bauer, CC SL, 1969). L'importanza di una gestione controllata delle elemosine era, del resto, evidente: la *Didasc. apost.* 9 raccomanda, ad esempio, di non fare elemosina all'insaputa del vescovo.

31 Hier. *epist.* 108.3: *latebat et non latebat. Fugiendo gloriam, gloriam merebatur*; cf. anche 108.5 e 10.

32 Nelle stesse comunità monastiche il ruolo di direttori spirituali era spesso degli uomini o delle donne che le avevano fondate. Questo è, ad esempio, il caso di Paola (Hier. *epist.* 108.20), Melania Seniore e Olimpiade, che, anche dopo avere scelto la vita di comunione, rimangono in tal mondo distinte dalle altre consorelle: Elisabeth Ann Clark, Authority and Humility: a Conflict of Values in Fourth-Century Female Monasticism, in: Byzantinische Forschungen 9 (1985), pp. 17–33.

33 *V.Mel.* 41 (ed. Denys Gorce, Les Éditions du Cerf, 1962); la corrispondente versione latina (la quale, dal canto suo, si limita a precisare che le consorelle avevano compreso chi si preoccupava di rendere meno dura la loro vita) interpreta la *συμπάθεια* come amore: *amans sorores* (ed. Patrick Laurence, 2002). Cf. *Mt.* 20.26–28, *Mc.* 10.43–45, *Lc.* 22.26–27.

34 Franca Ela Consolino, Modelli di comportamento e modi di santificazione per l'aristocrazia femminile d'Occidente, in: A. Giardina (a cura di), Società romana e impero tardoantico, I: Istituzioni, ceti, economie, Roma/Bari 1986, pp. 273–306 e 684–699, in partic. pp. 279–280; Patrick Laurence, Jérôme et le nouveau modèle féminin. La conversion à la «vie parfaite», Paris 1997.

una comunione di sentimenti vissuta tra consorelle, all'interno di una cerchia di persone che avevano abbracciato la vita monastica.

La «pericope del giovane ricco»: un altro modello di condivisione dei beni

Più che il racconto della vita della prima comunità cristiana di Gerusalemme, fu la pericope cosiddetta «del giovane ricco» a rappresentare l'esempio con il quale i fedeli benestanti erano chiamati a confrontarsi e ciò per due ragioni: innanzitutto, il quadro descritto dal brano degli *Atti* offriva un modello di comunità ed era, quindi, applicabile solo all'interno di gruppi più circoscritti, come quelli costituiti da monaci, o più ampi, comprendenti l'insieme delle realtà ecclesiali operanti in un determinato territorio; in secondo luogo, questa comunità doveva essere caratterizzata da una piena consonanza di spirito, che, come si è visto, non era facile da realizzare.

Nel corso dei primi secoli si ebbero svariate interpretazioni di tale pericope, ma fu soprattutto nel IV secolo che il dibattito ermeneutico si fece più serrato, probabilmente anche in risposta all'ampia eco suscitata dall'applicazione letterale dei dettami evangelici messa in atto da illustri esponenti dell'aristocrazia tardoantica: si pensi ai casi, particolarmente eclatanti e divenuti paradigmatici, della coppia di coniugi Paolino-Terasia e di quella Piniano-Melania.[35]

In entrambi i casi, discendenti di nobili prosapie si trovarono ad essere eredi di cospicui patrimoni; alla morte dei rispettivi figli essi decisero di vendere i possedimenti e di donare le proprie ricchezze in favore dei poveri, per poi abbracciare la vita consacrata, ma, mentre Paolino divenne vescovo della città di Nola, sappiamo che Piniano rifuggì accuratamente dalla carriera ecclesiastica, che pure gli avevano proposto,[36] preferendo una vita trascorsa tra la preghiera e il raccoglimento.

Tuttavia, l'esempio offerto da Paolino e Melania, e seguito dai rispettivi consorti, non intendeva né poteva essere vincolante. Né Paolino né Melania si proporranno quali modelli da imitare, forse in ragione di una comprensibile modestia o perché coscienti della difficoltà che altri effettuassero la loro stessa scelta radicale: Paolino rivolgerà parole di lode nei confronti del ricco Turcio Aproniano, che aveva abbracciato la vita ascetica, senza esaltarne una totale

35 Valerio Neri, La scelta di Paolino e Melania ed il dibattito contemporaneo sulla pericope del «giovane ricco», in: Adamantius 20 (2014), pp. 366–388.

36 Cf. il cosiddetto «incidente d'Ippona»: Aug. *epist.* 125 e 126; Claude Lepelley, Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire, tome I: La permanence d'une civilisation municipale, Paris 1979, pp. 385–388; Giovanni Alberto Cecconi, Un evergete mancato. Piniano a Ippona, in: Athenaeum 66 (1988), pp. 371–389; Vito Antonio Sirago, Incontro di Agostino con Melania e Piniano, in: M. Fabris (a cura di), L'umanesimo di Sant'Agostino. Atti del congresso internazionale (Bari, 28–30 ottobre 1986), Bari 1988, pp. 629–648, in partic. pp. 638–642.

rinuncia ai beni, probabilmente mai effettuata; Melania, dal canto suo, non rimproverò allo zio Volusiano la condotta di vita agiata, né lo invitò ad alienare i suoi beni.[37]

Ambrogio e Agostino, che pure esaltano, rispettivamente, la scelta di Paolino e quella di Melania e Piniano, non li propongono in modo esplicito quali modelli da imitare.[38] Ambrogio, però, biasima coloro i quali disprezzano le scelte radicali in nome del rango e della famiglia e invita i cristiani a non provare imbarazzo nell'applicare alla lettera i precetti scritturistici:[39] egli stesso, membro di un'illustre e facoltoso casato, aveva impiegato le sue ricchezze a favore della Chiesa e così aveva fatto anche Agostino, che però apparteneva ad una famiglia certamente meno agiata di quella di Ambrogio.[40]

D'altronde, neppure il rigorista Girolamo suggerì a tutti di seguire alla lettera l'invito evangelico a vendere i propri possedimenti, ma propose ad alcuni, in particolare ai cristiani più ricchi e dotati di progenie, forme di compromesso, giustificate da interpretazioni meno letterali della stessa pericope e volte a tutelare il patrimonio delle loro illustri casate.[41] Tale prospettiva è ribaltata in

37 Paul. Nol. *carm.* 21, vv. 60–83 e 203–217; *V.Mel.* 53. Melania e Piniano, d'altro canto, avevano compiuto un percorso di ascesi e di abbandono delle ricchezze per nulla scevro di errori, grazie ai quali si attirarono le critiche dei contemporanei e non solo: cf. ad esempio, Francesco Paolo Rizzo, L'eresia pelagiana in Sicilia, in: Possana Barcellona, Teresa Sardella (a cura di), *Munera amicitiae.* Studi di storia e cultura sulla Tarda Antichità offerti a Salvatore Pricoco, Soveria Mannelli 2003, pp. 379–406.

38 Per il giudizio di Ambrogio sulla scelta di Paolino cf. Ambr. *epist.* 27.1; per quello di Agostino su Melania e Piniano cf. Aug. *epist.* 124.1 e 126.7.

39 Ambr. *epist.* 27.3–4.

40 In merito all'esempio offerto da Agostino, che aveva rinunziato a tutti i suoi beni, cf. n. 18. Più complesso il caso di Ambrogio: nonostante quanto affermato da Paul. *v. Ambr.* 38.5 (ed. Antoon Adrian Robertus Bastiaensen, Fondazione Valla, 1975: *Praedia etiam quae habebat, reservato usufructu germanae suae, donavit ecclesiae, nihil sibi quod hic suum diceret derelinquens, ut nudus atque expeditus miles Christum Dominum sequeretur, qui cum dives esset, propter nos pauper factus est, ut nos eius inopia ditaremur*), lo stesso Ambrogio avrebbe distinto il suo patrimonio, che pure era destinato ai poveri, da quello di Dio: *Respondi si a me peteret quod meum esset id est fundum meum, argentum meum, ius huiusmodi meum, me non refragaturum, quamquam omnia quae mea sunt essent pauperum, verum ea quae divina imperatoriae potestati non esse subiecta* (*epist.* 76.8, ed. Michaela Zelzer, CSEL, 1982). Secondo Santo Mazzarino, Storia sociale del vescovo Ambrogio, Roma 1989, pp. 28–30, il vescovo non avrebbe donato l'intero suo patrimonio (sul quale cf. Neil B. McLynn, Ambrose of Milan: Church and Court in a Christian Capital, Berkeley/Los Angeles/London 1994, pp. 69–71) alla Chiesa al momento dell'ordinazione episcopale (in tal senso cf. anche Brown, Through the Eye, p. 123, che però non cita l'illustre studioso italiano), ma negli anni successivi. È verosimile, a mio avviso, che ne sia rimasto (ancora per anni o fino alla morte) il proprietario dal punto di vista giuridico, ma che si sia comportato come se ne fosse l'amministratore o il *custos* per conto dei poveri, ai quali l'aveva, di fatto, donato: cf. quanto affermato sul piano generale dallo stesso Ambrogio in *Nab.* 14.58 (ma si veda anche 12.53, 16.67 e n. 26).

41 Neri, La scelta, pp. 381–383. Da Hier. *epist.* 127.4 sappiamo che Marcella avrebbe voluto donare ai poveri i propri beni, ma, per rispettare il desiderio di sua madre Albina, che pensava ai figli di suo figlio, Marcella riservò ai suoi ricchi parenti i gioielli e l'intero mobilio. Girolamo, che lodava la «prudenza nel distribuire» (*prudentia dispensandi*) di Paola (*epist.* 108.16), avrebbe comunque desi-

Ambrogio: proprio i parenti meno abbienti non devono essere privati della loro parte di eredità. Ambrogio disapprova coloro che donano alla Chiesa ciò che sottraggono ai propri familiari, giacché «Dio non cerca una donazione costruita sulla fame dei genitori […]; poiché la misericordia richiede di cominciare dal dovere della propria casa».[42] Agostino, dal canto suo, afferma esplicitamente di essere disposto ad accettare le donazioni destinate alla sua Chiesa, purché esse non ledano gli interessi degli eredi; egli propone, quindi, una soluzione: quanti desiderassero donare qualcosa alla Chiesa considerino Cristo uno degli eredi e dividano così il patrimonio in parti uguali: «se uno ha un figlio, consideri Cristo un secondo figlio; se ne ha due, consideri Cristo un terzo; se ne ha dieci, consideri Cristo l'undicesimo e io accetto (l'undicesima parte)».[43]

Lo stesso Paolino, nel commentare la grande distribuzione di elemosine operata da Pammachio in memoria della moglie Paolina, afferma che le ricchezze di Pammachio sono «le mammelle dei poveri» (*ubera pauperum*): proprio il loro mantenimento consente di nutrire continuamente i poveri.[44]

Le grandi personalità ecclesiastiche, quindi, si rendevano conto di quanto potesse essere rischioso e foriero di ripercussioni negative sull'intera comunità cristiana se tanti ricchi aristocratici avessero alienato il proprio patrimonio: sarebbero venuti a mancare alcuni pilastri della società, i più influenti a livello politico, sociale ed economico, i patrimoni non donati alle chiese ma venduti a scopo caritativo o trasmessi in eredità ai parenti sarebbero stati accentrati nelle mani di quanti non avevano abbracciato il cristianesimo o lo avevano fatto senza troppa convinzione e la stessa società cristiana sarebbe stata duramente minacciata in mancanza di figure che ne patrocinassero la causa.

derato che ella fosse «più cauta nelle questioni familiari» (*cautior in re familiari: epist.* 108.15). Sulla posizione di Girolamo nei confronti dei ricchi cristiani che alienavano solo una parte dei propri beni cf. Luigi Franco Pizzolato, Una società cristiana alle prese con un testo radicale: l'esegesi della pericope nella Chiesa latina post-costantiniana, in: Visonà, Per foramen acus, pp. 264–328, in partic. pp. 320–322; Roberta Franchi, «Va', vendi quello che hai e dàllo ai poveri» (Mt 19,21): l'esegesi geronimiana tra teologia e prassi, in: Élie Ayroulet, Aline Canellis (a cura di), L'exégèse de saint Jérôme, Saint-Étienne 2018, pp. 223–238, in partic. pp. 229–231; Benedetto Clausi, Gerolamo e la pericope del giovane ricco: un pensiero in movimento, in: ibid., pp. 239–258.

42 Ambr. *in Luc.* 8.77–79 (ed. Marc Adriaen, CC SL, 1957): *Non quaerit Deus donum de fame parentum* […], *cum misericordia a domestico progredi debeat pietatis officio.* Pizzolato, Una società, pp. 274–293.

43 Aug. *serm.* 355.4: *unum filium habet, putet Christum alterum; duos filios habet, putet Christum tertium; decem habet, Christum undecimum faciat, et suscipio.* Cf. anche *serm.* 86.11–13. Tale tematica è stata ampiamente trattata da Eberhard Friedrich Bruck, Kirchenväter und soziales Erbrecht. Wanderungen religiöser Ideen durch die Rechte der östlichen und westlichen Welt, Berlin/Göttingen/Heidelberg 1956, pp. 76–104 (sul motivo in Girolamo e Agostino).

44 Paul. Nol. *epist.* 13.18 (ed. Guilelmus Hartel, CSEL, 1894). Diversa la posizione dell'autore del *De divitiis* 12 (ed. Carl Paul Caspari, 1890), per il quale ogni forma di ricchezza è da condannare in nome dell'aspirazione alla radicalità evangelica: Santo Toscano, *Tolle divitem.* Etica, società e potere nel *De Divitiis*, Catania 2006, in partic. pp. 53–54.

In effetti, è ben noto come gli esponenti delle classi più abbienti che avevano abbracciato la nuova religione fossero gradualmente considerati, alla stregua di quanto era avvenuto nel mondo pagano, protettori e portavoce del popolo. Da essi, sui quali era ricaduto in passato l'onere delle manifestazioni evergetiche nei confronti della propria città, ci si aspettava ancora protezione e attenzione ai bisogni dei più deboli; tali ruoli potevano ben essere ricoperti sia da sacerdoti e vescovi sia da laici che, tuttavia, come si è detto, dovevano mostrare la loro influenza a livello politico, sociale ed economico per ottenere soddisfazione alle proprie richieste.[45]

La recezione del messaggio evangelico della condivisione dei beni negli epitaffi

Appare, quindi, naturale e comprensibile la preoccupazione mostrata dagli autori cristiani nei confronti di un'applicazione letterale generalizzata dei precetti evangelici. Ciò non toglie che l'attenzione ai bisogni del prossimo e la condivisione delle proprie ricchezze, sebbene non esattamente nella forma prospettata dagli *Atti*, continuarono ad essere virtù ricercate ed esaltate in ambito ecclesiastico.

Le epigrafi fatte incidere soprattutto da esponenti del clero ci mostrano, infatti, che il messaggio evangelico era stato recepito e interiorizzato a livello sia linguistico che contenutistico.

In una lapide proveniente da Roma si legge che il defunto fu «ricco per i poveri ma povero per sé» (*pauperibus dives sed sibi pauper*),[46] in un'altra, sempre

45 Ci si limiterà a citare solo alcuni studi sul tema: Rita Lizzi, I vescovi e i *potentes* della terra: definizione e limite del ruolo episcopale nelle due *partes imperii* fra IV e V secolo d.C., in: Éric Rebillard, Claude Sotinel (a cura di), L'évêque dans la cité du IV^e^ au V^e^ siècle. Image et autorité. Actes de la table ronde organisée par l'Istituto patristico Augustinianum et l'École française de Rome (Rome, 1 ^er^ et 2 décembre 1995), Roma 1998, pp. 81–104; Jean-Anatole Sabw Kanyang, *Episcopus et plebs*. L'évêque et la communauté ecclésiale dans les conciles africains (345–525), Bern 2000, pp. 255–284; Peter Brown, Povertà e *leadership* nel tardo impero romano, trad. it., Roma/Bari 2003, pp. 3–65; Claudia Rapp, Holy Bishops in Late Antiquity. The Nature of Christian Leadership in an Age of Transition, Berkeley/Los Angeles/London 2005, pp. 219–234. Circa i compiti che ci si attendeva svolgessero i ricchi e nobili cristiani in favore del popolo cf. ad esempio Peter Brown, Potere e cristianesimo nella tarda antichità, Roma/Bari 1995 (ed. or. 1992), pp. 137–138; M. R. Salzman, The Making of a Christian Aristocracy. Social and Religious Change in the Western Roman Empire, Cambridge (Mass.)/London 2002, pp. 205–209.

46 ICUR 4.12601 = ILCV 1195 = EDB42489 – http://www.edb.uniba.it/epigraph/42489 (3.5.2020), in cui si propone una datazione al V sec. d.C. e di cui si segue in questa sede la lettura: *Hic levitarum primus in ordine vivens / davitici cantor carminis iste fuit / inter bellorum strepitus et* [---] / [---] *temporis esse sui / ad requiem tendens promissaque regna fidelis / certus quod dominum cerneret ille suum / non illu sublimis honor non extulit ordo / <e> domuit rigidos plus pietate magis / iustitiae cultor vitae servator honestae / pauperibus dives sed sibi pauper erat / ecce Deusdedit nomen qui forte gerebas / ecce deus dedit regna beata tibi.*

romana, il presbitero Augustus è definito «prodigo per i poveri, ricco per te».[47] Negli epitaffi scritti nel VI sec. d.C. da Venanzio Fortunato la carità nei confronti dei poveri è la virtù maggiormente messa in luce: i vescovi di Limoges Ruricii, nonno e nipote, dei quali Venanzio Fortunato esalta la parentela con gli Anicii, «distribuirono molto ai poveri dalla loro abbondante ricchezza»,[48] come, del resto, fecero il vescovo di Nantes Eumerius, il quale, «da ricco, trasferì il suo censo ai poveri bisognosi» e il vescovo di Périgueux Cronopius, che affidò «tutte le ricchezze al ventre dei poveri».[49] Tale generosità derivava, tuttavia, com'è stato giustamente osservato, dalla distribuzione delle risorse personali, non di quelle possedute dalle chiese loro affidate.[50]

Anche negli epitaffi appena menzionati viene esaltata la generosità dei defunti nei confronti dei poveri, non un'eventuale comunione dei beni. I destinatari degli atti caritativi erano, certo, i poveri che ruotavano attorno alle chiese di cui i defunti erano stati responsabili; il requisito per ottenere benefici materiali non era più il possesso della cittadinanza, come nel mondo romano classico, in cui le *frumentationes* e le altre elargizioni erano dirette esclusivamente ai *cives:* limitatamente a quest'aspetto, dunque, si può parlare di trasformazione.[51] Tuttavia, sebbene l'espressione *pauperibus dives sed sibi pauper* possa far pensare ad un tentativo di livellamento o, addirittura, di ribaltamento (da non prendere certo alla lettera!) delle posizioni sul piano economico, per cui il ricco diventò povero e i poveri ricchi,[52] queste azioni non si ispiravano alla comunione dei beni secondo il modello descritto negli *Atti.*

47 *ICUR* 8.20919 = *ILCV* 1135 = EDB13878: *largus pauperibus, dives tibi.* L'attività caritativa dei martiri greci di Roma, che, «per seguire i precetti di Cristo, distribuirono con liberalità le proprie ricchezze ai poveri» (*divitias proprias Christi praecepta secuti /pauperibus larga distribuere manu*), è decantata in un epitaffio fatto incidere tra il V e il VI sec.: *CLE* 2.911 = *ICUR*, 4.12520 = *ILCV* 1.1980. In merito al lessico cristiano in tema di povertà rimane tuttora illuminante il contributo di Jean Leclercq, Aux origines bibliques du vocabulaire de la pauvreté, in: M. Mollat (a cura di), Études sur l'histoire de la pauvreté, Paris 1974, pp. 35–43.

48 Ven. Fort. *carm.* 4.5, v. 17 (ed. Marc Reydellet, Les Belles Lettres, 2002) = *RICG* 8.11: *plurima pauperibus tribuentes divite censu.*

49 Ven. Fort. *carm.* 4.1, v. 23 (*pauperibus dives censum transfudit egenis*) e 4.8, v. 19 (*divitias omnes inopum sub ventre*).

50 Martin Heinzelmann, Bischofsherrschaft in Gallien: zur Kontinuität römischer Führungsschichten vom 4. bis zum 7. Jahrhundert. Soziale, prosopographische und bildungsgeschichtliche Aspekte, München 1976, pp. 57–58 e 164–165; M. J. Roberts, The humblest sparrow. The poetry of Venantius Fortunatus, Ann Arbor 2009, pp. 24–25.

51 Brown, Potere e cristianesimo, pp. 133–138.

52 Il motivo dei ricchi che si fanno poveri per seguire i dettami evangelici è abbastanza diffuso: Girolamo scrisse di Fabiola che, dopo aver elargito i suoi beni (*suis pariter diffusis*), desiderava mendicare per Cristo (Hier. *epist.* 77.9); lo stesso avrebbe voluto fare anche Paola, ma si verificò per la figlia Eustochium (Hier. *epist.* 108.15); da Porfirio sappiamo che donne dell'alta società, venduti i loro possedimenti, dovettero ricorrere all'aiuto altrui per vivere: Porphyr. Chr. *fr.* 58 (ed. Harnack, 1916). Il Cristianesimo, d'altro canto, ha sempre mostrato una predilezione per i paradossi; tra questi: «chi si innalza sarà abbassato e chi si umilia verrà esaltato» (*Mt.* 23.12, *Lc.* 14.11 e 18.14; cf. anche *Lc.* 1.52), «i primi saranno gli ultimi, gli ultimi i primi» (*Mt.* 19.30, 20.16, *Mc.* 10.31, *Lc.* 13.30),

Ma c'è dell'altro: la volontà di rendere nota la propria attività caritativa ricalca, più o meno consciamente, il desiderio di fama imperitura ottenuta dalle passate generazioni tramite la liberalità delle manifestazioni evergetiche.[53] Pur evitando ogni forma di generalizzazione e nell'impossibilità di stabilire le motivazioni di fondo, è innegabile che la tentazione di tramandare la fama delle loro gesta possa aver colpito i ricchi cristiani, che trovavano così spazi adeguati al loro desiderio di distinzione, in contrasto però con i dettami evangelici del nascondimento.[54]

Conclusioni

Da quanto sin qui osservato si può desumere che il modello di comunione della vita e dei beni prospettato dagli *Atti degli apostoli* era offerto ad ogni cristiano, senza distinzione.

È innegabile, tuttavia, che il brano degli *Atti* abbia ricevuto un'attenzione molto minore da parte degli autori cristiani dei primi secoli rispetto, ad esempio, a quella riscontrabile nel caso della «pericope del giovane ricco». Come si è già osservato, alcune ragioni rendevano l'esempio illustrato negli *Atti* meno proponibile a tutti. In primo luogo, esso rappresentava un modello di comunità ed era perciò applicabile solo all'interno di realtà ecclesiali più o meno ampie; d'altronde, per poter operare una trasformazione delle comunità era comunque necessario iniziare dai singoli. Infine, quand'anche vi fosse stata una comunità viva, pronta ad accogliere e mettere in pratica il messaggio scritturistico, occorreva innanzitutto attuare all'interno di essa una perfetta armonia e una piena consonanza di spiriti per nulla semplice da realizzare.

«quando sono debole, è allora che sono forte» (*2Cor.* 12.10, su cui cf. Ulrich Heckel, Kraft in Schwachheit. Untersuchungen zu *2Kor.* 10–13, Tübingen 1993; Gerhard Hotze, Paradoxien bei Paulus. Untersuchungen zu einer elementaren Denkform in seiner Theologie, Münster 1997, pp. 159–227.

53 La tematica è, senza dubbio, complessa; si vedano Andrea Giardina, Carità eversiva: le donazioni di Melania la Giovane e gli equilibri della società tardoantica, in: Studi tardoantichi II-1986 (1988), pp. 77–102, con bibliografia precedente; Franca Ela Consolino, Sante o patrone? Le aristocratiche tardoantiche e il potere della carità, in: StudStor 30/n°4 (1989), pp. 969–991.

54 Cf. *Mt.* 6.1–4. Le personalità religiose non mancarono, comunque, di farlo rilevare: Paolino afferma che il gesto di distacco dai beni non deve essere motivo di orgoglio (*epist.* 40.11) e Zenone di Verona considera un «grave danno» (*damnum grave*), addirittura un «crimine» (*crimen*), praticare la carità dopo essere stati pregati o per farsi remunerare con la lode (Zeno 2.1.11). Girolamo, dal canto suo, sente il bisogno di assicurare che Paola non donava per desiderio di fama, come buona parte delle matrone; queste ultime, invece, facendo distinzioni tra i beneficiari, riservavano i propri doni a quanti, ironicamente definiti «banditori», avrebbero decantato le loro lodi (Hier. *epist.* 108.16; cf. *Mt.* 6.2 sugli ipocriti che suonano la tromba prima di fare l'elemosina). Sul punto, cf. anche Franchi, «Va', vendi quello che hai …», p. 231.

I Padri della Chiesa erano ben coscienti di quanto alto fosse il modello proposto ai cristiani e, d'altro canto, si rendevano conto del fatto che non tutti avrebbero potuto o dovuto rispondere alla stessa chiamata, almeno per quanto riguardava la rinunzia ai propri beni. Furono, perciò, particolarmente rigorosi nell'esigere una più letterale applicazione dei precetti scritturistici dai membri delle comunità monastiche; si mostrarono, invece, più indulgenti nei confronti dei privati, che dovevano conformarsi a tale modello ma tenendo conto delle situazioni familiari di ognuno. A tutti, comunque, era chiesto di vivere in *concordia* e *unanimitas* con i fratelli, di emulare la consonanza di anima, sentimenti, pensieri e azioni della prima comunità cristiana, senza la quale una vera comunione sarebbe stata difficilmente attuabile.

Se il modello offerto dagli *Atti* era stato imitato più compiutamente all'interno di alcune comunità monastiche – dove, tuttavia, il tarlo della disunità o della tendenza alla distinzione era sempre in agguato[55] – più difficile risulta individuare in che misura esso sia stato realizzato nelle comunità ecclesiali che si potrebbero definire «aperte», formate cioè sia da laici sia da consacrati. Le fonti a noi pervenute non ne parlano. Che ciò sia dovuto alle peculiari caratteristiche della documentazione in nostro possesso o alla mancata concretizzazione del modello di comunione proposto negli *Atti* è difficile dirlo. È certo, tuttavia, che tale comunione, anche quella vissuta dalla prima comunità cristiana, era sempre perfettibile e, soprattutto, continuamente da rinnovare.[56]

Cristina Soraci, Dipartimento di Scienze della formazione, Università degli studi di Catania, via Biblioteca, 4, 95124 Catania, ITALIA, c.soraci@unict.it

55 Si vedano gli esempi delle comunità monastiche sorte intorno ad Agostino, Melania Iuniore e Paola.

56 Cf. anche quanto affermato, a proposito del pensiero geronimiano, da Clausi, Gerolamo e la pericope, p. 258 sulla perfezione come «punto di partenza di un processo».

Richesse et pauvreté chez Salvien de Marseille (V^e siècle), entre devoirs des individus et idéal social

Martin Roch

Wealth and Poverty in the Works of Salvian of Marseille: Between Individual Duties and Social Ideals

Salvian of Marseilles, who lived in the 5th century, is best known for his *De Gubernatione Dei.* In it, he paints a bleak picture of Roman society at a time when Germanic peoples were migrating and settling in the western Roman provinces. Salvian dwells at length in this work on the contrast between rich and poor, and thus also on the proper use of material goods, either in relation to God or to others. This subject was still more central in an earlier work of his, *Ad Ecclesiam*, in which he explicitly based his argument on the first Christian community in Jerusalem as described in the Acts of the Apostles. The thesis here is that despite their differences, *Ad Ecclesiam* and *De Gubernatione Dei* were aspects of the same train of thought, even though the works were likely addressed to different audiences.

Personnalité religieuse reconnue dans les milieux chrétiens du Midi de la Gaule au V^e siècle, Salvien de Marseille manifeste dans deux ouvrages qui nous ont été conservés une sensibilité certaine au problème de la richesse et de la pauvreté, dans la société et dans l'Eglise de son temps.

L'existence de Salvien s'est déroulée tout entière dans la période des invasions barbares et les dernières décennies de l'Empire romain d'Occident. Lui-même mentionne dans ses écrits les désastres subis par les cités de la Gaule, comme les sièges, les pillages et la ruine de Cologne ou de Trèves qui l'ont touché de près,[1] et il parle longuement des peuples barbares qui ont traversé et occupent maintenant les provinces occidentales de l'Empire. Salvien dresse en même temps un tableau sombre des réalités sociales de la Gaule des premières décennies du V^e siècle.

Les tout premiers jours de l'année 407, la frontière du Rhin a été franchie par des Vandales, des Suèves, des Alains, qui ont pillé Mayence et Trèves avant de se répandre à travers la Gaule. Après trois années de pillages, ils sont passés en Espagne, puis les Vandales ont pris le contrôle de l'Afrique romaine, où ils

Le présent travail a d'abord été présenté lors des Journées suisses d'histoire en 2019, dans la même session que celui de Cristina Soraci, également publié dans ce numéro de la RSH. Il a été revu et approfondi en vue de sa publication, notamment grâce aux commentaires de deux lecteurs anonymes, que nous remercions ici.

1 Dans une lettre, Salvien évoque l'occupation de Cologne par les Francs. Cf. Salvien de Marseille, *Lettre* I, 5–6, éd. et trad. Georges Lagarrigue, Salvien de Marseille. Œuvres, t. I, Sources chrétiennes (SC) 176, Paris 1971. Il évoque les sièges et pillages de Trèves dans le *De Gubernatione Dei*, VI, 72; 75; 87; 89 (Georges Lagarrigue (éd.), Salvien de Marseille. Œuvres, t. II, SC 220, Paris 1975), dans les notes suivantes, abrégé *DGD.* Les quatre livres de l'*Ad Ecclesiam (AE)* seront aussi cités dans cette édition (t. I). Sauf indication contraire, la traduction reproduit celle de G. Lagarrigue.

ont établi un royaume en 439. Face à cette catastrophe, l'Empire n'est pas resté inactif et a cherché à se lier et à fixer certains de ces peuples par le biais d'un *foedus*, et cela aussi pour consolider ses défenses devant la menace grandissante des Huns. Quoique toujours partie intégrante de l'Empire, la Gaule a vu ainsi dès 418 l'installation en Aquitaine des Wisigoths, le plus puissant des peuples germaniques, depuis une trentaine d'années en quête d'une «patrie» au sein de l'Empire;[2] en 443, ce sont les Burgondes qui ont été installés dans la région lémanique par le patrice Aetius.

Dans les mêmes décennies, des Alpes à l'Espagne, Salvien et d'autres sources notent la résurgence des Bagaudes, ces groupes mal connus de paysans, d'hommes libres déchus et appauvris révoltés contre un ordre social oppressif, plus spécifiquement contre le système fiscal romain, et qui pouvaient inclure des esclaves en fuite ou simplement des brigands.[3] Leurs actions violentes entraînèrent des interventions militaires importantes de la part de l'Empire, notamment dans la personne d'Aetius, qui écrasa le mouvement en 435–437.[4]

Le Midi de la Gaule, qui avait été conquis par Rome dès la fin du II^e siècle av. J.-C., demeurait cependant une enclave impériale. Vers 400, le siège de la Préfecture des Gaules avait été replié de Trèves à Arles, qui restait une ville importante, «la petite Rome des Gaules» (*Gallula Roma Arelas*),[5] ce qui ne lui évita pas d'être assiégée de manière répétée au cours du V^e siècle.[6] À la même époque, Marseille était un port de commerce dynamique.[7]

2 Sur le déroulement de ces événements et la politique impériale à l'égard de ces peuples barbares, voir par exemple Michel Rouche, Clovis, Paris 1996, pp. 87–136, ou Pierre Riché, Philippe Lemaître, Les invasions barbares, 10^e éd., Paris 2003.

3 Le phénomène a fait l'objet d'interprétations diverses. On en trouvera une présentation dans Bruno Pottier, Peut-on parler de révoltes populaires dans l'Antiquité tardive?, in: Mélanges de l'École française de Rome – Antiquité, 123/n°2 (2011), accessible en ligne: http://journals.openedition.org/mefra/438 (3.9.2020). Voir aussi l'étude que David Lambert a consacrée aux Bagaudes chez Salvien: Salvian and the Bacaudae, in: S. Diefenbach, G. M. Müller (éds), Gallien in Spätantike und Frühmittelalter: Kulturgeschichte einer Region, Berlin 2013, pp. 255–276. On trouvera un recueil des documents concernant les Bagaudes dans J. C. Sánchez León, Les sources de l'histoire des Bagaudes: traduction et commentaire, Besançon 1996, accessible en ligne: https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1996_edc_603_1 (3.9.2020).

4 Cf. *Chronica Gallica ad 452*, a. 435, 437.

5 Ausone, Liste des villes célèbres (*Ordo Urbium nobilium*), 10.

6 Pour une vue synthétique de l'évolution urbaine d'Arles aux IV^e–VI^e siècles, avec une attention particulière à l'archéologie, voir Simon T. Loseby, Arles in Late Antiquity: *Gallula Roma Arelas* and *Urbs Genesii*, in: N. Christie, S. T. Loseby (éds), Towns in Transition: Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages, Aldershot 1996, pp. 45–70.

7 Cf. Simon T. Loseby, Marseille: A Late Antique Success Story?, in: The Journal of Roman Studies 82 (1992), pp. 165–185. Le Midi reste, sur le plan économique, toujours organiquement connecté au système mis en place par Rome depuis plusieurs siècles: cf. Robert B. Hitchner, Meridional Gaul, trade and the Mediterranean Economy, in: J. Drinkwater, H. Elton (éds), Fifth-Century Gaul: A Crisis of Identity?, Cambridge 1992, pp. 122–131.

Centres administratifs et économiques, Arles et Marseille témoignent aussi de la vitalité intellectuelle et religieuse de la Gaule du Midi, déjà profondément marquée par la christianisation. A côté des importants sièges épiscopaux d'Arles et de Marseille, on reconnaît la présence d'évêques à Aix, Fréjus, Cimiez, Riez, La Ciotat … Déjà bien implanté dans la région, le mouvement monastique a pris, dans les premières décennies du V^e^ siècle, un nouvel essor autour des monastères fondés à Marseille par Jean Cassien et sur l'île de Lérins par Honorat.[8]

Les milieux chrétiens de la Provence tardo-antique apparaissent ainsi marqués par une culture ascétique – plutôt que monastique au sens strict – dont nous mesurons le dynamisme et la fécondité à travers une floraison d'écrits de la part de moines, d'évêques, d'un laïc même (Prosper d'Aquitaine), qui balisent le Ve et le VI^e^ siècles jusqu'aux nombreux sermons de Césaire d'Arles (mort en 542). L'influence de Lérins et des autres monastères du Midi s'est notamment exercée à travers les prêtres et les évêques qui s'y sont formés.[9] Salvien offre un exemple représentatif de ces carrières.

Salvien de Marseille : les écrits et la vie

Salvien de Marseille n'est généralement connu que des spécialistes de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge. Une raison en est que sa biographie est malheureusement très lacunaire et que nous n'avons conservé qu'une partie de son oeuvre. Pour l'essentiel, nous ne pouvons l'approcher qu'à travers ses propres écrits et une notice de son contemporain Gennade de Marseille.[10] Né sans doute à la fin du IV^e^ siècle, probablement à Trèves, Salvien a bénéficié d'une éducation soignée, ce qui suggère qu'il est issu d'une famille aisée, appartenant à l'élite

8 Cf. Jean Guyon, La christianisation, in: P.-A. Février [et al.], La Provence des origines à l'an mil. Histoire et archéologie, Rennes 1989, pp. 408–409.

9 Cf. *ibid.*, p. 409; Marc Heijmans, Luce Pietri, Le 'lobby' lérinien: le rayonnement du monastère insulaire du V^e^ siècle au début du VII^e^ siècle, in: Y. Codou, M. Lauwers (éds), Lérins, une île sainte de l'Antiquité au Moyen Âge, Turnhout 2009, pp. 35–61.

10 «Salvianus, apud Massiliam presbyter, humana et divina letteratura instructus et, ut absque invidia loquar, magister episcoporum, scripsit scholastico et aperto sermone multa, ex quibus ista legi: *De virginitatis bono* ad Marcellum presbyterum libros tres, *Adversum avaritiam* libros quattuor, *De praesenti iudicio* libros quinque, et pro eorum praemio satisfactionis *Ad Salonium* episcopum librum unum, et *Expositionis extremae partis libri Ecclesiastes ad Claudium*, episcopum Viennensem, librum unum, [*Epistularum* librum unum] et in morem Graecorum *De principio Genesis usque ad condicionem hominis* conposuit versu quasi Hexemeron librum unum, *Homilias* episcopis factas multas, *Sacramentorum* vero quantas nec recordor. Vivit usque hodie in senectute bona».

(Gennadius, *De viris illustribus*, 68, E. C. Richardson (éd.), Texte und Untersuchungen, XIV, 1, Leipzig 1896, pp. 84–85; l'édition reproduite dans la *Patrologia latina*, PL 58 1099 A assigne le numéro 67 au chapitre). On notera que Gennade désigne l'*Ad Ecclesiam* sous le titre de *Ad avaritiam*; quand au *De Gubernatione Dei*, il apparaît dans cette liste sous le titre *De praesenti iudicio*. Sur les problèmes soulevés par cette mention de Gennade, cf. Michele Pellegrino, Salviano di Marsiglia, Rome 1940, pp. 54–64.

sociale provinciale. On ignore quand il a été baptisé, enfant ou adulte, mais une de ses lettres indique qu'il était chrétien au moment de son mariage. Lui et sa femme Palladia, devenue chrétienne avec son mariage, ont eu une fille, Auspiciola.

Peut-être déjà à Trèves,[11] ou dans le sud de la Gaule, où il s'est transféré, Salvien s'est «converti» aux idéaux ascétiques pour, écrit-il dans une lettre, «augmenter sa religion».[12] A cette époque, cette conversion à un mode de vie chrétienne plus engagé consistait généralement, et au minimum, à se dédier plus intensivement à la prière et aux bonnes œuvres, mais aussi à donner une partie, parfois très consistante, de ses biens aux pauvres, normalement par l'intermédiaire de l'Eglise. Comme Palladia accompagnait Salvien dans ce nouveau style de vie, il est probable que tous deux décidèrent alors de suivre l'exemple de nombreux couples chrétiens contemporains, notamment de bonne condition, qui vivaient dans la continence, «comme frère et sœur». Une des lettres de Salvien laisse entrevoir que ces décisions ont suscité la forte désapprobation, ou du moins la préoccupation, des beaux-parents de Salvien, eux-mêmes fraîchement baptisés.[13] Cette «conversion ascétique» a sans doute marqué un tournant fondamental dans la vie de Salvien, et elle offre une clé de lecture essentielle de ses écrits, si l'on admet avec Michele Pellegrino que l'ascétisme est «norme de pensée et système de vie» et, dans le cas de Salvien, «outre un élément de sa pensée, un miroir, et plus encore l'âme de sa personnalité».[14]

11 Il s'y trouvait depuis quelques décennies des ascètes, que Jérôme a rencontrés et dont Augustin a entendu parler lors de son séjour à Milan (cf. Augustin, *Confessions*, VIII, 6, 15).

12 Cf. *Lettre* IV, 7.

13 Voir pour cela toute la *Lettre* IV. Dès le IIe siècle les païens savaient que les chrétiens pratiquaient le partage de leurs biens, comme en témoignent les écrits de Lucien de Samosate ou ceux, au IVe siècle, de l'empereur philosophe Julien (Julien «l'Apostat»), mais aussi, indirectement, ceux d'un auteur chrétien comme Tertullien (IIIe s.). Pour l'empereur Julien, la pratique de la pauvreté évangélique constitue une subversion de la société (cf. Marie-Odile Boulnois, La communauté chrétienne primitive d'Actes 2, 44–47 chez les Pères grecs. Un modèle en question, in: M. Arnold, G. Dahan, A. Noblesse-Rocher (éds), Actes 2, 44–47. La communauté des biens, Paris 2017, p. 60, n. 2).

14 Cf. Pellegrino, *op. cit.*, p. 158: «l'ascetismo di Salviano, oltrechè un elemento del suo pensiero, è uno specchio, anzi è l'anima della sua personalità». Cet aspect n'est pas toujours pris suffisamment en compte, même chez des historiens aussi éminents qu'un Peter Brown, lequel indique que, comme d'autres membres des élites locales, Salvien était un «notable appauvri» (Peter Brown, Through the Eye of a Needle. Wealth, the Fall of Rome, and the Making of Christianity in the West, 350–550 AD, Princeton 2012, dorénavant cité dans la trad. fr.: A travers un trou d'aiguille: la richesse, la chute de Rome et la formation du christianisme en Occident, 350–550, Paris 2016, p. 450). On ne voit pas sur quels éléments peut se fonder cette affirmation, alors que les maigres informations que nous possédons sur Salvien pointent à l'évidence un appauvrissement *volontaire*, effectué pour des motifs ascétiques (outre le passage à Lérins, on en lit peut-être une allusion dans la *Lettre* IV, 14, où Salvien fait prononcer à sa femme ces mots: «je désire rendre à Dieu quelque chose, ne pouvant tout lui payer» (Salvien, *op. cit.*, I, p. 97). Une certaine indifférence aux motivations proprement religieuses des acteurs de l'Eglise ancienne entraîne le risque de contresens dans l'appréciation des rapports du christianisme et de la société, souligne Benoît Gain, 'Travailler pour secourir l'indigent': la finalité du tra-

Les *conversi* formaient presque une catégorie spécifique de fidèles, à côté des veuves, des vierges, des moines et des membres du clergé. Comme la décision de se vouer à une forme plus ardente de vie chrétienne n'entraînait pas ipso facto la profession monastique, Salvien a donc dans un premier temps continué à vivre avec sa famille, soit dans le monde, soit en un lieu plus retiré mais près d'un monastère.[15] Plusieurs indices pointent vers celui de Lérins, établi depuis les premières années du V^e^ siècle au large de Cannes. A une date indéterminée, Salvien a rejoint la communauté du monastère. C'est sans doute lors de cette période lérinienne qu'il a composé les *Livres de Timothée à l'Eglise* (*Ad Ecclesiam*), ouvrage publié probablement au plus tard autour de 440.[16]

Comme tant d'autres moines de son temps, Salvien a ensuite quitté le monastère pour être mis au service, en tant que prêtre, d'une communauté chrétienne, certainement à Marseille. C'est dans cette nouvelle phase de sa vie qu'il a rédigé, dans les années 440–450, l'ouvrage le plus souvent cité – mais pas forcément bien étudié –, *Du Gouvernement de Dieu* (*De Gubernatione Dei*).[17]

Il est mort à une date inconnue, mais en tout cas après 468–470, période où Gennade écrivait: «il vit jusqu'à aujourd'hui dans une belle vieillesse».[18] Le même Gennade rapporte que Salvien a composé une œuvre abondante, aujourd'hui en bonne partie perdue.[19] À part les neuf Lettres, tous ses écrits semblent avoir porté sur des sujets religieux (exégèse, sermons, etc.) et ont probablement été rédigés en lien avec des circonstances ou des questions concrètes, pour ne pas dire «existentielles».

Une lecture même superficielle du *Gouvernement de Dieu* et des *Livres de Timothée à l'Eglise*, ses deux seuls écrits conservés en dehors des lettres, permet de noter que Salvien n'aborde pas seulement du point de vue d'une morale chrétienne individuelle le problème de la richesse, mais qu'il l'envisage aussi et surtout dans sa dimension sociale, ecclésiale ou civile. Il le fait en exposant ses bons et mauvais usages, c'est-à-dire les comportements plus ou moins critiquables des riches, et les conséquences qu'ils entraînent pour les personnes de rang inférieur, et plus généralement pour tous ceux considérés comme «pauvres».[20]

vail selon saint Basile de Césarée, in: P. G. Delage (éd.), Les Pères de l'Église et la voix des pauvres, La Rochelle 2006, p. 190.

15 «Les *conversi* se regroupaient volontiers à proximité des communautés religieuses» (Lagarrigue, *op. cit.*, I, p. 12).

16 Au sujet de la datation de l'œuvre, cf. Lagarrigue, *op. cit.*, I, p. 30.

17 Sur la datation de cet ouvrage, cf. Lagarrigue, *op. cit.*, II, pp. 11–15.

18 Cf. Gennadius, *op. cit.*

19 Cf. *idem.*

20 Les «pauvres» incluaient aussi les personnes disposant normalement d'un revenu mais vulnérables aux imprévus, voire à des fonctionnaires corrompus susceptibles de les en priver (cf. Claude Lepelley, Saint Augustin et la voix des pauvres. Observations sur son action sociale en faveur des déshérités dans la région d'Hippone, in: Delage, *op. cit.*, pp. 208–209). Par ailleurs, dans le langage ecclésiastique, subvenir aux besoins des «pauvres» pouvait signifier de manière spécifique soutenir

De nombreux auteurs se sont déjà intéressés, selon différentes perspectives, à la manière dont Salvien parle de la richesse et des injustices qu'elle cause, dans l'Eglise ou dans la société de son temps.[21] En 1956, Eberhard Bruck a souligné dans un ouvrage toujours fondamental que Salvien occupait une place à part parmi les auteurs chrétiens anciens ayant traité des testaments et transmissions d'héritages en faveur des pauvres, et que sur cette question il devait être rapproché de Basile et de Chrysostome plutôt que d'Augustin.[22] Plus récemment, Rosemarie Nürnberg a pour sa part mis en évidence que ce sont précisément l'ascèse et la «*Weltanschauung*» monastique qui furent les moteurs de la pastorale et de l'assistance des pauvres dans le Midi de la Gaule à l'époque de Salvien.[23]

Sur le problème de la richesse dans le christianisme ancien, il est désormais indispensable de se référer à deux ouvrages, tous deux parus en 2012. Dans *Les banquiers du Seigneur*, Valentina Toneatto met en évidence la rationalité économique et théologique reliant richesses et salut que les Pères de l'Eglise et les moines cénobites ont mise en oeuvre; les spécificités de cette rationalité chez Salvien sont étudiées en relation avec celles de Pères grecs mais aussi d'évêques du nord de l'Italie liés à Ambroise de Milan.[24] Le second ouvrage est celui de Peter Brown, *Through the Eye of a Needle*,[25] dans lequel Salvien figure en bonne place.[26] Le grand érudit et penseur de l'Antiquité tardive rappelle la nécessité de situer très précisément Salvien dans son contexte historique et social et de rattacher ses écrits aux débats et aux préoccupations de groupes ecclésiastiques et sociaux spécifiques, «convertis» et ascètes, ou «petite noblesse» – nous reviendrons plus loin sur ce dernier terme.

économiquement les évêques et leur clergé, mais aussi les moines (cf. Valentina Toneatto, Les banquiers du Seigneur: évêques et moines face à la richesse (IVe-début IXe siècle), Rennes 2012, pp. 192–193.

21 Les monographies entièrement consacrées à Salvien restent rares. Toujours indispensables sont: Pellegrino, *op. cit.*, et Jan Badewien, Geschichtstheologie und Sozialkritik im Werk Salvians von Marseille, Göttingen 1980.

22 Cf. Eberhard F. Bruck, Kirchenväter und Soziales Erbrecht: Wanderungen religiöser Ideen durch die Rechte der östlichen und westlichen Welt, Berlin, Göttingen, Heidelberg 1956.

23 Cf. Rosemarie Nürnberg, Askese als sozialer Impuls. Monastisch-asketische Spiritualität als Wurzel und Triebfeder sozialer Ideen und Aktivitäten der Kirche in Südgallien, Bonn 1988.

24 Cf. Lepelley, *op. cit.*

25 Cf. Brown, o*p. cit.* Peter Brown a complété cet imposant travail avec deux autres publications sur des thèmes connexes: The Ransom of the Soul: Afterlife and Wealth in Early Western Christianity, Cambridge (MA.) 2015; trad. fr.: Le prix du salut: les chrétiens, l'argent et l'au-delà en Occident: IIIe–VIIe siècle, Paris 2016; Treasure in Heaven: The Holy Poor in Early Christianity (The Page-Barbour lectures at the University of Virginia), Charlottesville 2016.

26 Ce chapitre a été anticipé dans une conférence intitulée: Salvian of Marseilles. Theology and social criticism in the last century of the western empire, Dacre Lecture 2010, Dacre Trust 2010, accessible en ligne: https://josefranciscoescribanomaenza.files.wordpress.com/2014/11/descargar7.pdf (3.9.2020).

Citons encore l'important article que Glenn W. Olsen a consacré en 1982 à la première communauté de Jérusalem en tant que modèle de réforme ecclésiale pour Salvien.[27]

Ces travaux remarquables, et d'autres encore que l'on citera au cours de cet article, n'ont pas manqué de souligner que Salvien se réfère constamment à l'Ecriture sainte pour étayer ses propos, ni qu'il cite l'exemple de partage des biens et de solidarité offert, selon les Actes des apôtres, par la première communauté chrétienne à Jérusalem (Ac 2, 42–45 et Ac 4, 32–37). Etant donné l'importance accordée dès l'Antiquité à ces passages des Actes,[28] on peut se demander quel usage Salvien en fait dans ses écrits, quels éléments il souligne, et sous quelles formes ils imprègnent sa pensée. Nous aborderons cette question en prenant en compte – à la différence d'études antérieures – à la fois l'*Ad Ecclesiam* et le *De Gubernatione Dei*. Plus précisément, nous entendons mettre en évidence que Salvien ne se limite pas à un rappel des gestes concrets de partage des premiers chrétiens, mais qu'il en dégage une «loi» intrinsèque, le «commandement nouveau» (cf. Jn 13, 34), sorte de synthèse, foncièrement collective, de tous les *mandata* que doivent observer les chrétiens. On montrera enfin que, plus largement, dans l'*Ad Ecclesiam* comme dans le *De Gubernatione Dei*, Salvien ne perd jamais de vue l'idée de la fraternité chrétienne, ou celle d'une solidarité simplement humaine, porteuse de conséquences pour tous, notamment pour les riches et l'usage qu'ils doivent faire de leurs biens.[29]

Richesse et pauvreté: références bibliques

Dans la Bible – Ancien comme Nouveau Testament –, le devoir de l'aumône, de l'assistance aux pauvres de toutes sortes, est fréquemment rappelé.[30] La littérature chrétienne antique reprend à l'envi ces préceptes.[31]

Dans l'ensemble des livres bibliques, le tableau de la communauté chrétienne originelle décrite dans les Actes des apôtres se distingue par l'accent mis sur la

27 Glenn W. Olsen, Reform after the Pattern of the Primitive Church in the Thought of Salvian of Marseilles, in: The Catholic Historical Review, 68/n°1 (1982), pp. 1–12. De son côté, Luce Pietri a étudié riches et pauvres dans l'*Ad Ecclesiam* de Salvien de Marseille, mais sans mentionner les références faites par Salvien à la première communauté de Jérusalem (cf. L. Pietri, Riches et pauvres dans l'*Ad Ecclesiam* de Salvien de Marseille, in: Delage, *op. cit.*, pp. 149–161.

28 Sur ces textes et leur réception dans les premiers siècles de l'Eglise, on lira avec profit l'article de Cristina Soraci publié dans ce même numéro de la RSH.

29 Jean Cassien, en revanche, voit dans les monastères – ceux d'Egypte – les seuls lieux susceptibles de raviver la communion fraternelle et la communauté des biens pratiquées dans les débuts de l'Eglise (cf. *Conférences*, XVIII, 5; *Institutions cénobitiques*, 5). Sur ce point, voir Brown, A travers un trou d'aiguille, *op. cit.*, p. 416.

30 Voir par exemple Es 58, 6–10; Ps 82, 3; Mt 25, 31–46; 1 Jn 3, 17–18; Jc 1, 27.

31 Cf. Peter Brown, Poverty and Leadership in the Later Roman Empire, Menahem Stern Jerusalem Lectures, Hanovre (NH) 2002, pp. 16–26.

fraternité effective qui y était réalisée. Le livre des Actes, sans doute écrit vers 80, dresse ce tableau principalement dans deux passages: Ac 2, 42–45 et Ac 4, 32–37.[32] On y lit que les croyants étaient «un seul cœur et une seule âme» (Ac 4, 32), unis autour des apôtres, dans la prière, la fraction du pain, les membres plus aisés de la communauté partageant leurs biens avec les autres qui se trouvaient dans le besoin. Il n'y avait ainsi aucun indigent parmi eux (Ac 4, 34).

Salvien, converti depuis un certain temps à l'ascétisme, et qui a même vécu dans une communauté monastique, semblerait destiné à appuyer sur ces textes son discours sur le bon usage des biens. Or, à première vue, il est décevant de constater que Salvien ne les cite que rarement: en tout et pour tout deux fois, et uniquement dans l'*Ad Ecclesiam*.[33] Néanmoins, cet emploi mérite d'autant plus de retenir notre attention que Salvien compte, avec Jean Cassien, parmi les rares auteurs latins anciens qui citent explicitement Ac 2, 42–45, et précisément à propos de la mise en commun des biens[34] – Ac 4, 32–37, en revanche, semble être plus souvent cité dans la tradition latine.[35] De plus, c'est avec une vigueur et un mordant uniques en son temps que Salvien cite en exemple la première communauté de Jérusalem.[36]

32 Un troisième passage (Ac 5, 1–11) signale le contre-exemple de cette disponibilité sincère à assumer responsabilité pour ses propres biens devant Dieu et devant la communauté: Ananias et Saphira meurent après avoir prétendu remettre aux Apôtres la totalité de la somme obtenue par la vente d'une propriété. Nous ne nous attarderons pas sur ce texte, puisque Salvien ne le cite qu'une fois, et, comme la plupart des auteurs anciens, en lien avec le mensonge plus qu'avec le sujet de la richesse (cf. *DGD,* VI, 4). L'épisode d'Ananias et Saphira a été abondamment commenté par les Pères de l'Eglise depuis Tertullien et chez les auteurs ascétiques ou monastiques (cf. Isabelle Rosé, Ananie et Saphire ou la construction d'un contre-modèle cénobitique (II^e–X^e siècle), in: Médiévales 55 (2008), mis en ligne le 20 mars 2011, http://medievales.revues.org/5445 (20. 10. 2014)).

33 Il connaît pourtant très bien les livres bibliques, qu'il cite presque tous dans ses œuvres (cf. Pellegrino, *op. cit.*, p. 159 et l'index scripturaire publié par Lagarrigue, *op. cit.*, II).

34 Cf. Boulnois, *op. cit.*, p. 53, (où l'A. mentionne plus spécifiquement Ac 2, 44–47). Il semble que les Pères citent plus souvent Ac 4, 32–35 (cf. *ibid.*, p. 56). Les sondages que nous avons pu effectuer montrent que le livre des *Actes* en tant que tel a été peu commenté à l'époque patristique. Ac 2, 42–45 et 4, 32–37 semblent rarement cités dans les discussions sur pauvreté et richesse. Ainsi, pour rester dans le cadre de la Gaule, Eucher, contemporain et ami de Salvien, ne les mentionne pas dans ses *Instructions à Salonius* alors que le livre des *Actes* est l'un des écrits néotestamentaires qu'il cite le plus (cf. Gustave Bardy, La littérature patristique des *Quaestiones et responsiones* sur l'Ecriture sainte (suite), in: Revue biblique 42 (1933), p. 18, n. 2); les canons des conciles gaulois du V^e siècle ne les citent pas non plus, même à propos de l'assistance aux démunis: cf. Vaison (442), Agde (506), *Statuta Ecclesiae Antiqua* (442–506). C'est comme si la dimension sociale ou collective de l'appartenance à l'Eglise avait été perdue, du moins par rapport au modèle offert par les Actes.

35 C'est ce que révèle un premier sondage: voir ainsi Cyprien, *Lettre* VII; *L'unité de l'Eglise*; *Les bonnes oeuvres et les aumônes*; Jérôme, *Lettres*, XIV; LIII; LXXI; CXVIII; CXXX; etc. Augustin, promoteur de la vie communautaire, s'y réfère fréquemment: voir par exemple sa *Lettre* CCXI («règle» destinée aux religieuses d'un monastère qu'il a fondé); *La doctrine chrétienne*, III, 6; *Exposés sur les Psaumes*, CII; CXXXII; CXXXIII; à noter qu'Augustin cite souvent Ac 4, 32 dans des développements doctrinaux, par exemple dans les *Traités sur l'Evangile de Jean.*, XIV; XVIII; XXXIX.

36 Cf. Olsen, *op. cit.*, p. 2.

Ad Ecclesiam

Salvien a publié les quatre livres de l'Ad Ecclesiam sous le pseudonyme Timothée, le disciple de saint Paul, un choix qui n'est pas dû au hasard.[37] Salvien lui-même explique dans une lettre que le nom Timothée signifie «honneur de Dieu», et que c'est le motif de la composition de l'ouvrage.[38] Mais on peut aussi observer des analogies dans les contenus: dans sa *Première Lettre* à Timothée, Paul recommande à son disciple l'assistance aux veuves, le refus de l'avarice et la recherche de la vraie richesse – thématique également centrale de l'Ad Ecclesiam; de même, une notion-clé de l'Ad Ecclesiam, *sufficentia* (en suffisance), se trouve déjà dans 1 Tm.[39] Par ailleurs, les vices que dénonce Salvien font écho à un passage de la *Seconde Lettre* de Paul à Timothée:

> Sache bien ceci: dans les derniers jours surviendront des temps difficiles. Les hommes, en effet, seront égoïstes, âpres au gain, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans coeur, implacables, médisants, sans discipline, cruels, ennemis du bien, traîtres, emportés, aveuglés par l'orgueil, amis des plaisirs plutôt qu'amis de Dieu; ils garderont les apparences de la piété, mais en auront renié la puissance … (2 Tm 3,1–5; TOB).

En tant que «Timothée», disciple du Paul fondateur et organisateur d'Eglises, Salvien adresse les différents livres de son ouvrage aux chrétiens laïcs, aux moines et religieux, et aux clercs, qui tous composent l'*Ecclesia.*

Il y dénonce l'avarice généralisée faisant que les uns et les autres ne donnent pas de leurs biens à l'Eglise, ni de leur vivant ni même par testament.[40] Même les

37 Cf. Roberto Alciati, Monaci, vescovi e scuola nella Gallia tardoantica, Roma 2009, pp. 94–95. Peter Brown relève que la figure de Paul émerge plus clairement dans les dernières décennies du IV^{e} siècle, «la génération de saint Paul» (cf. Treasure in heaven, *op. cit.*, pp. 79–80). Comme l'illustre le choix fait par Salvien, les Pères voient dans l'Apôtre non seulement le théologien mais aussi «l'archétype du docteur et du prédicateur» (Pierre Boucaud, *Corpus Paulinum.* L'exégèse grecque et latine des *Epîtres* au premier millénaire, in: Revue de l'histoire des religions 3 (2013), p. 306.

38 Cf. *Lettre* IX, 19. On peut considérer cette lettre comme une sorte de préface à l'*Ad Ecclesiam.* Luce Pietri relie l'anonymat voulu ici par Salvien aux positions «outrancières» qu'il y défend, à savoir pratiquement une redistribution générale des richesses (cf. Pietri, *op. cit.*, p. 151.)

39 Luce Pietri l'a relevé, mais sans souligner le lien entre cet emploi et l'attribution de l'ouvrage à Timothée: cf. *ibid.,* p. 158; en 2 Tm, on a en outre une sorte de miroir dans lequel Salvien pouvait se refléter, par exemple: «ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi. N'aie donc pas honte de rendre témoignage à notre Seigneur» (2 Tm 1, 7–8); «proclame la Parole, insiste à temps et à contre-temps, reprends, menace, exhorte» (*ibid.*, 4, 2). Comme l'écrit Peter Brown, Salvien «était Timothée – le Timothée à qui Saint Paul avait écrit tant de conseils sur la gestion de l'église» (à la différence de la traduction française de son livre, Brown écrit bien: «He [= Salvian] was Timothy»: Through the Eye of a Needle, *op. cit.*, p. 436; cf. p. 438 de la trad. fr.).

40 L'importance de ce thème se reflète dans le titre *Adversum avaritiam*, utilisé par Gennade, ou *Adversus avaritiam* retenu par certains des manuscrits ainsi que dans l'édition de la *Patrologia latina* (PL 53); on le retrouve dans les traductions anciennes de l'ouvrage, par exemple celles de Pierre Gorse, Œuvres de Salvian, evesque [sic!] de Marseille, chez Gaspard Meturas, Paris 1655, ou celle de

religieux conservent une partie de leurs propriétés contrairement à leurs engagements. Salvien exprime là un radicalisme qui le rattache sans conteste aux milieux ascétiques du temps et aux débats qui les agitaient sur les manières les plus parfaites de réaliser les idéaux chrétiens.[41] Son écrit reflète peut-être aussi la préoccupation des évêques, du sud de la Gaule en l'occurrence, de continuer à disposer de ressources suffisantes, surtout par le biais de donations substantielles effectuées par les membres du clergé les plus fortunés.[42]

L'ouvrage s'inscrit dans une longue tradition littéraire chrétienne[43] et touche de multiples aspects des biens matériels: ils sont un don de Dieu, ou plutôt un prêt; tous les humains sont débiteurs envers Dieu, qui les a créés, les a pourvus de tout bien, et sauvés; offrir de ses propres biens permet d'en acquérir des spirituels; faire don de ses biens est une forme de thésaurisation puisqu'ils sont «placés en dépôt» dans le Ciel; agir ainsi, c'est penser à son propre bien et à celui des autres, notamment les pauvres.[44]

La première communauté chrétienne, modèle explicite

Mais il faut surtout souligner ici un autre aspect: répétant ce que d'autres auteurs ascétiques ont écrit avant lui, Salvien déplore le fait qu'en croissant l'Eglise s'est affaiblie,[45] en contraste avec ce qu'elle a été à ses débuts – allusion limpide à la description des Actes des apôtres:

> elle n'est plus, l'insigne et éminente félicité que connut jadis ton premier peuple, quand tous ceux qui reconnaissaient le Christ, échangeaient les biens caducs de ce monde contre les richesses éternelles des cieux, se privaient des choses présentes

Grégoire-Collombet, Oeuvres de Salvien, t. I, Paris 1833. En revanche, le titre *Ad Ecclesiam* reflète mieux la pensée de Salvien, pour qui l'avarice est racine de tous les maux et concerne donc tous les chrétiens (cf. Lagarrigue, *op. cit.*, I, pp. 43–44).

41 Voir Pietri, *op. cit.*, p. 151. Pour Peter Brown, «l'*Ad Ecclesiam* est typique de l'esprit qui régnait parmi les *sancti* de Provence. Une veine de radicalisme parcourt tous les textes qu'ils écrivirent pour pousser un petit groupe d'élus à adopter des attitudes plus rigoureuses envers le monde qui les entourait» (Brown, A travers un trou d'aiguille, *op. cit.*, p. 438).

42 On connaît bien le cas du richissime Pinianus, presque forcé par la foule d'Hippone de devenir évêque pour qu'il assiste généreusement les pauvres (cf. Augustin, *Lettre* CXXVI). Sur la situation des évêques du sud de la Gaule, cf. Brown, *ibid.*, p. 441. Il ne faut cependant pas perdre de vue que l'*Ad Ecclesiam* a probablement été rédigé avant que Salvien ne rejoigne le clergé et l'Eglise de Marseille: on doit donc se demander si la vie monastique à Lérins (éventuellement la vie ascétique menée en famille près du monastère) permettait de percevoir aussi clairement les préoccupations des évêques du continent.

43 Outre l'article de C. Soraci et P. Brown, A travers un trou d'aiguille, déjà cités, voir les textes réunis dans Helen Rhee (éd.), Wealth and Poverty in Early Christianity, Minneapolis 2017.

44 Cf. Toneatto, *op. cit.*, pp. 169–170.

45 Salvien ne détaille pas l'histoire de ce «déclin» (cf. Olsen, *op. cit.*, p. 10).

> dans l'espoir éclatant des biens futurs, et se procuraient des richesses immortelles en désirant la pauvreté présente.[46]

Et un peu plus avant, il appuie son jugement en citant à la lettre les Actes:

> où est ce témoignage des écrits divins sur tes vivantes vertus: *La multitude des croyants n'avaient qu'un coeur et qu'une âme; nul ne disait sien ce qui lui appartenait* (Ac 4, 32)? Ce témoignage aujourd'hui – ô douleur et lamentation – tu le conserves seulement par la lecture, tu n'as plus la vertu de le vivre; tu y participes seulement par ta science, tu en es exclue par ta conscience![47]

S'il dénonce le manque de générosité des laïcs mais aussi des *sancti* (les adeptes de l'ascétisme et les religieux), s'il s'adresse directement à tout homme ou femme qui le lit et se retrouve dans ce comportement, Salvien a aussi devant les yeux l'ensemble de la communauté chrétienne.[48] Rappelons que la tradition manuscrite la plus sûre signale que l'ouvrage est destiné «*Ad Ecclesiam*»: «à l'attention de l'Eglise».

Un passage du Livre III est très clair sur ce point (nous soulignons les passages significatifs):

> les vertus pratiquées encore aujourd'hui par quelques imitateurs du Christ l'ont été jadis […] non point par un petit nombre de fidèles mais *par des peuples entiers* […]. Que disent, en effet, les Actes des apôtres dont les faits sont encore aujourd'hui nouveaux et placés pour ainsi dire sous nos yeux? 'Tous les croyants mettaient tout en commun' (cf. Ac 2, 44; 4, 32); et encore: 'Une grande grâce était en tous. Aussi parmi eux nul n'était dans le besoin; car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient aux pieds des apôtres' (cf. Ac 4, 33–35); et ailleurs: 'Nul ne disait sien rien de ce qui lui appartenait' (Ac 4, 32).
>
> Et *ce n'est pas d'un petit nombre de croyants que parle l'Ecriture* […] On peut en effet juger quelle était alors dans l'Eglise primitive la multitude des fidèles par ce simple fait que dans les tout débuts, en deux jours, au dire des livres saints, huit mille hommes s'adjoignirent à l'Eglise. […]
>
> *Tout âge, toute condition trouve donc ici un modèle à suivre.*[49]

Certes, tout le développement de l'Ad Ecclesiam vise à convaincre les fidèles fortunés à se montrer généreux envers l'Eglise, de leur vivant ou au moins à travers leur testament. Il n'empêche que, sur un plan bien plus fondamental,

46 *AE*, I, 2.
47 *AE*, I, 5.
48 Cf. Nürnberg, *op. cit.*, pp. 148–149; David Lambert, The Uses of Decay: History in Salvian's De gubernatione dei, in: Augustinian Studies 30 (1999), p. 124.
49 *AE*, III, 41–44.

Salvien refuse d'admettre – à la différence, par exemple, d'un Augustin[50] – que les inégalités sociales soient acceptées par Dieu. Et plutôt que des aumônes, «simples adoucissements passagers»,[51] ce qu'il veut, c'est une Eglise solidaire sur le plan économique, les riches se faisant pauvres de manière à ce que chacun ait «à suffisance»: on retrouve ici la notion de «*sufficentia*», un objectif que Salvien emprunte – nous l'avons noté – à la Première Lettre à Timothée, où elle est l'expression de la véritable *pietas* (cf.1 Tm 6,6).[52]

Autre indice que Salvien voit dans l'Eglise primitive de Jérusalem le modèle de comportement à la fois pour l'individu et pour la communauté: il la désigne comme «peuple» (*populus*).[53] L'emploi de ce terme est significatif et permet de dégager un lien entre l'*Ad Ecclesiam* et le second grand ouvrage de Salvien.

De Gubernatione Dei

Cet ouvrage, inachevé mais environ deux fois plus long que l'*Ad Ecclesiam*, est souvent cité par les historiens de la période des invasions barbares et de la fin de l'Empire en Occident. Salvien l'a écrit pour répondre à un problème, qu'il expose ainsi:

> on me demande […] pourquoi, si tout est dans ce monde conduit par le soin, le gouvernement et le jugement de Dieu, la condition des Barbares est de loin meilleure que la nôtre; pourquoi, même parmi nous, le sort des bons est plus dur que celui des mauvais; pourquoi les gens honnêtes végètent et les malhonnêtes prospèrent; pourquoi tout tombe à la discrétion de pouvoirs particulièrement iniques.[54]

En revisitant l'histoire d'Israël et de l'Eglise, et en recourant à tous les instruments de la rhétorique à sa disposition, Salvien entend d'abord démontrer que Dieu n'est pas indifférent au sort de l'humanité. Puis il explique pourquoi de son temps les bons souffrent et les méchants prospèrent, pourquoi les Barbares triomphent et les Romains (chrétiens) sont défaits: la cause en est que les chrétiens, et notamment les *nobiles* et les riches – catégories désormais quasi

50 Cf. Augustin, *Sermon* XXXIX, 6.

51 Pietri, *op. cit.*, p. 157.

52 Salvien paraît s'inspirer de tout ce passage: «…*est autem quaestus magnus* pietas *cum* sufficientia *nihil enim intulimus in mundum haut dubium quia nec auferre quid possumus habentes autem alimenta et quibus tegamur his contenti sumus nam qui volunt divites fieri incidunt in temptationem et laqueum et desideria multa inutilia et nociva quae mergunt homines in interitum et perditionem radix enim omnium malorum est cupiditas quam quidam appetentes erraverunt a fide et inseruerunt se doloribus multis*» (1 Tm 6, 6–10; Vulg.). Tertullien écrit que la contribution mensuelle volontaire des fidèles pour subvenir aux nécessités d'autres fidèles est un «dépôt de la piété»: «*quasi deposita pietatis*» (*Apologétique*, 39, 6).

53 Cf. *AE*, I, 2, *op. cit.* E. F. Bruck relève aussi que le but de Salvien est que *tous* les chrétiens suivent le Christ à la perfection (cf. Bruck, *op. cit.*, p. 111). Voir aussi Badewien, *op. cit.*, p. 151.

54 *DGD*, III, 2.

interchangeables, écrit-il –,[55] ne respectent pratiquement rien de la Loi divine, à savoir d'abord le double commandement d'aimer Dieu et d'aimer son prochain, dont Salvien décline les implications pour le chrétien notamment au Livre III. Rares sont ceux qui se montrent fidèles, et ce sont surtout des *sancti*.

Le *De Gubernatione Dei*, écrit sans doute quelques (ou plusieurs?) années après l'*Ad Ecclesiam*, et sur un problème différent, revient pourtant sur des thèmes moraux et ascétiques analogues, mais avec une perspective plus vaste et, selon Michele Pellegrino, «une plus grande maturité de pensée, sans doute due aux années passées dans l'exercice du ministère sacerdotal au contact avec la réalité de la vie sociale».[56] L'originalité de l'ouvrage dans le panorama littéraire contemporain a été maintes fois soulignée.[57]

La première communauté chrétienne, modèle implicite

Aussi riche et original soit-il dans sa lecture des maux affligeant la société romaine de son temps,[58] le *De Gubernatione Dei* semble à première vue décevant pour notre propos. En effet, à la différence de l'*Ad Ecclesiam*, Salvien n'y mentionne nulle part la première communauté chrétienne de Jérusalem.[59] Cependant, ce modèle reste présent à l'esprit de Salvien, qui s'y réfère de manière allusive, et cela surtout en exposant les conséquences sociales qu'il comporte, ou devrait comporter, dans un Empire officiellement chrétien.[60]

Dans un passage du livre V, Salvien affirme ainsi:

> l'affection et la charité [sont la] vertu primordiale selon l'enseignement du Seigneur, vertu que non seulement il nous recommande dans toutes les Saintes Ecritures mais encore dans ses propres paroles, lorsqu'il dit: 'En cela on saura que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres' (Jn 13, 35).[61]

La citation tirée de l'évangile de Jean renvoie clairement au même style de vie attribué par les Actes des apôtres à la communauté primitive de Jérusalem. Et

55 Cf. DGD III, 52–55. Christophe Badel l'a aussi noté: cf. La Noblesse de l'Empire Romain: Les Masques et la Vertu, Seyssel 2005, p. 196.

56 Pellegrino, *op. cit.*, p. 79.

57 Voir avant tout Badewien, *op. cit.*, part. pp. 167–174.

58 La bibliographie sur le sujet s'enrichit régulièrement. Outre les travaux déjà cités, voir aussi, parmi les plus récents: David Lambert, The Barbarians in Salvian's De Gubernatione Dei, in: St. Mitchell, G. Greatrex (éds), Ethnicity and Culture in Late Antiquity, London 2000, pp. 103–115; *id.*, Salvian and the Bacaudae, in: S. Diefenbach, G. M. Müller (éds), *op. cit.*, pp. 255–276; Michael Maas, Ethnicity, Orthodoxy and Community in Salvian of Marseilles, in: J. Drinkwater, H. Elton (éds), *op. cit.*, pp. 275–284.

59 Ce point a déjà été remarqué par Badewien, *op. cit.* p. 150.

60 En effet, «les princes sont chrétiens, il n'y a pas de persécution, la religion n'est pas inquiétée, nous ne sommes pas forcés de faire la preuve de notre foi par de plus rudes épreuves» (*DGD*, III, 21).

61 *DGD*, V, 15.

c'est plutôt cette référence johannique que Salvien semble suivre dans son *De Gubernatione Dei*. Il l'insère ainsi dans les développements où il oppose le comportement moral des Barbares à celui des Romains: ces derniers non seulement ne s'aiment pas réciproquement mais se persécutent les uns les autres, se jalousent, sont désunis: citoyen contre concitoyen, voisin contre voisin, parents contre parents.[62]

Plus haut dans l'ouvrage il a déjà rappelé que le commandement de l'amour réciproque n'est pas observé:

> Dieu nous ordonne de nous aimer les uns les autres, mais nous nous déchirons tous par une haine mutuelle. Dieu nous ordonne de donner nos biens aux indigents: tous au contraire, nous nous jetons sur le bien d'autrui.[63]

Il est significatif que cette dénonciation de relations sociales rendues délétères par le manque de bienveillance débouche sur celle de l'injustice des pratiques contemporaines de la perception fiscale. Salvien lui-même explicite le rapport entre les deux: «Combien [ce méfait] est-il cruel, combien dérive-t-il de l'impiété précédente!»[64]

Au «*invicem*» du commandement de l'amour réciproque correspond maintenant, nous dit-il, le «*invicem*» de la ruine des Romains par les Romains:

> la perception des impôts permet aux Romains de se ruiner réciproquement (*invicem*). Pas réciproquement (*invicem*) à vrai dire […]. Le plus grand nombre voit son bien confisqué par quelques hommes qui considèrent la levée publique des impôts comme une proie qui leur appartient».[65]

Les premiers chrétiens de Jérusalem avaient supprimé la distinction entre «tien» et «mien»;[66] maintenant, au contraire, les riches considèrent comme «leurs» les biens d'autrui – ceux des pauvres en particulier – grâce auxquels ils font des largesses aux émissaires de hauts dignitaires. Et Salvien de les invectiver: «Toi qui donnes du mien, donne aussi du tien!»[67]

La fraternité romaine (chrétienne) est ainsi brisée: alors que les Romains devraient avoir entre eux des rapports fraternels (cf. V, 37), certains *fratres nostri* préfèrent s'installer parmi les Barbares pour fuir l'impôt.

> Et nous nous étonnons que les Barbares nous réduisent en captivité, quand nous-mêmes nous rendons captifs *fratres nostros!*[68]

62 Cf. *DGD*, V, 15–16.
63 *Ibid.*, III, 43.
64 *Ibid.*, V, 17.
65 *Idem.*
66 Voir en part. Ac 4, 32: «nul ne considérait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens».
67 *DGD*, V, 31.
68 *Ibid.*, V, 46.

Ce lexique de la *fraternitas*[69] correspond bien aux passages des Actes des apôtres, et maintenant de l'évangile de Jean, qui guident nos analyses. Mais il est encore possible de déceler dans le *De Gubernatione Dei* d'autres traces, plus allusives, de ce modèle de communauté, base d'un partage des richesses.

Contrastes avec le modèle

En adéquation avec le ton fortement polémique de l'ensemble de l'ouvrage, ces allusions sont faites sur un *mode négatif*, dont voici quelques exemples. En premier lieu, les chrétiens manquent entre eux de respect et de bienveillance: ils n'évitent pas les procès (cf. III, 22); au contraire, ils cherchent à dépouiller entièrement leurs adversaires (cf. III, 23); ils cherchent à se venger des offenses reçues (cf. III, 24); quant au précepte «Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi» (Mt 7,12), Salvien ironise: «Ce que nous voulons que les autres nous fassent, nous le savons très bien, mais ce que nous devons nous-mêmes faire aux autres, nous l'ignorons».[70] De nouvelles citations de saint Paul amènent Salvien à le souligner: «loin de faire en faveur d'autrui quelque chose qui soit à notre détriment, nous veillons tous essentiellement à notre intérêt, et cela au détriment des autres».[71]

Puis dans une sorte d'inversion de l'amour réciproque, on constate une expansion des péchés des individus aux dimensions de la société (cf. IV, 20–21): c'est ainsi que les charges publiques sont achetées pour mieux exploiter les autres, que ce soit en Espagne, en Gaule, en Afrique (cf. IV, 21). La société chrétienne tout entière devrait vivre dans la justice et la fraternité, mais ce n'est pas le cas, et cela quelle que soit la catégorie sociale. La *nobilitas* elle-même, censée en former la *pars melior*, peine à maintenir ses propres valeurs morales.[72]

69 Une recherche des termes dérivés de *frater* dans la Library of Latin Texts révèle 11 occurrences dans *DGD* (quatre dans des livres de l'Ancien Testament, cinq dans des citations du Nouveau Testament, deux concernant la situation actuelle que dépeint Salvien); *AE* ne comporte que deux occurrences (au sens de frères de sang).

70 *DGD*, III, 25.

71 *Ibid.*, III, 26. Les citations proviennent de 1 Co 10, 24 et Ph 2, 4.

72 Les termes *nobilitas* et *nobilis* ont été affectés de significations changeantes au long de l'histoire romaine et doivent être interprétés en relation avec les négociations tournant autour de la condition aristocratique. Sur le rapport, toujours disputé, entre les notions d'aristocratie et de noblesse, voir Chris Wickham, Framing the Early Middle Ages, Oxford, New York 2005, pp. 153–171 (avec une ouverture vers le Moyen Âge). En ce qui nous concerne ici, la *nobilitas* signale fondamentalement le renom d'un individu en raison de son appartenance à une famille illustre, dont il héritait non seulement les richesses mais aussi une éducation supérieure, des vertus morales remarquables, qui le rendaient apte à exercer d'importantes charges publiques. A partir du IV^{e} siècle, la *nobilitas*, jusqu'alors attribut d'une classe sénatoriale très élitiste, est revendiquée par de nouveaux groupes aristocratiques ainsi que par des évêques. Sur cette compétition croissante et les transformations des représentations de la *nobilitas*, cf. Michele R. Salzman, Competing Claims to 'Nobilitas' in the Western Empire of the Fourth and Fifth Centuries, in: Journal of Early Christian Studies 9/n°3 (2001), pp. 359–385. Sur la

Salvien dit cependant ne pas condamner en bloc tous les nobles (cf. IV, 27), et il les incite à exclure ceux d'entre eux qui n'honorent pas leur condition élevée:

> bien au contraire, les nobles qui ont ces méfaits en horreur doivent s'irriter contre de telles personnes qui déshonorent le nom de la noblesse par les forfaits les plus sordides; de tels individus sont une charge pour le peuple chrétien tout entier, mais ils infectent plus spécialement de leurs souillures ceux avec qui on les range.[73]

On pourrait voir dans la conception qu'a Salvien de la noblesse l'équivalent séculier des groupes de *sancti* dans l'Eglise dont il parle de manière critique dans l'*Ad Ecclesiam*. Les uns et les autres sont tenus de préserver l'intégrité et l'exemplarité de leurs mœurs.[74]

Enfin, les chrétiens se rendent coupable de contre-témoignage. Salvien cite – on l'a vu – les paroles de Jésus: «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres» (Jn 13, 35); or il déplore le fait que, à l'opposé de cet enseignement, le comportement immoral des chrétiens est remarqué par les païens, qui en concluent que «c'est absolument faux lorsqu'ils disent qu'ils apprennent le bien, lorsqu'ils se vantent de suivre les commandements d'une Loi sainte. S'ils apprenaient le bien, ils seraient bons».[75]

Dans la cité comme dans l'Eglise

Les deux ouvrages de Salvien de Marseille que nous avons conservés apparaissent donc comme deux volets développant une même pensée, sinon un même thème,[76] mais selon des perspectives spécifiques, et probablement pour des publics différents – au moins en partie.

Dans l'*Ad Ecclesiam*, Salvien, fort de sa propre expérience de renoncement ascétique aux richesses, martèle que Dieu doit être honoré au-dessus des biens propres, mais aussi de tous les liens familiaux, d'amitié ou de clientèle qui dépendent de ces biens.[77] Comme l'écrit Luce Pietri, l'Ad Ecclesiam est «un

diversité et la fluidité des critères d'appartenance à la «noblesse» romaine, voir aussi Samuel J. B. Barnish, Transformation and Survival in the Western Senatorial Aristocracy, C. A. D. 400–700, in: Papers of the British School at Rome 56 (1988), pp. 120–155.

73 *DGD*, IV, 27. Considérant que la traduction de «*pars*» par «classe sociale» est anachronique, nous modifions sur ce point la traduction de G. Lagarrigue.

74 Les critiques amères portées par Salvien contre les «mauvais nobles» sont un argument de plus pour le rattacher à une «noblesse» à l'échelle de la cité. En revanche, et contrairement à Peter Brown, nous ne voyons pas d'indices dans ses écrits que Salvien exprimerait les frustrations et colères de la «petite noblesse des provinces» (cf. A travers un trou d'aiguille, *op. cit.*, p. 450).

75 *DGD*, IV, 83.

76 G. Lagarrigue l'a bien vu: cf. Lagarrigue, *op. cit.*, I, p. 29. Voir aussi Badewien, *op. cit.*, pp. 143–144.

77 «La vita ascetica è veduta come dovere di fronte a Dio, in una concezione chiaramente e fortemente teocentrica» (Pellegrino, *op. cit.*, p. 153). Salvien insiste sur le détachement des biens, et non

rappel … de la Loi éternelle et universelle dictée par Dieu aux hommes de tous les temps».[78] Dans le *De Gubernatione Dei*, Salvien se coule dans le rôle d'un prophète[79] pour montrer que le même Dieu unique et tout-puissant est maintenant en action dans l'histoire: Il gouverne et juge actuellement son peuple (le peuple romain et chrétien) en le châtiant pour ses infidélités à sa Loi (et concrètement, aux préceptes moraux du Christ). Autrement dit: si le propos de l'*Ad Ecclesiam* semble limité au problème des donations que les chrétiens des diverses catégories négligent ou refusent de faire au profit de l'Eglise, on peut voir dans le *De Gubernatione Dei* une extension par Salvien de sa dénonciation de l'avarice et de l'égoïsme à l'ensemble de la société romaine.[80]

Le recours à des références scripturaires différentes dans chacun de ses ouvrages peut s'expliquer par le changement des situations dans lesquelles il se trouvait. L'*Ad Ecclesiam*, composé lors de sa période monastique, reprend assez naturellement le modèle néotestamentaire du cénobitisme (Ac 2, 42–45 et Ac 4, 32–37) et l'étend – à la différence d'un Cassien –[81] à l'ensemble de l'Eglise. De plus, Salvien pouvait considérer que la description du partage des biens dans la première communauté de Jérusalem donnait le plus de force à sa dénonciation de l'égoïsme et de l'avarice entre tous les membres de l'Eglise. En revanche, au moment où il rédigeait le *De Gubernatione Dei*, Salvien ne vivait sans doute plus dans une communauté monastique, du moins pas au sens strict; le modèle «cénobitique» offert par les Actes a pu lui paraître moins adapté au public plus divers qu'il rencontrait quotidiennement et auquel il adressait sa parole,[82] et cela

sur la virginité ou la continence (cf. Bruck, *op. cit.*, p. 111). D'ailleurs, après sa «petite conversion», lui-même est resté encore plusieurs années avec sa femme et leur fille, ce qui n'a sans doute pas été sans effet sur le contenu de ses écrits, selon Nürnberg, *op. cit.*, pp. 142–143. Il se distingue donc de Cassien et d'autres auteurs ascétiques en ne suggérant pas que le retrait hors du monde soit la solution à la condition mauvaise du monde, ni que les fidèles doivent s'abstenir du mariage, de la procréation et des activités sociales compatibles avec la foi chrétienne (cf. Lambert, Uses of Decay, *op. cit.*, p. 124).

78 Pietri, *op. cit.*, pp. 150–151.

79 Cf. Lambert, The Barbarians, *op. cit.*, p. 112.

80 Autre indice d'une continuité, «existentielle» plus que raisonnée, entre les deux ouvrages: la liste des vices dénoncés par Salvien dans le *De Gubernatione Dei* fait aussi écho au passage de la 2e Epître à Timothée cité plus haut (cf. Cassien, *op. cit.*).

81 Cf. Brown, *op. cit.*, note 29.

82 Le ton oratoire du *De Gubernatione Dei* et divers indices dans le texte permettent de supposer qu'avant de les mettre par écrit, Salvien en a affûté les arguments dans des discussions informelles, sinon dans sa prédication à Marseille. La question reste disputée. Tout en récusant l'hypothèse que *DGD* résulte d'une série de sermons, Michele Pellegrino observe: «è però vero che l'animo dello scrittore è assai più quello d'un predicatore appassionnato che quello d'un freddo trattatista, e che Salviano scriveva come avrebbe parlato a una folla di fedeli intenti ad ascoltarlo» (Pellegrino, *op. cit.*, p. 80). Voir aussi Badewien, *op. cit.*, pp. 28–30. Il ne faut pas non plus oublier que, à l'instar d'autres villes de Gaule ou d'Espagne au Ve siècle, Marseille ne comptait alors que quelques milliers d'habitants: il s'agit de communautés dans lesquelles plus ou moins tout le monde se connaissait; les paroles de Salvien, orales ou écrites, devaient ainsi être largement connues sur place. À propos de ces

d'autant moins que le sujet de ce second ouvrage dépassait de beaucoup celui de la nécessaire solidarité économique au sein de l'Eglise.

Dans les deux cas, Salvien n'a pas dressé un tableau et une analyse de la pauvreté de son temps, ou même simplement de celle affectant certains fidèles; il n'a pas non plus peint les portraits individuels de pauvres concrets. Il interpellait ses contemporains, les riches au premier plan, et leur rappelait les conséquences de l'usage qu'ils faisaient des richesses, en bien comme en mal, pour eux-mêmes et pour les autres, sur le plan individuel et sur le plan social, et même politique.[83] Mais son point de vue restait fondamentalement celui de la communauté ou société chrétienne.[84] Comme l'observe avec finesse David Lambert, «he would not be so intolerant of social injustice were it not for his ideal of the church as a close, fraternal community».[85]

Il n'est pas certain que Salvien ait trouvé dans l'image de totale générosité vécue par la première communauté de Jérusalem «un modèle de réforme et une source d'espérance», comme le veut Glenn Olsen.[86] En revanche, confronté à des situations bien réelles (déficience des ressources dans l'Eglise; triomphes des Barbares, païens ou hérétiques, sur un Empire chrétien et catholique), Salvien a certainement voulu, selon ses propres mots, s'adresser «à la conscience de tous les Chrétiens»,[87] rappeler à ses lecteurs et auditeurs quelques vérités simples, dont lui-même était convaincu et qu'il espérait sans doute chargées – pour reprendre une formule d'Augustin sans doute bien connue dans cette Gaule méridionale où il vivait – d'une «force invincible».[88]

Martin Roch, Département d'histoire générale, Université de Genève, Faculté des Lettres, 5 rue De-Candolle, CH-1211 Genève 4, Martin.roch@unige.ch

communautés urbaines, cf. Raymond Van Dam, Leadership and Community in Late Antique Gaul, Berkeley, Los Angeles 1985, pp. 59–69, et part. pp. 64–67.

83 La réforme ascético-religieuse que Salvien demande dans le *DGD* a pour lui des conséquences et personnelles et publiques évidentes: cf. Badewien, *op. cit.*, pp. 157–158.

84 Cf. Lambert, Uses of Decay, *op. cit.*, p. 122.

85 *Ibid.*, p. 124.

86 Olsen, *op. cit.*, p. 12.

87 *DGD*, III, 45.

88 «*Invicta … violentia veritatis*» (Augustin, *Le don de la persévérance*, 51, écrit de 429 destiné à Prosper d'Aquitaine et son ami Hilaire dans le contexte des disputes sur la prédestination dans le sud de la Gaule.

Geschichtswissenschaft und Geschlechtergerechtigkeit an schweizerischen Universitäten. Ein Debattenbeitrag

Peter-Paul Bänziger, Francesca Falk, Alix Heiniger, Pauline Milani, Regina Wecker

Das Jahr 2019 war von Debatten um die nach wie vor fehlende Gleichstellung geprägt, die durch den Frauen*streik ausgelöst wurden.[1] Auch die akademische Welt ist hier keine Ausnahme. An allen Universitäten gibt es eine «*leaky pipeline*»: Zwar studieren immer mehr Frauen, doch je weiter sie in ihrer akademischen Laufbahn vorankommen, desto unüberwindbarer wird für sie die «gläserne Decke» und sie verlassen die Universität.[2] An dieser Debatte nahm auch die Schweizerische Gesellschaft für Geschichte teil. So erhob die Abteilung Wissenschaftspolitik im Frühling 2019 Zahlen zu den Geschlechterverhältnissen an drei Geschichtsinstituten aus der Deutsch- und der Westschweiz.[3] Die Befunde bestätigen den allgemeineren Trend und zeigen eines deutlich: Es ist nicht einfach eine Frage der Zeit, bis Frauen an den schweizerischen Universitäten auch in der Geschichtswissenschaft auf allen Ebenen angemessen vertreten sind. Es ist eine Frage des Willens. Im Folgenden formulieren wir einige Vorschläge, wie ein solcher (geschlechter-) gerechterer Wissenschaftsbetrieb erreicht werden könnte.

1. Wissenschafts- und Lehrkultur: Wie in den Philosophisch-Historischen Fakultäten der Schweiz insgesamt gibt es auch unter den Studierenden der Geschichtswissenschaft bereits seit Jahrzehnten viele Frauen. Trotz dieser günsti-

1 Eine französischsprachige Kurzfassung folgt im Anschluss an diesen Text. Die Übersetzung besorgten Alix Heiniger und Pauline Milani.

2 Farinaz Fassa, Sabine Kradolfer (Hg.), Le plafond de fer de l'université, Zürich/Genève 2010. Swissuniversities hat ein Gendermonitoring entwickelt und publiziert die Zahlen für die ganze Schweiz, vgl. https://www.swissuniversities.ch/themen/chancengleichheit-diversity (6.5.2020).

3 An der Generalversammlung der SGG vom 27. September 2019 wurden diese Befunde zusammen mit Daten des Schweizerischen Nationalfonds zu den Bewilligungen von Anträgen im Bereich der Geschichtswissenschaft und mit eigenen Erhebungen zu den Schweizerischen Geschichtstagen präsentiert und mit Vertreterinnen und Vertretern der betreffenden Institutionen sowie mit verschiedenen Expertinnen und Experten diskutiert. Ein Handlungsbedarf war sowohl auf dem Podium wie im Plenum unbestritten. Allerdings wurde auch deutlich, dass die Datengrundlage schmal ist und die Aussagekraft wohl selbst bei einer Erhebung aller Institute in der Schweiz eingeschränkt bliebe. Dafür sind verschiedene Gründe ausschlaggebend. Die Vergleichbarkeit der Zahlen ist begrenzt, weil sich die unterschiedlichen Wissenschafts- und Institutskulturen auf dieser Basis kaum abbilden lassen. Auch die jeweiligen Kategorisierungen variieren. Teilweise verfügen die einzelnen Institute zudem nicht über genaue Zahlen, so etwa bei den Projektangestellten. Weiter können auch singuläre Veränderungen in einer einzelnen Institution zu deutlichen Verschiebungen des Gesamtbildes führen. Dies gilt vor allem für die Professorinnen und Professoren, die als in der Regel einzige Statusgruppe mit Festanstellung von besonderem Interesse sind. Die Befunde wurden für einen Tagungsbericht auf infoclio.ch zusammengefasst, vgl. John Ly, Geschichtswissenschaften und Geschlechtergerechtigkeit – Sciences historiques et égalité entre les sexes, in: infoclio.ch Tagungsberichte, 06.11.2019, https://www.doi.org/10.13098/infoclio.ch-tb-0221 (6.5.2020).

SZG/RSH/RSS 70/3 (2020), 426–432, DOI: 10.24894/2296-6013.00068

gen Ausgangslage werden im Verlauf des Studiums und des Doktorats (unbeabsichtigt) geschlechtsspezifische Verhaltensweisen verfestigt: Ein selbstsicheres Gehabe etwa oder ein dominantes Redeverhalten sind auch heute noch geschlechtlich markiert und gelten als Zeichen für Begabung. Gerade in wissenschaftlichen Kontexten, die sich der Exzellenz verschreiben – wie etwa den Nationalen Forschungsschwerpunkten – lassen sich die *auch* geschlechtsspezifischen Auswirkungen eines solchen Habitus gut beobachten. Obwohl dies in den schweizerischen Geschichtsinstituten weniger ausgeprägt zu sein scheint, ist es doch essenziell, dass auch wir in unseren Lehrveranstaltungen und Kolloquien für eine möglichst breite Diskussionsbeteiligung sorgen.

Wichtig ist weiter, in Forschung und Lehre jene «Zitierkartelle» zu durchbrechen, die dazu führen, dass bestimmte Stimmen viel schneller und stärker Gehör finden als andere. Im Zuge des Frauen*streiks haben Doktorandinnen und Postdoktorandinnen am Historischen Institut der Universität Bern etwa begonnen, epochenspezifische Literaturlisten von Autorinnen zusammenzustellen. Solche Initiativen sind wichtig. Um eine geschlechtergerechte Wissenschafts- und Lehrkultur zu erreichen, müssen die Universitätsangehörigen auch weiterhin für diese Thematik sensibilisiert werden. Solche Aufgaben werden nach wie vor oft von Frauen übernommen, wie auch dieser Debattenbeitrag zeigt, der von vier Frauen und einem Mann verfasst wurde.

2. Stellen entfristen und Hierarchien reduzieren: In wenigen Branchen sind Befristungen so verbreitet wie in der Wissenschaft. Hier haben sich die Bedingungen in den letzten Jahren sogar verschlechtert. Achtzig Prozent der Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler an den Universitäten haben einen befristeten Vertrag. Diese Struktur ist typisch für die Lehrstuhl-Universität.[4] Befristete Arbeitsverhältnisse erschweren die Vereinbarkeit von beruflichen und ausserberuflichen Tätigkeiten sehr. Dies führt dazu, dass viele Frauen und auch einige Männer mit Betreuungsaufgaben die Hochschulen verlassen – trotz grossen Talents und ausgeprägter Leidenschaft für die Wissenschaft.

Das gegenwärtige System verschleisst so aufseiten der Universität wie der Betroffenen beträchtliche Ressourcen, und zwar auch bei jenen, die in der Akademie bleiben: Kaum wurde eine neue Stelle angetreten, steht schon die Suche nach der nächsten an, während gleichzeitig noch das vorangehende Projekt abgeschlossen werden muss. Dies fördert eine Wissenschaftskultur, in der langfristig angelegte Forschung zugunsten von kurzfristigen Projekten das Nachsehen hat. Um als Gesellschaft weiterzukommen, brauchen wir zudem eine breite Palette wissenschaftlicher Perspektiven auf drängende Themen, allen voran die soziale und ökologische Frage im globalen Massstab. Zu diesen Perspektiven

4 Thomas Hildbrand, Next Generation: Für eine wirksame Nachwuchsförderung. Situation, Modelle, Massnahmen und Empfehlungen zu einer wirksameren Nachwuchsförderung im Wissenschaftssystem der Schweiz. Bericht im Auftrag der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften, in: Swiss Academies Reports 13/1 (2018), S. 15.

sollten auch jene von Menschen gehören, die Care- und andere ausseruniversitäre Arbeit leisten.

Analog zur Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften, die in ihrem Bericht *Next Generation* für eine Verlagerung des Mitteleinsatzes von befristeten zu unbefristeten Anstellungsverhältnissen plädiert,[5] fordern wir deshalb, dass mindestens die Hälfte der von den Hochschulen finanzierten Stellen nach dem Doktorat entfristet wird. Auf diese Weise die Situation des sogenannten Mittelbaus zu verbessern, ist eine sehr effiziente Methode, um für mehr Gleichberechtigung zu sorgen.

Damit Frauen nicht tendenziell auf unbefristeten, aber im Vergleich zu den Professuren schlechter ausgestatteten Stellen landen, muss zugleich das ganze universitäre System durchlässiger gestaltet werden. Hierarchien begünstigen nicht zuletzt den Machtmissbrauch; flachere Strukturen hingegen kommen tendenziell der gesamten Institution zugute, indem sie eine offene Kommunikationskultur fördern. Zumindest die klassischen Lehrstühle mit weitreichender Budget-, Personal- und Betreuungskompetenz sind deshalb abzuschaffen. Assistierende sollten nicht mehr einer Person zugeordnet werden. In diesem Zusammenhang gilt es nicht zuletzt, den Unterschied zwischen den Löhnen von Professorinnen und Professoren einerseits und den Löhnen aller anderen Statusgruppen zu hinterfragen. Dies soll nicht durch eine Reduktion der Entlohnung von Professorinnen und Professoren, sondern durch eine bessere Bezahlung der anderen Statusgruppen erfolgen.

3. Jobsharing und Teilzeitarbeit für Professorinnen und Professoren: Die Mehrheit der Professorinnen und Professoren klagt heute über eine sehr hohe Arbeitsbelastung. Jobsharing sorgt nicht nur für eine Entlastung. Es bietet auch die Möglichkeit, berufliche und ausserberufliche Tätigkeiten besser vereinen zu können und es erleichtert eine Öffnung in Bezug auf ausserakademische Lohnarbeit. Eine Flexibilisierung der Pensen bei den Professuren würde zudem eine andere Verteilung von Ressourcen ermöglichen. Es könnten neue Stellen geschaffen oder bereits bestehende aufgestockt werden, was zur oben geforderten Abflachung der Hierarchien beitragen würde.

Bis heute gibt es nur wenige Historiker*innen in der Schweiz, die sich eine Professur teilen.[6] Im Unterschied zu den umliegenden Ländern ist der Verdienst hierzulande jedoch hoch genug, um eine Reduktion der Arbeitszeit ohne Einschränkung der Lebensqualität zu ermöglichen. Wir fordern nicht, dass alle ihre Stellen teilen sollen, doch muss dies eine reale Option bei der Ausschreibung wie bei der Aushandlung von Arbeitsverhältnissen sein.

5 Ebd., S. 6.

6 So etwa Alain Clavien und Claude Hauser in Fribourg, vgl. https://www3.unifr.ch/complit/de/news/news/18240/best-practices-job-topsharing-award-2017-geht-an-die-professoren-alain-clavien-und-claude-hauser? (6.5.2020).

Als Instrumente, um mehr Geschlechtergerechtigkeit zu erreichen, sind Jobsharing und Teilzeitarbeit nicht unumstritten. Ein Einwand ist etwa, dass die Forderung nach einer generellen Reduktion der Arbeitszeit an Gewicht verlieren könnte, wenn privilegierte Berufsgruppen entsprechende Regelungen autonom einführen. Sich für Möglichkeiten des Jobsharings im Hier und Jetzt zu engagieren, schliesst keineswegs aus, sich gleichzeitig für eine generelle Reduktion der Arbeitszeit einzusetzen. Wenn jene, die es sich leisten können, ihre Arbeitszeit reduzieren wollen, ist das eher förderlich für die Debatte um eine Umverteilung der Arbeit.

Bemerkenswert ist in diesem Zusammenhang weiter, dass der allergrösste Teil des nicht-professoralen wissenschaftlichen Personals heute meist zu weniger als hundert Prozent beschäftigt ist, während implizite Erwartungen von einem totalen Engagement für die Karriere ausgehen. Auch solchen Erwartungen ist dezidiert entgegenzutreten. Beim Jobsharing geht es selbstverständlich nicht darum, dass die gleiche Arbeit neu zum halben Lohn gemacht werden soll.

4. Berufungsverfahren: Während die Frauen- und Männeranteile unter den Geschichtsstudierenden heute in etwa ausgeglichen sind, widerspiegeln die Geschlechterverhältnisse auf der Ebene der Professuren diese Zahlen nicht. Die Berufungen von Frauen auf geschichtswissenschaftliche Lehrstühle haben zwar zugenommen, doch das Verhältnis ist noch bei weitem nicht ausgeglichen. Das hat verschiedene Gründe. Untersuchungen zeigen, dass Exzellenzkriterien nicht nur geschlechtsspezifisch konnotiert sind, sondern dass oftmals auch dieselben Massstäbe bei Männern und Frauen unterschiedlich angewendet werden.[7] Wenn etwa Kandierende die Forschungsexpertise eines Instituts in einem bestimmten Gebiet verstärken, wird dies bei Männern oft als erwünschte Vervollständigung gewertet, die zur klaren Profilbildung eines Instituts beiträgt. Bei Frauen hingegen gilt dieselbe Konstellation nicht selten als eine Verdoppelung des Angebots. Weiter gelten junge Wissenschaftlerinnen oftmals als zu wenig erfahren, junge Wissenschaftler als vielversprechend. Bei Männern wird tendenziell das Potenzial beurteilt, bei Frauen die bisherige Leistung.

Erfreulich ist hingegen, dass mittlerweile sogar in der Deutschschweiz die Habilitation als Voraussetzung für eine Professur nicht nur auf dem Papier, sondern auch in der Praxis ein Auslaufmodell zu sein scheint. Ausschreibungen, die mit an die Qualifikationsstufe angepassten Voraussetzungen und Beförderungssystematiken verbunden sind, nehmen zu.

Das traditionelle Modell der Exzellenz basierte auf dem Ideal des männlichen und sozial privilegierten Forschers, der von seiner Ehefrau oder Haushälte-

7 Carine Carvalho, Nomination des professeur*e*s à l'Université de Lausanne et perception des (in)égalités, in: Farinaz Fassa, Sabine Kradolfer (Hg.), Le plafond de fer de l'université, Zürich/Genève 2010, S. 154–170.

rin unterstützt wird.[8] Heute haben sich die Geschlechterverhältnisse zwar teilweise gewandelt. Es gibt auch Männer, die ihren Partnerinnen eine Karriere ermöglichen. Bei Doppelkarrieren wird ein grosser Teil der Reproduktionsarbeit auf Drittpersonen ausgelagert, zu denen zuweilen auch Migrantinnen mit Hochschulabschluss zählen, denen der Zugang zum akademischen Arbeitsmarkt versperrt ist. Dieses Modell benachteiligt all jene, die selbst alltägliche Care-Arbeit leisten. Unter den gegenwärtigen gesellschaftlichen Umständen sind das nach wie vor häufiger Frauen.

Das Engagement in der Lehre und in der Betreuung sowie in der öffentlichen Vermittlung von Forschungsergebnissen – nicht nur in den Medien, sondern ganz allgemein im Sinne der «*Public History*» – sind genauso wichtige Aufgaben einer Professur wie die Forschung. Besonders Lehre und Betreuung werden in den universitären oder fakultätsspezifischen Richtlinien für Berufungsverfahren denn auch durchaus gewürdigt. Die Praxis sieht jedoch nach wie vor oftmals anders aus. Es muss deshalb dafür gesorgt werden, dass die gleichmässige Gewichtung der unterschiedlichen Aufgaben auch während der Verfahren berücksichtigt wird und nicht nur ein Lippenbekenntnis ist.

Zudem schlagen wir vor, dass für Neubesetzungen von Professuren in der Geschichtswissenschaft über die Einführung von Quoten nachgedacht wird. Dadurch würden nicht zuletzt auch die Geschlechterquoten in Gremien weniger wichtig, die aktuell zu einer erheblichen Mehrbelastung von Professorinnen führen. Explizite anstelle von impliziten Quoten stellen zudem Transparenz her, was für alle Beteiligten eine Entlastung bedeutet.

Schliesslich sollen Berufungsverfahren in Zukunft möglichst kumulativ durchgeführt werden.[9] Wenn zwei oder mehr Stellen gleichzeitig besetzt werden, erhalten die Kommissionen die Möglichkeit, nicht einfach auf den grössten gemeinsamen Nenner zu setzen und nicht immer nur auf «Nummer sicher» zu gehen. Stattdessen können sie der Diversität der angebotenen wie für eine vielfältige Institution notwendigen Profile gerecht werden. Wir sind uns bewusst, dass dies insbesondere für kleinere Institute eine grosse Herausforderung darstellt und deshalb der langfristigen Planung und der Unterstützung durch die Universitäten und Fakultäten bedarf.

5. Stärkung der Geschlechtergeschichte und -forschung: Eine der grossen Erneuerungen der Geschichtswissenschaft im 20. Jahrhundert war die Etablierung der Frauen- und Geschlechtergeschichte. Wir sind der Ansicht, dass unabhängig von der Denomination einzelner Stellen auch in Zukunft an jedem Institut zu den Geschlechterverhältnissen als einem der zentralen Strukturprinzipien

8 Daniela Saxer, Die Schärfung des Quellenblicks: Forschungspraktiken in der Geschichtswissenschaft 1840–1914, München 2014; Bonnie Smith, The Gender of History. Men, Women, and Historical Practice, Harvard 1998.

9 Dies würde bedeuten, mindestens zwei Berufungsverfahren gleichzeitig von einer vergrösserten Kommission durchführen zu lassen.

heutiger wie vergangener Gesellschaften geforscht und gelehrt werden soll. Durch die Untersuchung von Machtverhältnissen (im Zusammenhang mit Geschlecht, aber auch mit Klasse, «Rasse», etc.) liefern Geschlechtergeschichte und Geschlechterforschung wichtige Grundlagen für unser Denken.

Nicht zuletzt sind wir überzeugt, dass es ohne institutionelle Verankerung der Geschlechterforschung nicht möglich ist, die Machtverteilung innerhalb unserer Disziplin zu überdenken. Das bedeutet auch, dass entsprechende Ressourcen – insbesondere auf der Ebene der Professuren – zur Verfügung gestellt werden müssen. Eine geschlechtergeschichtliche Spezialisierung darf zudem kein Nachteil bei Berufungsverfahren darstellen. Dies ist der Fall, wenn ein solches Profil als «zu spezialisiert» gewertet wird. Weiter ist es essenziell, dass für die Geschlechtergeschichte unverzichtbare Forschungsinfrastrukturen wie etwa das Gosteli-Archiv zur Geschichte der schweizerischen Frauenbewegung mit den nötigen Mitteln ausgestattet werden, um eine dauerhafte Institutionalisierung zu ermöglichen.

6. Intersektionalität berücksichtigen: Diskriminierungen aufgrund des Geschlechts und der Geschlechteridentität sind verschränkt mit weiteren Diskriminierungsachsen wie Rassifizierung, Religion, sozialer oder geografischer Herkunft, sexueller Orientierung, Alter oder «Behinderung». Wir fordern deshalb, dass Benachteiligungen im Wissenschaftsbetrieb mehrdimensional und in ihren intersektionalen Aspekten untersucht und bekämpft werden. Ein wichtiger Punkt ist dabei die soziale Diversität der Studierenden und Dozierenden. Es kann nicht unser Ziel sein, Professorensöhne einfach durch Professorinnentöchter zu ersetzen. Nach wie vor kommen Professorinnen und Professoren mehrheitlich aus bildungsbürgerlichen Schichten, nicht wenige von ihnen haben bereits Professorinnen und Professoren als Eltern.

Wir sind deshalb der Ansicht, dass die Frage der Gleichstellung weiter gefasst werden muss als nur mit Blick auf die Geschlechterparität. Es ist an der Zeit zu fragen, wer studiert und wer Zugang zu einer wissenschaftlichen Karriere hat. Hier tragen wir auch eine Verantwortung als Fach. Die Universitäten können dabei von den Fachhochschulen lernen, die eine grössere soziale Durchlässigkeit ermöglichen, obwohl es auch hier weiterhin Handlungsbedarf gibt.

Als die Universitäten in der Schweiz lange vor anderen europäischen Ländern und lange vor der Einführung des Frauenstimmrechts den Frauen einen Zugang zum Studium ermöglichten, öffneten sie sich dem Wandel und neuen Perspektiven. Auch in der Gegenwart könnten sie ein gesellschaftliches Versuchslabor sein. Punkto Gleichberechtigung sind sie jedoch in vielerlei Hinsicht keine Vorreiterinnen – ganz im Gegenteil. Das kann und muss sich ändern.

Peter-Paul Bänziger, Departement Geschichte, Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, p.baenziger@unibas.ch

Francesca Falk, Historisches Institut, Universität Bern, Länggassstrasse 49, 3012 Bern, francesca.falk@hist.unibe.ch

Alix Heiniger, IEP, Université de Lausanne, Quartier UNIL-Mouline, Bâtiment Géopolis, CH-1015 Lausanne, Alix.heiniger.1@unil.ch

Pauline Milani, Département d'histoire contemporaine, Université de Fribourg, Avenue de l'Europe 20, 1700 Fribourg, pauline.milani@unifr.ch

Regina Wecker, Departement Geschichte, Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, regina.wecker@unibas.ch

Sciences historiques et égalité dans les universités suisses. Une contribution au débat

Peter-Paul Bänziger, Francesca Falk, Alix Heiniger, Pauline Milani, Regina Wecker

Sous l'impulsion de la grève féministe, l'année 2019 a été marquée par les débats sur l'égalité dans toutes les sphères de la société. Le monde académique n'est pas épargné par les inégalités de genre. Alors que de plus en plus de femmes entreprennent des études universitaires, cette évolution ne se reflète pas dans la hiérarchie des institutions académiques, qui peinent toujours à intégrer les femmes au même titre que les hommes.[1] La Société Suisse d'Histoire a souhaité participer à ce débat. Au printemps 2019, la section politique scientifique a donc récolté des données sur la répartition des genres dans les instituts d'histoire en Suisse alémanique et romande.[2] Les résultats de cette modeste enquête confirment clairement la tendance générale: la répartition égale des genres à tous les échelons hiérarchiques des universités suisses, et plus particulièrement dans les sciences historiques, ne sera pas atteinte avec un peu de patience, mais grâce à une volonté ferme d'y parvenir. Dans les lignes qui suivent, nous formulons une série de propositions de mesures en faveur de l'égalité dans le champ scientifique.

1. Le monde académique est façonné par une **culture scientifique et un habitus genrés.** Certaines voix résonnent mieux que d'autres et bénéficient de davantage d'attention. Le travail scientifique des chercheuses doit être valorisé, comme a commencé à le faire un groupe de (post-)doctorantes de l'Université de Berne en compilant des listes de publications. Des initiatives de ce type sont importantes et doivent être poursuivies afin d'établir une culture scientifique et d'enseignement égalitaire. Cette tâche comme par le passé est surtout accomplie par des femmes à l'instar de la présente contribution signée par quatre femmes et un homme.

2. Une réforme en faveur **de davantage de postes à durée indéterminée et moins de hiérarchie** est nécessaire. Peu de domaines d'activités reposent à ce point sur un personnel non stabilisé (80 % du personnel scientifique des universités).[3] L'organisation des universités autour des chairs, dont les titulaires

1 Farinaz Fassa, Sabine Kradolfer (éd.), Le plafond de fer de l'université, Zürich/Genève 2010. Swissuniversities a développé un outil de mesure de la répartition des genres (Gendermonitoring) et publie les données pour la Suisse, voir: https://www.swissuniversities.ch/fr/themes/egalite-des-chances-et-diversite (14. 5. 2020).

2 Les données ont été présentées à l'Assemblée générale de la SSH du 27 septembre 2019, une discussion très nourrie eu lieu après une série de présentations.

3 Thomas Hildbrand, Next Generation: Für eine wirksame Nachwuchsförderung. Situation, Modelle, Massnahmen und Empfehlungen zu einer wirksameren Nachwuchsförderung im Wissenschaftssystem der Schweiz. Bericht im Auftrag der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften (2018), in: Swiss Academies Reports 13/1 (2018), p. 15.

SZG/RSH/RSS 70/3 (2020), 433–435, DOI: 10.24894/2296–6013.00069

exercent un important pouvoir et décident de l'octroi des ressources, favorise cette situation. Ce système épuise les ressources des institutions et des personnes et les empêche de prolonger leurs travaux au-delà des courtes périodes prévues pour les projets de recherche.

Nous demandons une augmentation des postes après le doctorat dont la moitié à durée indéterminée afin d'améliorer la situation du corps intermédiaire, car cette approche contribue à l'égalité des sexes.

3. Une autre piste prometteuse est celle du **travail à temps partiel et du partage des postes professoraux.** Le partage des postes professoraux réglerait non seulement la situation de surcharge dont se plaignent nombre de professeur·e·s, mais donnerait également la possibilité de mieux concilier travail académique et activités externes. Cela permettrait de mieux répartir les ressources et de diminuer le poids des hiérarchies, tout en remettant en question les attentes implicites d'un engagement total: il n'est pas question d'assumer la même charge de travail pour la moitié du salaire. Cette mesure pourrait ainsi avoir un effet vertueux sur la situation intolérable que connaissent beaucoup de membres du corps intermédiaire employé·e·s à temps partiel tout en travaillant dans les faits à plein temps.

4. Non seulement les **critères d'excellence ne sont pas neutres du point de vue du genre**, mais en plus, ils sont appliqués différemment aux hommes et aux femmes.[4] La culture académique de l'excellence est forgée sur le modèle du chercheur mobile, libéré de toutes contraintes domestiques par le soutien d'une épouse. De plus, l'appréciation formulée à propos des candidat·e·s aux postes professoraux dépend de leur sexe: les femmes sont souvent jugées sur leur expérience et les hommes à partir de leur potentiel, alors que les profils sont similaires. Il faut aussi donner plus de poids à l'engagement en faveur de l'enseignement et de la diffusion des résultats de recherche, souvent pris en compte à la marge lors des processus de sélection.

Nous proposons d'inclure des quotas pour les nominations pour alléger entre autres la charge des professeures aujourd'hui astreintes à un important travail dans les commissions de nomination afin d'assurer une répartition égalitaire des sexes. Une meilleure planification des successions permettrait aussi une plus grande diversité dans les profils des personnes nommées.

5. Les **études genre**, d'autant plus dans une perspective intersectionnelle qui inclut les dimensions de race et de classe, ont contribué à un renouvellement de notre discipline et de notre pensée. Nous sommes convaincu·e·s de l'impossibilité de réfléchir à la répartition du pouvoir dans notre discipline sans un ancrage institutionnel de la recherche (historique) sur le genre. Les infrastructures

4 Carine Carvalho, Nomination des professeur*e*s à l'Université de Lausanne et perception des (in)égalités, in: Farinaz Fassa, Sabine Kradolfer (éd.), Le plafond de fer de l'université, Zürich/Genève 2010, p. 154–170.

indispensables à ces recherches sur l'histoire des femmes en Suisse, comme les archives Gosteli, doivent être préservées.

6. L'égalité des sexes constitue le premier pas vers un monde académique reflétant **la diversité de la société.** D'autres discriminations en raison de l'orientation de genre ou sexuelle, de la race, de la religion, de l'origine sociale ou géographique, de l'âge ou de la validité doivent être intégrées à une réflexion pluridimensionnelle et combattues. On ne peut plus s'en tenir à une reproduction du corps professoral bornée aux couches de la bourgeoisie intellectuelles et aux enfants de professeur·e·s.

Les universités suisses se sont ouvertes aux femmes longtemps avant celles d'autres pays européens et très longtemps avant l'introduction du droit de vote des femmes, ce qui a ouvert la voie à un changement de perspective. Aujourd'hui, elles ne sont pas des pionnières dans le domaine de l'égalité. Cette situation peut et doit changer.

Peter-Paul Bänziger, Departement Geschichte, Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, p.baenziger@unibas.ch

Francesca Falk, Historisches Institut, Universität Bern, Länggassstrasse 49, 3012 Bern, francesca.falk@hist.unibe.ch

Alix Heiniger, IEP, Université de Lausanne, Quartier UNIL-Mouline, Bâtiment Géopolis, CH-1015 Lausanne, Alix.heiniger.1@unil.ch

Pauline Milani, Département d'histoire contemporaine, Université de Fribourg, Avenue de l'Europe 20, 1700 Fribourg, pauline.milani@unifr.ch

Regina Wecker, Departement Geschichte, Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, regina.wecker@unibas.ch

Aspekte bäuerlichen Wirtschaftens nach der Tiroler Getreidebeschreibung von 1615

Volker Stamm

Eine Handschrift im Tiroler Landesmuseum Innsbruck, die Getreidebeschreibung von 1615, ermöglicht Einblicke in Grundlagen der alpinen ländlichen Ökonomie in der frühen Neuzeit.[1] Dabei handelt es sich um Kernbereiche der Getreidewirtschaft, um deren Erträge und um die Verwendung der Produkte, sei es zum Eigenverbrauch, zur Wiederaussaat, für Abgaben oder zum Verkauf. Die in dem Manuskript enthaltenen Daten können dazu beitragen, einige in der Agrargeschichte kontrovers diskutierte Fragestellungen in einem neuen Licht erscheinen zu lassen.

So ist die fundamentale Frage der Produktivität des Getreidebaus während der hier behandelten Periode noch weitgehend ungeklärt. Sie wird allerdings, wie Jon Mathieu anmerkte, trotz unzureichender Quellennachrichten überwiegend pessimistisch beurteilt.[2] Andrea Zannini vertritt die Auffassung, die alpinen Höfe seien oftmals nicht in der Lage gewesen, ihre Bewohner über das gesamte Jahr zu ernähren.[3] Andrea Bonoldi bezeichnet die von ihm behauptete geringe Produktivität der Tiroler Landwirtschaft als «un dato di fatto dell'agricoltura locale», ohne dies genauer zu belegen oder gar zu quantifizieren.[4] Die *Oeconomia Alpium* schliesslich geht auf diese Thematik gar nicht ein, diagnostiziert allerdings ein «persistente squilibrio tra popolazione e risorse».[5]

Eng mit der Bewertung des Ertrages verbunden ist ein Urteil über das Gewicht der bäuerlichen Abgaben. Die Komponenten und die Höhe letzterer sind häufig aus der Dokumentation der Grundbesitzer (Urbare, Rechnungsunterlagen) bekannt, doch wie schwer sie wogen, lässt sich nur aus einer Gegenüberstellung mit dem Gesamtertrag der abgabenpflichtigen Einheiten erkennen.

1 Tiroler Landesarchiv Innsbruck (TLA), Handschrift (Hs.) 1175.

2 Jon Mathieu, Landwirtschaft und Städtewachstum im Alpenraum (1500–1800), in: Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen 5 (2000), S. 157–171, bes. S. 161–162.

3 Andrea Zannini, La montagna e la sfida dell'ambiente in età moderna, in: Gian Pietro Brogiolo, Andrea Leonardi, Carlo Tosco (Hg.), Paesaggi delle Venezie, Storia ed economia, Venedig 2016, S. 401–412, hier S. 409. Unter *età moderna* versteht der Autor den Zeitraum von 1600 bis 1750.

4 Andrea Bonoldi, Le incertezze dello sviluppo: alcune considerazioni sull'economia tirolese tra Sette e Ottocento, in: Andrea Leonardi (Hg.), Aree forti e deboli nello sviluppo della montagna alpina, Trento 2001, S. 171–190, hier S. 175.

5 Cinzia Lorandini, Aspette strutturali e funzionali del commercio in area alpina, in: Markus A. Denzel, Andrea Bonoldi, Anne Montenach, Françoise Vannotti (Hg.), Oeconomia Alpium I: Wirtschaftsgeschichte des Alpenraums in vorindustrieller Zeit, Berlin/Boston 2017, S. 191–214, hier S. 207.

SZG/RSH/RSS 70/3 (2020), 436–454, DOI: 10.24894/2296-6013.00070

Dass sich die alpine Landwirtschaft in vorindustrieller Zeit nicht auf die Eigenversorgung beschränkte, findet zunehmend Anerkennung.[6] Doch welche Formen und welches Ausmass der Austausch mit Agrarprodukten annahm, ist noch nicht hinreichend geklärt.

Damit ist die Thematik umrissen, die im Folgenden untersucht werden soll.

Die Handschrift und ihre bisherige Verwendung

Bei der Tiroler Getreidebeschreibung von 1615 handelt es sich um eine sehr umfangreiche, zugleich auch äusserst heterogene Quelle zur spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen Agrar- und Bevölkerungsgeschichte.[7] Sie ist in 36 Teile gegliedert, die sich auf die jeweils beschriebenen Verwaltungseinheiten (Gerichte) beziehen. Manche Gerichte sind weiter unterteilt, in Viertel (wie in Kitzbühel) oder aber in Dörfer/Weiler, oft Nachbarschaften genannt. Dies ist zum Beispiel bei dem Gericht Sonnenburg der Fall, dem in diesem Beitrag die grösste Aufmerksamkeit gilt.

Insgesamt besteht das Verzeichnis gemäss der ihm beigefügten Inhaltsübersicht, von Otto Stolz erstellt, aus 1092 Blättern. Es wurde von zahlreichen Schreibern in mehreren unterschiedlichen Formaten und Textgestaltungen verfasst. Trotz seines Umfangs schliesst das Dokument nicht das gesamte historische Tirol ein. Die darin enthaltenen Verwaltungseinheiten erstrecken sich vom mittleren Inntal im Norden (Gerichte Kitzbühel, Kufstein, Rattenberg) über den Innsbrucker Raum (Thaur, Hall, Sonnenburg, Axams, Steinach a. Brenner) hin zum oberen Inntal (Landeck, Laudegg, Pfunds) und dann in den oberen Vintschgau mit Ehrenberg, Schlanders, Kastelbell. Die Aufzeichnungen folgen nun nicht, wie zu erwarten wäre, dem weiteren Verlauf der Etsch. Vielmehr setzen sie sich im mittleren und unteren Eisacktal fort (Rodenegg, Gufidaun, Villanders, Ritten) und beziehen schliesslich das Pustertal ein, bis hin nach Lienz im Osten. So zeichnet sich ab, dass die Getreidevorräte hauptsächlich entlang der grossen Verkehrswege, im Inntal, über den Brenner, wobei Sterzing allerdings fehlt, und weiter an Rienz und Drau erfasst wurden. Dies korrespondiert, wenn auch mit gewissen Lücken, mit der Intention, in der das Verzeichnis erstellt wurde. Es

6 «… l'économie della montagna alpina non è mai stata, né avrebbe potuto essere, un economia autarchica.» Andrea Leonardi, La ridefinizione dell'assetto produttivo e il nuovo volto delle aree di montagna, in: Brogiolo u. a. (Hg.), Paesaggi di Venezia, S. 543–598, hier S. 546. Vgl. auch Aleksander Panjek, Terra di confine. Agricoltura e traffici tra le Alpi e l'Adriatico: La contea di Gorizia nel seicento, Mariano del Friuli 2002.

7 Unter wirtschaftshistorischen Gesichtspunkten fällt es besonders schwer, einen Epochenwechsel vom Mittelalter zur Neuzeit, der üblicherweise auf die Zeit um das Jahr 1500 angesetzt wird, nachzuvollziehen. Viel plausibler erscheint in diesem Zusammenhang die Annahme eines *langen Mittelalters*, das erst mit der industriellen Revolution sein Ende fand. Vgl. Jacques Le Goff, Geschichte ohne Epochen?, Darmstadt 2016.

geht auf einen Regierungsbefehl vom 20. Dezember 1614 zurück. Darin wurde angeordnet, über das bei den Untertanen «diser zeiten» vorhandene Getreide zu berichten, über die Zahl der Personen, die auf den Höfen zu unterhalten waren, und über den Bedarf an Saatgut.[8] Hintergrund dieser Aufforderung waren bevorstehende Truppendurchmärsche.[9]

Die Einzelbeschreibungen der Verwaltungsbezirke sind ganz unterschiedlich ausgestaltet. Offenbar konnten angesichts der Dringlichkeit – erste Ergebnisse lagen bereits im Januar 1615 vor – keine exakten Vorgaben gemacht werden, wie die Berichte abzufassen waren. Teils präsentierten sie in knapper tabellarischer Form die vorhandenen Getreidevorräte, teils beschrieben sie detailliert die Wirtschaftsweise der einzelnen bäuerlichen Höfe: Haushaltsgrösse, Ernteertrag, Saatgutbedarf, Getreideabgaben, Käufe und Verkäufe. Eine solche ins Einzelne gehende Vorgehensweise wurde vor allem im Gericht Sonnenburg gewählt, das mit 92 Blättern in 15 Heften eine reichhaltige sowohl deskriptive wie auch quantitative Datengrundlage liefert. Besonders in dieser ausführlichen Form ist die Handschrift geeignet, einen zwar hauptsächlich auf die Getreidewirtschaft beschränkten, aber doch vielseitigen Einblick in die bäuerliche Wirtschaft einer alpinen Region zu gewähren. Andere einschlägige Quellen wie Urbare und Rechnungsbücher beinhalten ihrer Bestimmung nach hauptsächlich Abgaben der Bauern und Einnahmen der Herren. Nur sehr selten lassen sie ein Urteil darüber zu, welches die von den landwirtschaftlichen Betrieben erzeugten Mengen waren, die der Abgabepflicht unterlagen, und wie der bei den Bauern verbleibende Ernteanteil verwendet wurde.

An vielen Stellen ist erkennbar, dass die Getreidebeschreibung aus der Sicht der Bauern erstellt wurde. Es ist dabei greifbar, wie sich die Redaktoren auf Befragungen stützten und die Antworten direkt in ihren Bericht einfliessen liessen. Formulierungen in der ersten Person Singular wie «hab», «brauche ich», und in expliziter Form «Ich Michael Prenner hab an roggen gehabt» oder «dz übrig brauch ich selbsten» machen dies deutlich.[10]

8 Es gelang weder in Innsbruck noch in Wien, den Text des Regierungsbefehls zu identifizieren. Sein Inhalt und Datum sind aber aus der die Getreidebeschreibung begleitenden Korrespondenz ersichtlich. Sie liegt in TLA, Sammelakten B XIV, 3.1 vor. Oben wurde nach dem Schreiben des Richters von Laudegg vom 27. Januar 1615 referiert. In dem genannten Bestand der Sammelakten findet sich mit Datum 20. März 1615 auch der Begleitbrief des Landrichters von Sonnenburg mit ähnlichem Inhalt, aber knapper als das erwähnte Schreiben von Laudegg.

9 So Hans Hochenegg, Studien zur tirolischen Siedlungs- und Wirtschaftsgeschichte, in: Tiroler Heimat N. F. 1 (1928), S. 143–181, hier S. 154. Es ist aber darauf hinzuweisen, dass dies bis zur Identifizierung der entsprechenden Veranlassung (s. vorstehende Anm.) eine Annahme bleiben muss. Denkbar wäre auch, dass sich die Landesregierung angesichts der prekären Versorgungslage in manchen Teilen Tirols einen Überblick über die Getreidebestände verschaffen wollte.

10 Hs. 1175, Teil XVII (Gericht Sonnenburg), Heft Völs, fo. 2^{v}. Im Folgenden wird nach den Heften (mit ihrem Ortsnamen und Blattnummer) dieses XVII. Teils zitiert. Bezüge auf andere Teile werden entsprechend gekennzeichnet. Die Blattangaben, nach denen ich mich richte, finden sich in der Hs. selbst, von späterer Hand nachgetragen. In den Zitaten wurde in einigen Fällen die Zeichenset-

Dem grossen Umfang des Manuskriptes und den auf Dauer ermüdenden formelhaften Wiederholungen der darin enthaltenen Informationen ist wohl die geringe Beachtung geschuldet, die es bislang gefunden hat. Weiter trägt dazu sicherlich auch bei, dass die Tiroler Agrargeschichte in ihrer Blütezeit eher rechtsgeschichtlich orientiert war, während sie in jüngerer Zeit generell an Bedeutung und Ausstrahlungskraft in die akademischen Diskurse und darüber hinaus verloren hat. Intensiv genutzt wurde die Getreidebeschreibung eigentlich nur von Hans Telbis, als er kurz nach dem Zweiten Weltkrieg die Verbreitung der angebauten Arten untersuchte,[11] von Hans Hochenegg im Hinblick auf die Siedlungsgeschichte[12] und beiläufig von Marianne Zörner im Zusammenhang mit demographischen Fragestellungen.[13] Stolz erwähnte sie selbstverständlich in seiner Geschichte der Tiroler Landwirtschaft,[14] und unlängst wurde sie von Obermair und Stamm auf Zugänge zur Bestimmung der Produktivität des Getreidebaus befragt.[15]

Getreidebeschreibung des Landgerichtes Sonnenburg

Der Sonnenburger Teil der Getreidebeschreibung ist mit 92 Blättern in 15 Heften (14 Hefte zu den nachfolgend genannten Weilern sowie eine abschliessende Übersicht über die verfügbaren Vorräte) einer der umfangreichsten der hier untersuchten Handschrift. [16] Folgende Ortschaften sind darin erfasst, in der Abfolge der Hefte: Hötting, Wilten, Völs, Götzens, Kematen, Mutters, Natters, Patsch, Igls/Vill, Lans, Sistrans, Ampass, Rinn, Tulfes. Sie sind auf einer Höhe von ca. 600 bis ca. 1000 m (letzteres in Patsch) gelegen, einzelne Höfe noch darüber. Dieser Teil des Dokumentes mit seinen umfangreichen Erläuterungen zeichnet sich durch eine Fülle aufschlussreicher Informationen aus, was noch dadurch verstärkt wird, dass die einzelnen Hefte, die jeweils eine Nachbarschaft, ein Dorf, betreffen, von unterschiedlichen Verfassern erstellt wurden. Jeder von

zung dem heutigen Gebrauch vorsichtig angeglichen und Gross- und Kleinschreibung so vereinheitlicht, dass nur Satzanfänge und Eigennamen in Grossbuchstaben erscheinen. Ansonsten erfolgt die Wiedergabe getreu der Vorlage.

11 Hans Telbis, Zur Geographie des Getreidebaus in Nordtirol, Innsbruck 1948.

12 Hochenegg, Studien.

13 Marianne Zörner, Die Besitzstruktur der nordtiroler Dörfer und ihre Veränderung vom 17. bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts, Innsbruck 1988.

14 Otto Stolz, Zur Geschichte der Landwirtschaft in Tirol, in: Tiroler Heimat N. F. 3 (1930), S. 93–139.

15 Hannes Obermair, Volker Stamm, Alpine Ökonomie in Hoch- und Tieflagen – das Beispiel Tirol im Spätmittelalter und in früher Neuzeit, in: Luigi Lorenzetti, Yann Decorzant, Anne-Lise Head-König (Hg.), Relire l'altitude. La terre et ses usages, Suisse et espaces avoisinants, XII^{e} – XXI^{e} siècles, Neuchâtel 2019, S. 29–56.

16 Zu den Nordtiroler Gerichten noch immer unverzichtbar Otto Stolz, Politisch-Historische Landesbeschreibung von Tirol, in: Archiv für Österreichische Geschichte 107 (1923/1926).

ihnen pflegte seinen eigenen Stil und reicherte den angeforderten Bericht mit seiner persönlichen Sichtweise an. Die inhaltliche Ergiebigkeit dieses Teils ist der Grund dafür, dass sich die vorliegende Untersuchung auf den von ihm dargestellten Ausschnitt des Gesamtbildes konzentriert.

Nun liesse sich, und sicher nicht ganz zu Unrecht, einwenden, das Gericht Sonnenburg, an der Schnittstelle von Inntal- und Brennerstrasse, in unmittelbarer Umgebung der Landeshauptstadt Innsbruck gelegen, stelle einen Sonderfall dar, insbesondere, was die Vermarktungsmöglichkeiten landwirtschaftlicher Produkte angeht. Doch wir werden zum einen sehen, dass das veräusserte Getreide keineswegs ausschliesslich in dieses Zentrum – Innsbruck – floss. Zum andern ist zu bedenken, dass das gesamte Land Tirol durch grosse Haupt- und weiterführende Nebentäler erschlossen war. Diese Verkehrsverbindungen erleichterten in vielen Fällen Käufe und Verkäufen über die engen Grenzen der Nachbarschaft hinaus.[17] Das gilt sogar für abgelegene Berghöfe, deren Käseproduktion nicht allein für den eigenen Bedarf oder die Leistung von Naturalabgaben bestimmt war.

Grundlagen der Getreideproduktion

Die verbreiteten Getreidearten in der Untersuchungsregion waren Roggen, Gerste, Weizen und Hafer, meist Futter («fueter») genannt.[18] Es ist bemerkenswert, dass sich Weizen auch in den höheren Lagen fand. Im Gericht Steinach, hoch zum Brenner hinauf, war er ebenfalls anzutreffen. Gerste trat auch in der Varietät Kerngerste und Rechte Gerste auf. Weiter wurde, wenn auch in begrenztem Umfang, Mais angebaut, so in Hötting und auf einem Hof in Tulfes, dort aber in einer beachtlichen Menge: «Cristoff Miller im Solderwald 100 stär roggen 8 stär waizen 20 stär gersten 70 stär tirggwaizen 14 stär fueter.»[19] «Tirggwaizen», auch «tirggen», war der Mais. Gelegentlich fand sich «mischling», ein Mischgetreide von Roggen mit Gerste oder Hafer.

17 Zahlreiche Untersuchungen sind den Verkehrsverbindungen über und durch die Alpen gewidmet, die bekanntlich bis in die römische Zeit zurückreichen. Doch meist konzentrierten sie sich auf die grossen Handels- und Pilgerwege, die von Norden nach Süden verliefen. Die Erforschung des sekundären und tertiären Wegenetzes ist dagegen noch wenig fortgeschritten, und dabei waren es ja, wie Gauro Coppola hervorhob, diese Verbindungen, «che constituiscono però una struttura vitale per l'economia e l'organizzazione sociale delle communità territoriali.» Für letztere Forschungsrichtung siehe stellvertretend den von Jean-François Bergier und Gauro Coppola herausgegebenen Band Via di terra e d'acqua. Infrastrutture viarie e sistemi di relazioni in area alpina (secoli XIII–XVI), Bologna 2007 (dort, S. 7 das vorstehende Zitat), und die Beiträge in Erwin Riedenauer (Hg.), Die Erschließung des Alpenraums für den Verkehr im Mittelalter und in der frühen Neuzeit, Bozen 1996. Aber die zahlreichen Wege zwischen den Dörfern und benachbarten Talschaften können auch dort nicht adäquat abgebildet werden und erfordern Mikrostudien.

18 Dazu ausführlich Telbis, Geographie.

19 Tulfes, fo. 5^{v}.

Die Bestandserhebung, die der Bestimmung der verfügbaren Menge diente, machte erforderlich, dass von dem vorhandenen Getreide der Saatgutbedarf abgezogen wurde. Da sie im Januar erfolgte, blieb noch die Frühlingsaussaat zu berücksichtigen. In manchen Teilen lieferte das Verzeichnis jedoch eine Aufstellung der Verwendung der gesamten Ernte und zog davon sowohl die Mengen für die bereits erfolgte Winter- wie auch für die bevorstehende Frühlingssaat ab, mit der Bemerkung, «Darvon geet ab zu herbst- und länngsansäen …»[20] Aus dem Vorhandensein von Sommer- und Wintergetreide lassen sich jedoch keine Schlüsse auf das praktizierte Anbausystem, etwa Dreifelderwirtschaft, ziehen. Wie die Felder gewechselt wurden, ob es eine Brache gab, in welcher Form, für wie lange, bleibt hier offen.

Die meist angegebene Grösse des Haushaltes lässt darauf schliessen, dass auf den Höfen neben den Familienangehörigen auch Dienstboten ständig beschäftigt waren und zum Haushalt rechneten. Hinzu kamen die oft erwähnten Tagelöhnen und Handwerksleute.

Wie schon im obigen Zitat war die meistverwendete Masseinheit für Getreide das Star, mit einem Volumen von ca. 30 Liter. Selten traten Metzen und Maßl auf, respektive 1/6 und 1/20 (oder auch 1/16) eines Stars, fünf beziehungsweise ca. 1,5 Liter also. Doch genügt ein Blick in Rottleuthners einschlägige Abhandlung um zu erkennen, wie zahlreich und somit unterschiedlich die lokalen Varianten dieser Masse ausfielen, sowohl was ihr Volumen wie auch ihre Unterteilung anging.[21]

Textform und Themenfelder

Vor einer systematischen Untersuchung des Textes soll ein Blick auf seinen Aufbau, seine Eigenarten und seine Inhaltsbereiche stehen. Ich beginne mit Hötting, heute Teil Innsbrucks, das das Verzeichnis einleitet. Meist erfolgten die Einträge in der nachstehenden, verallgemeinerten Form: NN ist «verschines jahr […] stär roggen und […] stär gersten erwaxen. Davon mues er zu samen und die beschwern abzurichten haben […] stär. und hat auch zu erhalten […] persohnen.» Es wird sogleich deutlich, dass zunächst der Ernteertrag des vergangenen Jahres angegeben wurde. Davon geht der Bedarf für das Saatgut und die «beschwern» ab, hier in einer Summe zusammengefasst. Was diese *beschwern* waren, die es abzurichten, abzugeben galt, macht der Bericht in der Folge deutlich. Georg Riedt benötigte für Saatgut «unnd hernach allerlei beschwärn, steur, zinns, zechent, vogteÿ unnd annders 12 stär».[22] Bei den «beschwärn» handelte es sich

20 Sistrans, fo. 1r, ebenso Tulfes, fo. 5r. Länngs meint Frühjahr.

21 Wilhelm Rottleuthner, Die alten Localmasse und Gewichte […] in Tirol und Vorarlberg, Innsbruck 1883, bes. S. 64–92.

22 Hötting fo. 2r.

somit Abgaben aller Art, die an die Landesherrschaft, die Kirche, den Grundeigentümer und eventuell noch andere Stellen zu leisten waren. Durch die Zusammenfassung von Abgaben und Saatgut wie auch durch die fehlende Differenzierung der Getreidearten erscheint die Aussagekraft dieser und ähnlicher Stellen eingeschränkt. Andere Stellen der Handschrift machen jedoch detailliertere Angaben.

Gehen wir nach Wilten über, heute ebenfalls Innsbruck zugehörig. Der Richter, der diesen Teil der Erhebung erstellte, Matheus Rabenstainer, stützte sich, ebenso wie seine Kollegen, auf Befragungen der Bauern und gab deren Antworten teils in direkter Rede wieder: «Hanns Reichardinger vermelt, hab noch in allem getrait …». Seine weiteren Auskünfte lassen sich so zusammenfassen, dass er, nachdem er im Herbst nach der Ernte 60 Star verkauft und den Zins in das Kloster Wilten gebracht hatte, nun, also im Winter 1615, noch über 150 Star verfügte («hab noch in allem getrait […] beÿ 150 stär»).[23] Davon benötigte er 48 Star als Saatgut, so dass für die Unterhaltung seines Haushaltes mit sieben Personen 102 Star verblieben. Angesichts dieses Kalküls gelangte Reichardinger zu dem Ergebnis, er könne der Landesherrschaft 20 Star verkaufen. Ganz ähnlich ist der nächste Eintrag ausgestaltet, auf demselben Blatt. Clemens Huber hatte ebenfalls im vergangenen Jahr einen Teil seiner Ernte verkauft, nämlich 70 Star. Nun verblieben ihm 132 Star, 32 davon benötigte er für Saatgut, und den Rest zur Ernährung seines Haushaltes mit elf Personen, sicher nicht nur Familienmitglieder.

Bereits aus diesen zwei Beschreibungen lässt sich ablesen, dass die Bauern im Herbst weitverbreitet einen Teil ihrer Getreideernte zu veräussern pflegten. Die Höhe dieses Anteils ist hier noch nicht bestimmbar, da sich die angegebenen Vorratsmengen auf den Bestand im Januar beziehen und nicht auf die Gesamternte. Von letzterer wurde schon das Saatgut für das Wintergetreide sowie der Haushaltsbedarf von der Ernte bis zum Zeitpunkt der Erhebung verbraucht. Wenn wir das bereits verwendete Getreide ganz grob auf die gleiche Menge schätzen, wie sie im Januar noch vorhanden war, so gelangen wir im Beispiel des Huberschen Hofes zu einem Ernteertrag von ca. 260 Star. Davon wurde etwa ein Viertel verkauft, was jedoch nur ein Anhaltspunkt für nachfolgende genauere Untersuchungen sein kann.

Andere Angaben in dem Abschnitt über Hötting eröffnen den Blick auf weitere Aspekte dörflichen Lebens. Einem Hof stand Margretha Schlechlin vor.[24] Sie erzielte eine Ernte von 11 Star Weizen, 103 Star Roggen, 48 Star Gerste und 26 Star Hafer. Es ist anzunehmen, dass es sich um eine Witwe handelte. Sie war

23 Wilten, fo. 1r.
24 Hötting, fo. 4r.

nicht die einzige Frau in der Rolle eines Haushaltsvorstandes.[25] Eine andere Frau wird ausdrücklich als Witwe bezeichnet. Von ihr wird berichtet, dass sie die Absicht hatte, überzähliges Getreide «iren taglenern unnd hanndtwerchsleiten» zu verkaufen.[26] Verkäufe an diese Personengruppe lassen sich wiederholt finden.[27]

Schliesslich begegnen uns zwei als Herren bezeichnete Hofvorstände, vermutlich Innsbrucker Stadtbürger.[28] Auch sie haben die «beschwern» zu entrichten.

In diesem kursorischen Überblick wurden bereits Themenbereiche wie bäuerliche Abgaben und Getreidehandel deutlich. Sie sollen nun in einer systematischen Untersuchung vertieft werden. Zunächst gilt die Aufmerksamkeit aber einer Grundfrage der bäuerlichen Getreidewirtschaft, der Produktivität.

Produktivitätsberechnung

Zu den inhaltsreichsten Teilen des Sonnenberger Verzeichnisses gehört das Heft über die Gemeinde Mutters. Insbesondere bildet es in seltener Klarheit und dabei differenziert nach Getreidearten die Erntemenge des Jahrs 1614 und den Saatgutbedarf für die darauf folgende Anbauperiode 1614/1615 ab.

Die Aufzeichnungen beginnen mit der Angabe der Lehen, die ein Hof innehatte: «hatt zwaÿ lechen», «hatt vier lechen», «hab zwölf lechen und ain drittl».[29] Was ist damit gemeint? Zum einen wäre an eine ursprüngliche Grösseneinheit für die Hoffläche zu denken, vergleichbar mit der mittelalterlichen Hufe, zum anderen an ein Pachtland, ein mehr oder weniger grosses Feld oder eine Gesamtheit solcher Grundstücke. Im ersten Fall wäre eine gewisse Korrelation zwischen Erntemenge und Zahl dieser Lehen zu vermuten. Sie ist jedoch nicht erkennbar. Ein Betrieb mit zwei Lehen erntete 195 Star Getreide, ein anderer mit ebenfalls zwei Lehen nur 107 Star. Ein dritter Haushalt verfügte über zwölf Lehen.[30] Mit 579 Star wies er zwar eine hohe Ernte auf, aber war dennoch weit von dem Sechsfachen des Erstgenannten mit zwei Lehen entfernt. Es fällt somit schwer, die Zahl der Lehen eines Hofes annähernd linear mit seiner Fläche zu verknüpfen, wenn auch die allgemeine Aussage zutreffen mag, dass ein Haushalt mit vielen Lehen tendenziell grösser ist als ein solcher mit wenigen. Flächenangaben vermittelt das Verzeichnis an keiner Stelle, so dass von vornherein die

25 Zur Rolle von Tiroler Frauen in der Landwirtschaft vgl. Volker Stamm, Grundbesitz und wirtschaftliche Aktivitäten bürgerlicher Frauen im spätmittelalterlichen Südtirol. Am Beispiel der sog. Urbare Ursula Rittner, in: Der Schlern 89/6 (2015), S. 22–35.

26 Hötting, fo. 6^{v}.

27 Hötting, fo. 8^{v}, 9^{r}.

28 Hötting, fo. 4^{v}.

29 Mutters, fo. $2^{r,v}$, 3^{r}.

30 Mutters, fo. 2^{r}, 5^{r}, 3^{r}.

Möglichkeit ausscheidet, Hektarerträge (oder Entsprechendes) zu bestimmen. Somit sind Lehen als zur Pacht überlassene Liegenschaften zu verstehen.[31] Allerdings fällt auf, dass trotz des hohen Detaillierungsgrades der betrieblichen Aufwendungen und Abzüge solche für einen Pachtzins häufig fehlen, auch wenn die Zahl der Lehen angegeben wurde. Auf diese Diskrepanz wird unten einzugehen sein.

Zunächst jedoch sollen am Beispiel des Hofes von Michael Braunegger die Datengrundlagen und ihre Präsentation erläutert werden, die dann zur Bestimmung der Produktivität genutzt werden.[32] Ihm war, «mit gots gnaden», im Jahr 1614 folgendes Getreide erwachsen: 13 Star Weizen, 110 Star Roggen, 100 Star Gerste, 120 Star Hafer, insgesamt also 343 Star. Davon verwahrte er («häbt auf») zur Wiederaussaat 2 Star Weizen, 23 Star Roggen, 24 Star Gerste und 40 Star Hafer. Provisorisch lässt sich eine Saat – Ernte – Relation von 1:6,5; 1:4,8; 1:4,2 und 1:3 festhalten. Sie muss deshalb als vorläufig gelten, weil nichts belegt, dass die von Braunegger für das Folgejahr geplante Verteilung der Getreidearten der des Vorjahres entspricht. Es ist nicht auszuschliessen, dass er beabsichtigte, eine grössere Fläche als zuvor mit einem Getreide anzulegen, eine geringere dagegen mit einem anderen. Dass es auf einzelbetrieblicher Ebene zu einer eklatanten Diskrepanz zwischen Ernteaufkommen und Saatgut kommen konnte, zeigt das Beispiel Hans Loters d. Jüngeren aus Vill, der nach seinen Angaben zwar nur zwanzig Star Roggen, ebenso viel Gerste und vier Star Weizen geerntet hatte, aber beabsichtigte, insgesamt dreissig Star wieder auszusäen.[33] Die Gründe für die geringe Ernte 1614, die ihn zu Zukäufen zwang, kennen wir nicht, doch reagierte er offenbar mit einer erhöhten Neuaussaat, die für das folgende Jahr eine Ernte von bis zu 150 Star erwarten liess. Angesichts der Möglichkeit von solchen einzelbetrieblichen Abweichungen kann nur über eine grössere Zahl von Höfen, etwa denen eines Dorfes, erwartet werden, dass sie sich tendenziell ausgleichen und somit zu zuverlässigeren Saat-Ernte-Relationen führen.

Zunächst folgen wir aber weiter der Bilanz des Hofes von Michael Braunegger. Er leistete 2½ Star Roggen sowie die jeweils gleiche Menge Gerste und Hafer als Zehntabgabe an das Kloster Wilten. Dies sind 7½ Star, angesichts einer deklarierten Erntemenge von 343 Star. Zu anderen (Getreide-)Abgaben schien er nicht verpflichtet zu sein, zumindest sind sie nicht erwähnt, im Unterschied zu anderen Bauern in derselben Gemeinde. Hiernach folgt eine Aufstellung der Verkäufe: zwei Star Weizen, 54 Star Roggen, sieben Star Gerste, 60 Star Hafer, letzteres an einen in Mutters ansässigen Wirt. In der Summe sind dies 123 Star, er verkaufte also ein gutes Drittel seiner Getreideernte.

31 So Stolz, Geschichte, S. 100. Vgl. auch Volker Stamm, Lehnspraxis im spätmittelalterlichen Tirol, in: Tiroler Heimat 72 (2008), S. 63–72.

32 Mutters, fo. 2^{v}.

33 Igls/Vill, fo. 4^{v}.

Christian Stern als zweites Beispiel, Inhaber von viereinhalb Lehen, zeigte folgende Ernteerträge für das Jahr 1614 an: 8 Star Weizen, 150 Star Roggen, 150 Star Gerste, 180 Star Hafer, also die beachtliche Menge von 488 Star.[34] Für die Wiederansaat sah er je Getreideart 1½, 25, 25 und 36 Star vor, woraus, mit den obigen Vorbehalten, ein Ertragsverhältnis von 1:5,3; 1:6; 1:6 und 1:5 resultiert. Dieser Hof erzielte also über alle Getreidearten, abgesehen von dem quantitativ wenig bedeutsamen Weizen, höhere Erträge pro ausgesätem Korn als der vorgenannte. Da nicht unbedingt davon auszugehen ist, dass Stern die Absicht hegte, das gesamte Getreideland seines Hofes zu verändern (anders, als dies bei dem Hof in Vill naheliegt), kann dieses Abbild als nahe der Realität liegend gelten. Nach Wilten führte der Hof je fünf Star Roggen, Gerste und Hafer ab. Hinzu kamen nun auch andere Abgaben, 1½ Star Gerichtsfutter – eine Entschädigung für den Richter – sowie ein Star Roggen und vier Star Hafer als Vogteiabgabe. Stern zeigte weiter an, er habe 50 Star Roggen, 40 Star Gerste und 100 Star Hafer nach Innsbruck und an andere Orte verkauft. Das sind 190 Star, wiederum 40 % der Ernte. Danach, so schliesst seine Aussage, habe er nichts mehr zu verkaufen, den Rest benötige er für seinen Haushalt mit sieben Personen. Fassen wir zusammen: Zwei Fünftel der Getreideernte wurden verkauft, knapp ein Fünftel als Saatgut verwendet. Die Getreideabgaben schlugen mit nichtmals 5 % dagegen kaum zu Buche.

Aus den erwähnten methodischen Gründen soll nun die Saat-Ernte-Relation für die Gesamtheit der Höfe in der Gemeinde Mutters berechnet werden. Die nachfolgende Tabelle stellt die Grundlagen dafür zusammen.

	Ernte					Aussaat			
Nr.[35]	Weizen	Roggen	Gerste	Hafer	Σ	Weizen	Roggen	Gerste	Hafer
1	5	40	60	90	195	1	12	17	20
2	13	110	100	120	343	2	23	24	40
3	8	150	150	180	488	1,5	25	25	36
4	5	24	350	200	579	2	56	100	50
5	18	160	150	130	458	2,5	31	40	42
6	1,5	4,5	13	3	22	0,5	2	4	2
7	15	120	170	80	385	2	33	36	-
8	10	80	44	14	148	1,5	30	12	4
9	6	54	70	50	180	1	12	14	14

34 Mutters, fo. 2^{v}-3^{r}.

35 Höfe in der Reihenfolge der Hs.

10	7	60	10	30	107	1	14	14	7
11	5	20	40	10	75	1	8	10	2
12	4	60	65	4	133	2	14	20	8
13	6	30	46	40	122	1	9	12	14
14	6	55	50	16	127	1	10	14	4
15	12	140	190	230	572	1,5	30	40	40
16	16	100	80	18	214	2	18	18	3
17	10	120	150	60	340	3	30	38	30
18	8	90	100	6	204	1,5	20	21	14
19	1	24	31	4	60	1	9	8	?[36]
20	1	27	31	-	59	-	9	8	-
21	5	35	40	16	96	1	10	11	4
22	8	70	80	3	161	2	18	20	1
23	5	40	50	12	107	1	9	12	4
24	6	41	55	14	116	1	14	14	7
25	6	8	15	2	31	1	4	5	1
26	30	133	152	47	362	3,5	34	30	12
27	5	100	7	-	112	1,5	20	14	-
28	20	40	50	40	150	2,5	16	12	10
29	20	40	50	40	150	2,5	16	12	10
30	7	35	30	6	78	1	11	8	6
Σ	268,5	2010,5	2429	1381	6174[37]	46	547	613	385

Tabelle 1: Ernteerträge und Saatgutmenge (in Star, 1614).
Eigene Berechnung nach Heft Mutters.

Aus der letzten Zeile der Tabelle lassen sich die aggregierten Saat-Ernte-Relationen für die vier Getreidearten in der Gemeinde Mutters bestimmen. Sie betragen

36 Nicht mit Bestimmtheit zu lesen.

37 Die Differenz von 85 Star in der vertikalen und horizontalen Summenbildung erklärt sich dadurch, dass Erntewerte, bei denen das Saatäquivalent fehlte, nicht in die Gesamtsumme der Ernte aller Höfe pro Getreideart aufgenommen wurden, um nicht das anschliessende Kalkül der Erträge/Saatguteinheit zu verfälschen. Dies ist in Zeile 7 (80 Star), 19 (4 Star) und 20 (1 Star) der Fall.

1:5,8 (Weizen), 1:3,7 (Roggen), 1:4 (Gerste) und 1:3,6 (Hafer). Somit liegen sie, abgesehen vom Roggen, unter den Werten, die Obermair und Stamm für Völs berechneten, nämlich 1:6,7; 1:3,6; 1:4,2; 1:5.[38] Dabei dürfte der Höhenunterschied zwischen beiden Gemeinden eine Rolle spielen. Völs ist mehr als 250 m tiefer gelegen als Mutters, geschützt im Inntal.

Bäuerliche Abgaben

Wiederholt, aber noch nicht systematisch behandelt, sind uns bisher von den Höfen zu leistende Abgaben begegnet. Dabei fiel auf, dass die erwähnten Lasten, Zehnt, Vogteiabgabe und Gerichtsfutter sehr gering ausfielen und dass Grundrente, Pachtzins nicht in Erscheinung traten, obwohl alles darauf hindeutet, dass es sich bei dem Land der Bauern verbreitet nicht um Eigengut handelte. Diesbezüglich ist die Vogteiabgabe zu nennen, ebenso die Angabe der Lehen, bei denen es sich ganz überwiegend um Pachtstücke handelte. Diesem Fragenkomplex gilt die Untersuchung im vorliegenden Abschnitt.

Eine erste Überprüfung in dem ansonsten sehr umfassenden Heft Mutters liefert lange keine einschlägigen Hinweise. Erst an später Stelle ändert sich das, aber nur bei vier Höfen.[39] Die Formulierung lautet, dass dem Heilig-Geist-Spital zu Innsbruck «Zins oder Zehnt» zu entrichten sei, ein anderes Mal «Zins oder auch Zehnt», einmal fehlt der Zweck der Abgabe ganz, doch kann er in dem Kontext als identisch zu den vorerwähnten Formen angesehen werden. Die jeweiligen Getreidemengen waren nicht beträchtlich: Es handelte sich um vier Star sechs Metzen (von einer Gesamtproduktion von 127 Star), um vier Star 11 Metzen (von 214 Star), um 10,5 Star (von 572 Star) und um fünf Star neun Metzen (auf 204 Star). Jedoch sind die Zinserwähnungen zu selten, und es ist das Gewicht dieser Abgaben zu gering, als dass sie ihre Gesamtheit darstellen könnten. Es läge nahe zu unterstellen, das Heft Mutters sei an dieser Stelle unpräzise oder unvollständig. Die Untersuchung anderer Teile der Getreideerhebung führt jedoch zu einer alternativen Erklärung.

Informationen aus Sistrans belegen, dass Zinszahlungen weit verbreitet waren, wie auch nicht anders zu erwarten. In 13 der dort aufgeführten 25 Höfe sind sie genannt, in der Gemeinde Rinn sogar fast durchgängig. Zugleich wird wiederum deutlich, dass sie, die Vogteirechte sogar noch inbegriffen, einen sehr kleinen Teil der Ernte ausmachten. 15 Star gingen von 272 Star ab, 11 Star, in einem weiteren Fall, von 236 Star.[40] Es handelte sich also, grob überschlagen, um ein Zwanzigstel. Ein solches Zahlenverhältnis legt die Vermutung nahe, dass es sich nur um eine Teilabgabe handeln konnte, um die Naturalrente, und sie in

38 Obermair, Stamm, Alpine Ökonomie, S. 43. Die Werte sind auf eine Kommastelle gerundet.
39 Mutters, fo. 6^{v}, 7^{r}, 7^{v}.
40 Sistrans, fo. 2^{r}.

Getreideform. So wurde sie gelegentlich auch explizit genannt.[41] Daraus folgt, dass dieser Getreidezins durch andere Formen der Grundrente ergänzt wurde, in einem Ausmass, das sich uns leider nicht erschliesst. Zum anderen kann nicht angenommen werden, dass die restlichen zwölf der oben genannten 25 Höfe zinsfrei gestellt waren, ebenso wenig wie die in anderen Dörfern, wo gar keine Grundzinse Erwähnung fanden. Vielmehr ist anzunehmen, dass die Abgaben nicht in Getreide-, sondern in anderer Natural- und in Geldform geleistet wurden.

Eine Betrachtung des Heftes über die Gemeinde Patsch zeigt, dass dort sowohl die Ernte wie auch die Abgaben (Zins, Zehnt, Vogtei, Gerichtsfutter) in bezifferter Form angegeben wurden. Summieren wir die Einzelangaben auf, so erhalten wir dorfübergreifend eine Ernte von 6258 Star und eine Abgabenlast von 684,5 Star Getreide. Auch hier ist zu vermuten, dass die Getreideabgabe durch weitere Rentenleistungen ergänzt werden musste. Angesichts des gehäuften Auftretens von Getreideverkäufen, auf die ich im nächsten Abschnitt eingehe, ist zunächst daran zu denken, dass auf diese Weise der nötige Geldbedarf gedeckt wurde. Ein Bauer in Natters teilte mit, er habe zur Abrichtung der «beschwär» 20 Star Roggen und die gleiche Menge Gerste verkauft.[42] Welcher Art diese «beschwär» war, sagt der Text nicht explizit, aber da Zehnt, Gerichtsfutter und Vogtei gesondert aufgeführt sind, kann ein Grundzins unterstellt werden.[43] Doch auch andere Feldfrüchte, Tiere und tierische Produkte wie Milch, Käse, Eier, Schmalz, Speck, Fleisch sowie Holz kamen als Abgaben in Betracht, sei es in ihrer Naturalform oder nach Verkauf als Geldrente. Beiläufig lassen die Patscher Aufzeichnungen erkennen, wie unterschiedlich die Ausstattung der Höfe, wenn nicht mit Ackerfläche, so doch mit Getreidefeldern ausgeprägt war. Allein auf Blatt 5r finden sich ein Hof mit 20 Star Ernteertrag, ein weiterer mit 90 Star und ein dritter mit 590 Star. Dass dem Erstgenannten die Ernte nicht zum Auskommen reichte und er «noch vill mer» hinzukaufen musste, erstaunt nicht.[44]

Schliesslich ist noch der bemerkenswerte Fall eines Bauern aus Natters zu erwähnen. Caspar Saurwein gab an, er habe 30 Star Roggen und Gerste verkauft «und soliches meinen zinsleuten göben.»[45] Vermutlich war Saurwein selbst Pachtbauer, denn er wirtschaftete auf dreieinhalb Lehen. Dessen ungeachtet hingen offenbar von ihm andere Bauern als Landnehmer, als «Zinsleute» ab. Ihnen gab er 30 Star Brotgetreide. Dass Getreideverkäufe häufig im unmittelbaren Umfeld der Höfe stattfanden, wird sich nun sogleich bestätigen.

41 Patsch, fo. 1^{v}.
42 Natters, fo 10^{v}.
43 Natters, fo. 10^{r}.
44 Patsch, fo. 5^{r}.
45 Natters, fo. 9^{v}.

Käufe und Verkäufe von Getreide

Wiederholt begegneten wir bisher Hinweisen auf den Handel mit Getreide. Dessen Ausmass und seine näheren Umstände sollen nun untersucht werden.

Nicht alle diesbezüglichen Erwähnungen besitzen die gleiche Aussagekraft. Zuweilen wurden nicht alle Verkäufe angegeben, sondern nur die noch nach der Erhebung beabsichtigten; oft fehlt die Bezugsgrösse der Gesamternte, so dass es nicht möglich ist, den Anteil des Getreides zu bestimmen, das in den Markt einfloss, und nur gelegentlich sind die näheren Umstände der Transaktionen angegeben, etwa Bestimmungsort und Empfänger bei Verkäufen. Und doch lassen vereinzelte Angaben aus der Fülle der gesamten Informationen nachfolgend beschriebenes Bild zu.

Die Hauptperiode für Getreideverkäufe ist auf den Herbst anzusetzen, nach der Ernte.[46] In diese Zeit fielen auch die Zinstermine St. Gallus und St. Martin. In Natters zeigte der Dorfmeister an, er habe bereits Roggen «alhie», also im Dorf oder der unmittelbaren Nachbarschaft, verkauft: «Den überrest hab ich schon nach und nach alhie verkhaufft.»[47] Ein anderer Bauer, ebenfalls in Natters, erzeugte 350 Star Hafer. Davon, so sagt er, habe er bereits 250 Star «verkhaufft und hingöben.»[48] Ein dritter Hof schliesslich wies eine deutlich niedrigere Ernte von 190 Star auf. Auch er hatte gut ein Drittel davon verkauft, 15 Star Roggen, 4 Star Weizen und 47 Star Hafer.[49] Es wird hier deutlich, dass vor allem Hafer, der als Pferdefutter diente, verkauft wurde. Doch auch andere Getreidearten gingen in den Markt ein. Eine Niederschrift, Bartl Saurweins Hof betreffend, zeichnet sich, zumindest auf den ersten Blick, besonders sorgfältige Aufstellung der Verwendung der Getreideernte aus.[50] Die folgende Tabelle fasst die Daten zusammen.

	Erntemenge	Saatgut	Eigenverbrauch	Abgaben	Rest
Weizen	15	3	10	-	
Roggen	140	36	60	9	
Gerste	150	3o	100	10	
Hafer	200	40	-	20	
Σ	505	109	170	39	187

Tabelle 2: Verwendung der Getreideernte im Hof Saurwein (in Star, Wirtschaftsjahr 1614/1615). Quelle: Natters, fo. 6^{v}.

46 Wilten, fo. 1^{r}, 1^{v}, 2^{r}.
47 Natters, fo. 2^{r}.
48 Natters, fo. 6^{r}.
49 Natters, fo. 7^{r}.
50 Natters, fo. 6^{v}.

Nun fährt der Text allerdings fort, Bartl Saurwein habe von «allem getrait 234 mer und weniger alhie verkhaufft.» Dies verweist auf eine Differenz zwischen Erntemenge und deren Verwendung von knapp 50 Star. Ob hier ein Fehler in der Aufzeichnung vorliegt, oder ob Saurwein ungenaue Angaben lieferte, lässt sich nicht aufklären. Auf Letzteres deutet allerdings die Formulierung «mer und weniger» hin.[51]

Insgesamt zeigen die bisher angeführten Beispiele, die sich vermehren liessen, dass etwa ein Drittel der Getreideernte dem Verkauf diente. Aggregieren wir, um einen Gesamteindruck eines Dorfes zu erhalten, die jeweiligen Mengen der Ernte und der Verkäufe in Völs, so gelangen wir ebenso zu diesem Ergebnis. Von ca. 2500 Star wurden ca. 800 Star verkauft.

Es wäre nun naheliegend zu vermuten, wie schon einleitend erwähnt, dass die Verkäufe ganz überwiegend in die benachbarte Landeshauptstadt Innsbruck erfolgten, so wie es Caspar Härtler aus Wilten, Müller und offenbar auch Getreidehändler, praktizierte.[52] Doch die vorherrschende Evidenz spricht gegen diese Vermutung. Wiederholt ist uns bereits die Aussage begegnet, das Getreide sei vor Ort verkauft worden. Diverse Anmerkungen in der Handschrift lassen nähere Aufschlüsse über die Käufer zu. Dabei ist zunächst festzuhalten, dass Getreidekäufe in den Dörfern der Erhebung gleichermassen verbreitet waren, wie dies für Verkäufe gilt. Somit war eine interne Getreidenachfrage vorhanden, die auch innerhalb der Nachbarschaften befriedigt werden konnte. Manche Höfe fungierten sowohl als Käufer wie auch als Verkäufer.[53] Neben diesem allgemeinen Handel traten spezifische Personengruppen als Nachfrager nach Getreide hervor. Es handelte sich dabei zunächst um die schon gelegentlich erwähnten Tag- und Handwerksleute, die nicht nur verpflegt werden mussten, sondern auch, zumindest teilweise, mit Getreide entlohnt wurden und an die auch Getreide verkauft wurde, angesichts der engen Beziehungen, die sie zu den Bauersleuten unterhielten. Wegen solcher Verpflichtungen, liest man in dem Erhebungsbericht, «wil im auch der überrest nit gar wol erkhleckhen», er reicht also nicht aus.[54] Ähnlich wurden in Tulfes den Arbeitern 19 Star Getreide gegeben, auch hier sicher als Lohn.[55] Zudem wurden der «armen gmain» 80 Star Roggen und Hafer verkauft,[56] armen Leuten wurden fünf Star ausgeteilt und dann noch 50 Star den Armen «austailt und verkhaufft.»[57] Auch in Natters erhielten «arm leüt, gar notturfftig» Unterstützung.[58] In Kematen verkaufte Oswald Waiss d. Jüngere sein

51 Auch an anderer Stelle sind die Angaben über Verkäufe gelegentlich vage, so bei Natters, fo. 9^{r}: «In habern verkhaufft bej die 60 oder 70 stär.»

52 Wilten, fo. 2^{r}.

53 z. B. Tulfes, fo. 4^{r}, Rinn, fo. 3^{v}.

54 Natters, fo 14^{v}.

55 Tulfes, fo. 1^{r}.

56 Tulfes, fo. 4^{v}.

57 Tulfes, fo. 5^{r}, 6^{r}.

58 Natters, fo. 7^{v}.

Getreide teilweise «armen leiten.»[59] Die Formen, mit denen Bedürftige von den Bauernhöfen unterstützt wurden, waren somit vielfältig. Sie nahmen am Essen teil, ihnen wurde Getreide ausgeteilt oder auch verkauft, vermutlich zu einem günstigeren Preis. Und dann war da noch die «arme gmain», die ebenfalls Getreide erhielt, wobei nicht ganz klar wird, was damit gemeint war: Der arme, gemeine Mann, aus den Quellen zu den Bauernaufständen bekannt oder die Gruppe der Dorfarmen? In Tulfes ist von der «gmain nachparschafft» die Rede.[60]

Abschliessend erscheint es wünschenswert zu erfahren, in welchem quantitativen Verhältnis Getreidekäufe und -verkäufe standen. Dazu ist es erforderlich, nicht nur die Verkäufe, sondern auch die Zukäufe zu beziffern. Letztere Angaben liegen leider nur ganz ausnahmsweise vor, war es doch das Ziel der Erhebung, Überschüsse zu ermitteln, und nicht Defizite. Diese Ausnahmen stellten die Gemeinden Völs und Tulfes dar. In Völs wurden die Verkäufe angegeben, ca. 800 Star insgesamt. Wie oft auch in anderen Dörfern finden sich Hinweise auf die Notwendigkeit von Zukäufen, ohne dass diese näher bestimmt wurden. Jedoch erscheint auf Blatt 5r eine abschliessende Notiz, die besagt, dass 200 Star «allerlaj getrait zu unnser des dorfs Vels hausnotwendigkeit» gekauft werden mussten. Das entspricht einem Viertel der von den dortigen Höfen verkauften Menge.

In Tulfes war die Menge des gekauften Getreides im Verhältnis zu dem verkauften noch geringer. 789 Star wurden verkauft,[61] 170 Star gekauft, 22 % der verkauften Menge. Verkauft wurde, soweit dies ausgewiesen ist, vor allem, aber nicht ausschliesslich, Hafer. Hinzugekauft wurde eher Roggen. Mehrere Höfe traten sowohl als Verkäufer wie auch als Käufer auf.[62]

Ausblick und Schlussfolgerungen

Bevor ich ein Fazit aus der Untersuchung ziehe, soll zunächst noch ein vergleichender Blick auf das Gericht Steinach am Brenner geworfen werden.[63] Dort, im Wipptal und seinen Seitentälern, wird die Höhengrenze von 1000 m häufig überschritten. Noch immer wurde Weizen angebaut. Wenn auch die Brennerstrasse nicht weit von den Dörfern dieses Gerichtes vorbei führte, so ist die Entfernung nach Innsbruck doch beträchtlich, und dies gilt verstärkt für Orte in den Nebentälern wie Trins oder gar Gschnitz.

59 Kematen, fo. 2^{r}.
60 Tulfes, fo. 2^{r}.
61 Inklusive der Mengen, die die Bauern bereit waren, an die Regierung zu verkaufen.
62 Tulfes, fo. 3^{r}, 3^{v}, 4^{r}, 5^{r}.
63 Teil XIX der Handschrift.

Auch in dem Gericht Steinach ist der aus Sonnenburg bekannte Getreidehandel belegt. Die Notwendigkeit von Getreidezukäufen tritt hier verstärkt hervor, gleichzeitig aber auch die Bereitschaft, der Herrschaft Getreide zu verkaufen. Sonstige Verkäufe scheinen dagegen vergleichsweise selten auf, zum Beispiel bei «Geörg Hörtnagel würt zu Stainach». Er hatte Getreide an das Bergwerk in Sterzing zur Verpflegung der zahlreichen dortigen Bergleute verkauft. Dann musste er aber weiteres Getreide hinzukaufen.[64] Aufschlussreich ist der Fall des Adam Pennz.[65] Er verfügte zum Zeitpunkt der Erhebung noch über 12 Star Weizen, 80 Star Roggen, 60 Star Gerste und 150 Star Hafer. Einen Teil davon war er bereit, der Landesherrschaft zu verkaufen. Allerdings hatte er einem Bäcker zu Matrei 50 Star Roggen versprochen und das Geld dafür bereits erhalten. Zudem hatte er 150 Star Hafer dem «maderwirt zu Patsch zu geben verhaissen.» Es wird so ein regionaler Getreidehandel greifbar, der auch den Brennerpass überschritt. Zugleich lässt sich erkennen, warum die Verkäufe vergleichsweise selten, die Käufe dagegen gehäuft auftraten: Es lag an der Perspektive, die der Verfasser dieses Teils der Getreidebeschreibung einnahm. Adam Pennz verfügte «derzeiten noch» über die genannten Vorräte. Diese allein interessierten den Berichterstatter, nicht, wie in Sonnenburg, die Gesamternte und ihre teils in der Vergangenheit liegende Verwendung. Eine solche Sichtweise findet sich an vielen Stellen betont, so gleich zu Beginn dieses Teils («hab derzeiten …»), weiter «Martin Zolchner hat 7 personen zu erhalten und noch 2 stär waizen …» und «hab 9 personen im haus unnd jeztmals noch …».[66] Getreideverkäufe erfolgten meist vor dem Zeitpunkt der Erhebung, Zukäufe dagegen zu späterer Zeit, wenn sich erwies, dass die Vorräte nicht ausreichten. Das erklärt hinlänglich das verstärkte Hervortreten letzterer in diesem Teil des Dokumentes.

Abgesehen von eher zufälligen aufschlussreichen Anmerkungen wie der soeben zitierten ist der Bericht über das Landgericht Steinach als eher lakonisch verfasst zu bezeichnen. Er lässt nicht erkennen, wie hoch die Gesamternte an Getreide war und welchen Belastungen sie unterlag. Nur hypothetisch können wir annehmen, dass die Getreidezukäufe auch dadurch eine weitere Erklärung finden, dass sich mit zunehmender Berglage die Gewichte von Ackerbau und Viehhaltung verschoben.

Gemäss allgemein anerkannter Auffassung bestand in dem Land Tirol ab dem Spätmittelalter bis zur Einführung der industriellen Agrarwirtschaft ein Getreidedefizit.[67] Das resultierte, so heisst es, aus der geringen Produktivität der

64 XIX, fo. 6^{r}.

65 XIX, fo. 13^{v}-14^{r}.

66 XIX, fo. 1^{r}, 6^{r}, 8^{v}, meine Hervorhebung.

67 Ein solches wird in der Literatur seit Hermann Wopfners früher Abhandlung *Die Lage Tirols zu Ausgang des Mittelalters*, Berlin/Leipzig 1908, S. 25, immer wieder hervorgehoben. Differenzierte Untersuchungen fehlen allerdings dazu, so dass noch weitgehend offen bleibt, ob es sich dabei um ein strukturelles Problem handelte oder doch eher um die der Landwirtschaft inhärenten Schwankungen.

Getreidewirtschaft.[68] Einer Feststellung wie der bereits zitierten von Andrea Zannini, die Höfe seien nicht in der Lage gewesen, ihre Bewohner hinreichend zu ernähren, muss allerdings entschieden widersprochen werden, angesichts der hier präsentierten Ergebnisse, die sich hinsichtlich der Saat – Ernte – Relation nicht von denen in weiten Teilen West- und Mitteleuropas unterscheiden.[69] Die Tatsache der Notwendigkeit von Getreideimporten steht dessen ungeachtet nicht in Frage. Ihre Erklärung muss jedoch in nuancierter Weise erfolgen. Was die Einzelhöfe anbelangt, gab es unter ihnen welche, die Getreide verkauften, andere, die verkauften, und schliesslich solche, die weder verkauften noch kauften oder auch beides taten. Dass das Volumen der Verkäufe das der Käufe deutlich übertraf, sahen wir am Beispiel der Dörfer Tulfes und Völs. Soweit aus der Getreideerhebung ersichtlich ist, lag eine andere Situation lediglich in einem Teil des Gerichtes Wilten vor, in dem unteren und oberen Tal und Gericht Wilten. Dabei handelte es sich um das karge Sellraintal, ein südliches Seitental des Innlaufs, eigentlich weitab von Wilten, dem es aber besitzrechtlich und verwaltungsmässig unterstand.[70] Über dieses Tal berichtete M. Rabenstainer, Richter zu Wilten, dort gebe es gar kein Getreide. Die Bewohner müssten es «vom lanndt hineinfieren und erkhauffen.»[71]

Der für die Gesamtheit des Landes Tirol bei aggregierter Betrachtung gegebene Getreidemangel ist, so meine Hypothese, den Städten, vor allem aber den bevölkerungsreichen Hand- und Bergwerksgebiete geschuldet, die angesichts der schmalen Ressourcengrundlage des alpinen Raumes nicht ausreichend versorgt werden konnten. Die Getreidebeschreibung legt die Vermutung nahe, dass erzielte Überschüsse eher in lokale Kreisläufe einflossen und nicht vorrangig in die grossen Zentren geliefert wurden, dorthin also, wo sich das beklagte Defizit vor allem manifestierte. Doch führen solche Überlegungen über den hier gesteckten Rahmen hinaus. Bei ihrer weiteren Verfolgung ist jedenfalls Jon Mathieus Hinweise zu beachten, wonach bei einer Stadt wie Innsbruck, deren Einzugsgebiet für Lebensmittellieferungen ganz überwiegend auf einer Höhe von mehr als 1000 Meter gelegen war, ernsthafte Versorgungsprobleme bestanden. Unter solchen Umständen fehlte in einem angemessenen Umkreis, der üblicherweise mit 15 km angegeben wird, aufgrund der morphologischen Bedingungen der Raum für den erforderlichen grossflächigen Anbau.[72]

Dabei wäre die Frage zu beantworten, inwieweit sich die alpinen Versorgungskrisen von denen in anderen vorindustriellen Gesellschaften unterschieden. Dazu noch immer grundlegend Wilhelm Abel, Massenarmut und Hungerkrisen im vorindustriellen Europa, Hamburg/Berlin 1974.

68 Vgl. oben, Anm. 4.

69 Andrea Zannini, La montagna, S. 409.

70 Vgl. Stolz, Landesbeschreibung, S. 328–334.

71 Wilten, fo. 3^{v}.

72 Jon Mathieu, Landwirtschaft und Städtewachstum, und ders., Urbanisierung in den Alpen. Fakten und Thesen, in: Martin Körner, François Walter (Hg.), Quand la montagne aussi a une histoire, Bern/Stuttgart/Wien 1996, S. 337–360.

Es ist auch festzuhalten, dass der lebhafte Getreideaustausch, den wir beobachtet haben, nicht das Werk grosser, überregional agierender Kaufleute war. Sicher gab es sie auch, und sie weckten oft das Interesse der Historiker. Doch meist waren es die Getreideproduzenten selbst, die erhebliche Anteile ihrer Ernte vermarkteten, nicht nur in Richtung Innsbruck, sondern auch an anderen Orten und in ihren Heimatdörfern selbst. Der hier sichtbare lokale und regionale Austausch scheint nicht auf Tirol beschränkt gewesen zu sein: Er ergänzt das Bild, das Aleksander Panjek für die Grafschaft Görz und Stefan Sonderegger für die Ostschweiz zeichneten.[73] Letztgenannter Autor stellte einen intensiven Warenaustausch über den Bodensee fest, auf der Basis einer Spezialisierung der landwirtschaftlichen Produktion. All diesen Situationen ist gemeinsam, dass sie auf einen bemerkenswerten Kommerzialisierungsgrad der Landwirtschaft verweisen.

Weiter konnte festgestellt werden, dass die Handschrift, mit allen gebotenen methodischen Einschränkungen, Aussagen über die Produktivität des Getreidebaus zulässt. Die Ergebnisse müssen nicht den Vergleich mit ähnlichen Indizes in weiten Bereichen ausserhalb des Alpenraums in vorindustriellen Zeiten scheuen. Die Erzielung von Getreideüberschüssen unter schwierigen naturräumlichen Bedingungen legte die Grundlage für den dargestellten Handelsverkehr. Schliesslich ergaben sich einige Hinweise auf die Abgabenlast der Bauern. Bezogen auf die Erntemenge machten die Getreideabgaben nur einen geringen Anteil aus. Daraus kann aber nicht auf eine ähnlich geringe Belastung anderer Betriebszweige und somit des ganzen Hofes geschlossen werden. Vielmehr muss von Grundrenten ausgegangen werden, die, wenn nicht in anderen Naturalien, dann überwiegend in Geldform entrichtet wurden.

Es sei noch angemerkt, dass der Sonnenburger Teil der Handschrift mit einer Aufstellung der Getreidemenge schliesst, die die Höfe bereit waren, der Landesregierung zu verkaufen. Es handelte sich dabei um 263 Star und somit um ein sehr geringes Volumen für das gesamte Gericht, verglichen mit den oben erwähnten Verkaufszahlen einzelner Höfe und Nachbarschaften.[74]

Volker Stamm, Adam-Rückert-Str. 11, D-64372 Ober-Ramstadt, Deutschland,
stamm-volker@web.de

73 Panjek, Terra di confine; Stefan Sonderegger, Landwirtschaftliche Spezialisierung in der Region Ostschweiz und ihre Bedeutung für den interregionalen Austausch zwischen Oberschwaben und der Ostschweiz, in: Sigrid Hirbodian, Rolf Kießling, Edwin Ernst Weber (Hg.), Herrschaft, Markt und Umwelt. Wirtschaft in Oberschwaben 1300–1600, Stuttgart 2019, S. 159–182.

74 Nach dem Verzeichnis des vorrätigen Getreides (2 S.), das Teil XVII der Hs. abschliesst.

Rezensionen / Recensions / Recensioni

Christian Rohr, Ursula Bieber, Katharina Zeppezauer-Wachauer (Hg.), **Krisen, Kriege, Katastrophen. Zum Umgang mit Angst und Bedrohung im Mittelalter,** Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 2018 (Interdisziplinäre Beiträge zu Mittelalter und Früher Neuzeit, Bd. 3), 420 Seiten.

Der gut als Beitrag zur Corona-Pandemie denkbare Band ging aus einer Ringvorlesung des Interdisziplinären Zentrums für Mittelalterstudien in Salzburg hervor. Charakterisiert wird er durch eine interdisziplinäre Ausrichtung, die von literaturwissenschaftlichen Beiträgen dominiert, jedoch durch historische, musikwissenschaftliche, medizinische und lexikographische ergänzt wird. Wie Titel und die Ausführungen der HerausgeberInnen in der kurzen Einleitung ausweisen, war der Rahmen des Unternehmens breit angelegt, um viele Erscheinungen zu erfassen, die mittelalterlichen Menschen Angst und ein Gefühl der Bedrohung vermittelten. Mehrere Beitragende nutzten diese Freiheit auch dazu aus, die mittelalterlichen Befunde mit modernen Erscheinungen zu kontrastieren.

Die 12 Beiträge sind in drei Grosskapitel gegliedert. Der erste Teil betrifft «den Umgang der Menschen mit Naturgefahren und Seuchen». Christian Rohr (Bern), der bereits seine Habilitationsschrift extremen Naturereignissen in den Alpen gewidmet hatte, formuliert zunächst sieben Kriterien, nach denen mittelalterliche Zeitgenossen Katastrophen als solche erkannten. Danach behandelt er Erdrutsche, Überflutungen, Lawinen, Unwetter in den Alpen und Heuschreckenplagen. Ein Deutungsmuster, das man erwartet, die Katastrophe als Strafe Gottes, taucht jedoch erst in der Zusammenfassung auf: «Insgesamt sind religiöse Deutungsmuster deutlich seltener, als man erwarten könnte» (S. 51). Sollte die Alpenregion sich an diesem zentralen Punkt des Gottesverständnisses stark vom übrigen Europa unterscheiden?

Ursula Bieben (Salzburg) demonstriert dagegen am Beispiel der altrussischen Chroniken und ihrer Nachrichten zu den Widrigkeiten menschlichen Lebens überzeugend, dass Katastrophen und Seuchen die Menschen als Strafen Gottes trafen: «und so ging unser Land um unserer Sünden willen zugrunde» (S. 64); «derart vergalt uns Gott unsere Taten» (S. 67); «dass Gott bei uns um unserer Sünden willen Verwirrung anrichtete» (S. 71). Ihrer zusammenfassenden Deutung, dass «die Wahrnehmung und Interpretation [von Katastrophen] im mittelalterlichen Russland durch traditionelle christlich-religiöse Konzepte vorgegeben [war], die zum Teil mit der westlich-europäischen theologischen Exegese ähnlicher Ereignisse korrespondieren», ist daher uneingeschränkt zuzustimmen.

Jan Cemper-Kiesslich (Salzburg) führt am Beispiel der Seuchen Syphilis, Pest und Schwarze Pocken die Unterschiede prä-mikrobiellen und mikrobiellen Verständnisses von Seuchen vor, wobei er durchaus Hochachtung für die Leistungen der frühen «Forscher» zum Ausdruck bringt. Eine ausführliche Dokumentation der Krankheitsverläufe bringt zudem für medizinische Laien eine Vielzahl wichtiger Informationen.

Daniel Rötzer-Matz (Wels) stellt unter der Formel «die Kunst des Verdrängens» die Pest von 1348 mittels Boccacios *Decameron* dar, wobei er einleitend einige Informationen zum Verständnis der Krankheit Pest in Mittelalter und Moderne gibt. Die folgende ausführliche Inhaltsangabe des *Decameron* ist dagegen gänzlich einer früheren Arbeit von Jürgen Grimm entnommen.

Die zweite Abteilung des Bandes widmet sich «politischen, sozialen und emotionalen Krisen». Ein Beitrag des verstorbenen Heinz Dopsch, der von Wolfgang Neuper (Salzburg) überarbeitet wurde, bietet einen weitgespannten Überblick über die Thematik der

mittelalterlichen Kriege und Fehden unter dem problematischen Aspekt «Krise». Insgesamt überwiegen allgemein bekannte Ausführungen zur Kriegs- und Fehdeführung, zum Heerwesen, zu Strategien und Bewaffnung. Neuere Einschätzungen über die Gewohnheiten der Vermeidung und der friedlichen Beendigung von Gewalt fehlen doch (zu) deutlich.

Den Beitrag von Birgit Wiedl (St. Pölten) charakterisiert dagegen eine engere Rahmung durch die Konzentration auf direkte und indirekte Beteiligung der österreichischen Juden an kriegerischem Geschehen oder anderen Formen der Gewalt. Die Verfasserin kann mit prosopographischer Quellenarbeit sowohl einige signifikante Einzelfälle präsentieren, in denen Juden in unterschiedlicher Weise in die Auseinandersetzungen verwickelt waren, sei es, dass sie im Zuge von Kreuzzügen Opfer von Pogromen wurden, sei es auch, dass sie als Unterstützer einer Partei Verluste erlitten oder als Geldverleiher in Erscheinung traten. In letzterer Funktion konnten sie erheblich geschädigt werden, weil etwa Landesherren durch sog. «Tötbriefe» die Schulden ihrer Gefolgsleute annullieren konnten. Insgesamt vermittelt der Beitrag bei aller Vorsicht einen tiefen Einblick in die zumeist indirekte Beteiligung von Juden an Konflikten der österreichischen Eliten, die in der Mehrheit ihre prekäre Integration in die christlich geprägte Gesellschaft erkennen lassen.

Von Überschwang sind die Ausführungen des Altgermanisten Klaus M. Schmidt (Salzburg) geprägt, der einerseits Forschungszugänge zum Gesamtthema des Bandes mittels der in Salzburg eingerichteten «Mittelhochdeutschen Begriffsdatenbank» hochschätzt: «Dass Besitz und Macht die Triebkräfte der meisten gewalttätigen Auseinandersetzungen innerhalb der mittelalterlichen Literatur darstellen, ist mittels weniger Klicks dem Korpus zu entnehmen» (S. 243). Andererseits nutzt er die vorgestellten Belege immer wieder dazu, den Hass als die entscheidende «Triebkraft» des Krieges herauszuarbeiten: «an dieser Grundvoraussetzung hat sich seit der frühesten Zivilisationsstufe kaum etwas geändert» (S. 234). Deshalb ist es für den Autor auch selbstverständlich, seine Ausführungen zu den mittelalterlichen Belegen mit Reflexionen über moderne Parallelen zu dramatisieren. So schliesst er denn auch den Beitrag mit dem Gedanken, dass nach Steven Pinkers Untersuchung «die Tendenz zur Gewalttätigkeit seit dem Mittelalter abgenommen hat» (S. 280), wobei er allerdings «regelrechte Kriegszeiten» ausnahm.

Der verstorbene Ulrich Müller und seine Co-Autorin Katharina Zeppezauer-Wachauer (Salzburg) machen auf vergnügliche Weise deutlich, was in den mittelalterlichen Literaturwissenschaften seit langem ein viel diskutiertes Thema ist: dass die Sprache, in der die Liebe und das Verhältnis der Geschlechter beschrieben und besungen wird, vom metaphorischen Gebrauch der Begrifflichkeit zu Kampf, Jagd und nicht zuletzt Dienst lebt.

Auf den schwierigen Vergleich von Mittelalter und Moderne setzt auch Siegrid Schmidt (Salzburg), indem sie psychologische Aspekte der Trauerarbeit in Nibelungenlied und Klage mit denen der Angehörigen von Opfern der ICE-Katastrophe von Eschede im Jahre 1998 vergleicht. Die von ihr abschliessend festgestellten «Kongruenzen zwischen Beschreibungsmodellen der Psychologie, einem aktuellen Anwendungsbeispiel und der mittelhochdeutschen nibelungischen Gestaltung von Trauer» (S. 327), die sie als «erstaunlich» charakterisiert, sind für mich nicht nachvollziehbar. Schon die Fokussierung auf Trauerarbeit scheint problematisch, denn für die mittelalterlichen Akteure ging es doch weit eher um Fragen der Rachearbeit, denen man gewiss nicht «transhistorische Allgemeingültigkeit» unterstellen kann.

Die dritte Abteilung des Buches widmet sich dem Stellenwert von apokalyptischen Vorstellungen in Krisen- und Katastrophenfällen. Manfred Kern (Salzburg) befasst sich einleitend mit dem Problem der Unverständlichkeit der Johannes-Apokalypse und bietet eine auf Vollständigkeit zielende Paraphrase mit hilfreichen Kommentaren. Zudem zeigt er an zwei Beispielen, wie apokalyptisches Gedankengut Eingang in literarische Zeugnisse gefunden hat. In einem abschliessenden Abschnitt illustriert er am Beispiel des Totentanzes, wie stark dieses Gedankengut auch Bildproduktionen geprägt hat.

Maria E. Dorninger (Salzburg) beschäftigt sich mit lokalen Endkaisermythen, da in Salzburg solche in Bezug auf den Unterberg gepflegt wurden, in dem Kaiser Karl der Grosse angeblich mit seinen Getreuen ruht und alle 100 Jahre fragt, ob die Raben noch um den Berg fliegen.

Der letzte Beitrag des Bandes von Stefan Engels (Graz) widmet sich der Kirchenmusik und insbesondere den Erzeugnissen der *memoria defunctorum*. Sie werden eindringlich vorgeführt und kommentiert, wobei die Aussagen der Texte zwischen den Polen «ewige Ruhe» und «Tag des Zornes» angesiedelt sind. Ob man sie allerdings als «zeitlos gültig» (S. 397) einschätzen kann, darf man bezweifeln.

Insgesamt ermöglichte die Rahmung des Themas ein Buch, das viele Horizonte eröffnet. Für den Mediävisten am überraschendsten dürfte sein, wie marginal in fast allen Beiträgen die Einschätzung der behandelten Phänomene als Strafe Gottes blieb, die in historischen Quellen doch geradezu omnipräsent ist. Eine kritische Bewertung der häufigen Vergleiche mittelalterlicher und moderner Reaktionen auf Krisen und Katastrophen, die alle auf Ähnlichkeiten abheben, scheint nötig: Wenn man nach Unterschieden gefragt hätte, wäre man sicher fündiger geworden. Die interdisziplinäre Vielfalt der Aspekte macht das Buch dennoch zu einer anregenden Lektüre.

Gerd Althoff, Münster

Colette Halter-Pernet, **Felix Hemmerli. Zürichs streitbarer Gelehrter im Spätmittelalter,** mit Übersetzungen aus dem Lateinischen von Helena Müller und Erika Egner Eid, Zürich: Chronos, 2017, 446 Seiten, 24 Abbildungen.

Felix Hemmerli (1388–1458) gehört zu den interessantesten Gestalten Zürichs im 15. Jahrhundert. Geboren als Sohn einer ratsfähigen Familie, war er für die geistliche Laufbahn bestimmt. Nach dem Besuch der Stiftsschule am Grossmünster studierte er an der jungen Universität Erfurt Kirchenrecht. Bald erwarb er ansehnliche kirchliche Ämter und Pfründen: Er wurde Chorherr am Grossmünster, Propst am St. Ursenstift in Solothurn und Chorherr am St. Mauritiusstift in Zofingen, wobei seine Heimatstadt sein Lebensmittelpunkt und hauptsächliches Wirkungsfeld blieb. Ausgestattet mit diesen einträglichen Pfründen, setzte Hemmerli seine juristische Ausbildung an der prestigeträchtigen Universität Bologna fort und schloss sie mit dem Doktorat in Kirchenrecht ab. Dieser akademische Titel qualifizierte ihn für höhere kirchliche Ämter. Die angestrebte höchste Dignität in Zürich, das Amt des Propsts am Grossmünster, blieb ihm aber trotz päpstlich verbriefter Anwartschaft verwehrt; stattdessen erhielt er das Kantorenamt, die zweithöchste Dignität, und war damit für den Gottesdienst am Stift zuständig.

Als Kantor und Rechtsgelehrter entfaltete Hemmerli eine vielseitige Tätigkeit weit über Zürich hinaus. Er setzte sich für die Reform der Kirche ein, war als von Erfurt heimkehrender Bakkalaureus Augenzeuge des Konzils von Konstanz, nahm als Doktor am Konzil von Basel teil, liess sich zum Priester weihen – was zu seiner Zeit für Prälaten eine Ausnahme bildete – und schuf ab etwa 1438 als Autor ein reiches, vielfältiges, von Bele-

senheit und Gelehrsamkeit durchdrungenes Werk. Er rezipierte die Schriften Konrads von Mure (um 1210–1281), seines Vorgängers als Zürcher Kantor, in dessen Nachfolge er sich explizit stellte. In Solothurn erneuerte er die Stiftsstatuten. In seinen kirchen- und gesellschaftspolitischen Schriften prangerte er engagiert, teilweise polemisch Missstände an, so etwa die mangelnde Disziplin seiner Mit-Chorherren und Oberen, die Missachtung der Zölibatsverpflichtung, die ungerechten Richter, die Übergriffe der Bettelorden in die Pfarrseelsorge oder etwa die Missstände bei den Einsiedlern. Er verfasste Traktate über den Wettersegen, die Einführung neuer Feiertage, das Jubeljahr 1450, Exorzismen an Tieren, Naturheilbäder und viele mehr. Sein Bädertraktat beschreibt zum ersten Mal das Bad Pfäfers. Im Konflikt Zürichs mit den Inneren Orten im Alten Zürichkrieg nahm Hemmerli vehement Partei für Habsburg und das Reich, für den Adel und gegen die Schwyzer. Daraus entstand sein umfangreichstes und bedeutendstes Werk, das Adelsbuch (*De nobilitate et rusticitate dialogus*). Mit seinen Stellungnahmen, etwa der Schrift *Passionale* über seine Leidensgeschichte am Grossmünsterstift, machte sich Hemmerli viele Feinde; das führte 1439 zu einem Mordversuch und 1454 zur Gefangennahme sowie zum Prozess vor dem bischöflichen Gericht in Konstanz. Zu lebenslanger Haft verurteilt, beschloss Hemmerli seine Tage in der Verwahrung im Franziskanerkloster Luzern. Doch auch hier war es ihm möglich, schriftstellerisch tätig zu bleiben. Er schrieb mehrere Traktate mit zum Teil versöhnlichem Inhalt, aber auch ein mit seinen Gegnern abrechnendes Klageregister (*Registrum querele*).

Das anzuzeigende Buch nähert sich dem streitbaren Zürcher Gelehrten und dessen Werk in zwei Schritten. Im ersten Teil stellt Colette Halter-Pernet seine Lebensgeschichte in fünf Kapiteln dar, im zweiten Teil werden sieben ausgewählte Texte aus Hemmerlis Werk in der lateinischen Fassung und in deutscher Übersetzung geboten. Die Darstellung der Lebensgeschichte des ersten Teils setzt geschickt mit der dramatischen Schlussphase ein, der Verhaftung, dem Gerichtsverfahren und der Verwahrung («Der gelehrte Gefangene – letzte Lebensjahre»). Darauf folgen in chronologischem Ablauf und thematisch gewichtet die früheren Lebensphasen Hemmerlis: «Der ehrgeizige Akademiker – universale Gelehrtenkultur», «Der pflichtbewusste Kanoniker – Solothurn, das Basler Konzil und erste Schriften», «Der engagierte Adelsfreund – Herrschaftsideal und Alter Zürichkrieg» sowie «Der vielseitige Autor – Schriften zwischen Polemik und Pragmatik». Die Kapitel sind sinnvoll gegliedert und anregend zu lesen; sie führen den Leser anhand der Werke Hemmerlis, insbesondere seiner autobiographischen Schriften, ergänzt durch zahlreiche neu erschlossene archivalische Zeugnisse, in die Lebenswelt des Zürcher Gelehrten ein. Die oftmals schwierigen juristischen Texte, z. B. das *Repertorium*, das Handbuch seines Studiums in Erfurt, werden aufgeschlüsselt und in Hemmerlis Laufbahn eingefügt. Auch die gut ausgewählten Illustrationen des Abbildungsteils werden in die Darstellung geschickt eingebaut. Kleine Versehen wie «Weihbischof von Luzern» (S. 128) oder «Herzog von Habsburg» (S. 182) hätten durch eine sorgfältige Schlusslektüre verbessert werden können.

Die Kapitel des ersten Teils eröffnen die Zusammenhänge und interpretieren auf gelungene Weise die an sich oft schwer verständlichen, mit Gelehrsamkeit überladenen Traktate Hemmerlis. Besonders hervorzuheben ist eine eingehende Analyse seines Hauptwerks, des Adelsbuchs (S. 134–159). Bei der Lektüre dieses Kapitels revidiert und relativiert sich das gängige Bild von Hemmerli als dem Polemiker und Bauernhasser, das sich vor allem auf das berühmte, wohl kurz vor dem Friedensschluss Zürichs mit Schwyz 1450 entstandene Kapitel 33 gegen die Schwyzer stützt. Die Gestalt des *Rusticus* im *Dialogus* ist

mindestens so sympathisch und dessen Argumentationsweise so überzeugend wie diejenigen seines Gesprächspartners und Gegenspielers, des *Nobilis*. Man geht mit der Verfasserin einig und stimmt auch dem jüngst verstorbenen profunden Kenner Guy P. Marchal (1938–2020) zu, dass die vertiefte Untersuchung und Edition dieses weitgehend unedierten Adelsbuches zu den grossen Desideraten der Schweizer Spätmittelalterforschung gehört (S. 197).[1]

Der zweite Teil des Buches enthält als Leseausgabe eine Auswahl aus sieben Werken Hemmerlis. Erika Egner Eid, die selber eine Dissertation über die kirchenpolitischen Schriften Hemmerlis vorbereitet, hat dazu drei Übersetzungen beigesteuert: «Gegen diejenigen, welche den Gottesdienst vernachlässigen» (Nr. 1), «Entwurf einer Appellation dagegen, dass ein Kardinal [Nikolaus von Kues] in Deutschland einen Bischofssitz [Brixen] übernehmen sollte» (Nr. 6) und «Klagregister» (Nr. 7). Helena Müller hat die vier anderen Auswahltexte übertragen: «Dialog über den Adel und das Bauerntum» (Auszüge, Nr. 2), «Wortlaut eines Doktordiploms in Dummheit» (Nr. 3), «Über das Transportieren von Trottbäumen [Baumstämmen für die Weintrotten] an Feiertagen» (Nr. 4) und «Über das Segnen des Wetters mit dem Sakrament» (Nr. 5). Es ist verdienstvoll von den beiden Übersetzerinnen, dass sie die oftmals schwer verständlichen lateinischen Texte mit bisweilen verschachtelten, komplizierten Gedankenfolgen entwirrt und, mit knappem Kommentar versehen, dem heutigen Leser erschlossen haben.

Der Band wird durch einen Bildteil mit 24 farbigen Abbildungen, eine Kurzbiographie, eine chronologische Werkübersicht und eine Bibliographie abgeschlossen. Die hier angeführten ungedruckten Quellen hätten zur leichteren Auffindbarkeit besser alphabetisch nach den Bibliotheks- bzw. Archivorten (statt nach dem Anfangsbuchstaben der Institutionen) gegliedert sein sollen, z. B. «Konstanz, Bibliothek des Heinrich-Suso-Gymnasiums» statt «Bibliothek … Konstanz». Der Benützer vermisst vor allem ein Namenregister für den ersten, darstellenden Teil, das die darin enthaltenen reichen Informationen zu Personen und Orten erschliessen würde.

Abgesehen von diesen geringfügigen Anmerkungen ist das neue Buch über Hemmerli sehr zu loben und dessen Lektüre zu empfehlen. Es eröffnet als Einführung, als Lese- und Studienbuch auch für weitere Kreise einen neuen Zugang zum Zürcher Gelehrten und seinem Werk. Bleibt mit den Autorinnen zu hoffen, dass sich durch diese Publikation «ein enthusiastischer Funke entzündet, um endlich eine kritische Gesamtausgabe von Hemmerlis Schriften in Angriff zu nehmen, welche seit längerem ein wissenschaftliches Desiderat darstellt» (S. 20).

Ernst Tremp, Freiburg i. Ü.

Laurent Ripart (dir.), **Écrire l'histoire, penser le pouvoir. États de Savoie, XV^e^–XVI^e^ siècles**, Mont: Éditions de l'Université de Savoie, 2018 (Sociétés, Religions, Politiques, vol. 44), 207 pages.

Fruit d'un colloque organisé à Chambéry en 2007, le volume dirigé par Laurent Ripart, s'intéresse au lien qu'entretient l'historiographie savoyarde avec le pouvoir. La période traitée s'étend de 1342 jusqu'aux décennies 1550. Certains articles proposent toutefois des éléments historiques qui concernent la fin du XVII^e^ siècle (Laurent Perrillat).

1 Vor längerer Zeit ist unter der Ägide der damaligen AGGS, wie die heutige SGG damals hiess, eine Quellenedition von *De nobilitate* begonnen worden; die weit fortgeschrittenen Vorarbeiten hat die SGG im April 2020 dem Staatsarchiv Zürich übergeben. Sie stehen somit der Forschung zur Vollendung der Edition zur Verfügung.

Ce livre, paru en 2018 dans la belle collection «Sociétés, religions, politiques», contribue à enrichir les travaux déjà édités par le Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, Études transfrontalières et internationales de l'Université Savoie Mont Blanc.

L'ouvrage réunit onze contributions: certaines s'appuient sur la génétique textuelle pour reconstituer la généalogique de l'historiographie savoyarde, afin de déterminer le moment ou le texte qui inaugure l'histoire du duché et les emprunts entre ces histoires dynastiques de la Savoie. Le travail de datation des textes qui constituent l'historiographie savoyarde a été réalisé et publié il y a plus de vingt-cinq ans déjà par Daniel Chaubet.[2] L'ouvrage *Écrire l'histoire, penser le pouvoir* complète et rectifie parfois ce travail fondateur. D'autres articles du volume s'attardent sur la nature de ces écrits historiques témoignant de leur hétérogénéité et de leurs logiques discursives ou politiques. Sont évoqués par exemple des généalogies, des chroniques, un mémorial, des annales, un mémoire judiciaire ou encore des récits de cérémonies. Finalement quelques articles renseignent la biographique des rédacteurs et les circonstances qui ont amené les dirigeant·e·s à leur confier le mandat d'enregistrer l'ordre des successions dynastiques et les alliances matrimoniales.

L'organisation formelle du volume, qui a été légèrement remaniée par rapport à l'ordre du colloque, aurait mérité de répondre à une structure plus lisible et cohérente. Alors qu'aucun titre de chapitre ne façonne l'ouvrage selon des axes thématiques, les contributions semblent se succéder selon une logique chronologique. Or, pour se conformer à cet agencement implicite, l'article de Laurent Ripart aurait dû ouvrir l'ouvrage, puisqu'il évoque la généalogie d'Hautecombe qui, d'après l'archiviste André Perret, daterait de 1342. Ce texte a été écrit à la suite de l'initiative du comte Aymon qui, à la même date, établit à la fois une nécropole dynastique et une chapelle princière à l'abbaye d'Hautecomte. C'est dans ce lieu que fut écrite la première chronique éponyme des comtes de Savoie. Ce texte monastique qui longtemps fut considéré postérieur à 1342 et fut déclaré être un abrégé de la fameuse *Chronique de Savoie* (1419), représenterait en réalité «la matrice de toute l'historiographie de la maison de Savoie» (p. 129). Concernant la structure de l'ouvrage, une remarque similaire peut être faite quant à l'article de Guido Castelnuovo qui s'intéresse à cette fameuse *Chronique de Savoie* de 1419. Sa contribution aurait dû précéder l'article qu'Alessandro Barbero consacre au premier historiographe officiel du duché, Perrinet Dupin, nommé en 1477 par la duchesse Yolande et celui qu'Isabelle Cottet propose sur la *Chronique du Conte Rouge*, écrit vers 1477 par ce même Dupin. Ces désordres chronologiques pourraient n'être que de peu d'importance s'il ne s'agissait de proposer un volume dont beaucoup d'articles s'intéressent à la fois à la datation des textes historiographiques, mais aussi aux emprunts et à leurs variations textuelles. Présentées dans un autre ordre, les contributions auraient favorisé l'intelligibilité du propos.

Par ailleurs, on regrette que l'introduction de L. Ripart n'évoque pas, pour la réfuter, la discuter ou la confirmer, la partition, certes ancienne, opérée par D. Chaubet concernant les trois moments historiographiques de la Savoie. Une présentation de cette thèse et un commentaire auraient permis de poser un cadre temporel général utile pour situer la période considérée par l'ouvrage et qui correspond au second moment évoqué par Chaubet (1350–1550). Dans son travail fondateur dans lequel il inventorie 140 textes qui écrivent l'histoire de la Savoie, Daniel Chaubet distingue en effet trois moments

2 Daniel Chaubet, L'historiographie savoyarde, 2 tomes, Genève 1994–1995.

historiographiques. D'abord, il évoque les précurseurs qui ont œuvré depuis l'an mil jusqu'au XIII[e] siècle. Cette historiographie s'intéresse surtout à la vie de quelques saints ou retrace l'histoire d'abbayes. Ensuite vient le temps des chroniqueurs qui démarre vers 1350 et se clôt au milieu du XVI[e] siècle et dont la *Chronique de Savoye* (1419) de Jean d'Orville dit Cabaret constitue le point d'orgue. D. Chaubet affirme que c'est à ce moment-là que l'historiographie savoyarde prend son essor. Or, le livre dirigé par Laurent Ripart, *Écrire l'histoire, penser le pouvoir*, porte précisément sur ces deux siècles. Finalement la période suivante, féconde en œuvres historiques, produit une écriture différente de celle des précédentes chroniques. Inaugurant l'historiographie moderne, sa méthode procède davantage de la recherche archivistique et de la critique des sources. Ce troisième moment démarre en 1561, alors que la deuxième édition de la chronique de Guillaume Paradin paraît et qu'elle marque son émancipation à l'égard de la *Chronique de Savoye* de Cabaret. Ce troisième moment s'achève en 1660 avec la parution des trois volumes de l'*Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie* de Samuel Guichenon.

Malgré ces imperfections, beaucoup de contributions (Alessandro Barbero, Isabelle Cottet, Laurent Perrillat, Clémence Critin) témoignent des circonstances politiques de la rédaction de l'historiographie savoyarde, en signalant la dépendance financière et professionnelle qu'entretiennent les historiographes avec le pouvoir comtal ou ducal. La nature des relations entre les chroniqueurs et les commanditaires détermine à la fois la façon de raconter l'histoire, mais aussi conditionne la publicité faite à leurs écrits. Par exemple, lorsque Amédée VIII (1383–1451) accède à la dignité ducale en 1416, il cherche à ancrer sa récente légitimité comtale dans une dynastie plus lointaine. Il commande à Cabaret une *Chronique de Savoye*. Entre 1417 et 1419, Cabaret rédige un document de 450 pages qui est considéré comme un récit majeur de l'historiographie savoyarde des années 1350–1550. La *Chronique* est à l'image de celle de la cour de Bourgogne, à la même époque. Elle retrace la généalogie et les alliances matrimoniales des comtes de Savoie, elle raconte leurs hauts faits d'armes, elle résume leurs grandes œuvres. La *Chronique* invente aussi un récit fondateurs mythique, celui de Bérold de Saxe, soi-disant neveu de l'Empereur Othon III. Répondant aux codes d'alors, l'étranger Bérold de Saxe, homme fort et transgressif aurait eu un fils, Humbert 1[er] aux Blanches mains (dont la mort est attestée en 1048) qui le premier incarne formellement la dynastie des seigneurs de Savoie. Jusqu'au XIX[e] siècle, les prouesses de Bérold nourrissent ponctuellement les récits des historiens savoyards. Si, en 1419, Amédée VIII exige que cette *Chronique* soit tenue secrète, au début du XV[e] siècle le besoin de communication politique offre l'opportunité d'exhumer la *Chronique* des archives de la Chambre des comptes. Dès lors, de nombreuses copies étendues ou abrégées sont produites. La *Chronique de Savoye* imprègne les textes successifs qu'ils soient des mémoriaux, des annales, ou des chroniques. À ce jour, trente-quatre versions postérieures à la *Chronique* de 1419 ont été recensées par Daniel Chaubet.[3]

Or, si cette dynamique politique communicationnelle mérite d'être soulignée, d'autres contributions de ce volume (Brero, Cereia) proposent une analyse moins attendue. Par exemple, Thalia Brero montre que les récits de cérémonies qui d'abord constituent de brefs textes manuscrits, produits entre le milieu et la fin du XV[e] siècle, s'impriment en centaines de pages entre les années 1530 et 1550. Cette tradition de publicisation des cérémonies n'est pas spécifique à la Savoie: elle est attestée dans de nombreuses cours d'Europe à la même époque. Porteur d'une mémoire cérémonielle utile

3 Daniel Chaubet, La chronique de Savoye de Cabaret. Texte intégral, Chambéry 2006.

pour fixer les rites politiques, les préséances, l'ordre de marche des processions, ces récits évoquent des moments clés de changements dynastiques et politiques, les ducs de Savoie ne bénéficiant pas d'un sacre au moment de leur prise de pouvoir. Les récits de baptêmes, les joyeuses entrées et surtout les funérailles fonctionnent comme des marqueurs de continuité dynastique et procèdent d'une sacralisation laïcisée du pouvoir. Les récits de cérémonies constituant un véritable «genre» à la Renaissance au sens où Gianna Pomata le définit, c'est-à-dire qu'ils répondent à une forme textuelle codifiée et standardisée partagée par les auteurs et les lecteurs et dont le contenu est principalement de nature cognitive.[4] Ainsi des documents atypiques qui n'entrent pas dans les catégories usuelles de «textes historiques» changent de fonction pour fixer la mémoire et l'histoire savoyardes. Un second exemple évoqué par Daniela Cereia s'attarde sur la «chronique de la rébellion de Philipe de Savoie». Cette chronique, au nom trompeur, qui date de la fin du XV[e] siècle, a été éditée deux fois au cours du XIX[e] siècle par des historiens. L'autrice montre que ce texte, utilisé comme un document historique, est en réalité un mémoire de défense judiciaire qui se réfère à trois procès où Philippe de Savoie fut accusé, dans trois juridictions différentes, de trahison et de rébellion entre 1462 et 1464. En rétablissant la chronologie de ces procès successifs, D. Cereia souligne le rôle singulier de ce texte rédigé à d'autres fins que des fins mémorielles ou historiques. Ainsi, ces documents détournés de leur usage premier servent à écrire l'histoire, questionnant la pertinence de la seule distinction qui est faite parfois en sciences humaines et sociales entre catégories *emic* et *etic*. Surtout, ces deux contributions soulignent la fécondité d'analyses qui s'emploient à débusquer les usages historicisés de documents d'un autre genre ou d'un genre nouveau.

Françoise Briegel, Genève

Rechtsquellenstiftung des Schweizerischen Juristenvereins (Hg.), **Die Rechtsquellen des Kantons St. Gallen, dritter Teil: Die Landschaften und Landstädte. Dritter Band. Die allgemeinen Rechtsquellen des Rheintals, drei Teilbände**, bearbeitet von Werner Kuster, Basel, Schwabe, 2018 (Sammlung Schweizerischer Rechtsquellen, 14. Abt.), 1417 Seiten.

Für den mit ausgezeichneten Quelleneditionen ohnehin reich gesegneten Kanton St. Gallen steht der Forschung mit den allgemeinen Rechtsquellen des Rheintals nunmehr eine weitere vom Umfang wie vom Inhalt her gewichtige Sammlung zur Verfügung. Das Editionsgebiet umfasst im Wesentlichen das Gebiet der ehemaligen Landvogtei Rheintal – seit 1490 eine gemeine Herrschaft der eidgenössischen Orte – bzw. des 1803 in den Kanton St. Gallen eingegliederten Distrikts Rheintal mit den heutigen politischen Gemeinden Rüthi, Oberriet, Eichberg, Altstätten, Marbach, Rebstein, Balgach, Diepoldsau, Widnau, Berneck, Au, St. Margrethen, Rheineck und Thal. Es handelt sich in herrschaftlicher Hinsicht um eine bis zum Übergang an die eidgenössischen Orte kleinräumig gegliederte Landschaft, die trotz rasch wechselnder Verhältnisse von der starken Position des Abts von St. Gallen geprägt war. Zudem geriet sie von der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts an in den Sog des habsburgisch-eidgenössischen Antagonismus. An Krisenszenarien mangelte es auch später nicht. Sie waren unter anderem Folge der Reformation, die aus dem Rheintal eine gemischtkonfessionelle Region machte.

Werner Kuster führt zunächst kenntnisreich in die allgemeine, die Herrschafts- und Verwaltungsgeschichte der einzelnen Sprengel des Untersuchungsraums ein, schildert in weiterer Folge die Strukturen während der Landvogteizeit, die Zuständigkeiten der Amts-

4 Gianna Pomata, Observation Rising: Birth of an Epistemic Genre, 1500–1650, in: Lorraine Daston, Elisabeth Lunbeck (éds.), History of Scientific Observation, Chicago 2011, pp. 45–80.

träger (Landvogt, Landschreiber, Landvogtsammann, Quartierhauptleute, Scharfrichter, Amtleute für den Rebbau), die lokalen Instanzen und ihr Personal (Ammann, Rat, Richter, Älteste, Gemeindegutsbehörden, Weibel, Hofschreiber, Säckelmeister, Vormundschaftswesen, Förster und Bannwarte, Weinlaufbehörde, Nachtwache, Gemeindeversammlung, Rhoden), die kirchlichen Verhältnisse und vor allem das Gerichtswesen. Im ersten Teilband finden sich nach den einleitenden Kapiteln, dem Stücke-, Literatur- und Abkürzungsverzeichnis sowie einer Liste der eidgenössischen Landvögte im Rheintal die mehr als 500 Seiten zählenden Register: Personenregister, Ortsregister sowie das hauptsächlich Quellenbegriffe, aber auch moderne Begriffe bietende Sachregister und Glossar. Sie erschliessen die beiden Quellenteilbände auf mustergültige Weise.

Gemäss den Regularien für die Edition Schweizerischer Rechtsquellen enthalten die beiden weiteren Teilbände zunächst das «traditionelle Verfassungsrecht», aber auch «andere rechtsrelevante Überlieferungen wie Urbare und Rödel, Gerichtsprotokolle, Rechnungsdokumente usw. […], die für verschiedene aktuelle Richtungen der historischen Forschung von Bedeutung sein können» (S. 48f.). Dementsprechend breit ist das Spektrum der in chronologischer Folge gebotenen Texte. Es reicht von der Kaiserurkunde bis zum Gemeindestierservitut, vom Hofrecht bis zur Fischerordnung, vom Vertrag zwischen den eidgenössischen Orten und dem Abt von St. Gallen über die Hochgerichtsbarkeit zu Kriessern bis zur Bernecker Feuerlöschordnung. Der zeitliche Rahmen erstreckt sich von den Anfängen der Schriftlichkeit bis zum Jahr 1798, dem Ende des Ancien Régime. Quellen ab 1415 werden im Volltext wiedergegeben, ältere sind mit Verweis auf das *Chartularium Sangallense* als Regesten erfasst. Das gilt auch für die vorangestellte Sammlung von Ersterwähnungen und von herrschaftsrelevanten Daten. Die Editionsgrundsätze entsprechen den längst bewährten des Gesamtunternehmens, sie garantieren – zusammen mit der hervorragenden Sachkenntnis des Bearbeiters – die gewohnt hohe Qualität des Produkts.

Für die regionale Geschichtsforschung sind die *Allgemeinen Rechtsquellen des Rheintals* mehr als ein Meilenstein, indem sie auf sehr lange Sicht – dank der Drucklegung quasi mit «Ewigkeitswert» – auf solider Basis einen enormen Fundus an Materialien bieten, die neben der Rechts- und Verfassungsgeschichte insbesondere auch Fragen der Wirtschafts-, der Sozial-, der Alltags- oder der Mentalitätsgeschichte zu beantworten in der Lage sind. So manches Kapitel der Rheintaler Regionalgeschichte wird künftig wohl neu geschrieben werden müssen. Gleichermassen werden vergleichende Studien und die benachbarten Landschaften von der Quellensammlung profitieren. Wenn sich Werner Kuster also von der Weitläufigkeit der Kontakte «über den Rhein von Bregenz bis nach Innsbruck und Wien», aber auch mit den schweizerischen Städten, «aus denen hauptsächlich die ehemaligen politischen, wirtschaftlichen und geistlichen Herren des Rheintals stammten» (S. 41), beindruckt zeigt, kann ihm getrost beigepflichtet werden. Und ganz allgemein gilt für derlei historische Grundlagenforschung, dass es sie ist, der die Geschichtsschreibung durch quellenorientierte Rückbindung die empirische Fundierung, also im Grunde sogar den Status als wissenschaftliche Disziplin verdankt.

Alois Niederstätter, Dornbirn

Ilse Haari-Oberg, **Die Erfindung von Geschichte in der Schweizer Chronistik. An den Beispielen der Trierer Gründungssage und der «Germania» des Tacitus des 16. und 17. Jahrhunderts**, Basel: Schwabe, 2019, 361 Seiten.

Die Geschichtsforschung zu Mythen und Sagen der Schweiz wurde in den vergangenen Jahren durch die Arbeiten der Historiker Guy Marchal, Bernhard Stettler und Roger Sablonier geprägt. Dabei standen hauptsächlich die Gründungserzählungen der Eidgenossenschaft des 14. und 15. Jahrhundert im Zentrum des Interesses.

Die Autorin Ilse Haari-Oberg untersucht in ihrer Studie die Rezeptionsgeschichte zweier «gelehrten Sagen», die bisher von den Geschichtswissenschaften kaum in den Fokus genommen wurden. Die Trebeta-Sage erklärt die Gründung der Stadt Trier, während sich aus der Tuisto-Sage die Herkunft der deutschsprachigen Volksstämme ableiten lässt. Diese beiden Erzählungen, welche im 16. und 17. Jahrhundert im eidgenössischen Raum verbreitet waren, analysiert sie regional vergleichend, indem sie ausgewählte Quellen der Eidgenossenschaft solchen aus Schwaben gegenüberstellt. Haari-Oberg interessiert sich in erster Linie für Fragen nach der Wirkung der beiden Sagen auf das Geschichtsbewusstsein in den beiden Gebieten während des 16. und 17. Jahrhunderts sowie für das methodische Vorgehen der Autoren, welche die Sagen tradierten. Diesem Erkenntnisinteresse geht sie nach der Einleitung in acht Kapiteln nach.

In einem ersten Schritt werden zuerst Ursprung, Inhalt und Rezeption der beiden Sagen thematisiert. Die Gründungssage der Stadt Trier geht bis ins 10. Jahrhundert zurück und findet einen Höhepunkt ihrer Verbreitung während der Burgunderkriege. Die Tuisto-Sage war hingegen bereits dem römischen Politiker und Historiker Tactitus bekannt. Ende des 15. Jahrhunderts gab Annius von Viterbo mit seiner Sammlung antiker Quellen, den sogenannten *Antiquitates*, eine wichtige Quellengrundlage heraus. Darin kommentierte Annius von Viterbo einerseits die Tuisto-Sage selbst und andererseits edierte er einen Text eines gewissen Berosus. Zudem gelang es ihm, Tsuito als Adoptivsohn Noahs darzustellen. Wie die Autorin herausarbeitet, dienten die *Antiquitates* vielen Historikern des 16. und 17. Jahrhunderts als Quellengrundlage. Dank Viterbo konnten sie ihre Chroniken demnach mit der biblischen Figur Noahs beginnen lassen.

In zwei grossen Untersuchungskapitel (Kapitel 5 und 6), widmet sich die Autorin ausführlich rund 40 für die Fragestellung relevanten Werken von 34 Autoren im Zeitraum zwischen 1509 und 1678. Dabei wird jeder untersuchte Autor vorgestellt und Auskunft über «seine Bildung und Konfession, zur Vorlage, literarischen Gattung, zum Auftraggeber sowie zum methodischen Vorgehenden» (S. 88) gegeben. Leider wird die Auswahl der untersuchten Werke weder im sehr kurzen Unterkapitel 1.4 (S. 36f.) noch im Kapitel 3 (S. 69–78) genauer erörtert.

In Kapitel 7 präsentiert Haari-Oberg die Resultate des Vergleiches. Die eidgenössischen und schwäbischen Autoren erklärten anhand der Tuisto-Sage aus den *Antiquitates* die Gründung des Heiligen Römischen Reiches deutscher Nation. Die Sage diente zudem sowohl in der Eidgenossenschaft als auch in Schwaben zur Rechtfertigung der *Translatio Imperii*. Die Autorin leitet aus den untersuchten Überlieferungen der Trebata-Sage im Zusammenhang mit der Gründung der Stadt Zürich plausibel ab, dass es den Autoren vor allem darum ging, Zürichs Stellung innerhalb der Eidgenossenschaft als «Vorort» zu untermauern. Die Reformation änderte an diesem Anspruch nichts. Im Falle von Basel und Solothurn, deren Gründungen ebenfalls im Zusammenhang mit der Sage in Verbindung gebracht worden waren, und manchen Städten Schwabens wurde die Trebata-Sage hingegen nicht für ähnliche Legitimationsstrategien herangezogen. Dafür stellt Haari-

Oberg fest, dass die Autoren der Eidgenossenschaft und Schwabens die beiden Sagen zu verknüpfen begannen, um linksrheinische Gebiete als germanisch zu charakterisieren und somit deren Zugehörigkeit zum Heiligen Römischen Reich deutscher Nation zu erklären. Die Autorin kommt zum Schluss, dass die «Sagenmotive zur Reichsgründung und zur Erweiterung des Reiches in beiden Ländern die Zugehörigkeit zu einem gemeinsamen Reich und Kulturkreis ausdrücken» (S. 289).

In Kapitel 8 stellt die Autorin zuerst prosopographische Beobachtungen über die 40 Autoren, deren Werke sowie Auftraggeber an. Danach beschreibt Haari-Oberg ihre Feststellungen zu den Methoden der Chronisten der Frühen Neuzeit. Sie ermittelt, dass Historiker der Frühen Neuzeit stärker als diejenigen des Mittelalters versuchten, Namen von Völkern und Städten etymologisch herzuleiten. Die Autorin kommt zudem zum Schluss, dass die Chronologie das wichtigste Hilfsmittel beim Abfassen von Geschichtswerken in der Frühen Neuzeit war. Dabei zeigt sie, dass den Chronisten zwar ein modernes, wissenschaftliches Verständnis der Quellenkritik fehlte, sie aber dennoch in ihrer Arbeit gewisse Elemente einer modernen Quellenkritik wie beispielsweise die Verifizierung aufgrund des Quellenvergleichs und damit einhergehend das möglichst präzise Datieren von Ereignissen anwendeten. Bezugnehmend auf die Debatte rund um die Verwissenschaftlichung der Geschichtsschreibung glaubt Haari-Oberg deshalb, dass sich die These, wonach die Entwicklung der Historie zur Wissenschaft von den deutschen Universitäten im 19. Jahrhundert ausgegangen sei, nicht stützen lasse (S. 308). Ob sich allerdings die Methoden der frühneuzeitlichen Chronisten aufgrund einiger gemeinsamer Elemente der Quellenkritik tatsächlich mit der modernen Auffassung von Geschichte als Wissenschaft verbinden lässt, kann kontrovers diskutiert werden.

Insgesamt fällt auf, dass sich die Autorin nicht der neusten Forschungsliteratur bedient hat. Die meisten zitierten Werke sind älter als zwanzig Jahre. Die Beschreibung der Forschung zur Geschichtswissenschaft in der Eidgenossenschaft endet mit der Jubiläumsschrift von 1991 (S. 19). Es ist hingegen der Verdienst der Autorin, dass sich die Geschichtswissenschaft durch ihren Beitrag zum ersten Mal der «seit Beginn des 16. Jahrhunderts in der eidgenössischen Chronistik tradierten Tuisto-Sage» (S. 21) annimmt. Die von Haari-Oberg aufgestellten Thesen (S. 311) und ihre aufgeworfenen Fragen (S. 312–317) sollten daher bei weiteren Untersuchungen zur Geschichte der Geschichtsschreibung in der Frühen Neuzeit reflektiert werden.

Benjamin Ryser, Bern

Maria-Cristina Pitassi, **Jean-Alphonse Turrettini (1671–1737). Les temps et la culture intellectuelle d'un théologien éclairé**, Paris: Honoré Champion, 2019, 279 pages.

L'image d'Épinal de Genève au XVIII[e] siècle relève les nombreux conflits politiques opposant les citoyens et les bourgeois aux patriciens, tandis que les habitants, les natifs et les sujets de la campagne sont dénués de tout droit politique. Genève évoque aussi tant l'interdiction formelle des manifestations de divertissement de 1732 que la déclaration d'orthodoxie que les pasteurs se sentirent tenus de rédiger en 1758 au lendemain de la publication de l'article «Genève» de l'*Encyclopédie*, dans lequel D'Alembert soulignait leur ouverture dogmatique.

C'est une approche beaucoup plus fine que nous propose Maria-Cristina Pitassi dans cet ouvrage qui rassemble une collection d'articles de sa plume parus séparément entre 1988 et 2009, et édité par ses collègues et ami·e·s de l'Institut d'Histoire de la Réformation en hommage à son impressionnante activité scientifique. Elle nous convie à une histoire

sociale des idées d'après l'exemple de Jean-Alphonse Turrettini (1671–1737) qui devint professeur à l'Académie et ministre de l'Église genevoise et autorisa la pratique du culte luthérien en ville.

L'approche biographique de Maria-Cristina Pitassi est très efficace puisqu'elle évite l'écueil du descriptif-narratif. Elle donne toute sa force au genre en associant la trajectoire biographique à l'étude des champs et débats qu'elle traverse; au lieu de décrire préalablement des champs ou des débats (le «contexte») pour y placer ensuite son acteur principal, Pitassi part intelligemment de lui et de ses trajectoires pour décrire les champs et débats dans lesquels il a été amené à s'inscrire. Après avoir rassemblé 5000 lettres (mises à disposition du public au moyen d'une base de données), elle suggère les enjeux intellectuels des réseaux épistolaires de Turrettini.

La fin du XVII^{e} et le début du XVIII^{e} siècles voient à Genève l'essor d'une nouvelle culture philosophique et religieuse, après la consolidation du protestantisme orthodoxe (l'autrice évite le terme de «confessionnalisation»); «en mal de repères» (p. 17), les pasteurs répugnent à corseter leurs idées dans des ouvrages systématiques. Fils d'un théologien «orthodoxe» renommé et issu d'une famille fortunée, le jeune Turrettini est un lecteur averti de Locke et de Leibniz, mais aussi de Descartes. Il lui est en effet évident que seule la philosophie peut étayer l'apologétique, en lui conférant rigueur argumentative et crédibilité rationnelle. Contre Spinoza, ce n'est qu'au début du XVIII^{e} siècle que la «politique du silence» (p. 50) teintée de curiosité cède la place à la polémique. Derrière Spinoza, ce sont toutefois les nouveaux incrédules qui sont visés – les déistes, panthéistes et matérialistes – dans la *Réfutation du système de Spinosa par Mr. Turrettini* dont Pitassi livre une édition critique (p. 63–88). En tant que recteur de l'Académie, de 1701 à 1710, Turrettini œuvre à une réforme en profondeur de l'enseignement qui l'amène à entreprendre une réflexion sur le fondement et les limites du savoir. Il veut épurer la théologie de toutes les logomachies dans lesquelles elle s'est enlisée, en misant sur le fait que la modestie et la réduction à l'essentiel permettraient de surmonter les divisions. Si le scepticisme représente certes un danger puisqu'il met en doute la fiabilité de la raison et prive par là la théologie de la possibilité de démontrer l'autorité divine de la Bible et de connaître ce que celle-ci exige du chrétien, les philosophes sceptiques ne sont pas des adversaires directs; Turrettini s'en prend plutôt aux catholiques et aux «enthousiastes» (le piétisme et le prophétisme notamment). Encore le théologien, qui s'encombre ici peu de subtilités, légitime-t-il la raison par son origine divine, et non par une analyse de sa nature ou de son fonctionnement: sa réfutation, lorsqu'elle s'articule, n'est que morale.

Après cette première partie sur la place de la philosophie dans la théologie, un ensemble de chapitres traite de Genève comme «lieu» admiré ou dénigré, et des conflits autour de la signature obligatoire du *Consensus helveticus*, en particulier sur les questions de la grâce et de l'intégrité du texte biblique, que Turrettini et ses sympathisants, non sans doigté, parviennent à ne plus rendre obligatoire en 1706 et même à l'abolir en 1725. Cet «adoucissement» ne fait néanmoins pas l'unanimité à Genève et encore moins dans le Pays de Vaud. Après Neuchâtel, une vague de réformes de nature liturgique touche à la place et à la langue de la prédication. Avec leur accent posé sur les étroites relations entre théologie naturelle et théologie révélée fondées l'une comme l'autre sur la raison, avec leur recentrement sur la morale au détriment de la dogmatique, et avec leur quête de la «simplicité» de l'Écriture, la théologie et la prédication de Turrettini portent la marque de ces quêtes et renouvellements. L'affaiblissement dogmatique qui en découle et les prudents silences sur les articles controversés de la Trinité ou le statut normatif des confessions de

foi notamment, ternissent néanmoins l'aura de Turrettini et l'image de Genève dans les communautés réformées étrangères, même si elles sont confrontées aux mêmes défis.

La stature internationale de Turrettini s'accroît néanmoins au fil du temps et de la consolidation de son réseau épistolaire: 5000 lettres échangées avec 660 correspondants en tout, entre 1681 et 1737, qui parcourent toutes les préoccupations de la vie pastorale, des enjeux culturels et éducatifs à la production savante, des luttes religieuses et politiques aux alliances circonstancielles, des conseils spirituels aux problèmes matériels quotidiens. La correspondance n'est pas seulement le miroir kaléidoscopique des préoccupations de Turrettini. C'est aussi un succédané aux voyages qu'il ne peut plus entreprendre en raison de sa santé défaillante ainsi qu'un instrument ou un laboratoire dans lequel idées, projets de réforme, publications et stratégies ont mûri et les contacts cruciaux ont été noués. Ces lettres tournent notamment autour du problème de la réunification des Églises protestantes, auquel Turrettini travaille ardemment entre 1707 et 1727, en multipliant les contacts vers l'Angleterre et la Prusse, avec la bienveillance des autorités académiques et ecclésiastiques de Genève. Turrettini va même jusqu'à présenter à ses correspondants anglais l'anglicanisme comme la source d'inspiration des réformes liturgiques genevoises.

L'ouvrage de Maria-Cristina Pitassi séduit au total par la cohérence de son approche, l'ampleur maîtrisée de son érudition, la finesse de ses analyses et l'élégance de sa démonstration. On ne regrette que l'absence d'une conclusion qui aurait permis de systématiser ses résultats factuels et méthodologiques. Indépendamment de ce manque, c'est assurément un ouvrage de référence sur Turrettini ainsi que sur la vie religieuse à Genève et plus généralement dans l'Europe du début du XVIII^{e} siècle.

Claire Gantet, Fribourg

Franziska Hilfiker, **Sea Spots. Perzeption und Repräsentation maritimer Räume im Kontext englischer und niederländischer Explorationen um 1600**, Wien / Köln / Weimar: Böhlau, 2019, 245 Seiten, 17 Abbildungen.

Franziska Hilfikers Monographie widmet sich der Vernetzung von sogenannten «Sea Spots» sowie deren bildlichen und textuellen Konstruktion in englischen und niederländischen Publikationen, die im Rahmen von zwischen 1570 und 1620 unternommenen Explorationen entstanden. «Sea Spots» seien, so die Autorin, «maritime, geographisch lokalisierbare Orte unterschiedlicher Qualitäten […], welche im Kontext der europäischen Expansion und kolonialen Konkurrenz […] besondere Präsenz und Wichtigkeit erlangten, indem sie intensiv gesucht, be- und erfahren, in verschiedenen Medien verzeichnet und verhandelt wurden und so zu maritimen Bedeutungsräumen avancierten» (S. 36).

Die Studie, die das Ergebnis einer 2015 an der Universität Basel verteidigten Dissertation ist, knüpft in ihrer methodologischen und theoretischen Herangehensweise an den *oceanic turn* innerhalb der Raumgeschichte an, nimmt aber zugleich Impulse der Literaturwissenschaft auf, die sich mit der Repräsentation von Meeren und Seeräumen auseinandergesetzt hat. Ausgangspunkt der Untersuchung dieser «Sea Spots» ist die Annahme, dass Meere in Analogie zu terrestrischen Orten keine homogenen Räume sind, die bloss als Zirkulations- und Transportfläche dienen. Ziel der Studie ist es, zu untersuchen, wie «Sea Spots» einerseits ein komplexes Bild der Meere konstituierten und andererseits wie sie zur Projektionsfläche von Identitätsbildern sowie mediale Orte der kolonialen Konkurrenz werden konnten.

Mit Blick auf dieses Ziel ist die Monographie in sechs Kapitel und einem Fazit gegliedert. Kapitel eins führt in das Thema ein, bietet einen Überblick über den Forschungsstand und stellt die Hauptthesen sowie die verwendeten Quellen vor. In Kapitel zwei wird die Lage der beiden maritimen Mächte Grossbritannien und die Niederlande gegen Ende des 16. Jahrhunderts kurz beschrieben sowie die unterschiedlichen Explorationen, aus welchen das verwendete Quellenkorpus hervorging, kursorisch geschildert. Kapitel drei fokussiert auf die Weltumsegelungen und deren Darstellung in unterschiedlichen Karten. Die Umsegelungen werden als in den Karten – und in den dazu passenden Texten – hinterlassene «Spuren» betrachtet (S. 86f.), die eine (vor allem bildliche) Domestizierung des Meeres als kontrollierbaren Raum zu versprechen schienen (S. 87, 97f.). Kapitel vier wirft den Blick auf die «Wahrnehmung und Darstellung von Küsten verschiedener pazifischer Inseln», die als «semimaritime Übergangsräume» verstanden werden (S. 100f.). Als Gebiete zwischen Land und Meer tauchten die pazifischen Insellitoralen in Reiseberichten und Bildern wiederholt als Orte der Begegnung zwischen Europäern und Indigenen auf. Sie wurden dadurch zu Räumen, in die Alterität eingeschrieben und in denen europäische Superioritätsansprüche verhandelt wurden. Das problematische Ein- und Aussteigen in bzw. aus den europäischen Schiffen sowie die fehlenden Schwimmkenntnisse vieler Matrosen standen in offenem Kontrast zu der Geschwindigkeit der insularen «Canoas» und den Tauch- und Schwimmfähigkeiten der lokalen Bevölkerung, die von den Europäern negativ als «amphibische Wesen» (Kap. 4.3., S. 113–123) dargestellt wurde. Kapitel fünf reflektiert über die Bedeutung von Meerespassagen als Konkurrenzorte zwischen europäischen Mächten – sowohl vor Ort als auch auf dem Papier. Am Beispiel der Magellanstrasse wird aufgezeigt, dass die Rivalitäten nicht nur zwischen europäischen Mächten, sondern auch innerhalb eines Königreiches (den Niederlanden), vor Ort sowie in der bildlichen und textuellen Darstellung von Meerespassagen ausgefochten wurden. Kapitel sechs legt den Fokus auf die Explorationen, die eine nordwestliche Passage zwischen Europa und Asien suchten. Die unterschiedlichen Unternehmen fanden zwar keinen Seeweg nach Asien, doch halfen sie mit, die Arktische See als einen besonderen «Sea Spot» zu konstruieren: Es handelte sich um gefrorenes Meer mit einer «beweglichen Geographie» (S. 177), das frei vom Einfluss (bzw. der drohenden Einflussnahme) der iberischen Mächte war und auf das folglich die eigene kollektive (nationale) Identität projiziert werden konnte (S. 198–202). Die arktische See konnte sich sogar vom «Weg *zu* einem Ort» (S. 178) wandeln: Die Vermutung, man könnte im arktischen Erz Gold finden, liess den englischen Hof für eine kurze Zeit von einem «frozen eldorado» träumen (S. 179–184). Zuletzt rundet Kapitel sieben das Buch ab, indem es die Hauptinhalte eines jeden Kapitels zusammenfasst und diese mit den in der Einleitung aufgestellten Thesen verbindet – leider aber nicht in der erwünschten Tiefe diskutiert.

Diese fehlende Diskussion ist eine der Schwächen des Bandes, der das Potenzial des Themas erkannt, aber nicht vollkommen ausgeschöpft hat. So wird der zentrale Einfluss der iberischen Mächte auf die Konstruktion von «Sea Spots» in Kapitel zwei nur ungenügend thematisiert und auch im Laufe des Buches nicht im Detail diskutiert. Vergleiche mit (vor allem) spanischen Texten oder Fällen kommen zwar in Kapitel drei, vier und fünf vor, doch wird der Einfluss des iberischen kartographischen Diskurses nur auf Seite 85 explizit erwähnt. Sodann werden englischen und niederländischen Beispiele nur undifferenziert behandelt. Die Unterschiede zwischen den Mächten werden im zweiten Kapitel zwar grob geschildert, jedoch wird danach nicht mehr auf sie eingegangen. Dies vermittelt dem Leser den Eindruck, es sei egal, ob die untersuchte Exploration sowie ihren veröf-

fentlichten Ergebnissen von englischer oder niederländischer Seite stammten. Die Entscheidung, sich nicht allein auf Texte zu konzentrieren, sondern die begleitenden Karten und bildlichen Darstellungen der Explorationen in der Analyse zu integrieren, ist sehr zu begrüssen. Es ist für den Leser aufgrund der unzureichenden Grösse der abgedruckten Bilder allerdings oftmals schwierig, die Details zu erkennen, die im Text diskutiert werden. Dieser Abstrich, der vermutlich mit Kostenüberlegungen zu begründen ist, überschattet allerdings nicht das ansprechende Layout. Überhaupt weist die Monographie einen guten Lesefluss auf und stellt Themen zur Diskussion, die bisher in der deutschsprachigen Forschung nur geringe Aufmerksamkeit erhalten haben.

Enrique Corredera Nilsson, Bern

Nadine Amsler, **Jesuits and Matriarchs. Domestic Worship in Early Modern China**, Seattle: University of Washington Press, 2018, 272 pages, 15 black and white illustrations, 2 maps.

Gender relations were important for stabilising power in both European and Chinese cultures in the early modern period, Nadine Amsler argues, thus it is logical that they would play a significant role in shaping how European missions operated in China. Yet gender has rarely featured as an analytic lens in the scholarship of Jesuit activities to date, particularly for the seventeenth-century experience of the mission that is Amsler's focus here. Amsler argues that the domestic sphere has been absent from consideration as space for the Society's engagement, obscuring not only Jesuit contact with women and ideas about appropriate femininities, but also a range of interactions with men and masculinities. Her work rightly highlights how significantly Chinese Catholicism was shaped by dynamic female religious sociabilities and practices and by the agency of literati masculinity.

Her first four chapters examine how Jesuits situated themselves as men in Chinese society and the consequences of their adopting the sartorial and social presentations of the literati. Enclosing women of the gentry in the domestic space, under male supervision, was familiar to European men. Thus, Jesuits accepted pathways to such women through male household authorities, in private oratories and women-only churches, and adapted sacramental rituals to avoid physical contact (a point of contention in the rites controversy that emerged in the 1640s). Other problematic elements, however, could not be easily reconciled, not least of which was Jesuits' own celibacy in a Confucian culture that prioritised the continuance of the patriline. Likewise, Jesuit proposals that men of letters renounce their concubines proved largely unsuccessful.

The next two chapters explore how Jesuits considered women's engagement with the Catholic faith. Amsler highlights how Jesuits emphasised prayers and rituals that responded to the necessity of producing a son for the patriline and did little to encourage local alignments between the Virgin Mary and Guanyin. As leaders of domestic faith communities, Amsler argues, women of the gentry were not passive recipients of Jesuit evangelisation but were actively making a version of Catholicism that suited them, based on pre-existing local models of homosocial spiritual practices. Women thus led female congregations in prayer, dream interpretation, and charitable activities, and were engaged in creating opportunities for conversion of non-Catholic friends and relatives. Amsler's work highlights how mission activity and the role of missionaries themselves look rather different when women are the focus of analysis.

In the final part of her study, Amsler studies individual women's experiences. She explores how women converted and maintained faith in Catholic and mixed marriages. Candida Xu in Shanghai may be the best-known female convert, thanks to Philippe Couplet's 1688 biography. Amsler shows how she formed part of a wider familial network of women who extended Catholicism through their marriages, and of converted non-Catholic brides who married into the family. Mothers-in-law who were tolerant of the new faith were important in maintaining Catholic identities among brides, but so too were letters sustaining Xu religious sorority. As mothers, women provided initial religious training to children, and an influential son certainly proved key to Candida Xu's ability to disseminate Catholicism to new regions during her widowhood.

A further chapter explores two female communities established for chaste widows and virgins in Hangzhou and Nanjing, unusual both in terms of Confucian ideals and the wider Jesuit experience of the seventeenth century. The clear driver of both 'convents' was a wealthy widow, Agnes Yang; neither group substantially outlived her. Yang drew upon a form of female domestic labour, raw silk production, to support the women, a pattern that can also be seen in the following chapter in which Amsler analyses how women drew upon highly-valued female skillsets such as embroidery and textile production to participate in the Jesuit missions. These material contributions to Catholic spiritual life reflected decorative and symbolic motifs of both Catholic and Chinese cultural traditions. It is to be lamented that the work includes relatively few and small illustrations in black and white of these fascinating pieces. Women's labour, their jewels, and monetary contributions that allowed new congregations to form and spread the Jesuit mission across the country highlight, Amsler argues, how women as well as men were fully engaged in establishing the Catholic Church in early modern China.

Beautifully written, and in a refreshingly straightforward style, Amsler's study is grounded in an analysis of a wide range of European-authored texts, from annual letters to Chinese-language works produced to convey Catholic beliefs to local readers. She is careful to detail the contexts for these works, from the hybrid literary tradition and genres that are the source for Jesuits' Chinese texts to the strategic nature of the accounts of the mission delivered to Rome and to potential Catholic donors in Europe.

I am sorry that the book's cover designers did not do more with a wonderful woodblock print of a thoroughly Sinified Annunciation scene of Mary embroidering in her gentry studio from João de la Rocha's *Rules for Reciting the Rosary* (1619), which Amsler discusses in the text. But don't judge a book by its cover: this modest-looking paperback constitutes an exciting new contribution to Jesuit studies.

Susan Broomhall, Perth

Andreas Würgler, **Die Tagsatzung der Eidgenossen. Politik, Kommunikation und Symbolik einer repräsentativen Institution im europäischen Kontext (1470–1798)**, Epfendorf / Neckar: bibliotheca academica, 2013 (Frühneuzeit-Forschungen, Bd. 19), 717 Seiten, 23 Grafiken und Tabellen, 19 Abbildungen.

In der klassischen Schweizer Nationalgeschichte hatte die frühneuzeitliche Tagsatzung keinen besonders guten Ruf. Gemessen am Modell moderner parlamentarischer Volksvertretungen erschienen die in unterschiedlicher Frequenz stattfindenden Versammlungen einer variierenden Anzahl von Vertretern der Orte und ihrer Zugewandten vor allem als defizitär. Weder folgte der Ablauf der Tagsatzungen einer schriftlich fixierten Satzung, noch hatten sie wirklich verbindliche Entscheidungskompetenzen; von Staatlich-

keit kaum eine Spur. Dass die gemeineidgenössischen Tagsatzungen nach einer Hochphase im späten 15. und frühen 16. Jahrhundert immer seltener stattfanden, passte zudem ins Meisternarrativ eines nach dem Bruch der Reformation «erstarrten» Bundeslebens, das erst mit der Gründung des modernen Bundesstaats revitalisiert worden sei. Mit seinem gewichtigen, auf eine Habilitationsschrift zurückgehenden Werk legt Andreas Würgler eine Neuinterpretation zur Tagsatzung vor, die sich von diesen hergebrachten Narrativen deutlich abhebt. Bereits in der Einleitung macht der Autor klar, dass die eidgenössische Tagsatzung in der Frühen Neuzeit keineswegs in der politischen Bedeutungslosigkeit verschwand. Vielmehr erlangte und behauptete sie eine «zentrale Bedeutung als Integrationsfaktor für die Orte und als symbolische Verkörperung der Eidgenossenschaft» (S. 21).

Als Tagsatzung definiert der Autor pragmatisch eine Versammlung, an der Vertreter von mindestens drei Orten (unterschiedlicher Konfession) über mehrere Geschäfte berieten; «gemeineidgenössisch» war die Tagsatzung, wenn die Einladung an alle vollberechtigten Orte ging (S. 20, S. 172 f.). Würgler grenzt sie damit von anderen Versammlungsformen wie bilateralen Treffen, Konferenzen zur Verwaltung Gemeiner Herrschaften oder konfessionellen Konferenzen ab, die jedoch allesamt ebenfalls im Blick der Analyse bleiben. Die Studie ist «umfassend und polyperspektivisch» (S. 85) angelegt, was sich auch in der Gliederung spiegelt: Auf einen ersten Teil, der eine quantitativ-systematische Analyse der Akteure und Aktivitäten der Tagsatzung beinhaltet, folgt ein noch umfangreicherer zweiter Teil zu Formen der Kommunikation, Soziabilität und Symbolisierung. Im dritten Teil werden schliesslich die Aussenwahrnehmungen der Tagsatzung untersucht und die Institution einer europäisch-vergleichenden Analyse unterzogen. Zahlreiche Tabellen, Grafiken und kommentierte Bildquellen sowie ein detailliertes Personen-, Orts- und Sachregister bieten nicht nur Orientierung, sondern unterstreichen auch den Status als Nachschlagewerk.

Bereits der erste Teil der Studie ist dermassen dicht an Information, dass er sich in diesem Rahmen nicht sinnvoll zusammenfassen lässt. Aufbauend auf einer quantitativen Analyse der «Amtlichen Sammlung der ältern Eidgenössischen Abschiede» – deren Aussagewert hinlänglich problematisiert wird – gelingt es dem Autor, empirisch belastbare Aussagen zu den Teilnehmern, Frequenzen und Themen der Tagsatzungen zu machen. Unter anderen kann er dabei nachweisen, dass die Häufigkeit der Tagsatzungen im Verlauf der Frühen Neuzeit zwar abnahm, dafür aber die Dauer und die Menge der behandelten Traktanden stiegen. Dieser Befund relativiert die These des zunehmenden Bedeutungsverlusts der Tagsatzungen ab dem 16. Jahrhundert. Eine inhaltliche Typologisierung der Geschäfte im Zeitraum von 1470 bis 1600 zeigt, dass die Tagsatzung nicht primär eine Institution der Gesetzgebung war (diese machte lediglich 3,85 % des Outputs aus, S. 223), sondern vielmehr ein Forum für die Mediation, Koordination und Kommunikation zwischen den Orten sowie eine bevorzugte Bühne für den diplomatischen Verkehr mit fremden Mächten.

Im zweiten und dritten Teil der Studie werden anhand einer systematische Auswertung einer Vielzahl von weiteren Quellen – von handschriftlichen Relationen über Wappenscheiben und Bilderchroniken bis zu gedruckten Staats- und Reisebeschreibungen – die Abläufe, Funktionen und Wahrnehmungen der Tagsatzung anschaulich und detailreich vor Augen geführt. Dabei macht der Autor unter anderem deutlich, dass die seit der Reformation ausgebliebenen Bundesbeschwörungen durch den an der Tagsatzung vorgebrachten «eidgenössischen Gruss» symbolisch-performativ kompensiert wurden. Die damit verbundene Aufwertung der Tagsatzung war – so liesse sich darüberhinausgehend

deuten – trotz des wiederholt geäusserten Bedauerns über die wechselseitige Eidverweigerung wohl durchaus im Sinne der hier präsenten Eliten: Nicht mehr Bürger oder Landsleute konstituierten mit ihrem Schwur den helvetischen Körper, sondern die periodisch zusammentretenden Vertreter souveräner Republiken.

Angesichts der weiten Thematik und des bereits erheblichen Umfangs scheint es wenig angemessen, dem Werk eine mangelnde Berücksichtigung einzelner Quellengattungen oder die ungleiche Gewichtung der Jahrhunderte anzulasten; künftige Forschungen mögen die wachsende Bedeutung des zwischenörtischen Schriftverkehrs stärker beleuchten oder das Bild der Tagsatzung im späten 17. und 18. Jahrhundert weiter nuancieren. Insgesamt steht die Studie beispielhaft für einen in den letzten beiden Jahrzehnten erfolgten Paradigmenwechsel in der Erforschung der frühneuzeitlichen Eidgenossenschaft, der geprägt war von einer stärker europäisch-vergleichenden Perspektive sowie einer sozial- und kulturgeschichtlichen Zugangsweise. Dass damit das Funktionieren des *Corpus helveticum* weit besser beschrieben werden kann als in einer von der Norm des modernen Nationalstaats ausgehenden Optik, zeigt das Werk von Andreas Würgler eindrücklich auf. Erst nachdem die vormoderne Institution in ihrer Eigenlogik erfasst ist, kann man sich schliesslich auch zur Pointe vorwagen, dass manche Elemente der Tagsatzung im Schweizer Ständerat fortlebten – und sie zur «wohl langlebigsten repräsentativen Institution der Weltgeschichte» machten (S. 15; vgl. S. 617). Zweifellos liegt mit der Studie nicht nur auf absehbare Zeit das Standardwerk zur Tagsatzung der Eidgenossen vor, sondern auch ein Steinbruch für alle künftigen Forschungen zur politischen Kultur der frühneuzeitlichen Schweiz.

Nadir Weber, Bern

Anne-Lise Head-König, Luigi Lorenzetti, Martin Stuber, Rahel Wunderli (Hg.), **Kollektive Weiden und Wälder. Ökonomie, Partizipation, Nachhaltigkeit**, Zürich: Chronos, 2019 (Geschichte der Alpen 2019, Bd. 24), 296 Seiten.

Die Artikel des vorliegenden Sammelbandes gehen aus einer Tagung hervor, die 2018 in Altdorf stattfand und sich den transdisziplinären Austausch über kollektiv genutzte Ressourcen im Alpenraum zum Ziel setzte.[5] Die Tagung und der Sammelband sind vor einem spezifischen forschungsgeschichtlichen Hintergrund zu verstehen: Die ältere Forschung zu kollektiven Gütern war insbesondere im deutschsprachigen Raum vom Interesse an der Agrarmodernisierung im 18. und 19. Jahrhundert getragen und widmete sich deshalb vornehmlich den Allmenden im Flachland, die im 19. Jahrhundert zu grossen Teilen privatisiert wurden. Die Arbeiten Elinor Ostroms[6] rückten jedoch die Frage nach den Gründen für die Persistenz von Gemeingütern vermehrt in den Blick der Forschung, und damit auch den Alpenraum, wo die kollektive Bewirtschaftung von Alpen und Wäldern bis in die Gegenwart praktiziert wird. Mit dem vorliegenden Band soll zu einer vermehrten Beschäftigung mit diesen alpinen Gemeingütern angeregt und die Gründe und Bedingungen für ihren Fortbestand vom Mittelalter bis in die Gegenwart beleuchtet werden.

In konzeptioneller Hinsicht stehen drei Aspekte kollektiver Ressourcenverwaltung im Zentrum des Bandes, nämlich Partizipation, Ökonomie und Nachhaltigkeit. Die Auto-

5 Kollektive Weiden und Wälder. Ökonomie, Partizipation, Nachhaltigkeit (Altdorf, 8.–9. Juni 2018).

6 Elinor Ostrom, Governing the Commons. The Evolution of Institutions for Collective Action, Cambridge 1990.

ren beleuchten anhand von verschiedenen Untersuchungsgebieten aus dem schweizerischen, österreichischen, französischen und italienischen Alpenraum, wie kollektive Körperschaften[7] im Laufe der Jahrhunderte zwischen diesen drei Prinzipien ein Gleichgewicht austarierten. Das Nebeneinander von verschiedenen Regionalstudien, die jeweils ähnliche Fragestellungen behandeln, fordert dem Leser einiges an Konzentrationsvermögen ab – gleichzeitig liegt darin aber auch eine zentrale Stärke des Bandes. Durch den direkten Vergleich der Entwicklung verschiedener Regionen werden interessante Parallelen und Analogien, aber auch Divergenzen erkennbar. Einige der Verbindungslinien seien im Folgenden nachgezeichnet.

Wie die Trias von Ökonomie, Partizipation und Nachhaltigkeit nahelegt, verfolgten unterschiedliche Akteure und Institutionen multiple sowie teilweise antagonistische Interessen bei der Nutzung kollektiver Ressourcen. Die widerstreitenden Ansprüche zwischen Korporationen untereinander, zwischen Korporationen und Territorialherren und zwischen Gruppen innerhalb der Nutzungsverbände führten im Spätmittelalter zur Abgrenzung sowie schriftlichen Fixierung von Nutzungsrechten. So zeigt Fabrice Mouthon am Beispiel der französischen Alpen, wie Pfarrgemeinden zwischen dem 13. und 15. Jahrhundert in zähen Aushandlungsprozessen mit ihren Territorialherren auf eine rechtliche Legitimierung ihrer Ansprüche drangen. Im Tirol zog der Antagonismus zwischen Nutzungsverbänden und Territorialherr die Unterteilung der Wälder in «gemaine» Wälder, die den Bauern zur Deckung ihres Holzbedarfs zur Verfügung standen, und «Amtswälder», deren Holz für die landesfürstlichen Bergwerke und Salinen verwendet wurde, nach sich (Gerhard Siegl). Zwei weitere Faktoren, die den Druck auf die Ressourcen erhöhten und damit als eigentliche Katalysatoren für Regulierungsprozesse wirkten, waren die verstärkte Exportorientierung der Landwirtschaft seit dem Spätmittelalter und das im 16. Jahrhundert verstärkt einsetzende Bevölkerungswachstum. In der Ostschweiz führte die Intensivierung der Viehwirtschaft zu einem erhöhten Bedarf an Weideflächen und damit zu Interessekonflikten zwischen verschiedenen Korporationen, was die Festlegung von Grenzen und die Entstehung erster Alpsatzungen nötig machte (Stefan Sonderegger). Um die Ressourcen in Zeiten des Bevölkerungswachstums vor Übernutzung zu schützen, wurde auch der Ressourcenzugang im Innern der Nutzungsverbände immer stärker reguliert. Anne-Lise Head-König beschreibt verschiedene im Alpenraum angewandte Regulierungssysteme, die zumeist mit dem Ausschluss gewisser sozialer Gruppen von der Nutzung einhergingen und damit ökonomische Ungleichheiten vertieften. Die Einbindung einer Region in überregionale Handelsnetzwerke konnte ähnliche Effekte zeitigen: So gelang es einzelnen Familien in den italienischen Ostalpen, die Kontrolle über einen Teil der Waldressourcen zu erlangen und durch ihre Beteiligung am Holzhandel mit Venedig eine Vorrangstellung in ihren Dörfern einzunehmen (Giacomo Bonan, Claudio Lorenzini).

Schliesslich geht aus zahlreichen Beiträgen hervor, dass die jüngere Geschichte der Commons-Institutionen massgeblich von der Entstehung des demokratisch verfassten Nationalstaats und der Modernisierung der Landwirtschaft geprägt war. Agrarmodernisierung und aufklärerisches Gleichheitsdenken übten einen starken Legitimierungsdruck auf die Commons-Institutionen aus, was vielerorts und insbesondere im Flachland zur Privatisierung kollektiv genutzter Flächen führte. Diesen Prozess zeichnet Elisabeth

7 Gemeint sind Institutionen, die kollektive Ressourcen (z. B. Weiden und Wälder) besitzen und verwalten. Dafür werden im Folgenden die Begriffe «Korporation», «Kollektivkörperschaft», «Commons-Institution» oder «Nutzungsverband» synonym verwendet.

Johann für die Nationalparkregion Hohe Tauern in Oberkärnten nach. Die dortigen Nutzungsverbände erfuhren durch die Ablösung von Feudallasten und Servituten sowie mehrere die Gemeindeorganisation betreffende Reformen im 19. Jahrhundert eine tiefgreifende Umgestaltung, im Zuge derer viel Land privatisiert wurde. Die Entwicklung in der Schweiz war gemäss den Autoren Rahel Wunderli, Karina Liechti, Martin Stuber und François-Xavier Viallon davon geprägt, dass die staatlichen Behörden die Kollektivkörperschaften und ihre Aufgaben anerkannten und diese mittels verschiedener Strategien in das staatliche Behördenarrangement integrierten. Wichtige Initianten und Vermittler einer staatlichen Forst- und Alppolitik stellten Vereine wie der Schweizerische Forstverein oder der Schweizerische Alpwirtschaftliche Verein dar. Wie sich das Zusammenspiel von Expertenwissen der Vereinsmitglieder und Erfahrungswissen der Nutzer genau gestaltete, wird im Artikel von Martin Schaffner untersucht. Der Artikel von Sandro Guzzi-Heeb, der dazu anregt, die religiöse Infrastruktur der Tessiner *vicinati* analog zu Weiden und Wäldern als Kollektivgut zu betrachten und der Artikel von Daniel Schläppi, der eine Meta-Perspektive auf die Commons-Forschung einnimmt, runden den Hauptteil des Bandes ab. In einem als «Forum» bezeichneten zweiten Teil schliessen zwei Artikel an, die sich mit der Bedeutung der Genferseeregion für den Alpentourismus (Jordan Girardin) und mit der Entstehung einer spezifischen Vorstellung von Berglandschaft im 18. und 19. Jahrhundert (Antonio de Rossi) beschäftigen.

Durch die grosse Vielfalt an Regionalstudien, die der Band in sich vereint, wird das von den Herausgebern formulierte Ziel, die Existenzbedingungen und Adaptationsprozesse alpiner Korporationen bis in die Gegenwart zu beleuchten, mehr als erfüllt. Es zeigt sich, dass nicht nur institutionelle Faktoren für deren Langlebigkeit verantwortlich waren, sondern auch externe Faktoren, wie die Agrarpolitik eines Staates oder topographische Merkmale, etwa die hohen und steilen Lagen, die einer Produktivitätssteigerung durch Privatisierung Grenzen setzten. Nicht zuletzt war die zumindest partielle Abwehr von inneren und äusseren Ansprüchen und die Beschränkung ökonomischer Aktivitäten mit kollektiven Ressourcen für deren Fortbestehen unabdingbar. Oder mit anderen Worten: Nachhaltigkeit war nur zulasten von Ökonomie und Partizipation zu erreichen. Die Lektüre ist auf jeden Fall nicht nur für Fachkreise, sondern für ein breites Publikum lohnenswert. Die Artikel verfügen über einen hohen Informationsgehalt sowie eine klare Struktur und warten mit schlüssigen und problemorientierten Analysen auf. Die Zusammenschau von Forschungsarbeiten, die zu einzelnen Regionen geleistet wurden, erlaubt eine Synthese bisheriger Erkenntnisse und eröffnet neue Perspektiven. Dadurch bietet der Band auf knappem Raum einen reichen und faszinierenden Einblick in die Geschichte kollektiver Körperschaften im Alpenraum. Für den Leser entsteht ein lebhaftes Bild der wechselvollen Geschichte alpiner Commons, die trotz ihrer institutionellen Robustheit mehrfach in ihrer Existenz bedroht waren und die auch in der Gegenwart angesichts einer zunehmenden Globalisierung ökonomischer Strukturen vor zahlreichen Herausforderungen stehen.

Salome Egloff, Wettingen

Paola Vismara, **L'Église et l'argent à l'époque moderne**, Lyon: LARHRA, 2019 (Chrétiens et Sociétés. Documents et Mémoires, vol. 34), 213 pages.

Disparue en 2015, Paola Vismara, Professeure d'histoire de l'Église à l'Università degli Studi de Milan et spécialiste de l'époque moderne, avait consacré une partie de ses

travaux au prêt à intérêt. Sur cette question, elle avait notamment publié un gros ouvrage[8] et un second, plus synthétique, dans une collection destinée aux étudiants.[9] C'est ce dernier titre que quelques-uns des nombreux amis français de Paola Vismara, avec l'appui du Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, ont décidé d'offrir au lectorat francophone pour rendre hommage à leur collègue. Introduit par un rappel de l'œuvre considérable de Paola Vismara par Frédéric Meyer (Université de Savoie) et un avant-propos de Stefano Simiz (Université de Lorraine), à qui l'on doit aussi la traduction, le livre inclut également une bibliographie de l'auteure. Et on ne peut que se réjouir que soit ainsi élargie l'audience d'un ouvrage qui, en un nombre de pages contenu, propose un parfait aperçu des grandes lignes des positions – plus diverses qu'on ne le croit ordinairement – adoptées par l'Église catholique sur l'argent et le prêt à l'époque moderne.

Paola Vismara a fait preuve dans ce livre d'un remarquable talent pédagogique. Il s'ouvre par une double mise au point, sur le nouveau défi que représente l'essor des échanges au début de l'époque moderne et sur un rappel de la conception de l'argent et du prêt au sein du christianisme: la perception d'un intérêt pour un prêt y est jugée illégitime, du point de vue de la loi naturelle, comme de la loi divine et ecclésiastique. Tout le livre s'emploie ensuite à montrer comment cette interdiction est discutée et revue au cours de la période considérée, non selon une évolution linéaire, mais au gré d'un rapport de force entre courants théologiques qui l'emportent tour à tour au fil du temps. Pour conduire cette analyse sont évidemment utilisés les traités des figures marquantes du débat ou de leurs épigones, mais aussi les archives du Saint-Office qui montrent combien la question est matière à clivages jusqu'au sein de la curie romaine. Par ailleurs, au-delà de ses aspects proprement doctrinaux, cette question concerne aussi directement les fidèles, dont il importe de guider les comportements; aussi l'analyse du discours pastoral n'est-elle pas négligée non plus dans le livre, qui présente d'éclairants aperçus sur la prédication et les catéchismes.

Le parcours que propose Paola Vismara, largement chronologique dans sa trame générale, s'attache d'abord à l'influence de l'humanisme chrétien et de sa vision optimiste du monde terrestre. Ce courant, dominant jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, assure le triomphe d'une théologie probabiliste qui légitime une opinion morale dès lors qu'elle est rationnellement fondée. Dans ce cadre, qui ne remet pas en cause l'idée que l'argent n'est pas productif en soi, la perception d'un intérêt pour un prêt trouve des justifications, notamment sur la base des «titres extrinsèques», tels le manque à gagner (*lucrum cessans*) et le risque de perte (*damnum emergens*), qui sont plus facilement admis; bien plus, leur liste s'élargit. L'argent en vient à être considéré comme une marchandise, dont on attend un revenu, et une distinction s'esquisse entre le prêt et l'usure. Pour illustrer cette ouverture, le livre s'arrête particulièrement sur la figure du jésuite Leonardus Lessius, familier du monde des marchands d'Anvers et fin connaisseur des ressorts psychologiques à l'œuvre dans les transactions commerciales. Mais le climat change fondamentalement au milieu du siècle avec la vague rigoriste (dont le jansénisme est une composante) qui submerge l'Église pendant plusieurs décennies. L'année 1656 semble marquer un tournant: Pascal publie alors les *Provinciales* qui ridiculisent les casuistes, et les Frères prêcheurs rompent pour leur part avec le probabilisme. Dans la vision pessimiste qui l'emporte, la raison est discréditée car défaillante, et l'Homme ne peut s'affranchir du

8 Paola Vismara, Oltre l'usura. La Chiesa moderna e il prestito a interesse, Rubbettino 2004.

9 Paola Vismara, Questioni di interesse. La Chiesa e il denaro in età moderna, Milan 2009.

péché qui influence tous ses choix. Autant dire que le prêt à intérêt est fermement condamné par cette théologie qui s'impose à Rome même, saisie de «raidissement rigoriste», notamment sous Innocent XI. Toutefois, cette orientation se trouve remise en cause au siècle suivant, ne serait-ce que parce que le front rigoriste se fracture sur la question du prêt, entre intransigeants français et modérés hollandais. En Italie, où les conflits sont particulièrement vifs, Scipione Maffei s'emploie à déplacer le débat du domaine de la doctrine à celui de la pratique; il revendique en ces matières une compétence des laïcs, capables de se prononcer en conscience; il souligne encore que, dans un prêt, les deux contractants tirent un avantage. Les deux partis espèrent peser sur Benoît XIV dont l'encyclique *Vix pervenit* (1745), empreinte de volonté d'apaisement, ne donnera finalement satisfaction ni aux uns ni aux autres. La période se clôt toutefois avec un avantage pour les courants les plus ouverts qui manifestent une confiance dans la liberté de jugement de l'Homme et considèrent qu'un intérêt modéré est légitime.

Le livre montre ainsi qu'on ne saurait considérer qu'il existe une doctrine intangible sur le prêt à intérêt au sein du catholicisme moderne. La question constitue au contraire un terrain privilégié d'affrontements entre les courants de la théologie morale. Et, par son constant attachement à la contextualisation des positions exprimées, comme par l'équilibre de ses analyses (qui ne masque pas toutefois que ses sympathies personnelles ne vont pas du côté des rigoristes), Paola Vismara a signé là un véritable livre d'histoire.

Bernard Dompnier, Clermont-Ferrand

Martin Lengwiler, Nigel Penn, Patrick Harries (Hg.), **Science, Africa and Europe. Processing Information and Creating Knowledge,** New York: Routledge, 2019 (Routledge Studies in Science, Technology and Science), 260 Seiten.

Die elf Aufsätze des vorliegenden Sammelbands, herausgegeben von drei renommierten Vertretern der afrikanischen und europäischen Geschichte, erlauben über einen Untersuchungszeitraum vom 18. bis ins 20. Jahrhundert zahlreiche neue Einblicke in die wissenschaftliche Erschliessung afrikanischer Lebenswelten durch westliche Forscher (und einige ausgewählte Forscherinnen). Diese Erschliessung – das ist die Leitthese, die sich durch die Beiträge zieht – fand stets in einem Spannungsfeld zwischen Europa und Afrika statt, wobei die Kontinente sowohl als reale Orte als auch als geistige Heimat verschiedener Wissenschaftstraditionen und -systeme fungierten. Obwohl die imperialen Entstehungszusammenhänge, die Afrika zum Untersuchungsobjekt und «lebendigem Labor» (Tilley) westlicher Wissenschaft machten, in allen Fallbeispielen ausführlich erklärt werden, tritt doch in der Gesamtschau eher die Vielseitigkeit der Forschenden in den Vordergrund. Universalgelehrte, Sammler*innen und Forschungsreisende vom 18. bis zum frühen 20. Jahrhundert handelten oft aus zutiefst persönlichen Motiven, waren zur Finanzierung ihrer Vorhaben jedoch auf Handelsnetzwerke und koloniale Expansion angewiesen. Das zeigt die Geschichte des deutschen Universalgelehrten Peter Kolb sowie seiner Aufzeichnungen über Natur und Menschen in der Kapkolonie, die Nigel Penn und Adrien Delmas in ihrem Beitrag nachvollziehen. Kolonialstädte, Handelsposten und Missionsstationen fungierten als Knotenpunkte in globalen Netzwerken, in denen sich Waren, Ideen und Menschen bewegten. Als solche wurden sie oft auch zum Ausgangspunkt wissenschaftlicher Studien. Expeditionen zu Forschungszwecken wiederum wurden im Lauf des 19. Jahrhunderts als Karriereschritt für Wissenschaftler*innen immer wichtiger, wie der Beitrag von Sandra Näf-Gloor über den Naturforscher Hinrich Lichtenstein illustriert.

Der Kontext, in dem wissenschaftliche Praxis stattfand, war also das Ergebnis kontingenter äusserer Umstände sowie persönlicher Interessenskonflikte. Das zeigt etwa die Entstehungsgeschichte von Thomas Edwards Bowdichs *Mission from Cape Coast to Ashantee* (1819), mit der sich der Aufsatz von Sonia Abun-Nasr beschäftigt: Bowdich hatte umständehalber die Leitung einer diplomatischen Mission im Königreich Ashanti übernommen und kam so überhaupt erst in die Lage, seine umfangreiche Darstellung des westafrikanischen Königreichs zu verfassen. Als ebenso repräsentativ kann die Lebensgeschichte der Schweizer Ärztin Louise Jilek-Aal angesehen werden. Marcel Dreier beschreibt in seinem Beitrag, wie sie 1960 durch ihre Tätigkeit als Missionsärztin mit einer in Tanganjika scheinbar endemischen Form der Epilepsie in Berührung kam, deren Erforschung sie über lange Jahre begleiten sollte.

Ausserdem wurden seit dem 18. Jahrhundert auch gezielt die Dokumentation sowie die Sammlung von Pflanzen-, Tier- und menschlichen Objekten in Auftrag gegeben. Der rasch anwachsende europäische und nordamerikanische Markt für «exotische» Objekte beförderte den destruktiven Charakter des wissenschaftlichen Sammelns. Objekte wurden mit immer gewaltsameren Methoden aus bestehenden gesellschaftlichen Zusammenhängen gerissen. Das zeigt sich etwa in der Beziehung zwischen Hinrich von Lichtenstein, dem Direktor des Berliner Zoologischen Museums von 1813 bis 1857, und dem in der Kapkolonie ansässigen deutschen Jäger und Sammler Ludwig Krebs, die Patrick Grogan in seinem Aufsatz näher beleuchtet. Als weiteres eindrückliches Beispiel mag der systematische Aufbau des Züricher Botanischen Gartens durch Hans Schinz gelten, den dieser im Anschluss an seine Forschungsreisen nach Südwest-Afrika in der 1880er Jahren in Angriff nahm.

Indem ein möglichst weit gefasster Begriff von Wissenschaft verwendet wird, ist es den Autor*innen des Bands möglich, eine Vielzahl von Themen zu diskutieren. Nicht nur naturwissenschaftliche Sammlungen, sondern auch ethnographische, archäologische, medizinische und ökonomische Studien werden darin vorgestellt. Die Herausgeber sehen ihren Band durchaus als kritischen Beitrag zur Rolle westlicher Wissenschaft in der afrikanischen Geschichte. Gleichzeitig nehmen sie jedoch auch eine differenzierte Position gegenüber solchen Stimmen ein, die im Zuge einer Dekolonisierung der Wissenschaften ältere wissenschaftliche Erkenntnisse über Afrika rundheraus ablehnen. Eine solche Kritik liesse sich auch an den Beiträgen des vorliegenden Bands üben, in dem afrikanische Stimmen und afrikanisches Wissen jenseits des schriftlichen Expertenwissens nicht vorkommen. Zwar finden lokale Akteure gelegentliche Erwähnung, aber es findet keine vergleichende Gegenüberstellung der Wissensproduktion von afrikanischen und nichtafrikanischen Akteuren statt.[10] Die Wissenschaft, die Gegenstand der hier versammelten Beiträge ist, bleibt westlichen (oder zumindest westlich ausgebildeten) Akteuren vorbehalten, die auf den afrikanischen Kontinent kommen: Naturforschern, Ärzt*innen, Ökonomen oder den Nachkommen weisser Siedler in Südafrika. Über die lokalen Akteure erfahren wir nur, was sich aus «gegen den Strich» gelesenen Quellen ergibt. Die Herausgeber plädieren für eine zweigeteilte Betrachtung wissenschaftlicher Wissensproduktion: innerhalb und ausserhalb der Labor- und Studienräume westlicher Universitäten. So zeigen sie – durchaus überzeugend – dass nicht-akademisches, lokales Wissen nicht *per se* negiert wurde, sondern häufig erst in dem Moment, in dem es für ein bestimmtes Publikum aufgeschrieben werden sollte. Die Rezeption durch wissenschaftliche Fachkolleg*in-

10 Solch einen Versuch unternimmt der Sammelband Hana Horáková, Katerina Weřkman (Hg.), Knowledge Production in and on Africa, Wien 2016.

nen und eine immer breitere gebildete bürgerliche Schicht in Europa trug dazu bei, dass die Dokumentation afrikanischer Pflanzen- und Tierarten, Landschaften und Gesellschaften in eine einseitige, objektivierende Erzählung mündete. Dennoch hätte das Argument, wonach Wissenschaft in Europa und Afrika nach grundsätzlich anderen Regeln funktionieren, eine ausführlichere Diskussion verdient. Ist Wissenschaft wertneutral und objektiv? Die Antwort auf diese Grundsatzfrage, die beim Lesen immer mitschwingt, bleibt uns der vorliegende Band schuldig.

So liegt auch die Überlegung nahe, dass dieser Band nicht nur in der Geschichtswissenschaft, sondern auch in den Disziplinen Gehör finden sollte, die hier im Mittelpunkt stehen. Gesundheit und Krankheit etwa sind einerseits vielschichtige Diskurse, andererseits werden sie zunehmend im Rahmen der internationalen, wissenschaftlichen Standardisierung verhandelt. Die dabei zwangsläufig entstehenden Kollisionen mit lokalen Erkenntnissen und Kontexten können dazu führen, dass selbst die vielversprechendsten Innovationen verhindert werden, wie die von Lukas Meier untersuchte Geschichte des in Kolumbien entwickelten, in Tansania und Gambia getesteten und letztlich nicht zugelassenen Malaria-Impfstoffes SPF66 zeigt. So beschreibt der Beitrag von Heinrich Hartmann eindrücklich, wie dem Begriff der Tropenmedizin bis heute ausgrenzende und rassistische Vorstellungen inhärent sind. Die empirische Grundlage der modernen Lebenswissenschaften ist die Taxonomie – ein Vorgang, durch den auch die aussereuropäische Welt in europäischen Begriffen dokumentiert wurde. Die Benennung von Tier- und Pflanzenarten ist diesen Disziplinen fest eingeschrieben und muss kritisch neu bewertet werden – auch darum geht es, wenn heute vielfach die Rede davon ist, Wissen und Wissenschaft zu «dekolonisieren». Auch die Neubewertung, und nicht nur eine Erweiterung und Umsortierung, von musealen Sammlungen der Vor- und Frühgeschichte ist hierfür entscheidend. Gerade die Archäologie als Wissenschaft muss den Mut haben, radikal in Frage zu stellen, ob sie ihren Anspruch, die angeblich weissen Ursprünge der Zivilisation zu belegen, jemals gänzlich aufgegeben hat. Dazu findet sich einiges im Aufsatz von Tanja Hammel über die Entdeckung von Steinkeilen im Südafrika des frühen 20. Jahrhunderts. Doch alle Versuche, die epistemischen Grundlagen wissenschaftlicher Disziplinen umzuschreiben, erweisen sich bis heute als schwierig. Durch dieselbe universalistische Sprache, die eine koloniale Vereinnahmung und Deutungshoheit über Afrika beanspruchte, konnte Wissenschaft auch zu einem Werkzeug im Kampf gegen Kolonialismus und Unterdrückung werden. Auch die politischen und intellektuellen Eliten im postkolonialen Afrika haben sich der Wissenschaft bedient, um ihre Positionen in Staat und Gesellschaft zu sichern. Das gilt insbesondere für das von Daniel Speich-Chassé angeführte Beispiel der Makroökonomie.

Die Herausgeber und Autor*innen dieses Bands argumentieren immer wieder überzeugend dafür, dass es nicht allein darum gehen kann, wie Wissenschaft zum politischen Werkzeug wurde. Stattdessen legen sie den Fokus darauf, wie unhinterfragt viele Konzepte und Kategorien mit kolonialem Hintergrund in der Wissenschaft noch immer sind. Der Sammelband ist deshalb als wichtiger wissenschaftsgeschichtlicher Beitrag zu einer hochaktuellen Dekolonisierungsdebatte zu verstehen, der durch seine lehrreichen Fallstudien auch für die allgemeinere europäische, afrikanische und Globalgeschichte lesenswert ist.

Marie Huber, Berlin

Flavio Eichmann, **Krieg und Revolution in der Karibik. Die Kleinen Antillen, 1789–1815,** Berlin / Boston: De Gruyter / Oldenbourg, 2019 (Pariser Historische Studien, Bd. 112), 554 Seiten, 7 Karten.

Mit seiner zweifach preisgekrönten Berner Dissertation zu den Revolutionskriegen auf den Kleinen Antillen leistet Flavio Eichmann einen gewichtigen wie überzeugenden Beitrag zu vier florierenden Forschungsfeldern: zur Geschichte des *Age of Revolutions*, das die Umwälzungen am Ende des 18. Jahrhunderts nicht mehr zuerst in Frankreich verortet; zur *Atlantic History*, die gerade die Karibik als Interaktionsraum mit kaum zu überschätzenden Eigenlogiken herausstellt; zur Geschichte des Krieges, der in der Karibik zwischen 1793 und 1815 zu quasi ununterbrochenen Mobilisierungen unterschiedlichster Akteure führte; und schliesslich zur Geschichte der Abschaffung und Wiedereinführung der kolonialen Sklaverei.

Neben seiner militärhistorischen Expertise macht Eichmanns sozialhistorische Kompetenz, mit der er die sozialen, politischen, nationalen und ethnischen Konfliktlinien der Revolutionskriege in der Karibik analysiert, dieses Buch zu einer historiografischen Bereicherung. Souverän arbeitet er die mannigfaltigen Konfliktlinien zwischen den Kleinen Antillen und der Metropole in ihren regionalen Verflechtungen, vor allem mit Saint-Domingue / Haiti, aber auch Frankreich, Grossbritannien, den USA und den kleineren Kolonialmächten, heraus und setzt einen wichtigen Akzent gegenüber dem auf Saint-Domingue fokussierten *Haitian turn.* Somit macht seine Studie eindrücklich den Forschungsbedarf zu den Kleinen Antillen deutlich, um zugleich diese Lücke, zumal in der deutschsprachigen Literatur, breit aus französischen und britischen Archiven schöpfend substanziell zu füllen. Treffsicher dekonstruiert Eichmann die Eigenlogiken der anglophonen, haitizentrierten Historiografie sowie die bisweilen zu nationaler Revolutionsemphase neigende französische Geschichtsschreibung.

Das Buch untergliedert sich in drei Teile: Der erste reicht vom Beginn der Revolution 1789 als Konflikt über politische Mitsprache und Freihandel über die Emanzipationsbestrebungen und Sklavenaufstände, zu denen es nach dem «Dammbruch» (S. 504) in Saint-Domingue auch auf den Kleinen Antillen kam, bis zum Ausbruch des Krieges und den ersten Offensiven des imperialen Rivalen Grossbritannien. Der zweite Teil setzt bei der Abschaffung der Sklaverei durch den Pariser Nationalkonvent 1794 an und folgt den kolonialen Konflikten bis zur Wiedereinführung der Sklaverei durch Napoleon Bonaparte 1802. Der dritte Teil widmet sich von der Wiederaufnahme des Krieges gegen Grossbritannien bis zur bourbonischen Restauration dem weitgehend vernachlässigten Feld der napoleonischen Kolonialpolitik. Die chronologische Darstellung in 14 Kapiteln, die regionale Schwerpunkte zu Guadeloupe, Martinique und den kleineren Inseln setzen, verlangt dem Leser angesichts der Kombination von Ereignisdichte, Akteursfülle, transatlantischer Mobilität und lokalen Besonderheiten einiges an Konzentration ab. Im Gegenzug wird die Lektüre mit einer Fülle von differenzierten Einsichten zum Kriegsverlauf, den divergierenden Loyalitäten von *grands* und *petits blancs*, *gens de couleur*, (ehemaligen) Sklaven, Emigranten und indigenen Kariben, zu Freihandel und Verschuldung, Arbeitskräftemangel und Zwangsarbeit, Seekrieg und Kaperei sowie Desertion, Krankheit und Tod belohnt. Auch zum franko-amerikanischen *Quasi-War*, zur Vorgeschichte der Schlacht von Trafalgar oder den kolonialen Netzwerken der Kaiserin Joséphine steuert Eichmann neue Erkenntnisse bei. In der Gesamtschau stellen diese Befunde die Kontingenz des langen Krieges ebenso heraus wie die permanente Überforderung des aus der französischen Metropole auf die Kleinen Antillen entsandten Militär- und Verwaltungspersonals. Ledig-

lich die Rolle der exilierten Bourbonen gegenüber den mehrheitlich royalistisch orientierten Pflanzern kommt in diesem Zusammenhang etwas zu kurz.

Über dieses regionale Panorama hinaus sind es drei Neuinterpretationen, mit denen Eichmann etablierte Narrative zur Revolution in der Karibik, und hier vor allem zum Problemfeld der Sklaverei, hinterfragt. Es bleibt zu wünschen, dass diese Thesen auch über eine deutschsprachige Leserschaft hinaus neue Debatten anstossen mögen.

Erstens wendet sich Eichmann überzeugend gegen die gerade von der französischen Forschung immer wieder angeführten ideologischen Beweggründe für das Emanzipationsdekret des Pariser Nationalkonvents 1794. Statt aus dem Universalismus der Menschenrechte heraus interpretiert er die Abschaffung der Sklaverei als integralen Bestandteil der kolonialen Gewaltgeschichte: Als «zynisches Herrschaftsinstrument» (S. 505) sollte sie Frankreich aussenpolitische Vorteile auf dem europäischen Kriegsschauplatz verschaffen und zugleich die Ressourcen der konkurrierenden Briten und Spanier zur Verteidigung ihrer eigenen Kolonien in der Karibik binden. Weiterhin zielte die Emanzipation mit Blick auf die Kleinen Antillen weniger auf die Lebensumstände der afrokaribischen Bevölkerung als auf die Bestrafung der ‹konterrevolutionären› Eliten und die Zurückdrängung der britischen Invasoren mithilfe ‹befreiter› und dann sofort zwangsrekrutierter oder zur Zwangsarbeit verpflichteter Sklaven. Emanzipation und Terror gingen in der republikanischen Kolonialpolitik Hand in Hand; die Kleinen Antillen blieben auch ohne formale Sklaverei ein weitgehend rechtsloser Raum.

Zweitens verortet Eichmann – anknüpfend an jüngere revisionistische Arbeiten, aber auch hier mit eigenen Akzenten – die Wiedereinführung der Sklaverei auf den Kleinen Antillen durch Napoleon Bonaparte 1802 im Lichte des kurzfristigen Friedensschlusses mit Grossbritannien, der nach dem französischen Erwerb Louisianas der bonapartistischen Imperialpolitik ein koloniales Möglichkeitsfenster eröffnete. Die Entscheidung markierte aber ebenso ein innenpolitisches Versöhnungsangebot an die royalistische Pflanzeropposition in Paris. Angesichts der Herrschaftserosion der Kolonialmacht ging es somit um die Wiederherstellung metropolitaner Autorität und Kontrolle.

Drittens schaffte Napoleon während seiner kurzzeitigen Rückkehr aus dem Exil 1815 symbolträchtig den Sklavenhandel (nicht aber die Sklaverei) in den französischen Kolonien ab. Eichmann erklärt diese überraschende Wendung nicht mit innenpolitischen Zugeständnissen an liberale Kräfte oder als aussenpolitisches Signal an Grossbritannien, sondern wiederum aus der lokalen Situation der Karibik: Indem Napoleon das 1804 unabhängig gewordene Haiti aufgab, glaubte er, im Restimperium dadurch wieder Fuss fassen zu können, dass er die britischen und spanischen imperialen Konkurrenten unter Druck setzte, auf die Loyalität der farbigen Kolonialbewohner durch Statusverbesserungen setzte und zugleich die weissen Pflanzer nicht verprellte.

Insgesamt liefert der Band damit einen wichtigen kontextualisierenden Kommentar zur umfänglichen Haiti-Literatur. Eine explizitere Vergleichsperspektive, zumal im Fazit, hätte dies noch etwas stärker herausstellen können. Der Originalität dieses neuen Referenzwerks tut dies indes keinen Abbruch: Eichmanns Studie erhebt die Kleinen Antillen von einer vermeintlichen Peripherie zu einem der zentralen Schauplätze der revolutionären Karibik.

Friedemann Pestel, Freiburg i. Br.

Nicolai Hannig, **Kalkulierte Gefahren. Naturkatastrophen und Vorsorge seit 1800,** Göttingen: Wallstein Verlag, 2019, 654 Seiten, 75 Abbildungen.

Die Natur gilt es zu schützen – darin besteht weitgehend Einigkeit. Der Blick zurück zeigt, dass dieses Ziel noch nicht allzu lange vorherrscht. «Die historisch dominante Haltung gegenüber der Natur war die der Vorsorge», meint Nicolai Hannig. «Eher kämpfte man gegen sie und nutzte sie aus, als dass man sie zu schützen versuchte» (S. 13). Der Wandel im Umgang mit Naturgefahren in den letzten 250 Jahren ist Thema von Hannigs Studie, die auf seiner Münchner Habilitationsschrift beruht. Der Autor untersucht, wie Menschen Naturgefahren zu verhindern, vorzubeugen und sich zu schützen versuchten – also mit und zum Teil auch von der Naturgefahr lebten. Dabei wählt er eine breite Perspektive: Die Studie behandelt nicht nur die baulichen Präventionsmassnahmen und die Versicherungen, sondern thematisiert etwa auch die Erfindung neuer wissenschaftlicher Disziplinen, missglückte Versuche der Wetterbeeinflussung oder die Katastrophenbegeisterung in Medien und Kunst. Hannig analysiert und kombiniert damit mehrere Aspekte der Vorsorge vor Naturgefahren, die bislang nur im Einzelnen oder gar nicht erforscht wurden.

Räumlich stehen Deutschland und die Schweiz im Fokus, wobei aber davon ausgehend immer wieder auch andere Regionen und die globale Entwicklung angesprochen werden. Der Untersuchungszeitraum umfasst das späte 18. Jahrhundert bis zu den 1980er-Jahren. Das Werk gliedert sich chronologisch in drei Teile, die jeweils nach dem zentralen Charakteristikum des Umgangs mit Naturgefahren benannt sind: «Gefahren verhindern» im 19. Jahrhundert, «Gefahren berechnen» um die Jahrhundertwende und «Gefahren vermeiden» im 20. Jahrhundert.

Als Ausgangspunkt wählt der Autor das Erdbeben von Lissabon im Jahr 1755, das wichtige Folgen für die Prävention und Vorsorge hatte, etwa durch das neue Interesse der Geologie für das Thema. Ab dem späten 18. Jahrhundert entwickelte sich eine neue Strategie im Umgang mit Naturgefahren: die Prävention. Schon bald wurde sie zum Allheilmittel. Mit dem Vorhaben, Naturgefahren gänzlich zu verhindern, wurden ganze Flusssysteme tiefgreifend umgestaltet. Die Anlage dieser Verteidigungslandschaften sollte sowohl Sicherheit schaffen als auch die Lebensbedingungen verbessern und diente jeweils auch der staatlichen Legitimation. Hannig arbeitet in diesem ersten Teil heraus, wie sich im 19. Jahrhundert eine umfassende Sicherheits- und Vorsorgepolitik ausbildete und kommt zum Schluss, dass vieles dafürspricht, dass die Präventionspolitik gegenüber Naturgefahren nicht nur der Vorläufer, sondern Begründer des modernen Vorsorgestaats war.

Der zweite Teil behandelt die Jahrzehnte zwischen 1880 und 1920, in welchen immer deutlicher wurde, dass die Sicherheitsversprechen der Präventionsprojekte nicht vollständig erfüllt werden konnten. Die Vorsorgemassnahmen gerieten in die Kritik. Zusätzlich zur technischen Prävention trat nun die finanziell kompensatorische Prävention verstärkt auf die Bühne: Die Versicherungen arbeiteten nach einem zögerlichen Beginn entschlossen daran, ihr Handlungsfeld auf die Naturgefahren auszudehnen. Gerade die grossen Rückversicherer Schweizer Rück und Münchener Rück engagierten sich in diesem schwierigen Feld. Damit Kalkulationen möglich wurden, benötigten die Versicherungen eine gute Datenbasis, für deren Erarbeitung sie sich einsetzten. Bereits ab den 1920er-Jahren galten viele Naturgefahren dank diesen Anstrengungen als versicherbar.

In der Zeit der 1920er- bis 1980er-Jahre, die im dritten Teil des Buches behandelt wird, wandelte sich die Wahrnehmung und der Umgang mit Naturgefahren erneut. Die

Prävention geriet endgültig in die Krise, zumal deutlich wurde, dass die technischen Massnahmen sogar schädliche Auswirkungen haben konnten – beispielsweise erhöhten Talsperren manchmal die Hochwassergefahr flussabwärts. Anstatt die Naturgefahren zu verhindern, sollte sich das Leben der Menschen der Gefahrensituation anpassen. Die Steigerung der Resilienz wurde deshalb zum Ziel. Intensiv mit dem Thema beschäftigte sich die sozialwissenschaftliche Katastrophenforschung. Die Vorsorge gegenüber Naturgefahren wurde insgesamt breiter und vielfältiger. In der zweiten Hälfte des 20. Jahrhundert wurde die Gefahrenabwehr immer mehr auch mit dem Umweltschutz verknüpft und der Umgang mit Naturgefahren gelangte in den Bereich der globalen Verantwortung. In dieser spannenden Zeit, die geprägt war von einer Zunahme der Schäden und der Frage nach der Ursache, endet die Studie. Vorsorge und Prävention setzen seither, wie in Einleitung kurz angetönt wird, auf computerbasierte Klimamodelle und Simulationen.

Das Buch zeigt auf, wie die Vorsorge seit dem 18. Jahrhundert einem Wandel unterworfen war und verschiedene Konjunkturen durchlebte. Die Entwicklung war allerdings keineswegs linear, was der Autor ausgezeichnet herausarbeitet. Stets gab es auch Kritiker und ein Nebeneinander verschiedener Zugänge. Nicht nur zeitlich, sondern auch thematisch spannt Hannig einen grossen Bogen. Die Verknüpfung der verschiedenen Vorsorgemassnahmen und Akteure mit ihren jeweiligen Erwartungen erweist sich als äusserst gewinnbringend. Der Autor zeigt etwa auf, dass die Versicherer trotz einer gewissen Widersprüchlichkeit ein grosses Interesse an der technischen Prävention hatten, da es für sie in erster Linie ein Gewinn an Planungssicherheit bedeutete. Insgesamt sorgte der Mensch ab 1800 immer weniger allein für seinen Schutz vor der Natur und übergab die Verantwortung immer mehr staatlichen Behörden, wissenschaftlichen Instanzen oder privatwirtschaftlichen Unternehmen.

Hannigs sehr gut lesbare Studie bietet Einblick in verschiedene Bereiche wie Wissenschaft, Technik, Kultur und den Alltag und macht deutlich, wie sich das Sicherheitsverständnis veränderte und wie die Vorsorge vor Naturgefahren den gesellschaftlichen Wandel prägte. Das Buch deckt viele spannende Verflechtungen und übergreifende Trends auf, wodurch es nicht nur ein Muss für ein Spezialpublikum, sondern auch für eine breite Leserschaft sehr empfehlenswert ist.

Melanie Salvisberg, Bern

Lea Haller, **Transithandel. Geld und Warenströme im globalen Kapitalismus**, Berlin: Suhrkamp, 2019, 512 Seiten.

Die Schweiz ist eine der wichtigsten Drehscheiben des internationalen Rohstoffhandels. Gemäss neuesten Berechnungen werden zwischen 40 % und 60 % des weltweit gehandelten Rohöls, Kaffees, Zuckers oder Weizens durch Unternehmen umgesetzt, die ihren Hauptsitz in der Schweiz haben. Diese erstaunliche Tatsache ist zum einen eine Folge davon, dass sich nach dem Ende des Kalten Krieges zahlreiche ausländische Handelshäuser in der Schweiz niederliessen. Dies nicht zuletzt aufgrund der handfesten Steuervorteile, welche Kantone wie Genf oder Zug den ausländischen – meist russischen und amerikanischen – Firmen zu gewähren bereit waren. Zum anderen geht die Geschichte des schweizerischen Transithandels zurück auf das 19. Jahrhundert, als Schweizer Handelshäuser wie André, Volkart, Siber Hegner, Diethelm, die Basler Handelsgesellschaft oder Paul Reinhart zu festen Grössen im internationalen Rohstoffgeschäft wurden.

Die Entwicklung des schweizerischen Transithandels – also von Handelsgeschäften, die zwar von der Schweiz aus organisiert wurden, ohne dass die physischen Waren not-

wendigerweise die Schweiz passierten – schildert Lea Haller, in ihrer Studie *Transithandel*. Die Autorin möchte dabei nicht erklären, «wieso die Schweiz so reich geworden ist», sondern sie thematisiert die Rolle von Handelshäusern als unverzichtbare Intermediäre eines «grenzüberschreitenden Kapitalismus, der das hervorgebracht hat, was man seit etwa 1900 ‹Weltwirtschaft› nennt» (S. 39 f.).

Lea Haller erzählt diese Geschichte in zehn Kapiteln. Im einleitenden ersten Kapitel wird auf die Dialektik von politischen und wirtschaftlichen Räumen verweisen: Staaten spielten zwar eine wichtige Rolle für die Entstehung von Märkten, indem sie die rechtlichen Rahmenbedingungen festhielten oder – im Fall des Imperialismus – fremde Märkte mit Gewalt öffneten. Die konkreten Wirtschaftsbeziehungen waren jedoch in der Hand von privaten Unternehmern, deren Interessen häufig nicht deckungsgleich waren mit denen staatlicher Bürokratien. Kapitel zwei schildert die Entwicklung der Handelsgeschäfte in der Frühen Neuzeit, in der Schweizer Kaufleute sich in allen möglichen Geschäftsfeldern betätigten – vom Handel mit Uhren, Baumwolltüchern oder Kaffee bis hin zum transatlantischen Sklavenhandel – und erläutert anschliessend die Veränderungen im Zeitalter der Industrialisierung, in der sich Handelsfirmen zunehmend auf bestimmte Rohstoffe spezialisierten. Das dritte Kapitel beschreibt die Tätigkeit von Schweizer Handelshäusern in asiatischen und afrikanischen Ländern, die ab Mitte des 19. Jahrhunderts durch europäische Grossmächte kolonisiert wurden. Dies belegt einmal mehr, wie sehr die Schweiz in die koloniale Weltordnung eingebunden war, obwohl sie selber keine Kolonien besass. Kapitel vier beschäftigt sich mit den «Techniken der Globalisierung», also der Bedeutung von Versicherungen, Terminmärkten und bargeldlosem Zahlungsverkehr für das internationale Handelsgeschäft. Anschliessend folgt im fünften Kapitel ein Abriss über die Auswirkungen des Erste Weltkrieges, während dem der kosmopolitisch ausgerichtete Kapitalismus mehr und mehr durch die Zuordnung einzelner wirtschaftlicher Akteure zu bestimmten Nationen ersetzt wurde. Kapitel sechs und sieben schildern die Schwierigkeiten der Transithändler in der Zwischenkriegszeit. Diese schlossen sich 1933 zu einem Verband zusammen, um im Zeitalter der Clearingabkommen bei der schweizerischen Regierung für die Anliegen der Handelshäuser lobbyieren zu können. Kapitel acht beleuchtet die Entwicklung des Welthandels in der Nachkriegszeit. Kapitel neun erläutert einerseits, welche Schwierigkeiten die mangelhafte Erfassung von grenzüberschreitenden Handelsgeschäften in der nationalen Statistik für die wirtschaftshistorische Untersuchung dieses Geschäftszweiges bietet, und argumentiert andererseits im Anschluss an die Neue Institutionenökonomie, dass Handelshäuser eine wichtige Funktion für die Entstehung von Märkten hatten, indem sie Informations- und Transaktionskosten reduzierten. Im zehnten Kapitel, dem Thema angemessen mit «Inventur und Bilanz» überschrieben, wird unter anderem festgehalten, dass die Nation nicht nur als Grundlage, sondern auch als Folge von transnationalen Austauschbeziehungen zu interpretieren sei.

Lea Haller hat ein äusserst lesbares Buch geschrieben, in dem erstmals in voller Breite dargestellt wird, wie die Schweiz zu einer Drehscheibe für den internationalen Warenhandel wurde. Geschickt wird geschildert, welche Auswirkungen technische Innovationen und die Veränderungen in der internationalen Politik auf die diffizilen Handelsgeschäfte hatten, und wie die betreffenden Firmen auf diese Herausforderungen reagierten. Der Fokus auf die Schweiz ist dabei einerseits eine Stärke der Studie, da es diese Beschränkung erlaubt, die äusserst komplexe Geschichte des Welthandels als stringente Geschichte zu erzählen. Andererseits hat dieser Helvetozentrismus auch seine Tücken: Abgesehen von

zweieinhalb Seiten, auf denen die Autorin die Bedeutung von chinesischen Compradoren und indischen Brokern für die Geschäftstätigkeit in Asien hervorhebt, wird der Eindruck vermittelt, die Schweizer Handelshäuser hätten sämtliche Transaktionen auf den internationalen Warenmärkten in Alleinregie von ihren Schreibtischen in Winterthur, Zürich oder Genf aus durchführen können. Die Netzwerkstruktur des internationalen Handels und die unverzichtbare Kooperation mit Zwischenhändlern, Investoren und Agenten auf den verschiedenen Kontinenten gerät dabei ebenso aus dem Blick wie der kosmopolitische Charakter von global tätigen kapitalistischen Eliten.

Problematischer ist allerdings der Umgang mit dem Forschungsstand, ein Umstand, der auch schon in früheren Rezensionen angemerkt wurde.[11] Vieles, was die Autorin vorstellt, ist bereits aus anderen Publikationen bekannt. Auf die Funktion von Handelshäusern, Informations- und Vertrauenslücken im Welthandel zu schliessen und damit Transaktionskosten zu reduzieren, haben etwa Mark Casson und Geoffrey Jones bereits vor längerem hingewiesen. Die Rolle von imperialer Gewalt für die Entstehung globaler Märkte wurde von Sven Beckert in seinem *King Cotton* ausgiebig erörtert. Und die Geschichte von Schweizer Handelshäusern war in den letzten Jahren das Thema von Untersuchungen von Béatrice Veyrassat, Sébastien Guex, Andrea Franc, Christof Dejung, Andreas Zangger, Heinrich Christ und Matthieu Leimgruber. Lea Haller kennt all diese Studien, zitiert sie ausgiebig in den Fussnoten und führt sie auch in der Bibliographie an. Es ist deshalb äusserst befremdlich, dass sie in der Einleitung mit keinem einzigen Wort erwähnt werden. Stattdessen ist dort zu lesen: «Über den globalen Transithandel wissen wir so gut wie nichts. Das ist insbesondere für die Wirtschaftsgeschichte der Schweiz, wo der Transithandel seit 150 Jahren zu den grossen Wirtschaftszweigen gehört, bemerkenswert. Wenn der Schweizer Handel untersucht wurde, dann als Aussenhandel.» Über andere Formen der internationalen Wirtschaftsverflechtung gebe es dagegen «kaum historische Untersuchungen.» Das einzige Werk, in dem die Geschichte des schweizerischen Transithandels bis heute thematisiert worden sei, sei die Studie *Der schweizerische Grosshandel in Geschichte und Gegenwart*, die von Isaak Iselin, Herbert Lüthy und Walter Schiess im Jahr 1943 publiziert wurde (S. 26). Und im Klappentext wird behauptet, mit der vorliegenden Studie werde «erstmals eine detaillierte Geschichte des Transithandels» vorgelegt. Angesichts der inzwischen beachtlichen Menge an Forschungsliteratur zur Geschichte des schweizerischen Transithandels ist eine solche Behauptung doch eher merkwürdig.

In gewisser Weise könnte man Lea Hallers Studie als klug arrangierte Sekundäranalyse der existierenden Forschungsliteratur bezeichnen, deren Befunde, ergänzt um eigene Quellenstudien, in einen grösseren Kontext gerückt werden. Das ist nicht wenig. Angesichts der aktuellen Umwälzungen im Welthandel ist das Thema des Buches hochaktuell und man kann ihm nur eine grosse Zahl an Leserinnen und Lesern wünschen. Es wäre jedoch wünschbar gewesen, wenn die Autorin sich expliziter in der aktuellen Forschungslandschaft verortet und darauf hingewiesen hätte, wo sie auf bestehenden Studien aufbaut, und wo und in welcher Hinsicht sie allenfalls in Widerspruch zu diesen steht und neue Wege einschlägt.

Christof Dejung, Bern

11 Friedrich Lenger, Transithandel, helvetisch, auf www.soziopolis.de/lesen/buecher/artikel/transithandel-helvetisch/ (21.7.2020).

Peter Lehmann, **Die Umdeutung der Neutralität. Eine politische Ideengeschichte der Eidgenossenschaft vor und nach 1815**, Basel: Schwabe, 2020, 378 Seiten.

Das Neutralitätsthema ist offensichtlich noch nicht ausgeschöpft. Das heisst, das bereits ausgiebig erörterte Thema kann mit neuer Thematisierung abermals angegangen und dabei können dem alten Gegenstand neue Einsichten abgerungen werden. Peter Lehmann ist in seiner Lausanner Dissertation der Frage nachgegangen, warum nach 1815 die eidgenössische Neutralität als wichtig erachtet wurde, obwohl sie in den Jahren zuvor von Frankreich (1798) und von der antinapoleonischen Koalition (1813) nicht respektiert worden war. Die vorliegende Studie sieht in dem vom Genfer Diplomaten und Agrarreformer Charles Pictet de Rochemont 1821 veröffentlichte Traktat «De la Suisse dans l'intérêt de l'Europe» ein Schlüsseldokument für die Beantwortung dieser Frage. Äusserer Anlass für Pictets Schrift war der in Frankreich geäusserte Anspruch, die Schweiz weiterhin als Operationsgebiet beanspruchen zu können. Dem wurde das Konzept entgegengehalten, dass die Schweiz als kräftiger Pufferstaat die französische Ostgrenze genügend schütze. An Pictets Schrift lasse sich gemäss Lehmann eine «Umdeutung» der Neutralität aufzeigen, wonach an Stelle der noch 1777 eingegangenen vertraglichen Bindung an Frankreich nach 1815 eine eigenständige Position im Konzert der Mächte getreten sei. Dabei sei es bezüglich Europa zu einer Kombination von Abgrenzung und Integration gekommen.

Das darf als weitgehend bekannt eingestuft werden. Wenig neu dürfte auch die Erkenntnis sein, dass die Entwicklung eines rigoroseren Neutralitätsverständnisses die Funktion hatte, im damals einsetzenden Prozess des neuzeitlichen *nation building* den Souveränitätsanspruch zu unterstreichen. Neu ist hingegen der in dieser Arbeit sichtbar gemachte doppelte Zusammenhang erstens zwischen den aufklärerischen Reformideen des 18. Jahrhunderts und den unterschiedlichen liberalen Strömungen der Jahre nach 1815 sowie zweitens zwischen der äusseren Stellung des Landes und der internen Reform. Ein zentrales Postulat war die bereits vor 1798 in der *Helvetischen Gesellschaft* und nach 1815 erneut geforderte Abschaffung der fremden Dienste, insbesondere der Partikularabkommen, aber auch der Standeskapitulationen. Damit sollten gleich mehrere Ziele verfolgt werden: Förderung des nationalen Zusammenhalts, Stärkung der Landesverteidigung, bessere Nutzung der Landesressourcen insbesondere der Arbeitskraft, Ausbau des Erziehungswesens, Verbesserung der Sitten beziehungsweise Wiederbelebung «alter» Tugenden, vor allem der einfachen und ehrlichen Lebensweise im eigenen Land, sowie keine Beteiligung an der Repression von Freiheitsbewegungen im Ausland, insbesondere in Spanien und Neapel.

Diese Reformen hätten auch aus je eigener Notwendigkeit propagiert werden können, sie wurden aber als unerlässliche Voraussetzung für eine glaubwürdige Neutralität eingefordert. An Stelle der schwachen und teilweise überhaupt nicht vorhandenen Neutralität der vorangegangenen Jahre sollte nach 1815 eine «starke» Neutralität treten. Dieses Postulat war zum Teil aber bloss ein argumentativer Hebel für die Postulierung einer gesamtgesellschaftlichen Reform. Auf seine Vaterstadt Genf angewendet, schloss dies auch die Forderung ein, die Stadtbefestigungen abzutragen. Pictet erscheint als patriotischer Bürger, der sich herausnahm, diese militärischen Einrichtungen öffentlich zu kritisieren, da sie die Stadt in internationalen Konflikten unsicherer machen und der Unterdrückung der eigenen Bevölkerung dienen würden.

In welchem Mass diese Ziele auch umgesetzt wurden, liegt ausserhalb der Fragestellung dieser auf die politische Ideengeschichte ausgerichteten Arbeit, die nach der Her-

kunft und Weiterentwicklung normativer Vorstellungen fragt und dabei speziell auf die sprachliche Konvention achtet. Die Textanalyse bleibt weitgehend ohne Einbezug des sozialen Kontextes und ohne eine Einschätzung der Repräsentativität der eingenommenen Haltung. Während sich im Falle des Elitendiskurses des 18. Jahrhunderts die Abklärung weitgehend erübrigt, wie Reformideen ausserhalb der engen Zirkel der ökonomisch-politischen Sozietäten ankamen, müsste die Frage nach der Resonanz der liberalen Reformpublizistik in einer Zeit erweiterter Öffentlichkeit vermehrt interessieren. Das zeigt die Tatsache, dass Pictet 1793 eine Schrift in Dialekt verfasst und veröffentlichte, damit sie möglichst von der «breiten Bevölkerung» verstanden würde. Und Pictets Schrift von 1821 wandte sich an eine breite Öffentlichkeit – an «tout homme qui réfléchit». In zeitgenössischen Rezensionen wurde ihr offenbar «beachtliche Aufmerksamkeit» entgegengebracht (bis zur *Edinburgh Review*), und auch später sei sie ein «beliebter Referenzpunkt» geblieben. Lehmann referiert ausgiebig diese bloss auf enge Zirkel beschränkte Rezeption; über die unmittelbare Auswirkung auf die Politik der eigenen Zeit kann die ideengeschichtlich angelegte Studie jedoch nichts aussagen.

Am Schluss schlägt der Autor einen Bogen zur Gegenwart, indem er auf eine «auffällige Parallelität» zwischen den Interpretationsansätzen der 1820er Jahre und den heutigen national-konservativen Neutralitätsinterpretationen verweist. Wie damals würde auch heute eine «mythische Ersatzwelt» kultiviert, um über empfundene Ohnmacht und moralische Unzulänglichkeit hinwegzuhelfen. Im Unterschied zur heutigen Mythennutzung stand die Kultivierung der Neutralitätsidee nach 1815 aber im Dienst eines fortschrittlichen Reformpatriotismus. Dies überzeugend herausgearbeitet zu haben, ist das Verdienst dieser Abhandlung.

Georg Kreis, Basel

Silvia Bolliger, **Im Zeichen der Nationalisierung. Die Haltung der Universität Zürich gegenüber ausländischen Studierenden in der Zwischenkriegszeit**, Köln: Böhlau, 2019 (Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft, Bd. 11), 375 Seiten.

Der Erste Weltkrieg bedeutete für die studentische Migration an die Universität Zürich eine Zäsur. Betrug der Anteil ausländischer Studierender vor 1914 noch über einen Drittel, sank dieser bis zum Kriegsausbruch 1939 auf unter zehn Prozent. Während das «Ausländerstudium» des 19. und frühen 20. Jahrhunderts bereits Gegenstand zahlreicher Forschungen ist, gibt es nur wenige Studien, die den Fokus auf die ausländische Studierendenschaft in der Zwischenkriegszeit richten. Im Kontext der «Geistigen Landesverteidigung», einer selektiven Migrationspolitik, vorwiegend antijüdisch konnotierten Begriffen wie «Überfremdung» und des sich an der Universität Zürich formierenden Frontismus, untersucht Silvia Bolliger die Haltung der Universitätsbehörden und der Studentenschaft gegenüber ausländischen Studierenden in den Jahren 1919 bis 1939. Ausgehend von ihrer These, dass auch an der Universität Zürich (im Rahmen der «Nationalisierung») nebst Fremden- insbesondere Frauenfeindlichkeit sowie Antisemitismus weit verbreitet waren, richtet die Autorin das Hauptaugenmerk auf jüdische und weibliche Studierende.

Die an der Universität Zürich abgeschlossene Dissertation ist in drei Hauptteile gegliedert. Im ersten unternimmt die Autorin eine quantitative Analyse der Studierendenschaft, wozu sie die Immatrikulationsdatenbank des Staatsarchivs Zürich, eine eigens zusammengestellte Promotionsdatenbank sowie Studierendenstatistiken auswertet. Die Resultate werden durch graphische Darstellungen ergänzt und dienen als Grundlage der

Studie. Im zweiten Teil widmet sich die Autorin der historischen Kontextualisierung des «Ausländerstudiums» an der Universität Zürich in der Zwischenkriegszeit. Es werden Push- und Pull-Faktoren für die studentische Migration eruiert, indem die politischen, ökonomischen und gesellschaftlichen Entwicklungen in der Schweiz (v. a. Zürich) und derjenigen Länder dargelegt werden, aus denen über die Hälfte der ausländischen Studierenden stammten: Deutschland, mit einigem Abstand Polen und die USA. Mehrheitlich handelte es sich um jüdische Studierende, die an ihren Heimuniversitäten von antisemitischer Diskriminierung betroffen waren. Im dritten und zentralen Teil der Dissertation wird zum einen die Haltung der Universitätsbehörden, zum anderen jene der Studierendenschaft der Universität Zürich (SUZ) gegenüber ausländischen und weiblichen Studierenden untersucht. Dazu wertet die Autorin insbesondere Protokolle, (Jahres-)Berichte, studentische Publikationen und Rektoratsakten aus. Die in zwei Kapitel gegliederten Analysen folgen demselben Aufbau: In chronologischer Reihenfolge, unterteilt in fünf Phasen, werden die wichtigsten Geschäfte mit Bezug zum Forschungsvorhaben detailreich aufgearbeitet. Dadurch wird ein Vergleich zwischen den untersuchten Gruppen möglich. In einem Zwischenschritt werden zudem die Handlungsspielräume und Abhängigkeiten der Universitätsbehörden im Spannungsfeld von politischen, wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Interessen dargelegt.

Ein erstes Hindernis für ausländische Studierende, zum Studium in Zürich zugelassen zu werden, war die restriktive Praxis der Fremdenpolizei bei der Erteilung von Aufenthaltsbewilligungen. Das zweite Hindernis war die Zulassungspolitik der Hochschule selbst. Die Autorin beschreibt diese als «pragmatisch-opportunistisch»: Gelockerte Zulassungsbedingungen für ausländische Studierende wurden dann gestrafft, wenn die inländische Nachfrage zunahm (S. 217). Dennoch stellt sie innerhalb der Universitätsbehörden und der SUZ fremdenfeindliche Tendenzen fest, die sich deutlich gegen jüdische Studierende aus dem Ausland gerichtet haben. Antisemitisch motivierte Massnahmen (z. B. restriktivere Zulassungsbedingungen bei der Immatrikulation, dem Eintritt in studentische Gremien oder die Registrierung der Konfessionszugehörigkeit) wurden gemäss Bolliger als alle ausländische Studierende betreffend kaschiert. Diese Vorgehensweise schätzt sie als ebenbürtig zur damaligen Praxis des Bundes und gleichermassen als «diskret antisemitisch» ein (S. 221).

Unter den Studierenden stellt die Autorin ein breites Spektrum an Verhaltensweisen gegenüber jüdischen Mitstudierenden fest, das von Solidarität bis hin zu offenem Antisemitismus reichte. Grundsätzlich seien ausländische (v. a. jüdische) und weibliche Studierende als Konkurrenz an der Hochschule und auf dem akademischen Arbeitsmarkt wahrgenommen worden, «obwohl dies nicht der Realität entsprach, da gerade diesen beiden Gruppen der freie Zugang zum Arbeitsmarkt verwehrt blieb» (S. 327). Die Frauenfeindlichkeit der Schweizer Studenten nahm gemäss Bolliger im Untersuchungszeitraum zu. Dies manifestierte sich u. a. in herabsetzenden Aussagen im offiziellen Publikationsorgan der SUZ, dem *Zürcher Student*, oder in der Unterrepräsentation von Studentinnen in SUZ-Gremien. Eine institutionalisierte Diskriminierung von Studentinnen durch die Universitätsbehörden kann Bolliger dagegen nicht belegen; diesbezügliche Untersuchungen des Lehrkörpers müssten allerdings in zukünftigen Forschungsprojekten vertieft werden.

Die Ausgangsthese, dass an der Universität Zürich in der Zwischenkriegszeit Fremdenfeindlichkeit, Antisemitismus und Frauenfeindlichkeit verbreitet waren, wird von der Autorin folglich in differenzierter Form bestätigt. In Bezugnahme auf die Studie von

Karin Stögner,[12] der zufolge die Verbindung von Antisemitismus und Frauenfeindlichkeit im Nationalisierungsprozess dazu dient, eine Nation trotz unterschiedlicher Strömungen zu einen, erkennt Bolliger diese Verknüpfung auch als konstitutives Element für das Selbstverständnis der Zürcher Studentenschaft und Universitätsbehörden. Angesichts der prominenten Stellung des Begriffs «Nationalisierung» im Titel der Dissertation hätte eine ausführlichere theoretische und themenspezifische Einordnung dieser Begrifflichkeit vorgenommen werden können. Wünschenswert wäre vielleicht auch eine deutlichere Kontextualisierung der Universität Zürich innerhalb der schweizerischen Hochschullandschaft gewesen. Insgesamt handelt es sich jedoch um einen wertvollen Beitrag für die studentische Migrationsgeschichte und die schweizerische Wissenschafts- und Hochschulgeschichte. Zudem stellen insbesondere die quantitativen Auswertungen einen grossen Mehrwert für künftige Forschungsprojekte dar.

Stefanie Salvisberg, Bern

Joan Waldvogel, **Swiss Settlers in New Zealand. A History of Swiss Immigration to New Zealand**, Berlin: Peter Lang, 2018 (Germanica Pacifica, Bd. 16), 407 Seiten, 59 Abbildungen.

Bis zum Ende des 19. Jahrhunderts galt die Schweiz als Auswanderungsland. Verglichen mit den beliebten Destinationen in Nord- und Südamerika blieb die Auswanderung von Schweizer*innen nach Neuseeland quantitativ marginal, doch ermöglicht deren Betrachtung Einblicke in Ursachen, Umstände und Folgen von Migration in weit entlegene Gebiete. Joan Waldvogel, eine neuseeländische Sprachwissenschaftlerin mit Schweizer Wurzeln, hat die erste umfassende Studie zu 170 Jahren schweizerisch-neuseeländischer Migration vorgelegt. Auf Basis von Briefen, Interviews und zeitgenössischen Zeitungsartikeln untersucht die Autorin zahlreiche Einzelschicksale und bietet damit Einblicke in die Erfahrungs- und Lebenswelten von Schweizer Migranten*innen.

Wirtschaftliche Krisen lösten im 19. Jahrhundert die ersten Massenauswanderungen aus der Schweiz nach Übersee aus. Besonders junge Männer aus weniger wohlhabenden Bevölkerungsschichten sahen sich wegen Perspektivlosigkeit zur Auswanderung gezwungen. Als in den 1850er-Jahren die Nachricht die Schweiz erreichte, dass in Australien Gold entdeckt worden sei, machten sich Auswanderungswillige, vornehmlich aus dem Tessin und Graubünden, auf den Weg, um dort ihr Glück zu finden. Jedoch hatten nur wenige Erfolg bei der Goldsuche und viele sahen sich bald gezwungen, ihren Lebensunterhalt auf andere Weise zu verdienen. Einige zogen nach Neuseeland weiter, wo sich Schweizer Einwanderer*innen besonders auf dem fruchtbaren Land rund um Taranaki und Waikato niederliessen. Aus Goldgräber*innen auf der Suche nach schnellem Glück entwickelten sich allmählich sesshafte Siedler*innen. Zunehmend diversifizierte sich ihr Betätigungsfeld, als mit der prosperierenden Landwirtschaft auch der Bedarf an handwerklichen Betrieben und komplexeren Dienstleistungen zunahm. Diese frühen Siedler*innen erschlossen neue Wege in bis dahin unberührte Regionen und gehörten zu den ersten, die das neuseeländische Gebirge vermassen. Auch bei der Entwicklung der Landwirtschaft spielten Einwanderer aus der Schweiz eine wichtige Rolle: Sie gründeten Milchbetriebe und halfen, unter anderem durch den Import von neuen Viehrassen, bei der Weiterentwicklung der Milchindustrie.

12 Karin Stögner, Antisemitismus und Sexismus. Historisch-gesellschaftliche Konstellationen, Baden-Baden 2014.

Bald verdrängte der Traum vom eigenen Haus, Bauernhof oder Betrieb das Gold als Anreiz für die Migration auf den weit entfernten Inselstaat. Die Berichte der ersten Siedler*innen ermutigten weitere Auswanderungswillige, in Neuseeland ihr Glück zu suchen. Schweizer*innen, die sich bereits dort niedergelassen hatten, stellten Neuankömmlingen oft ein vorübergehendes Zuhause oder gar Arbeitsplätze zur Verfügung. Um die Wirtschaft anzukurbeln, hatte die britische Kolonialregierung in den 1870er-Jahren begonnen, die Immigration von Europäer*innen zu unterstützen («assisted immigration»), indem sie die Einreise vereinfachte, teilweise die Kosten der Überfahrt übernahm und je nach den Bedürfnissen des Arbeitsmarkts Stellen vermittelte. Zur Jahrhundertwende siedelten sich immer mehr Schweizer*innen in den wachsenden urbanen Zentren des Lands an. 1916 lebten in Neuseeland 670 in der Schweiz geborene Personen, davon 205 Frauen und 465 Männer. Beinahe im gesamten 19. und 20. Jahrhundert wanderten stets mehr Männer als Frauen aus, obwohl die Überfahrt lange Zeit für Frauen kostenlos war, um das Ungleichgewicht der Geschlechter unter den Siedler*innen auszugleichen.

Nach einem erheblichen Rückgang der Auswanderung während den Kriegsjahren stieg die Anzahl der Schweizer*innen in Neuseeland nach 1949 wieder an. In dieser Zeit ökonomischen Wachstums und sozialer Stabilität in der Schweiz war Neuseeland von politischen, sozialen und ökonomischen Veränderungen geprägt: Das Land geriet in eine Rezession mit erhöhter Arbeitslosigkeit und Inflation, weshalb der Bedarf an Immigrant*innen sank. 1974 wurde die begleitete Einwanderung abgeschafft und die Regulierung der Immigration nahm zu. An Stelle von ökonomischer Notwendigkeit wurden nun Abenteuerlust und der Wunsch nach einer sozialen Veränderung zu den wichtigsten Migrationsgründen; die Einwanderer*innen der 1960er- und 1970er-Jahre zeichneten sich durch bessere Ausbildung, längere Arbeitserfahrung und ausgereiftere Englischkenntnisse aus. Sie waren mobil, erfüllten sich den Wunsch zu reisen, neue Erfahrungen zu sammeln und waren dafür bereit, den hohen Schweizer Lebensstandard aufzugeben.

An zahlreichen Fallbeispielen zeigt Waldvogel auf, wie Individuen, ihre Familien und Nachkommen verschiedene Stationen der Migration durchliefen und wie sie dabei ihr kulturelles Erbe auch in Neuseeland weiter pflegten. Das Buch ist chronologisch gegliedert und illustriert unterschiedliche Perioden der Immigration, von den ersten Siedler*innen bis zu den Millenials. Für jede Periode erarbeitet die Autorin strukturiert den historischen Bezugsrahmen, fragt nach den Gründen für die Auswanderung, die Umstände der Einreise und die ersten Jahre in Neuseeland. Ihre Ergebnisse illustriert sie mit zahlreichen Zitaten aus Briefen, Zeitungsartikeln und Interviews und ermöglicht Lesenden so einen Einblick in die Erfahrungen und Erlebnisse von Migrant*innen. Die Stärke des Buches liegt so auch im diachronen Vergleich individueller Migrationserfahrungen.

Grundsätzlich wäre es wünschenswert gewesen, die frauenspezifischen Bedingungen von Migration und das Thema der Maoris vertieft zu diskutieren. Das Buch hätte zudem von einem gründlichen Lektorat profitiert, da es einige Nachlässigkeiten aufweist. Auch lässt die Autorin bedauerlicherweise zu häufig offen, auf welcher Basis ihre Darstellung beruht und wie sie zu ihren Erkenntnissen gekommen ist. Insgesamt geht sie zu wenig über die Darstellung individueller Schicksale hinaus. Trotzdem eignet sich diese quellengesättigte Studie als Einstieg in die Thematik. Wer sich für die Lebenswelten von Migrant*innen im pazifischen Raum interessiert, wird in diesem Buch eine kurzweilige und zuweilen überraschende Lektüre finden.

Magda Kaspar, Bern

Céline Angehrn, **Arbeit am Beruf. Feminismus und Berufsberatung im 20. Jahrhundert**, Basel: Schwabe, 2019, 337 Seiten.

Ausgehend von der Feststellung, dass eine Berufsberatung mittlerweile fast standardmässig zu einer schweizerischen Schulkarriere gehört, geht Céline Angehrn in ihrer Dissertation der Frage nach, wie Feministinnen dieses Angebot im Laufe des 20. Jahrhunderts geformt haben und wie Berufsberatung letztlich «zu einem feministischen Projekt wurde» (S. 14).

Entstanden ist die Dissertation im Rahmen des zwischen 2012 und 2015 an der Universität Basel angesiedelten SNF-Forschungsprojekts «Differenzierungsarbeit. Aushandlungen von Arbeitskonzepten in Berufsberatung und Frauenbewegung (Schweiz, 20. Jahrhundert)», das sich aus historischer Perspektive mit geschlechtsspezifischen Ungleichheiten von Haus- und Erwerbsarbeit auseinandersetzte. Angehrns Studie deckt geografisch die deutschsprachige Schweiz ab und ist in drei chronologische Teile gegliedert, die sich, nach Jacques Revel, auf unterschiedlichen *échelles* befinden. Jeder der drei Teile rückt eine für den Zeitabschnitt exemplarische feministische Intervention ins Zentrum. Um der Vielfalt feministischen Handelns gerecht zu werden, wurde den drei genauer betrachteten Interventionen jeweils eine konträre feministische Perspektive gegenübergestellt.

Im ersten Teil stehen die zu Beginn der 1920er Jahre entstandene Zentralstelle für Frauenberufe in Zürich und damit die eigentliche Herausbildung, Ausdifferenzierung sowie Entwicklung von sogenannten Frauenberufen im Fokus. Die Trägerinnen dieses Projekts der bürgerlichen Frauenbewegung beteiligten sich aktiv an der Diskussion, unter welchen Bedingungen eine Tätigkeit als Beruf zu gelten habe. Sie waren aber auch um die Anerkennung von unbezahlter Hausarbeit von Ehefrauen als Beruf bemüht und thematisierten die Situation von sogenannt berufslosen Bürgertöchtern. Mit ihren Aktivitäten zementierte die Zentralstelle für Frauenberufe bewusst die Differenzierung zwischen qualifizierten Frauenberufen und unqualifizierter Fabrikarbeit.

Der zweite Teil folgt der fast 30 Jahre dauernden Tätigkeit von Martha Bieder, der ersten akademischen Berufsberaterin für Frauen in Basel, die bis Mitte der 1960er Jahre über den lokalen Kontext hinaus die Konzeption von Berufsberatung in der Schweiz entscheidend mitprägte. Bieders zentrales Anliegen war es, Gymnasiastinnen den Zugang zu Ausbildungen und später Erwerbstätigkeiten zu ermöglichen, die ihrer Ausbildung und gesellschaftlichen Stellung entsprachen. In ihren Augen waren dies insbesondere Berufe in Erziehung, Pflege und der sozialen Arbeit, wobei sie bei diesen – anders als bei typischen Männerberufen – die Trennlinie zwischen akademischen und nicht-akademischen Berufen unterstreichen musste. Im Sinne einer «Widerrede» (S. 181) legt Angehrn dar, wie Iris von Roten in *Frauen im Laufgitter* (1958) argumentierte, dass innerhalb der bestehenden und von Frauen wie Bieder reproduzierten Strukturen, allen Frauen, unabhängig ihres Status, Subjektwerdung und Anerkennung über den Beruf verunmöglicht werde.

Angehrn zeichnet im dritten Teil schliesslich nach, wie im Zuge der Institutionalisierung und gesetzlichen Verankerung von feministischen Ideen in den 1980er und 1990er Jahren die Gleichstellung der Geschlechter zum Leitmotiv der Berufsberatung wurde. Eine der zentralen Maximen dabei war, von der Unterscheidung zwischen Männer- und Frauenberufen wegzukommen. Im Zuge neoliberaler Politik sollten Frauen auch stärker als bis anhin in den Arbeitsmarkt einbezogen werden. Eine Folge davon war, dass Berufsberatung nicht mehr primär ein Angebot für Schulabgänger*innen darstellte, sondern sich nun auch an erwachsene Frauen richtete, die sich – teils als Wiedereinsteigerin-

nen – im Arbeitsmarkt weiterentwickeln sollten. Allen drei Teilen ist gemeinsam, dass neben der inhaltlichen Ausrichtung der Berufsberatung auch die Funktion, die Tätigkeit und das Selbstverständnis der Berufsberater*innen beleuchtet und eingeordnet wird.

Mit ihrer Dissertation ist Céline Angehrn eine äusserst überzeugende Forschungsarbeit gelungen. Die unterschiedlichen Perspektiven der drei Teile erlauben es, mit dem gesamten 20. Jahrhundert einen durchaus langen Zeitraum abzudecken. Die drei Teile wiederum werfen dank einer Menge facettenreicher Quellen – es handelt sich insbesondere um Archivalien der untersuchten Organisationen und beteiligten Personen – vielschichtige und detaillierte Schlaglichter auf eine jeweils im zeitgenössischen Kontext dominierende feministische Strategie. Die jeweils am Ende jedes Kapitels platzierten Gegendarstellungen überzeugen inhaltlich, auch wenn sie im Gegensatz zu den das Buch strukturierenden Hauptstrategien etwas gar prägnant und zugespitzt daherkommen. Zukünftige Forschungen werden nicht umhinkommen, auch im Zusammenhang mit feministischen Strategien in der Berufsberatung einen Blick über die Sprachgrenzen zu werfen. Anhand der insbesondere im zweiten Teil beleuchteten transnationalen Bezüge nach Deutschland, lässt sich schliessen, dass ein solcher Blick wohl spannende Einsichten und Erkenntnisse ermöglichen würde, sowohl in Bezug auf die kulturelle Orientierung an den Nachbarländern als auch zum Austausch von Ideen zwischen den schweizerischen Sprachgrenzen.

Abschliessend lässt sich festhalten, dass frauen- und geschlechtergeschichtliche Perspektiven, nicht zuletzt dank neuer feministischer Debatten und Bewegungen, keineswegs an Aktualität eingebüsst haben. Die Darstellung der feministischen «Arbeit am Beruf» – wie die sich im Laufe des 20. Jahrhunderts wandelnden Strategien der weiblichen Berufsberatung im Titel passenderweise genannt werden – stellt hierfür ein sehr lesenswertes und für laufende Forschungsprojekte inspirierendes Beispiel dar.

Lisia Bürgi, Bern

Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (Hg.), **Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990**, Zürich: Chronos, 2018, 349 Seiten.

Eine für viele fremde «Welt», scheinbar am Rand gesellschaftlicher Normalität, ist Gegenstand dieses Buches: Kinder und Jugendliche, die nicht mit ihren Müttern und Vätern leben, sondern durch staatlich beauftragte Stellen von ihren Familien getrennt und in Heimen, Pflegefamilien oder Anstalten untergebracht, die also «fremdplatziert» werden. Welche Bedeutung, Funktion und Folgen diese Praxis hatte, war die zentrale Untersuchungsfrage eines Forschungsvorhabens, über dessen Befunde das zu besprechende Buch Auskunft geben will.

Einführend skizzieren die Herausgeber*innen den Forschungsstand; schon hier wird die Absicht deutlich, vorhandene Befunde zu Fremdplatzierungen und fürsorgerischen Zwangsmassnahmen in der Schweiz für die zweite Hälfte des 20. Jahrhunderts nicht nur zu erläutern, sondern durch Differenzierung und Ordnung zugleich die Perspektive zu erweitern, und dies sowohl für die sozialpädagogische Fachgeschichte als auch für die schweizerische Sozialgeschichte. Dazu werden Befunde aufgegriffen, die sowohl die Entwicklungen in den heterogenen Sprachregionen und Kantonen der Schweiz untersuchen, als auch disziplinär geschichts- und fachwissenschaftlich unterschiedlich verortet sind. Das komplexe Erkenntnisinteresse des Sammelbandes wird dazu in drei Anliegen verortet:

Zum ersten, um die Sozialstaatsgeschichte der Schweiz um das in mehrfacher Hinsicht randständige Feld fürsorgerischer Zwangsmassnahmen gegen Kinder und Familien zu erweitern; zum zweiten, um dies für die zweite Hälfte des 20. Jahrhunderts und damit nah an der Gegenwart zu bearbeiten und drittens, um die herausgearbeiteten Differenzen und Gemeinsamkeiten eines heterogenen Feldes nicht nur zu beschreiben, sondern «erklärend zu verstehen» (S. 25). Heimerziehung, das Heim und Heimkindheit sollen dabei nicht als selbsterklärend begriffen, sondern als absichtsvoll hergestellt dekonstruiert werden. Nur so könnten die nicht nur vielfältigen, sondern oft auch konkurrierenden Absichten, widersprüchlichen Praktiken und die ebenfalls vielfältig eigensinnigen Erfahrungen und Verarbeitungen betroffener Mädchen, Jungen und Eltern in den Blick geraten, ohne den Überblick zu verlieren. Ein hoher Anspruch, der, soviel kann schon gesagt werden, ausgesprochen gelungen bearbeitet ist. Neben den fundiert recherchierten Beiträgen des Buches, gut lesbar in der Spannung von Konkretheit und Abstraktion, sind es die in den Einführungen auch der drei Hauptkapitel jeweils plausibel vorgestellten Perspektiven auf ein «Ganzes» der Fremdplatzierung, die diesen Ertrag für die Leser eröffnen.

Das erste Hauptkapitel «Erziehung und staatliches Handeln» wird eingeleitet durch einen Überblick von Martin Lengwiler und Anne-Françoise Praz zur Entstehung, Implementierung und Entwicklung der Kinder- und Jugendfürsorge in der Schweiz zwischen 1900 und 1980. Als zentrale Herausforderungen der Entstehungsphase staatlich organisierter Fremdplatzierungen werden die Reaktion auf unversorgte Armuts-Kinder, der Schutz oder besser die vermeintliche «Rettung» vor «schlechten Eltern» sowie die «Umerziehung» straffälliger Jugendlicher herausgearbeitet. In den folgenden Beiträgen werden hierzu die unterschiedlichen Kontexte und Praktiken in der Westschweiz (Yves Collaud, Joëlle Droux), die Vielfalt kantonaler Interventionsformen in der Deutschschweiz (Susanne Businger, Mirjam Janett und Nadja Ramsauer), die «unmöglichen» Beziehungen zwischen Eltern, Kindern, Erziehungspersonal und Institutionen (Markus Bossert, Véronique Czáka) sowie die Auswirkungen dieser staatlichen Eingriffe auf das Leben ehemaliger Heimkinder (Clara Bombach, Thomas Gabriel, Samuel Keller) untersucht. Als grundlegende Erkenntnisse dieser ersten Annäherung werden festgehalten: (1) Der Föderalismus als «wirkmächtiger Differenzmotor» (S. 45) wird durch Professionalisierung und Verwissenschaftlichung teilweise abgeschwächt, bleibt aber vor allem auf der Ebene konkreter Praxis bis in 1980er Jahre wirksam. (2) Durch Wohlstandsgewinne der Nachkriegszeit verliert Armut als Grund für Fremdplatzierungen an Bedeutung und wird überlagert von neuen Deutungsmustern sittlich-moralischer Vorbehalte sowie seit den 1960er Jahren durch moderne und wissenschaftsbasierte Terminologien verhaltens- und persönlichkeitsbezogener Kategorien aus Psychologie, Psychiatrie und Pädagogik. (3) Analog zum Wandel der erzieherischen Modelle verändert sich auch die Konzeptionen der Heimeinrichtungen: Aus Armen- und Rettungsanstalten werden Erziehungs- und Ausbildungseinrichtungen.

Im zweiten Hauptkapitel «Pädagogik für das Heim – Ausbildung, Praxis und Theorie» wird die konzeptionelle Seite der Fremdplatzierungen ausgeleuchtet. Im einleitenden Beitrag über die «Denkfiguren und Entwicklungslinien» der Heimerziehung in der Schweiz arbeitet Gisela Hauss im Anschluss an Pestalozzis Armenerziehung drei «Codierungen» heraus, die den «diskursiven Raum» der fachlichen, strukturellen und politischen Verständigung über Zwecke und Formate von Heimerziehung ordnen können: Zuerst werden Kinder- und Jugendheime als «Orte der Rettung» vor den sozialen und ökonomischen Folgen kapitalistischer Produktionsverhältnisse begriffen. «Verwahrlo-

sung» wird zum Topos für moralische Gefährdungen; Erziehung zur Arbeit und eine Orientierung am bürgerlichen Familienmodell sollten davor bewahren. Zum zweiten werden ab dem Übergang zum 20. Jahrhundert Heime von den aufstrebenden Wissenschaften als «Laboratorien des Experimentierens, Beobachtens und Behandelns» entdeckt, neue Allianzen zwischen Pädagogik, Recht und Medizin prägen das Feld. Bürgerliche Sozialreform und reformpädagogische Ideen «vom Kinde aus» verbinden sich u. a. zu einer in den 1950er Jahren über die Schweizer Grenzen hinaus bekannt gewordenen Heilpädagogik (Paul Moor). In einer dritten Codierung werden Heime als «Räume sozialer Ordnungs- und Normierungskonflikte» ausgemacht, Heime und Heimerziehung als Gegenstand und Exempel von Gesellschafts- und Institutionenkritik. An der Heimerziehung konnten, wie unter einem Brennglas, «Auseinandersetzungen um Erziehung, Gehorsam, Strafe sowie um sozialstaatliche Subventionen ausgetragen» werden (S. 152). Interessant sind die Parallelen von Phasen intensiver Heimkritik, so die «Anstaltskrise» in der Schweiz Anfang der 1940er Jahre etwas versetzt zu den sog. Heimrevolten Ende der 1920er Jahre in Deutschland, zeitgleich die in den 1960er Jahren anwachsenden Heimkampagnen, die sich mit *1968* zu massiver Heimkritik verdichten und schliesslich ab Beginn der 2000er Jahre die Auseinandersetzungen um Anerkennung und Entschädigung der «ehemaligen Heimkinder» oder «Verdingkinder». Fremdplatzierung und Anstaltserziehung werden zum Prüfstein für uneingelöste Menschenrechtsversprechen westlicher Demokratien. «Zwischen Diversität und Schulterschluss» so resümiert Gisela Hauss die «Heimerziehung im Wandel» (S. 154) und zeigt sowohl lange Linien der Kontinuität, insbesondere in der religiös verankerten Melange von Rettungs-und Sanktionsideen, als auch Treibsätze für Reform und Veränderung, die sie vor allem in den wissenschaftsnahen städtischen Milieus ausmacht.

In den Beiträgen zu diesem Kapitel untersuchen Véronique Czáka und Joëlle Droux: Kontexte, Ausbildungsstätten und die Entstehung einer eigenständigen Berufsgruppe der Heimerzieher*innen in der Westschweiz zwischen 1950 und 1980; Sara Galle: Gründung, Organisation und Konzeption der Schulen für Heimerziehung in der Deutschschweiz; Yves Collaud und Mirjam Janett: Die Familie im Fokus der Heimerziehung in der Schweiz im 20. Jahrhundert sowie Clara Bombach, Thomas Gabriel, Sara Galle und Samuel Keller: Die «neuen Praktikanten» als Signum für sich verändernden Beziehungsformen im Heim der 1960er und 1970er Jahre.

Im dritten Hauptkapitel wechselt nochmals die Perspektive auf das Heimkind als Gegenstand der Betrachtung und als Subjekt der eigenen Biografie. Auch hier werden in einem einleitenden Beitrag von Thomas Gabriel die Kontexte für diese beiden Perspektiven hergestellt und die folgenden Beiträge eingeordnet. Mit Bezug auf die wenigen vorliegenden Studien zu den Langzeitwirkungen von Heimerziehung skizziert Thomas Gabriel knapp einen Analyserahmen, der vor allem die Differenz von konkreter Erfahrung, erwarteter Entwicklung und subjektiver Bewertung ins Zentrum rückt. In den Beiträgen dieses dritten Teils untersuchen Clara Bombach, Thomas Gabriel und Samuel Keller die Auswirkungen von Heimerfahrung auf den Lebensverlauf und skizzieren schon in der Überschrift «legitimieren» und «integrieren» die Spannung und Leistung solcher Biografien. Trotz zugestandener Veränderungen der Heimpraxis zwischen 1950 und 1990 prägen übergreifend drei «Erfahrungsqualitäten» die biografischen Erzählungen: 1. Die erfahrene Machtlosigkeit gegenüber staatlichen Autoritäten, 2. ein fortwährender Legitimationsdruck eigener Erfolge der Lebensführung, z. B. in Ausbildung, Beruf und sozialem Status; sowie 3. eine tief verwurzelte soziale und emotionale Skepsis. Den heute als *care-leaving*

viel diskutierten Übergang Jugendlicher aus der Heimerziehung untersuchen zuerst Susanne Businger und Nadja Ramsauer anhand sog. Schluss-Rechenschaftsberichte aus dem Kanton Zürich für die Zeit zwischen 1950 und 1980. Auch hier beeindruckt oder verstört die Hartnäckigkeit moralisierender Zuschreibungen der Behörden in ihren Prognosen zukünftiger Lebensverläufe. Clara Bombach, Markus Bossert, Thomas Gabriel und Samuel Keller zeigen einerseits aus dem Interviewmaterial mit ehemaligen Heimkindern gewonnene prägende Erfahrungen nach Ende der Heimerziehung und kontrastieren diese andererseits mit Befunden einer Diskursanalyse zum Konzept der «nachgehenden Fürsorge» für die Zeit zwischen 1940 und 1980. Markus Bossert und Gisela Hauss untersuchen die sukzessive Durchsetzung bürgerlicher Kindheitsmuster im Fachdiskurs der Heimerziehung: weg vom Bild des arbeitenden Kindes und hin zu einer «behüteten Heimkindheit» mit kontrollierter Freizeit und «pädagogisch wertvollem» Spiel. Christine Matter reflektiert schliesslich die Rolle des Erzählens in Prozessen gesellschaftlicher Gedächtnisbildung im Dreischritt «erinnern – gedenken – bezeugen». Fundiert arbeitet sie in der Differenz von kommunikativem und kulturellem Gedächtnis die spezifischen Herausforderungen von Erinnern und Bezeugen für die individuell oft traumatischen Erfahrungen ehemaliger Heimkinder heraus. War schon das Ursprungserleben einer Fremdplatzierung für die damaligen Kinder mit Marginalisierung und Abwertung verbunden, so bleibt es das Erinnern für die heute Erwachsenen ebenfalls – Heimkind bleibt Heimkind.

Mit zusammenfassenden Überlegungen zu «Kindheit im Fokus von Staat, normativer Erziehung und fachlicher Expertise» hält Gisela Hauss zum Abschluss fünf grundlegende Erkenntnisse fest: (1) Gegenstand für Fremdplatzierungen war für die gesamte Epoche, also bis in die 1970er Jahre hinein, das «gefährdete und gefährdende Kind» als Objekt der Rettung. Zwar konnten sich pädagogische Modelle von Erziehung durchsetzen, blieben aber weitgehend verhaftet in der Sonderwelt «Heim». (2) Für Entwicklung und Reformen dieser Sonderwelten waren städtische und universitätsnahe Milieus von besonderer Bedeutung. (3) Über herkömmliche Epochengrenzen hinweg hatten vor allem rechtliche Veränderungen wie die Strafrechtsreform von 1942 und die akademische Qualifizierung der Ausbildungen grossen Einfluss auf Veränderungen. (4) Für die Schweiz bedeutsame Gemeinsamkeiten und Differenzen konnten in der übergreifenden und interdisziplinären Anlage dieses Forschungsverbundes deutlicher erkannt und erklärt werden. (5) Die Verbindung von Sozialgeschichte (des Schweizer Sozialstaates) und Professionsgeschichte (des Handlungsfeldes Heimerziehung) macht nicht nur Erfolge fachlicher Entwicklungen deutlich, sondern konfrontiert auch mit Unrecht und der Verantwortung für das vielfache Leid betroffener Kinder, Jugendlichen und wohl auch vieler Eltern bis heute.

Der Titel «Fremdplatziert» benennt klar den Eingriff in die Lebenssituation und den Lebenslauf und weniger den Ort oder das Programm. Damit wird eine Perspektive auf den Gegenstand Heimerziehung gewählt, die ebenso distanziert Analyse ermöglicht wie respektvolle Annäherung an die Beteiligten und Akteure dieser Zuweisung von Plätzen in der Fremde. Eine Balance, die in den Beiträgen dieses Buches immer wieder mit beeindruckender Sorgfalt gelingt. Die Beiträge sind durch die Bank sprachlich präzise und verständlich, basieren vor allem aber auf gründlicher und systematischer Quellenarbeit.

Ein gelungenes, gut lesbares und für die weitere Forschungen anregendes Buch – nicht nur für die Schweiz!

Christian Schrapper, Koblenz

Sebastian Steiner, **Unter Kriegsrecht. Die schweizerische Militärjustiz 1914–1921**, Zürich: Chronos, 2018 (Die Schweiz im Ersten Weltkrieg, Bd. 4) 474 Seiten, 27 Abbildungen.

Die hier zu besprechende Dissertation zur Militärjustiz der Schweizer Armee entstand im Rahmen des SNF-Sinergia-Projektes «Die Schweiz im Ersten Weltkrieg». Sie ist dabei die einzige Arbeit, die sich mit einem Aspekt der durch Generalmobilmachung zum Aktivdienst aufgebotenen Staatsbürger-Armee befasst.

Streitkräfte sind als formale Kampforganisationen stark auf die Beachtung der verlangten Verhaltenserwartungen ihrer Angehörigen angewiesen. So stark, dass Truppenkommandanten bei Nichterfüllung neben Disziplinarstrafen auch förmliches Strafrecht ins Spiel bringen können. In diesem Zusammenhang entstanden spezielle Militärgerichte, welche Freiheitsstrafen und auch die Todesstrafe verhängen konnten. In der Schweiz bestand seit der Zeit der napoleonischen Epoche eine zentralisierte, d. h. eidgenössische Militärjustiz mit den dazugehörenden Strafrechtsgesetzen. Als 1914 die Generalmobilmachung der Schweizer Armee erfolgte, war die Militärjustiz von einem Tag auf den andern damit konfrontiert, die «formale Organisation» Armee durch Sanktionierung von nicht eingehaltenen Verhaltenserwartungen funktionsfähig zu erhalten. Da es damals kein Bundesstrafrecht und auch kein Bundesstrafgericht gab, wurden eine Vielzahl von Delikten, welche nicht armee-intern verübt wurden, der Militärjustiz zur strafrechtlichen Aburteilung zugewiesen.

Der Prozess des organisationsinternen und externen politischen Druckaufbaus, die Überforderung der Militärjustiz, die Versuche der Entlastung, aber auch der politischen Liquidierung bilden den Untersuchungsgegenstand der Dissertation von Sebastian Steiner. Die Arbeit setzt sich zum Ziel, die Militärjustiz im «Spannungsfeld von Armee, Recht, Politik und Gesellschaft» zwischen 1914 und 1921 darzustellen und zu analysieren. Dabei geht der Autor stets von der «Entwicklung einer bürgerlich dominierten kapitalistischen Industriegesellschaft» und einer opponierenden «Arbeiterbewegung» aus.

Spätestens 1915 entdeckte die von Klassenkampf-Ideen beseelte Parteilinke der SP das Militär wieder als ergiebiges Skandalisierungsobjekt, insbesondere die Militärjustiz. Gleichzeitig diente aber der erste SP-Präsident, Alexander Reichel, Bruder des Oberauditors und seine Nachfolger, Albert Steck (Leutnant), Wilhelm Fürholz (Hauptmann), Karl Zgraggen, (Hauptmann) Fritz Studer (Hauptmann), Emil Klöti (Oberleutnant) und Gustav Müller (Oberstleutnant) der Schweizer Armee als getreuliche Offiziere. Dies zeigt an, dass die «Militärfrage» innerhalb der Partei nach Kriegsausbruch an Brisanz gewinnen musste.

Steiner unterteilt die «Leidensgeschichte» der Schweizer Militärjustiz in vier Phasen. Im Kapitel zur Vorkriegszeit werden Vorüberlegungen zur strafrechtlichen Sanktionierung zum Schutz der «Interessen des Heeres» bei einer Generalmobilmachung gegen Sabotage und Behinderung der Mobilisierung durch Demonstrationen und Streiks dargestellt. Die beiden Autoren des einschlägigen Gutachtens, Max Huber und Dietrich Schindler, Söhne der Inhaber der Maschinenfabrik Oerlikon, stellt Steiner als Agenten des Industriekapitals dar, obwohl sie eher in den Kategorien des Völker- und Kriegsvölkerrechts dachten. Ihre Vorschläge einer juristischen und strafrechtlichen Sicherung der «Interessen des Heeres» wurden nicht realisiert, aber für die Ausformulierung der «Kriegszustandsverordnung vom 6. August 14» verwendet.

Mit Akribie beschreibt der Autor die Expansion der Arbeitslast des «Militärjustizsystems» (5 Obersten, 6 Oberstleutnante, 15 Majore, 23 Hauptleute, 4 Oberleutnante)

und der Militärgerichte, welchen auch Soldaten und Unteroffiziere angehörten. Treffend wird herausgearbeitet, dass sie für die Beurteilung der nicht-militärischen Delikte «überhaupt nicht vorbereitet» waren. Etwas dramatisierend wird dann die Verfolgung von Kriegswirtschafts- und Geheimhaltungsdelikten als «Militarisierung des Rechtssystem» dargestellt. Zweifellos war die Militärjustiz ein «bürgerlicher Ort», genau so wie das Korps der sozialdemokratischen Rechtsanwälte und Richter. Der Bruder des Oberauditors, der Sozialdemokrat Alexander Reichel ging keineswegs «einen anderen Weg» und wurde Oberst der Militärjustiz.

Den Zeitabschnitt 1916–1917 nennt der Autor treffend Rekalibrierung der Militärjustiz. Angestossen durch den «Oberstenprozess» erfolgte eine Stärkung der Kompetenzen des Bundesrates; auch der Oberbefehlshaber befand, dass die Notverordnungsdelikte die Militärjustiz in Verruf brachten und die Minimalstrafen des total veralteten Militärstrafbuches von 1851 viel zu hoch waren. Kompensatorisch und notbehelfsmässig wurde die «bedingte Begnadigung» und ein zentralisierter Strafvollzug, welcher mehr auf «Erziehung und Verbesserung» ausgerichtet war, eingeführt. Schub bekamen diese Reformen durch die im August 1916 eingereichte Militärjustiz-Abschaffungsinitiative der SP, welche die Militärjustiz als Institution, aber nicht das veraltete Militärstrafrecht abgeschafft hätte.

Der letzte Zeitabschnitt der Untersuchung 1917–1921 fokussiert stark auf das Vorfeld des Landesgeneralstreiks vom November 1918 sowie auf den Landesstreik-Prozess vor «Kriegsgericht» im Jahre 1919. Mit dem Beschluss des *Allgemeinen schweizerischen Arbeiterkongresses* vom 27. / 28. Juli 1918, wurde ein landesweiter «Generalstreik» ins Auge gefasst. In diesem Umfeld begannen Bundesrat und Generalstab sich intensiv mit der Frage zu befassen, wie einer Ergreifung der Macht durch einen revolutionären Generalstreik begegnet werden könnte («Verordnung gegen die Gefährdung und Störung der innern Sicherheit der Eidgenossenschaft»). Ein Eskalationsprozess zwischen militärischen Präventionsmassnahmen in Zürich und der revolutionären Zürcher Arbeiterunion trieben das *Oltener Aktionskomitee* in die Enge, welches um die Führung nicht zu verlieren, den Landes-Generalstreik ausrief. Mit der detaillierten Auswertung der Anklagen und Urteile im Landesstreik-Prozess leistet der Autor Pionierarbeit, ebenso mit der quantitativen Analyse aller Militärjustizverfahren 1914–1921.

Die Arbeit zeigt sich als akribisch in der Recherche und in der Auswertung der Quellen. Die Analytik und die Resultate sind fast immer differenziert, aber durchgehend an der zeitgenössischen Problemwahrnehmung und parteipolitischen Beurteilung der zunehmend vom Klassenkampf inspirierten Parteilinken der SP orientiert. Dieser Bias, der sich durch die ganze Arbeit zieht, hätte vermieden werden können, wenn der Autor die grundlegenden Werke zu Recht und Jurisprudenz von Niklas Luhmann (Funktion und Folgen formaler Organisation; Rechtssoziologie) und Jürgen Habermas (Faktizität und Geltung) zu Rate gezogen hätte. Dies hätte auch ermöglicht, den versuchten Ansatz eines europäischen Vergleichs zu schärfen. Sowohl die Armeen als formale Kampforganisationen wie das Strafrecht waren seit dem frühen 19. Jahrhundert transnationale Phänomene. Dies hätte erlaubt, die systemimmanenten Problemlagen der Streitkräfte, der Kriegführung und der Anwendung strafrechtlicher Normen frei zu legen und sich weniger an den zeitgenössischen Kampagnen, Beurteilungen und Politiken einer sich radikalisierenden Partei auszurichten.

Rudolf Jaun, Zürich

Nina Flurina Caprez, **Bedrohungen in Friedenszeit. Muri-Gries – ein Schweizer Kloster in Südtirol nach dem Ersten Weltkrieg**, Zürich: Chronos, 2018 (Murenser Monografien, Bd. 3), 299 Seiten, zahlreiche Abbildungen und Tabellen.

Im Jahr 2027 wird das Benediktinerkloster Muri-Gries sein 1000-jähriges Gründungsjubiläum feiern. 2011 wurde deshalb die *Stiftung Geschichte Kloster Muri* ins Leben gerufen, die seither als Trägerin des Projekts «Geschichte Kloster Muri» bestrebt ist, die bisherigen, in erster Linie internen historischen Gesamtdarstellungen zur Klostergeschichte mit neuen Fragestellungen von externen Forschenden zu ergänzen. In diesem Zusammenhang entstand auch die hier zu besprechende, an der Universität Freiburg i. Üe. entstandene Dissertation von Nina Flurina Caprez.

Das Benediktinerkloster wurde im Jahr 1027 in Muri, im heutigen Kanton Aargau gegründet. Anfänglich ein Doppelkloster, zogen die Schwestern jedoch schon bald weiter und gründeten im zehn Kilometer entfernten aargauischen Hermetschwil ihr eigenes Benediktinerinnenkloster. Die Aufhebung des Klosters in Muri im Jahr 1841 führte dazu, dass die Mönche ihren Schwerpunkt einerseits nach Sarnen verlegten und dort ein Kollegium führten und andererseits ab 1845 das ehemalige Chorherrenstift in Gries bei Bozen übernahmen. Der Konvent von Muri verteilte sich dementsprechend auf die Standorte in Sarnen und Gries sowie später dazugestossene Aussenposten in Südtirol und Süddeutschland. Fortan bestand das Kloster unter dem Namen Muri-Gries.

Genau diesem internationalen Spannungsfeld widmet sich die Autorin, indem sie sich einer für das Kloster krisenhaften Phase annimmt. Sie durchleuchtet die unmittelbare Zeit nach dem Kriegsende 1918, die gerade für das Südtirol aufgrund der sich veränderten Grenzziehung besondere Herausforderungen bot. Sie liefert dabei eine «sozial- und kulturgeschichtliche Untersuchung zum jüngsten Herrschaftswechsel in Südtirol und zeichnet am Beispiel der Institution Kloster Muri-Gries Auswirkungen des Ersten Weltkriegs historisch nach» (S. 14). Wie Nina Flurina Caprez schreibt, wurde der transnationale Charakter des Klosters Muri-Gries nach 1918 plötzlich zur Herausforderung. Hinzu kamen ökonomische Hürden wie auch rechtliche Unsicherheiten, die sich etwa in Ängsten vor Enteignungen ausdrückten.

Das Buch basiert auf reichen Quellenbeständen, mehrheitlich aus dem Stiftsarchiv Muri-Gries, aber auch aus staatlichen Archiven. In sechs Hauptkapitel aufgeteilt, beschreibt Nina Flurina Caprez auf den ersten Blick unabhängig voneinander bestehende Herausforderungen des Konvents und lässt die Leserschaft dabei gleichzeitig erkennen, wie stark ineinander verschränkt diese ökonomischen, politischen, staatsbürgerrechtlichen und internen Schwierigkeiten doch waren.

Einführend widmet sich Kapitel 2 zuerst der Ausgangslage, in dem sich das Kloster Muri-Gries infolge der nach dem Ersten Weltkrieg erfolgten strukturellen Veränderungen befand. Nina Flurina Caprez bettet das Kloster dabei in die Geschichte Südtirols ein, nennt die politischen, wirtschaftlichen, kulturellen, kirchlichen wie auch verwaltungstechnischen Umbrüche jener Zeit und verknüpft diese jeweils gekonnt mit der klostereigenen Situation in der sich die Benediktiner wiederfanden.

Nachdem die Leserschaft in die exogenen Begleitumstände des Klosters eingeführt worden ist, gibt Kapitel 3 einen Einblick in die monastische Lebenswelt der Benediktiner. Nina Flurina Caprez geht in dieser Darstellung weit über den eigentlich von ihr angestrebten Zeitraum nach dem Ersten Weltkrieg hinaus und versucht zusammenfassend, ganz generell Grundprinzipien des klösterlichen Zusammenlebens anhand des Klosters Muri-Gries darzustellen. Ihr gelingt es dabei, die Fachbegriffe der monastischen Lebens-

welt so einzusetzen, dass der Text auch für Laien leicht verständlich bleibt. Die Krisensituation nach dem Ersten Weltkrieg nimmt einen wesentlichen Teil des Kapitels ein. Und gerade da ist das Ansinnen der Autorin nach einem transnationalen Ansatz hilfreich, indem sie exemplarisch aufzeigen kann, wie sich eine «Ordensgemeinschaft mit zwei Ökonomien in verschiedenen Staaten unterschiedlicher Politik, Verwaltung und Rechtsprechung» zurechtfinden musste (S. 65).

Die restlichen Kapitel verdeutlichen in der Folge auf je ihre eigene Weise den transnationalen Charakter des Klosters. So thematisieren sie das Beziehungsnetz der Mönche bis in die oberen Etagen der italienischen, schweizerischen und österreichischen Politik (Kapitel 4), die verschiedenen Pläne zur Rücksiedlung in die Schweiz oder anderweitige grenzüberschreitenden Reorganisationen innerhalb der Klostergemeinschaft (Kapitel 6) sowie die Klosterökonomie in wirtschaftlich herausfordernden Zeiten (Kapitel 7). Kapitel 5 zur Mobilitäts- und Migrationsproblematik nimmt eine Sonderstellung ein. Darin wiederspiegelt sich der transnationale Ansatz des Buches nämlich nicht mit dem Blick der in verschiedenen Länder tätigen Klostergemeinschaft nach aussen, sondern es wird der Frage nachgegangen, wie sich die nach 1918 (neu) gesetzten Grenzen auf individuelle Grenzerfahrungen und die Mobilität der Klostergemeinschaft ausgewirkt haben.

Ihrem gestellten Anspruch, am Beispiel der Ordensgemeinschaft zu untersuchen, «was der damalige soziale, wirtschaftliche und politische Wandel für eine solche Institution» bedeutete und dabei insbesondere den «individuelle[n] Alltagsaspekt, die klösterlichen Entwicklungen sowie die institutionellen Strategien» (S. 245) nachzugehen, kommt Nina Flurina Caprez detailliert nach. Sie zeigt auf, wie sich eine Gemeinschaft wie das Kloster Muri-Gries im Spannungsfeld der Nachkriegszeit seinen Herausforderungen stellte und gleichzeitig sich bietende Chancen erkannte. Der gewählte sozial- und kulturhistorische Ansatz wird bedient, zeigt aber auch auf, was – sofern quellentechnisch überhaupt möglich – fehlt. Während die manchmal auch konflikthaften Beziehungen zwischen den Mönchen und dem Abt immer wieder zur Sprache kommen, fehlt ein tieferer Einblick in das kommunikative Untereinander bei den Mönchen. Der individuelle Alltagsaspekt einzelner Mönche als solcher kommt dabei zu kurz, wird jedoch durch die eingehende Darstellung der täglichen Herausforderungen für die Gemeinschaft mehr als ausgewogen.

Martina Sochin-D'Elia, Eschen

Tobias Straumann, **1931. Debt, Crisis and the Rise of Hitler**, Oxford: Oxford University Press, 2019, 240 Seiten.

Die deutsche Bankenkrise von 1931 nimmt einen prominenten Platz in der finanzwirtschaftlichen und der bankenhistorischen Forschung über die Ursachen von Bankenkrisen ein. Ihr immer noch hoher Stellenwert für die ökonomische Forschung wird auch daran deutlich, dass sich bekannte Ökonomen unserer Zeit wie Isabel Schnabel (Mitglied des Direktoriums der Europäischen Zentralbank) umfassend mit den Ursachen dieser Bankenkrise beschäftigt haben.

2019 veröffentlichte der Schweizer Wirtschaftshistoriker Tobias Straumann die zu besprechende Studie, die erstmalig englischsprachigen Lesern eine allgemeinverständliche Geschichte dieser historischen Zäsur präsentiert. Er charakterisiert die Bankenkrise von 1931 als das dramatische Finale der gescheiterten alliierten Reparationspolitik, die durch das Haager-Abkommen (Young-Plan) von 1930 einen nur scheinbar gangbaren Weg beschritt. Während das Haager-Abkommen die nationale Souveränität des Deutschen Reiches über die Reichsbank und die Reichsbahn vollständig wiederherstellte sowie die

vor allem psychologisch bedrückende Besetzung des Rheinlands durch französische Truppen früher als nach den Bestimmungen des Versailler Vertrags beendete, erwies sich die finanzielle Entlastung Deutschlands aufgrund des zunehmenden Rückzugs kurzfristiger ausländischer Geldanlagen als unzureichend.

Straumanns Darstellung beeindruckt zum einen durch seine Multiperspektivität, die das Handeln der politischen Akteure in den Regierungen und Notenbanken aus der deutschen, der französischen, der britischen und der amerikanischen Perspektive ebenso anschaulich wie spannend vor den Lesern ausbreitet. Der Verfasser zeigt, dass der Bruch der letzten parlamentarischen Mehrheitsregierung im März 1930 den neuen Reichskanzler Hermann Brüning auf Gedeih und Verderb an die exekutiven Notverordnungsbefugnisse des Reichspräsidenten Paul von Hindenburg kettete. Der Wahlerfolg der Nationalsozialisten in der Reichstagswahl 1930 führte zu umfangreichen Geldabzügen ausländischer Anleger, welche die bereits kritische Zahlungsbilanz des Deutschen Reiches weiter verschärften. So wie Brünings Aussenminister Curtius die französische Regierung durch den populistischen, aber diplomatisch sehr unsensiblen Plan einer deutsch-österreichischen Zollunion unnötig verärgerte und einen möglichen französischen Kredit an das Reich verhinderte, schürte die zunehmend intensivere revisionistische Rhetorik der deutschen Rechten die nationalistische Intransigenz der politischen Elite Frankreichs.

Während die britische Regierung unter Ramsay McDonald den deutschen Wünschen nach einer grundlegenden Revision des Haager-Reparationsabkommen wohlwollend begegnete, verschloss sich die amerikanische Regierung aufgrund der *beggar my neighbor*-Politik des Kongresses jedem Verzicht auf die amerikanischen Forderungen an Frankreich, der eine deutliche Reduzierung der französischen Reparationsforderungen an Deutschland ermöglicht hätte.

Straumanns Darstellung überzeugt durch solide Quellen- und Literaturkenntnisse, ohne grundlegend neue Erkenntnisse über die (Vor-)Geschichte der Bankenkrise von 1931 zu präsentieren. Finanzhistorisch interessierte Leser vermissen eine eingehende Beschäftigung mit den Thesen der umfangreichen Forschungsliteratur zur Bankenkrise, die von Historikern und von Ökonomen sowohl als Zahlungsbilanzkrise als auch als Strukturkrise der deutschen (Gross-)Banken gedeutet wurde und wird. Straumann stellt die Ursachen der sich zuspitzenden deutschen Zahlungsbilanzkrise überzeugend und sehr allgemeinverständlich dar, aber geht über die strukturellen Ursachen der drohenden Grossbankenkonkurse im Juli 1931 weitgehend hinweg. Endogene Krisenursachen wie das Fehlen einer staatlichen Bankenaufsicht, die unzureichende Kontrolle der grossen Kreditschuldner durch die Manager der Grossbanken und die Informationsasymmetrie zwischen Unternehmensleitungen und Aufsichtsräten werden nur *en passant* angesprochen, aber leider nicht eingehend analysiert. Obwohl das Buch nicht mit empirischem Datenmaterial geizt, werden die entscheidenden Bilanzkennziffern der Banken nicht berücksichtigt. Die Grafiken bleiben ohne eine Erläuterung des Autors, was etwa mit den «total reserves of the Reichsbank» (S. 86) gemeint ist, bleibt leider rätselhaft.

Insgesamt ist Straumanns Buch vor allem eine Geschichte der alliierten Reparationspolitik und der deutschen Revisionspolitik, aber nur in zweiter Linie eine Geschichte der Bankenkrise. Straumann zeigt höchst anschaulich, dass sich die finanzpolitischen Handlungsspielräume der Reichsregierung stetig verengten und der Primat der Revisionspolitik den Weg in die Zahlungsbilanzkrise noch beschleunigte. Brünings Intention, der Revision

des Haager Abkommens alle anderen (wirtschafts)politischen Ziele unterzuordnen, hätte jedoch eine eingehendere Darstellung verdient.

Christopher Kopper, Bielefeld

Guy P. Marchal, **Gustloff im Papierkorb. Ein Forschungskrimi**, Baden: Hier und Jetzt, 2019, 360 Seiten.

Drei Monate vor seinem Tod überraschte der angesehene Mediävist Guy P. Marchal Fachwelt und Publikum mit einem «Forschungskrimi», dessen Handlung in der Grenzstadt Basel während des «Dritten Reiches» angesiedelt ist. In seinem Werk hatte die Zeitgeschichte bislang nie eine eigenständige Rolle gespielt und lediglich im Kontext der Gebrauchsgeschichte von alteidgenössischen Mythen und schweizerischen Identitätskonstruktionen überhaupt interessiert. Doch in seinem letzten Buch nimmt Marchal den Leser, die Leserin auf eine zeitgeschichtliche Spurensuche mit, die in ihrer dokumentarisch präzisen Machart an Niklaus Meienbergs Buch *Die Welt als Wille und Wahn* (1987) erinnert.

Eine Hauptrolle spielt in Marchals Buch der windige deutsche Textilkaufmann Max Saurenhaus und dessen Verwicklungen in die nationalsozialistischen Umtriebe in der Schweiz. Früh schon engagierte sich dieser als Mitglied und Kassenwart der Basler Ortsgruppe der NSDAP. Seit 1931 Parteimitglied, diente er sich Wilhelm Gustloff mehrfach an, der von Davos aus die Landesgruppe Schweiz der NSDAP führte. Saurenhaus war der Kompagnon und Schwager von Paul Marchal, dem Vater des Autors. Allerdings geht es Guy Marchal in seiner letzten Publikation nicht so sehr um eine historische Aufarbeitung der Ortsgruppe Basel der NSDAP / AO. Am Bespiel seines «Nazi-Onkels» und seiner Machenschaften will er interessierten Laien vielmehr aufzeigen, wie aus zufällig überlieferten Überbleibseln der Vergangenheit nach einem zumeist chaotisch verlaufenden Forschungsprozess schliesslich eine wissenschaftliche Veröffentlichung entsteht. Charmant lädt er dazu ein, ihm bei seinem «*work in progress*» über die Schultern zu schauen.

Mit viel erzählerischem Talent macht der leidenschaftliche Historiker aus der Not, dass die Überlieferungslage zur Familiengeschichte und zur Basler Ortsgruppe der NSDAP dürr ist, eine Tugend. Quellenlücken füllt er mit dem aus, was er «kontrollierte Fiktion» (S. 128) nennt. «So viel Fantasie in die Fiktion eingeflossen ist, sie bemüht sich immer um Plausibilität» (S. 18), umschreibt er seine spezifische Methodik. Und das gelingt ihm über weite Strecken. «Gustloff im Papierkorb» ist in drei Teile gegliedert. Im ersten Teil, der die Zeit zwischen 1816 und 1941 behandelt, wird die Geschichte der aus dem Dorf Bassenge im Königreich Belgien stammenden Familie Marchal rekonstruiert. In der Mitte der 1860er Jahre zog die Familie in die Stadt am Rheinknie, um dort ihr Glück zu versuchen. In Basel absolvierte der Grossvater des Autors eine Lehre als Kaufmann, die es ihm auch als Katholiken in der protestantisch dominierten Stadtgesellschaft ermöglichte, bis zum Inhaber einer Seidenhandelsfirma aufzusteigen, die schliesslich von Paul Marchal übernommen wurde. Die Firma war im Zwischenhandel von Rohseide und Seidenabfällen zwischen Anbietern in China, Japan und Indien und Spinnereien in Frankreich, Deutschland, Belgien, Grossbritannien und der Schweiz tätig.

Im Unternehmen arbeitete auch Max Saurenhaus, der sich auf den Handel mit der neu entwickelten Kunstseide spezialisierte und vor allem das Deutschlandgeschäft betreute. Auffallend oft war dieser nach 1933 auf Geschäftsreise in Deutschland, was Paul Marchal, der 1918 die Schweizer Staatsbürgerschaft erworben hatte und in der Kavallerie Militärdienst leistete, zunehmend misstrauisch machte. Bei einer dieser Abwesenheiten

fand Marchal im Papierkorb des gemeinsamen Kontors Schnipsel von Briefen, die er zuerst wieder mühsam zusammenkleben musste, bevor er den Inhalt lesen konnte. Sie lieferten den Beweis, dass Saurenhaus mit Wilhelm Gustloff, aber auch mit Parteistellen im Reich in engem Austausch stand. Das stürzte Marchal in ein Dilemma. Was sollte er als Mensch und «Patriot» jetzt tun? Saurenhaus war ja der Mann seiner Schwester und auch sein Geschäftspartner. Er entschied sich dazu, das Eidgenössische Politische Departement in Bern anonym über seinen Fund in Kenntnis zu setzen. Akribisch wird im zweiten Teil rekonstruiert, wie es Max Saurenhaus 1945 mit der tatkräftigen Hilfe des ehemaligen katholisch-konservativen Regierungsrates Rudolf Niederhaus gelang, eine gegen ihn bereits ergangene Ausweisungsverfügung wegen nationalsozialistischer Umtriebe rückgängig zu machen. Dabei kommt das vom Sozialdemokraten Fritz Brechbühl geleitete Polizeidepartement nicht vorteilhaft weg. Der dritte Teil dreht sich um den Gestapo- und Geheimdienstagenten Max Boese, der 1942 in engem Kontakt mit Saurenhaus stand. Boese war in Finanztransaktionen zwischen der Schweiz und dem Reich verwickelt, was Guy Marchal vermuten lässt, dass Saurenhaus als Geldkurier auch SS-Vermögen in die Schweiz verschoben habe. Die Jagd nach immer neuen Quellen führte den Autor schliesslich dahin, wo er anfänglich gar nicht hin wollte. Denn ursprünglich war eine Hommage an Paul Marchal geplant, der exemplarisch für die «Haltung jener widerständigen Generation» einfacher Bürger steht, die sich von der Politik der offiziellen Schweiz unterschied, die gegenüber dem mächtigen Grossdeutschland lange kühl berechnend lavierte.

Guy Marchal war ein Historiker, in dessen Brust auch ein Schriftsteller schlummerte. Dennoch legt der Mittelalterhistoriker keinen dokumentarischen Roman vor. *Gustloff im Papierkorb* ist ein vielschichtiges Werk, eine Mischung aus plausiblen Geschichten und wissenschaftlichen Rekonstruktionen, die interessante Einblicke in ein wenig bekanntes Stück der Basler Gesellschaftsgeschichte ermöglichen. Die eingestreuten Grundlagenreflexionen zum historischen Metier, etwa die Aufforderung, dass es Aufgabe jeder Forscherin, jedes Forschers sei, der Vergangenheit ihre Zukunft zurückzugeben, verleihen dem Text seinen eigentlichen Zauber. Freilich spielt kontrollierte Fiktion in grösseren oder kleineren Dosen verabreicht, auch wenn das nicht alle Fachkollegen gleichermassen gerne hören, in jedem Forschungsprozess eine Rolle. Gerade heute, in einer Zeit, in der Geschichte in vielen Ländern Europas schamlos instrumentalisiert wird, kann es nicht schaden, sich von Guy Marchal daran erinnern zu lassen: «Die ‹Geschichte› ist kein Gericht, sie ist eine Investigativinstanz. Sie deckt auf, was verborgen war oder verkannt worden ist; sie ruft in Erinnerung, was aus irgendeinem Grund – manchmal ganz bewusst – dem Vergessen anheimgestellt worden ist; sie überprüft, was als gängige historische Anschauung daherkommt; sie sucht neue Wege zu historischer Erkenntnis. Und sie präsentiert ihre Erkenntnisse in neuen Erzählungen und in aktualisierten Würdigungen» (S. 142).

Aram Mattioli, Luzern

Josef Zwicker, **Der Fall Charles Davis. Ein politisches Vergehen zwischen Polizeiraison und Strafverfolgung 1950–1951**, aus dem Nachlass herausgegeben von Sacha Zala, Bern: Diplomatische Dokumente der Schweiz, 2019 (Quaderni di Dodis, Bd. 11), 301 Seiten, 7 Abbildungen.

Am 2. November 1950 erfuhr Elisabeth Pfister, dass ihre Post sowie die ihres ehemaligen Mannes Frédéric Eggenschwyler, von dem sie geschieden war, an ein Unternehmen in Genf umgeleitet worden war. Ihre Unterschrift war gefälscht, und sie erkannte

auch von wem: vom US-Amerikaner Charles Davis, mit dem sie kurze Zeit liiert gewesen war. Eggenschwyler und Pfister erhoben Klage. Der damals 23-jährige Davis gab die Fälschung zu. Zunächst sah es so aus, als handele es sich um eine banale private Angelegenheit. Doch schnell stellte sich heraus, dass Davis Spionage betrieben hatte. Daraufhin wurde er am 23. November 1950 festgenommen.

Stück für Stück entfaltet Josef Zwicker den ausgesprochen komplexen Ablauf des Verfahrens, bis das ganze Ausmass des Skandals sichtbar wird. Die Spionagetätigkeit Davis', eines aus der US-Marine entlassenen, beruflich gescheiterten Mannes, der sich aus antikommunistischer Gesinnung, vielleicht auch auf der Suche nach einem Einkommen, dem Geheimdienst anbot, war eigentlich politisch ohne grosse Bedeutung, wurde dilettantisch bewerkstelligt und führte zu kaum ernsthaften Ergebnissen. Dennoch – oder gerade weil sie eigentlich unbedeutend war – machen die Affäre und ihre Untersuchung durch Zwicker Bemerkenswertes deutlich.

Bald war klar, dass Davis zahlreiche «linke» Personen, überwiegend Kommunisten, bespitzelt hatte, indem er sich selbst als einen Linken ausgegeben und damit sowie mit gefälschten Empfehlungsschreiben deren Vertrauen erschlichen hatte. Als sein Auftraggeber schälte sich das FBI in den USA heraus. Daneben nannte Davis noch das Komitee für «un-amerikanische Umtriebe» und den «Kommunistenjäger» Senator Joseph McCarthy. Ausgangspunkt sei gewesen, die Tätigkeit amerikanischer Linksextremisten in der Schweiz zu überwachen. Daraus hätten sich dann Berichte auch über diejenigen Schweizer Kommunisten ergeben, mit denen die US-Amerikaner Kontakt gehabt hätten. Das interessierte nun die Schweizer Behörden sehr. Statt Davis auszuschaffen, wie es die USA wünschten, liessen sie sich auf Weisung des Bundesrates von Davis ausführlich über die bespitzelten Linken informieren. Zahlreiche neue Fichen wurden auf dieser Grundlage angelegt. Dabei übernahm die Politische Polizei Davis' Angaben ungeprüft, obwohl es sich – wie sich herausstellte – überwiegend schlicht um fehlerhafte oder gar erfundene Denunziationen handelte. Für die Betroffenen hatte das vielfach nachteilige Folgen.

In den Vorlagen an den Bundesrat kam es zu einer folgenreichen «Verschiebung» (S. 13 u. ö.): Die Bundesanwaltschaft erwähnte das FBI nicht mehr als Auftraggeber. Stattdessen nahm nun McCarthy mehr und mehr eine prominente Rolle ein – obwohl er lediglich am Rande mit Davis etwas zu tun gehabt hatte, dieser hatte nur mit ihm angegeben. Der stellvertretende Bundesanwalt René Dubois, der neben dem Chef der Bundespolizei, Werner Balsiger, in diesem Fall eine entscheidende Rolle spielte, benutzte diese Verbindung jedoch, um auch intern vom FBI abzulenken. Man wollte offenbar die USA nicht verärgern. Dahinter standen nicht zuletzt wirtschaftliche Interessen – unmittelbar im Handel mit den USA sowie indirekt aufgrund des Druckes, den die USA auf die Schweiz aufgrund ihrer wirtschaftlichen Beziehungen mit den kommunistischen Staaten Osteuropas ausübten. Das von den Behörden gezeigte Entgegenkommen gegenüber den USA, das sprachlich manchmal an ein Anbiedern grenzt, ist durchaus eindrucksvoll.

Deutlich wird in diesem Verfahren die fehlende Trennung der Ebenen Polizei, Geheimdienste, Bundesanwaltschaft und Politik, aus der eine «Vermischung der Funktionen» folgte (S. 269). Der Staatsschutz war wichtiger als die Rechtsstaatlichkeit mit einer echten Gewaltenteilung. Bei Politikern und Behördenvertretern herrschte als Selbstverständlichkeit ein antikommunistischer Grundkonsens. Man sprach von der «inneren Front» bei der Bekämpfung des Kommunismus (S. 215). Heute kaum noch nachvollziehbar, befürchtete man damals einen Putsch – gerade in Genf, wo die Kommunisten relativ

stark waren – und traf geheime Vorkehrungen mit verschärften Staatsschutzbestimmungen.

Im Sommer und Herbst 1951 kam der Fall vor den Untersuchungsrichter und das Bundesgericht in Lausanne. Wieder hielt die Bundesanwaltschaft das FBI aus dem öffentlichen Verfahren heraus. Untersuchungsrichter Raymond Jeanprêtre ging höchst oberflächlich vor und vermied es auch in seinem fragwürdigen Abschlussbericht, vertieft Aufklärung zu schaffen. Er entschuldigte das selbst in seinem Begleitschreiben damit, er habe wegen starker Ischias-Schmerzen das Bett hüten müssen und deshalb das Dossier bei der Abfassung des Berichts nicht nutzen können. Tatsächlich dürfte die Tätigkeit des Untersuchungsrichters als Mitglied einer Kommission, die wichtige Verhandlungen mit Vertretern der USA führte, seine Ausarbeitung beeinflusst haben. Die USA sollten in der Öffentlichkeit nicht in einem schlechten Licht erscheinen. Ähnlich dachte auch die Bundesanwaltschaft.

Schliesslich fand dann am 15. und 16. Oktober 1951 der Prozess vor dem Bundesgericht statt. Besondere neue Erkenntnisse ergaben sich nicht. McCarthy galt als Auftraggeber Davis', der aus eigenem Antrieb gehandelt habe. Seine Spionage habe er somit nicht im Auftrag einer staatlichen Behörde der USA, sondern höchstens im Interesse dieses Staates betrieben. Bundesanwalt Dubois schreckte nicht davor zurück, den Angeklagten herabzuwürdigen. Er sei ein «amoralisches und verdorbenes Individuum», «ein Angeber und Lügner». Möglicherweise habe dies etwas mit Vererbung zu tun. Davis sei «von sehr durchschnittlicher Intelligenz, ‹was aber nicht heisst, dass er strohdumm ist. Wie alle Leute seiner Sorte – und vielleicht seiner Rasse – fehlt es ihm nicht an Schlauheit. Er ist sogar durchtrieben und manchmal geschickt›» (S. 250). Dass Davis in fast allen offiziellen Berichten als «Neger» bezeichnet wird, ist in der damaligen Zeit nicht besonders auffällig, obwohl der Begriff auch schon damals abwertend gemeint war. Doch hier äussert sich einer der höchsten Repräsentanten des Staates in seiner Anklagerede deutlich rassistisch. Soweit ersichtlich hat das damals niemand gerügt. Verurteilt wurde Davis wegen politischen Nachrichtendienstes zu acht Monaten Gefängnis, getilgt durch die Untersuchungshaft, und zu zehn Jahren Landesverweis. Am 20. Oktober 1951 reiste Davis zurück in die USA.

Josef Zwicker (1944–2017), von 1992 bis 2007 Staatsarchivar von Basel-Stadt, wurde durch seine Lektüre einer merkwürdigen Korrespondenz zwischen verschiedenen Departementen des Bundesrates auf diesen Fall aufmerksam. Nach seiner Pensionierung ist er ihm – wie es seine Art war – gründlich, präzise und hartnäckig nachgegangen. Das Manuskript war bei seinem Tod fast abgeschlossen. Sacha Zala hat dann daraus dankenswerterweise, zusammen mit Mitarbeitern und unterstützt von der Familie, das vorliegende Buch fertiggestellt. Es liest sich teilweise wie eine Kriminalgeschichte und ist zugleich ein Muster historischen Arbeitens.

Zwicker versetzt sich in die Sichtweisen der betreffenden Personen hinein und urteilt nicht von aussen. Seine Interpretationen sind somit nicht einfach plakativ – was in Anbetracht der skandalösen Umstände naheliegend wäre –, sondern differenziert und deshalb umso überzeugender. Er lässt uns – nicht zuletzt in den ausführlichen Anmerkungen – an seinen Überlegungen und Forschungsschritten teilhaben. Gerade für Studierende ist das Buch lesenswert, weil es zeigt, wie man mit Quellen umgehen muss und wie man zu überzeugenden Interpretationen kommt. Geschult durch seine Erfahrungen als Archivar und als bei František Graus in die Lehre gegangener Mittelalter-Historiker liest Zwicker die Quellen besonders sorgfältig. Auch Randbemerkungen, Anstreichungen oder

Stempelaufdrucke bezieht er in seine Analyse ein. Auf diese Weise kann er zum Beispiel den Austausch eines Dokumentes – wahrscheinlich durch Bundesanwalt Dubois – nachweisen, der die Verwicklung des FBI in die Affäre vertuschen sollte.

Josef Zwickers Buch macht nachdenklich, wirft ein erhellendes Licht auf die damalige Zeit sowie auf die Verhältnisse in der Schweiz und kann damit die zukünftige Forschung zur Periode des Kalten Krieges anregen. Darüber hinaus ist es ein Vorbild für geschichtswissenschaftliches Arbeiten und für die Reflexion von Methoden, Vorgehensweisen und Argumentationen.

Heiko Haumann, Basel / Elzach-Yach

Aude Joseph, **Neuchâtel. Un canton en images. Filmographie tome 2 (1950–1970)**, Neuchâtel: Alphil, 2019, 492 pages.

Entreprise pionnière et de longue haleine, c'est en ces termes que l'on peut saluer l'édition de ce deuxième volume de la filmographie neuchâteloise que l'on doit à Aude Joseph, laquelle dirige le Département audiovisuel (DAV) de la Bibliothèque de la Chaux-de-Fonds. Avec la complicité de Roland Cosandey, historien du cinéma, elle a construit un objet original et d'une ampleur sans équivalent à ce jour dans l'espace régional suisse: recenser la production filmique sur pellicule, conservée ou non, qui documente le canton de Neuchâtel, de 1900 à 1970.

En 2008, 199 productions antérieures à 1950 avaient été dénombrées.[13] S'ajoutent désormais 272 titres, hors production télévisuelle, pour les vingt ans qui suivirent dont 55 % en format 35 mm, alors que ce format professionnel dominait largement la première période (80 %). La part des films de petit format serait d'ailleurs plus forte pour la période post-1950 si l'entrée en archives des films amateurs avait été moins sélective et si ces productions avaient pu être prises en compte. Autre fait notable, la part des films connus par simple signalement secondaire chute entre les deux périodes de 30 % à 5 % du corpus.

D'un livre à l'autre, les principes rédactionnels demeurent: les métadonnées sont réparties en huit champs. Ceux-ci identifient matériellement les copies, leur lieu de conservation et de consultation. Deux champs fondamentaux et délicats du point de vue rédactionnel, complètent le dispositif pour chaque film: une description et un commentaire. La description, comme dans le premier tome, s'adapte à la réalité matérielle du film. Elle donne une restitution littéraire, attentive à tous les intertitres et respectueuse de la linéarité du déroulé, sinon par plan, du moins par séquences faisant sens. Aucune norme n'est appelée à la rescousse de ces énoncés volontairement hétérogènes. Quant au commentaire, il offre des informations sur la production comme sur la réception des films, souvent glanées dans la presse ou, dans certains cas, obtenue directement auprès du cinéaste. Le commentaire sert également à synthétiser des éléments biographiques sur le réalisateur. Attention toutefois, ces données biographiques n'apparaissent que dans la notice de la première production de chaque auteur. Ce parti pris rend d'autant plus nécessaire le recours à l'index onomastique (559 entrées). Cet index n'est d'ailleurs pas le seul produit. S'ajoutent 261 descripteurs thématiques et 536 entrées d'index renvoyant à des lieux, des personnes morales ou des titres de films cités en écho aux productions analysées. Structurellement, la continuité avec le tome 1 de 2008 est respectée et donne toute sa cohérence à l'entreprise.

13 Aude Joseph, Neuchâtel. Un canton en images. Filmographie, tome 1 (1900–1950), Hauterive 2008.

La cohérence interne du projet ne dit pas tout. Que penser de l'entreprise? En 2008, Roland Cosandey soulignait l'intérêt d'une filmographie capable de mettre en regard ce qui a été préservé de ce qui a été perdu ou resté introuvable et qui ne limite pas son propos à ce que l'institution possède stricto sensu. Filmer le canton est affaire du DAV mais pas seulement du DAV.

La question des sources, des conditions de leur production comme de leur préservation, de tout ce qui participe du périmètre de la recherche en somme, est une question qui taraude toute démarche historienne. Elle reste souvent étrangère à l'inventaire de l'archiviste, centré sur ce qu'il a en main et qui mentionne avant tout les «sources complémentaires», directement liées à l'unité qu'il décrit, en bon élève des normes archivistiques. Qui pourrait lui en vouloir? À l'heure de la numérisation et du numérique natif, aborder les archives à la manière d'un catalogue raisonné en identifiant l'existant dispersé et l'absent, semble tâche titanesque. Les quinze années de travail d'Aude Joseph en témoignent. La question n'est donc pas de savoir si cette entreprise devait déboucher sur des livres ou sur une base de données. La structure des livres montre que, même si elle reste à implémenter, la base de données est possible. Mais notre temps est impatient et demande à voir. L'inventaire ou la bibliographie laissent place à la bibliothèque numérique. Les archives audiovisuelles n'échappent pas à cette demande vite limitée par la gestion des droits. Les deux DVD produits en parallèle de la filmographie avec la Cinémathèque suisse comblent en partie cette demande.[14] Curieusement, cependant, les notices du deuxième tome omettent tout renvoi au DVD produit en 2013.

Mais l'enjeu d'une telle publication, comme le rappelle Roland Cosandey, est aussi et surtout dans la volonté de poser la question du cinéma, de jouer carte sur table. Ces films existent ou ont existé: la filmographie, qu'on cherche désespérément dans les lectures recommandées aux étudiants en «histoire et esthétique du cinéma», est sans appel. Publicitaires, politiques, ethnographiques ou de «famille», ces films s'inscrivent dans une culture et une économie. Ils interrogent sur la manière même dont on doit penser le cinéma, par-delà une hiérarchie des créateurs de fiction ou de documentaristes primés. Il s'agit bel et bien de formuler un programme scientifique, celui des usages sociaux des films (fictionnels ou non, hybrides aussi), des conditions de leur production, de leur circulation et des sociabilités qu'ils ont pu nourrir. Sur ce point, l'ouvrage cité d'Yvonne Zimmermann sur un cinéma documentaire et didactique à l'échelle suisse est une première réponse à cet élargissement de la perspective.[15] La filmographie est là pour stimuler ces approches nécessaires.

Frédéric Sardet, Genève

Omar Gueye, **Mai 1968 au Sénégal. Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical**, Paris: Karthala, 2017, 336 pages.

Pour qualifier les incidents de mai 1968 au Sénégal, l'ancien président Abdou Diouf qui a succédé à Léopold Sédar Senghor en 1981, parle pudiquement de «turbulences qui grippèrent par moments la machine». Omar Gueye montre dans son ouvrage qu'il s'agit

14 Vincent de Claparède, Jacques Mühlethaler, Roland Cosandey et Aude Joseph, Neuchâtel. Un canton en images 1910–1950, Lausanne 2009; Jacques-André Humair, Aude Joseph, Roland Cosandey et Frédéric Maire, Neuchâtel. Un canton en images (1950–1970), Lausanne 2013.

15 Yvonne Zimmermann avec les contributions d'Anita Gertiser et Pierre-Emmanuel Jaques, Schaufenster Schweiz. Dokumentarische Gebrauchsfilme 1896–1964, Zurich 2011. Voir la recension de l'ouvrage par Mirco Melone dans la Revue Suisse d'histoire 65/n°3 (2015), pp. 489–491.

en fait d'une immense vague de contestations sociales et politiques qui non seulement ébranle sérieusement le pouvoir présidentiel, mais qui s'étend bien au-delà des frontières sénégalaises. La répression est également brutale, avec la déportation d'étudiants au camp Archinard, l'éloignement des principaux responsables syndicaux et l'expulsion de tous les étudiants étrangers qui représentent alors les deux tiers des effectifs de l'Université de Dakar.

Alors qu'après le cinquantenaire de mai, l'historiographie est marquée par le *global turn*, un tel ouvrage permet de souligner l'importance de Dakar à la fois comme réceptacle et comme centre de la contestation. La prise en compte de l'ancrage local, si important pour comprendre le mouvement planétaire comme le remarquait Françoise Blum dans une étude sur le même sujet, est indéniablement l'un des principaux mérites de cette étude. Cette histoire urbaine de Dakar, du campus à la Medina en passant par l'Usine Ben-Tally, permet aussi d'approcher les événements au plus près: aux scènes de guérilla entre étudiants et syndicalistes d'un côté et forces policières puis militaires de l'autre, succèdent des moments où la ville, en grève et sous couvre-feu, est comme suspendue. Cette micro-perspective, à défaut d'être une micro-histoire qui nécessiterait de mieux prendre en compte les différents points de vue des acteurs, permet néanmoins d'éclairer l'intervention des «médiateurs sociaux», tels que les marabouts, khalifes, associations de parents d'élèves qui, presque unanimement, se rangent derrière Senghor. Les Pères dominicains font exception: pour des raisons politiques – ils étaient nombreux à soutenir Mamadou Dia, l'ancien rival de Senghor – et humanitaires contre la violence du pouvoir, ils abritent des étudiants étrangers.

Un deuxième apport réside dans l'élargissement de l'histoire de la contestation étudiante à celle des luttes syndicales. Si la jonction est autant fragile qu'éphémère, elle permet de mieux comprendre l'intensité du mouvement et la complexité face à laquelle le pouvoir doit faire face. D'un côté, l'enseignement supérieur sénégalais, à vrai dire encore très majoritairement financé par la France, est un atout du pays dans la région. De l'autre, la faîtière syndicale (*Union nationale des Travailleurs du Sénégal*) a des relations ambigües avec le pouvoir dans un régime à parti unique, et se déchire entre grévistes et loyalistes.

Sur Senghor, cette recherche fournit une troisième contribution avec un éclairage original et nuancé. Comment le président poète, chantre de la négritude et de la civilisation de l'universel, réagit-il aux manifestations étudiantes? En insérant le mai dakarois dans la question sociale et syndicale, l'auteur montre un Senghor au double discours: fermeté dans un premier temps et vis-à-vis des étudiants étrangers, compromis dans un second temps qui se traduit par un remaniement ministériel tout en douceur et, finalement et non sans surprise, l'approbation des revendications étudiantes en septembre. En insistant sur l'origine étrangère de la contestation, il trouve d'abord un bouc émissaire idéal qui ne remet pas en cause les équilibres internes, mais fragiles. En particulier, le parti de Senghor, l'*Union progressiste sénégalaise-Parti socialiste*, est usé par les années de pouvoir. Cet affaiblissement suscite l'impatience de l'armée qui, tout en restant loyale, s'engage dans un rapide retour à l'ordre. Comme le rappelle Gueye, plusieurs pouvoirs de la région vacillent, notamment à Bamako où Modibo Keïta sera renversé par les militaires en novembre 1968. Dans cette constellation, le président apparaît tantôt habile, tantôt anxieux face aux militaires, ce qui explique en partie le passage rapide entre une phase répressive et une phase de compromis.

L'ouvrage est divisé en quatre parties portant respectivement sur le déroulement de la crise, l'Université de Dakar, le rôle de Senghor et les «leçons» des événements. La

première partie reste très événementielle, mais est essentielle pour comprendre précisément les courts moments de jonction des luttes, le rôle des divers acteurs syndicaux, religieux et politiques, et la reprise en main par le pouvoir. La deuxième partie rappelle d'abord la mutation très rapide de l'université dakaroise qui devient multinationale et que l'État doit progressivement prendre en charge, alors que demeurent les enseignants français. Ce néocolonialisme nourrit d'ailleurs les revendications étudiantes, mais c'est avant tout la réduction des bourses qui met le feu aux poudres. Si cette question, liée à la massification universitaire, est comparable à d'autres lieux de contestation, l'auteur rappelle certaines spécificités. Les étudiants boursiers sont dans une situation privilégiée qui affaiblit leur capacité à élargir la base de sympathie. Et dans le cas des étudiants boursiers venant de milieux défavorisés, la bourse dont le contenu est redistribué dans le cadre familial constitue un moyen de survie.

La troisième partie aborde le contexte politique et idéologique du milieu estudiantin et ses connexions avec l'extérieur. La contestation démarre dès 1966 avec les premières manifestations contre la Guerre du Vietnam, suscitées par l'*Union internationale des étudiants*. Durant ces années, de nouveaux courants travaillent le monde étudiant, en particulier les maoïstes et les membres du *Parti Africain de l'Indépendance*. L'ouvrage a toutefois tendance à plaquer certains courants politiques et culturels sur le monde étudiant sénégalais sans entrer plus profondément sur les pratiques culturelles et les réactions qu'elles peuvent susciter. Les étudiantes, très minoritaires sur le campus dakarois et auxquelles l'auteur consacre un chapitre, ne sont pas restées dans les mémoires de ces années. En tous les cas, le monde étudiant a formé un milieu d'opposition au pouvoir senghorien, après que l'opposition politique fut laminée en 1962. Relevons encore que si Dakar fonctionne comme réceptacle, la révolte s'exporte elle aussi, comme le montre l'épisode du Prix de la Paix remis par les Libraires allemands à Francfort en 1968: la Fédération allemande des Étudiants socialistes se montre solidaire de leurs camarades sénégalais et organise plusieurs manifestations de soutien pour perturber la cérémonie.

La dernière partie revient sur les conséquences de la révolte avec notamment un chapitre sur le rôle des Dominicains dans le soutien à demi-mot aux étudiants. Alors que Senghor menace de les expulser, cette affaire qui remonte jusqu'à Rome montre l'équilibre fragile entre les ordres catholiques et les confréries musulmanes. Cette partie s'achève sur le constat d'un renforcement de l'armée au sein du régime senghorien qui parvient toutefois à la canaliser.

Le concept de génération ne figure pas dans cet ouvrage. Alors que l'auteur aborde le rôle des associations de parents d'élèves qui s'opposent à la contestation, on se demande comment les clivages entre parents et enfants ont été vécus et si ces clivages ont nourri la contestation. Alors que l'auteur parle d'«angoisse existentielle» dans le contexte de la «post-colonie», on aimerait en savoir plus sur les formes de déception des jeunes face aux rêves indépendantistes de leurs parents.

L'iconographie de l'ouvrage accentue cette absence de l'expérience vécue, qui pourrait être illustrée par des tracts et des clichés de la contestation. Essentiellement constituée de portraits d'hommes de pouvoir, et plus encore du pouvoir, elle semble montrer que la répression n'a pas seulement triomphé des manifestants de 1968, mais aussi dans les imaginaires. On est semble-t-il face aux archives du pouvoir sans opposition. Si aucune image n'atteste du mouvement, alors cela aurait pu faire l'objet d'une analyse sur le déséquilibre de la documentation. Et si au contraire des images

existent, alors elles auraient pertinemment complété un ouvrage qui, malgré ces quelques réserves qui sont autant de pistes, est déjà une référence incontournable sur le sujet.

Matthieu Gillabert, Fribourg

David Gugerli, **Wie die Welt in den Computer kam. Zur Entstehung digitaler Wirklichkeit**, Frankfurt a. M.: S. Fischer Verlag, 2018, 256 Seiten, 20 Abbildungen.

Technikhistorische Computergeschichten erzählen nur zu oft, wie der Computer in die Welt kam. David Gugerli, Professor für Technikgeschichte an der ETH Zürich, hingegen beginnt bereits im ersten Satz mit einer Irritation: Sein Buch werde stattdessen berichten, wie die Welt in den Computer kam. So unscharf dieses Vorhaben zunächst scheint, klärt sich das Ziel in der Einleitung. Die Monografie spürt der Nutzbarmachung des Computers nach. Sie negiert damit die übliche Geschichte erfolgreicher Technikpioniere und retrospektiv logisch erscheinender Abfolgen technischer Entwicklungen, die den Computer zu einem immer schnelleren, kleineren und ubiquitären technischen Artefakt machten. Im Fokus steht vielmehr der Umzug der analogen in die digitale Welt des Computers.

Das quellenreiche Buch fokussiert sich auf die Sichtung zeitgenössischer Schriften, die die Verständigungsarbeit um die Planung, Diskussion und Umsetzung von Computertechnologien und -projekten offenlegen. Als Hauptquelle dienen die Bestände der *Association for Computing Machinery* (ACM). Zudem werden verschiedene, teils kurzweilige historische Werbeprospekte auf ihre Versprechen und Darstellungsformen hin untersucht.

In sieben Kapiteln entfaltet sich eine Geschichte der Digitalisierung in einem Zeitraum von den frühen 1950er bis in die 1980er Jahre. Der Autor legt auf dieser Strecke einige, wie er es selbst nennt, Überraschungen frei, die auch am Ende noch einmal kurz zusammengefasst werden:

1. Das Rechnen selbst verschwindet im Rechner. Anhand verschiedener Quellen lässt sich zeigen, dass es in der Frühphase kommerzieller Computer kaum Bedarf am automatisierten Rechnen gab, denn diese Tätigkeit war bereits gut im Büroalltag integriert. So ist es kein Zufall, dass IBM in Frankreich den Namen «ordinateur» – Ordner – entwickeln lässt, denn das Sortieren von Daten scheint die vielversprechendere Aufgabe, während das Rechnen in der Blackbox des Computers verschwindet.

2. Immer wieder unterschätzt hat man bei der Entwicklung des Computers den Aufwand für die notwendige Formatierung der Umwelt. Den grössten Teil der Arbeit machte oft nicht das Programmieren oder Prozessieren, sondern das Vorbereiten von Daten, so dass diese überhaupt erst ihren Weg in den Computer finden konnten. Dabei gab der Computer die notwendige Struktur vor, die nicht nur Auswirkung auf die Erhebung und Verwaltung von Daten, sondern ganze Organisationsstrukturen hatte. Anhand dreier aufschlussreicher Fallbeispiele – der Digitalisierung der Verwaltung des Kneipp-Kurorts Bad Wörishofen, dem gescheiterten Ubisco-Grossprojekt der Schweizer Bankgesellschaft und der Einführung elektronischer Fahndungshilfen beim deutschen Bundeskriminalamt – wird gezeigt, wie Digitalisierungsprojekte weit umfassendere Umstellungen erforderten, als zunächst angenommen wurde. Je nach Anpassungsfähigkeit der Organisationen endeten diese Umstellungen entweder erfolgreich oder katastrophal.

3. Im Betriebssystem lassen sich Politik und Ökonomie des digitalen Raums aufzeigen: Ab den 1960ern ermöglicht das Time-Sharing-Verfahren eine optimierte Auslastung von Computeranlagen durch den Mehrbenutzerbetrieb. Hierfür muss das Betriebssystem

Ressourcen und Nutzerrechte verwalten und zuteilen, um kostspielige Rechenzeit optimal nutzbar zu machen.

4. Die Mission Control der NASA ist das Extrembeispiel der Synchronisation des Computers mit der Aussenwelt. Es zeigt sich, dass Computer durch eine weitreichende Peripherie entlastet werden müssen, um *real time* arbeiten zu können. Zugleich bietet die NASA ein umfassendes Modell von Überwachung, Kontrolle und Steuerung und bringt mit einem heterogenen digitalen Mediendispositiv zugleich das Bild des Mondes auf die Erde.

5. In den 1970er Jahren bildet sich ein Flickenteppich an Netzwerken heraus, wobei kein Hersteller das Wettrennen um eine Standardisierung der Netzwerkprotokolle gewinnt. Erst mit *TCP/IP*, das sich nur auf die Vernetzung heterogener Netze spezialisiert und lokale Netze den Betreibern überlässt, findet sich eine weltweit akzeptierte Lösung. Ähnlich strukturiert ist die Entwicklung der Speicher, die den Computer zu einem Verbund verschiedener Speicher werden lässt, bei welcher der Hauptspeicher von einem Makel als notwendiges Hilfssystem zu Überbrückung langsamer Peripherie zu dessen wichtigstem Element wird.

6. Entgegen einer verbreiteten Erzählung kalifornischer Gegenkultur war der Personal Computer zunächst keine Verschiebung von Hobby und Heim in den Rechner, sondern ein Werkzeug zur Verlagerung kleiner, alltäglicher Büroarbeiten in mit Mikroprozessoren ausgestatteten Maschinen, die sich von den grossen, vernetzten Datenverarbeitungsanlagen abgrenzten.

Am Ende der Erzählung steht die am CERN entwickelte Verlinkungstechnologie des World Wide Web als Methode gegen das Vergessen institutionellen Wissens. Mit dieser Episode schliesst Gugerli und unterstreicht, dass es Zufall sei, dass zu diesem Zeitpunkt auch andere Epochenwechsel stattfinden. Der Umzug der Welt in den Computer ist mit dem World Wide Web abgeschlossen. Der Frage nach der Autonomie des Digitalen zum Beispiel in Suchmaschinen und für Menschen kaum noch verständlichen IT-Systeme, die sich ab den 1990ern stellt, will das Buch nicht mehr nachgehen, zeigt sie aber als möglichen Anschlusspunkt auf.

Im Kanon technikhistorischer Computergeschichten ist das vorliegende Buch besonders hervorzuheben. Die quellenreiche, essayistisch geschriebene Studie erweitert den Diskurs durch einen Perspektivwechsel. Dabei bewegt sie sich von einer reinen Computergeschichte hin zu einer Digitalisierungsgeschichte, ohne jedoch die Hardware aus dem Auge zu verlieren. Besonders hervorzuheben sind die Fallstudien, die das Buch um konkrete Einsichten bereichern und theoretische Überlegungen mit praktischen Erfahrungen kontrastieren. Diese Mischung aus historischer Techniksoziologie und dem Herausarbeiten technischer Details entspricht vielleicht nicht den Erwartungen an eine stringente Technikhistorie, verspricht dafür aber eine nachhaltig anregende Lektüre.

Caspar Clemens Mierau, Berlin

Sabine Jenzer, Willi Keller, Thomas Meier, **Eingeschlossen. Alltag und Aufbruch in der psychiatrischen Klinik Burghölzli zur Zeit der Brandkatastrophe von 1971**, Zürich: Chronos, 2017, 166 Seiten, 82 Abbildungen.

Das Buch *Eingeschlossen* hat eine tragische Vorgeschichte. Als am 26. März 1971 in der Zürcher Psychiatrischen Universitätsklinik Burghölzli ein fataler Brand ausbrach, starben 28 Patienten. Ihnen ist das zu besprechende Buch gewidmet. Aufgrund des Unglücks musste damals auch eine geplante Ausstellung abgesagt werden, für die der

Psychiatriepfleger, Künstler und Fotograf Willi Keller den Klinikalltag mit der Kamera festgehalten hatte. Die Fotografien gerieten danach in Vergessenheit. Erst 2014 entdeckte Keller sie in seinem privaten Archiv wieder und bot sie dem Staatsarchiv Zürich an. Der Staatsarchivar Beat Gnädinger erkannte den ausserordentlichen Wert der Aufnahmen und initiierte ein Buchprojekt, für das er die beiden Historiker*innen Sabine Jenzer und Thomas Meier gewinnen konnte.

Eingeschlossen gliedert sich in drei Teile: Die Fotografien und Texte Kellers bilden den Hauptteil und werden von kontextualisierenden Beiträgen Jenzers und Meiers umrahmt. Im ersten Teil schildern sie das Brandunglück und dessen unmittelbaren Folgen. Basierend auf Interviews mit dreizehn ehemaligen Ärzt*innen und Pfleger*innen beleuchten Meier und Jenzer im dritten Teil verschiedene Aspekte des Klinikalltags.

Hauptsächlich gestützt auf amtliche Dokumente und Presseberichte zeigen Meier und Jenzer im ersten Teil, wie es durch eine Verkettung unglücklicher Umstände zur Brandkatastrophe kam. Der Brand ereignete sich mitten in einer Phase gesellschaftlicher Umwälzungen, die auch vor der Psychiatrie nicht Halt machten, und legte schonungslos bestehende Missstände offen. Dass viele Patient*innen, wie bereits der Titel andeutet, innerhalb der Klinik *eingeschlossen* waren, trug massgeblich zur Katastrophe bei. Im Nachgang an die medial breit und kontrovers rezipierte Tragödie klagte die Bezirksanwaltschaft den diensthabenden Nachtpfleger wegen Fahrlässigkeit an. Die genaue Ursache des Feuers sowie die Schuld des Angeklagten konnten jedoch nicht ermittelt werden, weshalb das Verfahren 1972 mit einem Freispruch endete. In mediale Kritik geriet ferner der Verwaltungsdirektor des Burghölzli, dem diverse Nachlässigkeiten angelastet wurden. Eine unabhängige Untersuchung entkräftete diese Vorwürfe später.

Die über achtzig Schwarz-Weiss-Fotografien von Willi Keller aus den verschiedenen Männerabteilungen des Burghölzli bilden den zweiten Teil und das Herzstück des Buchs. In den Begleittexten greift Keller jeweils einen bestimmten Aspekt des Klinikalltags heraus und stellt einzelne Patienten vor. Die als dokumentarisch zu charakterisierenden Fotografien bieten einen einmaligen Einblick in den eintönigen Alltag der Klinikpatienten. So zeigt Keller mit seinen Fotografien, dass in erster Linie die Aufenthalte im Hof sowie Spiele wie Federball und Schach den Patienten etwas Abwechslung in den ansonsten repetitiven täglichen Routinen boten. Als Angehöriger des Pflegekörpers gelang es Keller, den Klinikalltag weitgehend ungestört und mit einem empathischen Blick einzufangen, wie es Aussenstehende kaum vermocht hätten.

Der dritte und letzte Teil widmet sich zunächst dem Burghölzli, dessen organisatorischem Aufbau sowie der Klinikatmosphäre mit ihren spezifischen Geräuschen und Gerüchen. In den nachfolgenden Ausführungen steht der Alltag des Personals im Zentrum. Um den Rahmen des Buchprojekts nicht zu sprengen, verzichteten Jenzer und Meier bewusst darauf, die «nicht minder interessante und wichtige Perspektive» der ehemaligen Patient*innen miteinzubeziehen.

Deutlich wird in diesem Kapitel, dass die Hierarchien 1970 sehr steil waren und die medizinischen und pflegerischen Berufsgruppen weitgehend getrennt voneinander lebten. Im Klinikalltag tauschten sich die Assistenzärzt*innen hingegen rege mit dem Pflegepersonal aus, da letzteres deutlich mehr Zeit mit den Patient*innen verbrachte.

Weiter erfahren die Leser*innen, dass in therapeutischer Hinsicht um 1970 eine ganze Palette neuer Methoden eingeführt wurde, die die umstrittenen sogenannten «grossen körperlichen Kuren» – die Insulinschocktherapie, die Schlaf- und die Fieberkur sowie die Elektroschockbehandlung – schrittweise ablösten. So setzten die Ärzt*innen im Zuge

der «pharmakologischen Wende» bei der Behandlung der Patient*innen seit Mitte der 1950er vermehrt auf Medikamente, zu deren Erforschung im Burghölzli eigens eine Forschungsabteilung aufgebaut wurde. Zudem gelangten nicht-medikamentöse Therapiemethoden wie beispielsweise die Ergotherapie oder Gruppentherapien zu standardmässiger Anwendung.

Einzelne Verbesserungen in den täglichen Routinen der Patient*innen initiierte die sogenannte Basisgruppe, die sich inspiriert von der 68er- und der Antipsychiatriebewegung um 1970 formiert hatte und sich sowohl aus Pfleger*innen als auch Ärzt*innen zusammensetzte. Die Klinikleitung verhielt sich zurückhaltend, zeigte sich aber zumindest teilweise offen für die Ideen der Basisgruppe.

Rückblickend bewerten die interviewten Pfleger*innen und Ärzt*innen die Weichenstellungen um 1970, die eine gesellschaftliche Wiedereingliederung der Patient*innen als primäres Ziel, bauliche und infrastrukturelle Massnahmen sowie schliesslich den Ausbau niederschwelliger und ambulanter Angebote umfassten, durchweg positiv. Gleichwohl sieht das Gros die Entwicklung hin zur «Drehtürpsychiatrie» mit zwar verkürzten, dafür aber oft wiederholten Klinikaufenthalten kritisch.

Sabine Jenzer und Thomas Meier ist es gelungen, aufschlussreiche Einblicke in das Leben hinter den Anstaltsmauern zu geben. Obwohl sie einleitend ausführen, dass sie lediglich «Schlaglichter» auf die zu weiten Teilen entweder noch ungeschriebene oder revisionsbedürftige Psychiatriegeschichte werfen können, ist *Eingeschlossen* auch für die Wissenschaft von hohem Wert. Dies zum einen aufgrund Kellers intimer fotografischer Dokumentation, die einmalige plastische Einblick in den Klinikalltag des Burghölzli gewähren. Als Glücksfall ist der Umstand zu bezeichnen, dass mit Keller ein Pfleger fotografierte, der sowohl die Klinik als auch die Patienten kannte. Zum anderen erhellen die Ausführungen der Interviewpartner*innen im dritten Teil den bis dato noch wenig untersuchten Klinikalltag, wie es alleine mithilfe amtlicher Quellen nicht möglich wäre.

Obschon Jenzers und Meiers Anspruch bescheiden und erklärtermassen kein akademischer ist, vermisst man als Leser*in ein Literatur- und Quellenverzeichnis. Für künftige Forschungsvorhaben wäre es zudem hilfreich zu wissen, ob und wo die Interviews resp. deren Transkripte zugänglich sind. Zu den Interviewpersonen wären darüber hinaus Ausführungen zur Auswahl und eine kritischere Einordnung wünschenswert gewesen. Weil ein beträchtlicher Teil der Interviewten der erwähnten «Basisgruppe» angehörte, bleibt zu vermuten, dass konträre Stimmen unterrepräsentiert sind. Ferner ist es für die Leserschaft aufgrund der Verwendung des generischen Maskulinums in einzelnen Abschnitten schwierig, herauszulesen, ob sich eine Aussage auf die gesamte Klinik oder nur auf die Männerabteilung bezieht.

Die Lektüre des Buches ist aber ohne Frage allen zu empfehlen, die sich für das Burghölzli in den Jahren um 1970 oder ganz allgemein für den Alltag in psychiatrischen Kliniken in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts interessieren.

Emmanuel Neuhaus, Basel

KLIO

KLIO Buchhandlung und Antiquariat
von der Crone, Heiniger Linow & Co.

Wissenschaftliche Buchhandlung mit umfangreichem Sortiment und fachspezifischen Dienstleistungen

Buchhändlerisch und wissenschaftlich ausgebildetes Personal

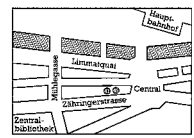
Eigene Neuheitenkataloge

An- und Verkauf antiquarischer Bücher

Geschichte
Philosophie
Germanistik
Alte Sprachen
Soziologie
Politologie
Ethnologie
Theologie
Kommunikation
Belletristik

KLIO Buchhandlung
Zähringerstrasse 45
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 42 12

KLIO Antiquariat
Zähringerstrasse 41
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 86 10



www.klio-buch.ch

ITINERA 47
Herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte
Monika Dommann und Sibylle Marti (Hg.)

Kriegsmaterial im Kalten Krieg
Rüstungsgüter in der Schweiz zwischen Militär, Industrie, Politik und Öffentlichkeit

Le matériel de guerre pendant la guerre froide
L'armement en Suisse – entre l'armée, l'industrie, la politique et le public

2020. 180 Seiten. Broschiert.
sFr. 48.– / € (D) 48. –
ISBN 978-3-7965-4104-9
ISSN 2624-5566
Bereits erschienen

Fünf Fallstudien untersuchen die Schweizer Rüstungsgüter in der Zeit des Kalten Krieges in ihren vielfältigen Wechselbeziehungen zwischen Militär, Industrie, Politik und Öffentlichkeit. Die Kriegsmaterialpolitik der «neutralen» Schweiz wurde wesentlich vom internationalen Kalten Krieg bestimmt, war aber auch durch innenpolitische Faktoren beeinflusst. Vorstellungen von schweizerischer Autarkie und Unabhängigkeit trafen auf die konstitutive Abhängigkeit von westlichen Technologietransfers und ökonomischen Verflechtungen. Wie das Heft zeigt, waren Rüstungskontrolle und Kriegsmaterialexporte gesellschaftlich umkämpfte Themen, die von Auseinandersetzungen und Skandalen begleitet wurden.

Dans ce cahier, cinq études de cas sur l'armement suisse pendant la guerre froide retracent les multiples interactions entre l'armée, l'industrie, la politique et le grand public. En ce qui concerne sa politique sur le matériel de guerre, la Suisse, tout en se réclamant de la «neutralité», était essentiellement déterminée par la guerre froide internationale. L'idée d'autosuffisance et d'indépendance de la Suisse était en contradiction avec sa dépendance des transferts de technologie occidentaux et des interactions économiques transnationales. Le cahier montre que le contrôle de l'armement et les exportations de matériel de guerre ont donné lieu à divers antagonismes et scandales.

SCHWABE VERLAG
www.schwabe.ch